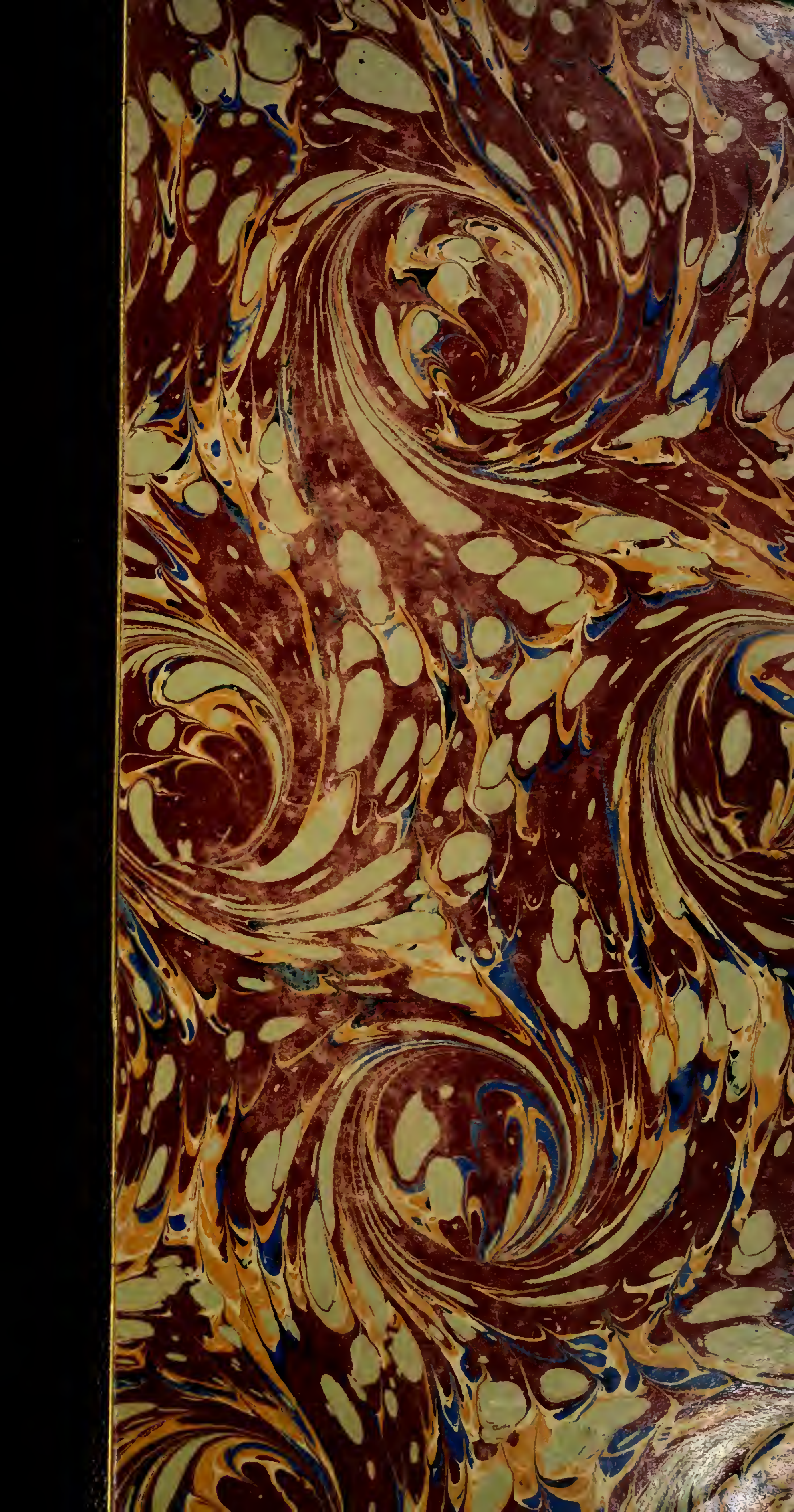
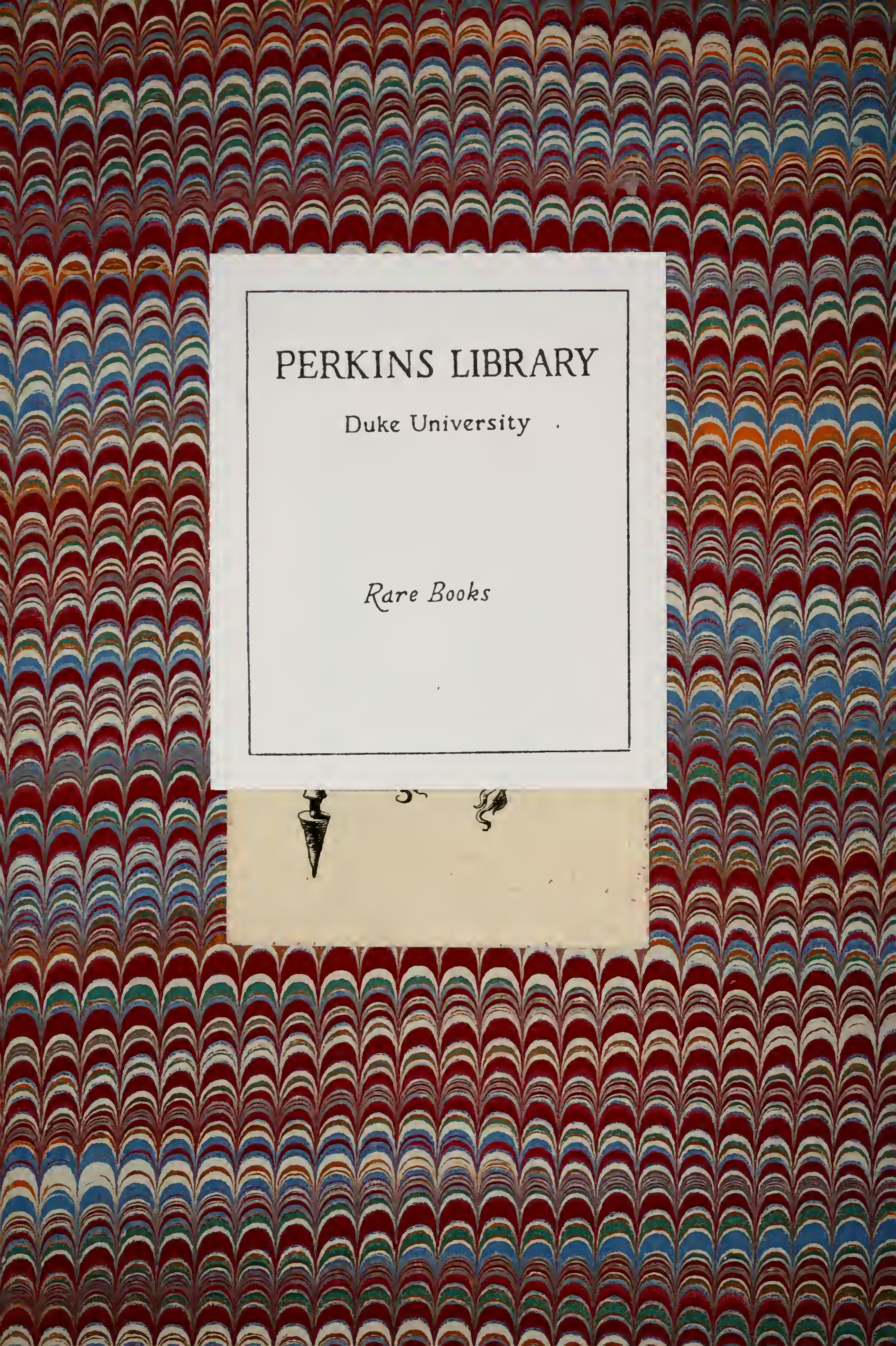
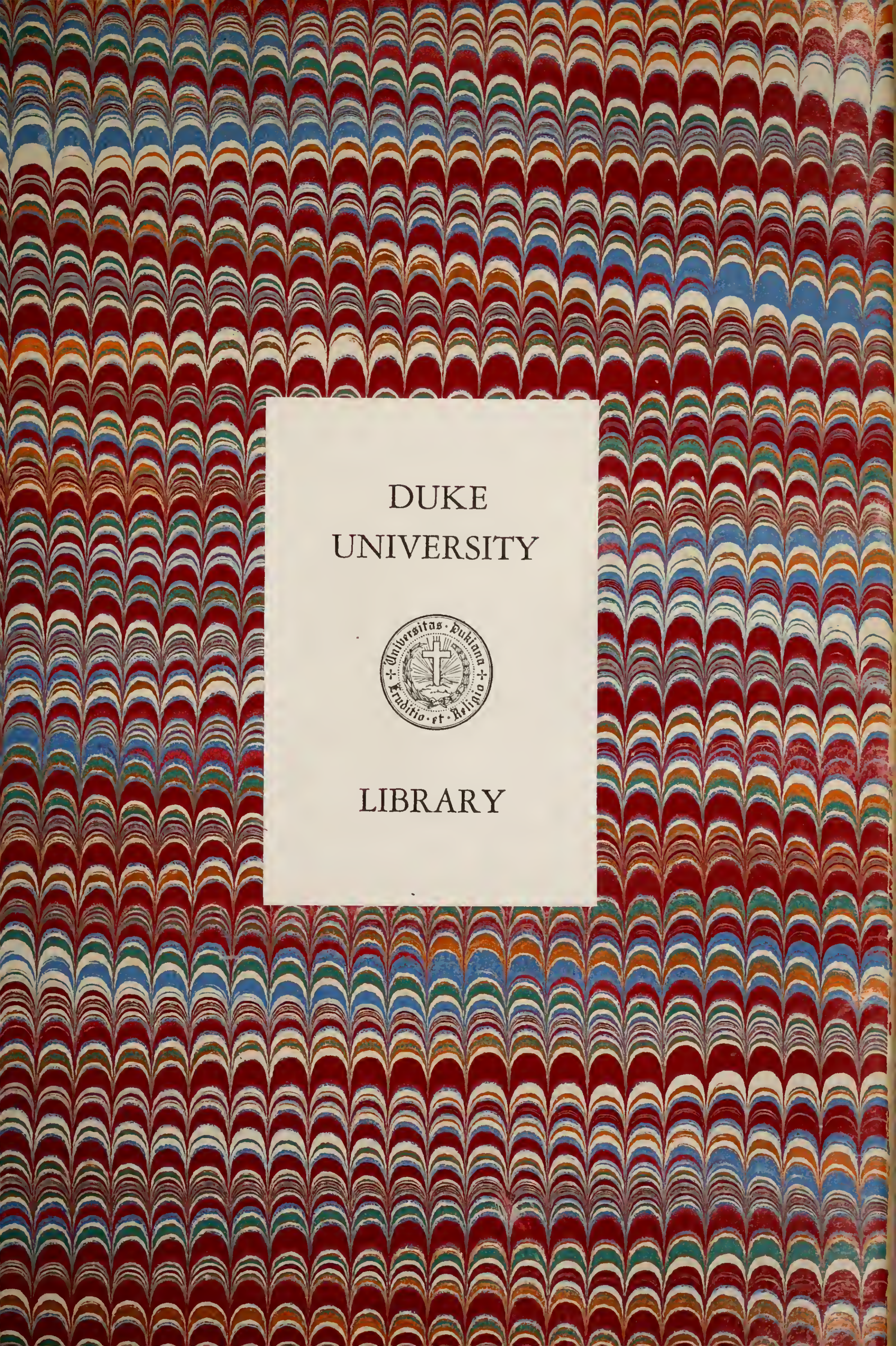
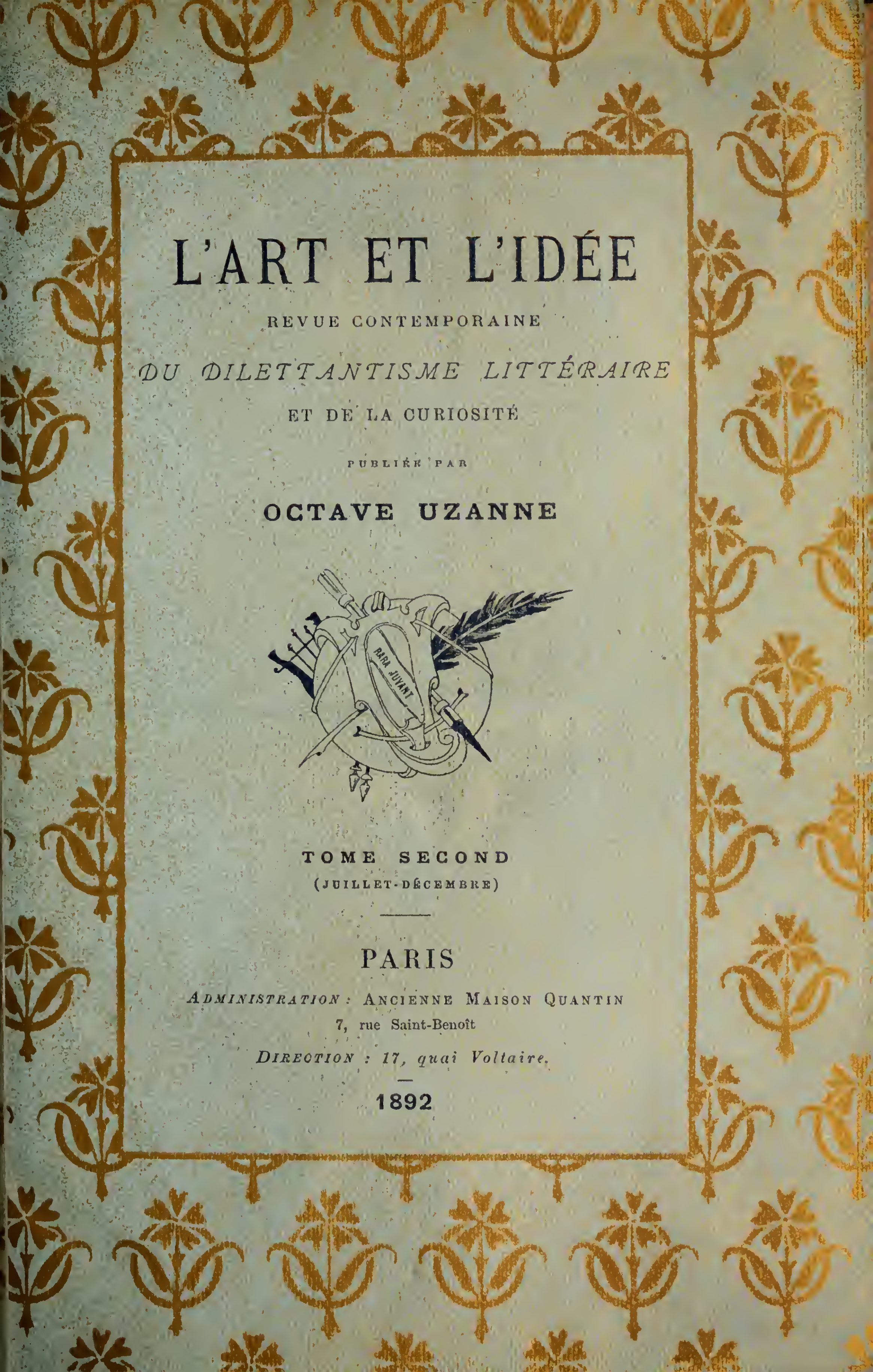




PERKINS LIBRARY
Duke University
Rare Books





L'ART ET L'IDÉE

REVUE CONTEMPORAINE

DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE

ET DE LA CURIOSITÉ

PUBLIÉE PAR

OCTAVE UZANNE

TOME SECOND

(JUILLET-DÉCEMBRE)

PARIS

ADMINISTRATION : ANCIENNE MAISON QUANTIN

7, rue Saint-Benoît

DIRECTION : 17, quai Voltaire.

1892

L'ART ET L'IDÉE

CETTE REVUE A ÉTÉ TIRÉE

à 1000 *exemplaires sur papier vélin*

et

SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ DES VOSGES

POUR LES ABONNÉS

Plus les exemplaires de luxe :

30 exemplaires sur Japon (nos I à XXX).

15 — sur Chine (XXX à XLV).

15 — sur Whatman (XLVI à LX).



Les Exemplaires sur vergé et ceux sur papiers de luxe sont seuls numérotés



Frontispice à l'Eau-forte par Félix Vallotton,
d'après un tableau de Giovani Bellini:
"La Cieca fortuna"

Imp A Ma[illegible]

LE DILETTANTISME LITTÉRAIRE

ET LA CURIOSITÉ

L'ART ET L'IDÉE

REVUE CONTEMPORAINE ILLUSTRÉE

PUBLIÉE PAR

OCTAVE UZANNE



TOME SECOND

(JUILLET-DÉCEMBRE)

PARIS

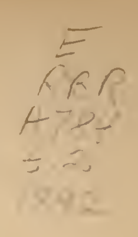
Administration : Ancienne Maison Quantin

7, rue Saint-Benoît

Direction : 17, quai Voltaire

1892





VICTOR HUGO

PAR LA PLUME ET LE CRAYON

SES NOTES ET CROQUIS DE VOYAGE



Un gibet, par Victor Hugo.

Un nouveau volume des *Œuvres posthumes* de Victor Hugo vient de paraître; il est intitulé : *En voyage; France et Belgique*, et il forme la suite des *Alpes et Pyrénées*, précédemment publié. De tous les ouvrages de ce génie superlatif et prodigue dont nous avons vu mettre en vente plus de huit volumes inédits depuis sept ans, celui-ci est le plus familier, le plus reposant, le plus intime. Il nous montre le dieu, non plus

dans sa cathèdre de souverain pontife de la lyre, mais dans le laisser-aller de la vie vagabonde, alors que, simple touriste, il traverse la France et les Flandres, parcourant la Bretagne et la Touraine, la Picardie, la Normandie et les Ardennes, abordant en Avignon ou visitant Marseille, remontant le Rhône ou explorant la Bourgogne et datant de chaque étape des lettres à sa femme ou bien à ses amis, écrites d'un style vif, alerte, bon enfant, des lettres qui sentent la santé, la force, l'enthousiasme de l'artiste et qui expriment aussi cette griserie d'emportement de la vie de touriste sursautant de la diligence à la malle-poste avec le bonheur et la curiosité d'aller de l'avant. — C'est un charme bien imprévu de lire ce livre de correspondances précieuses; on y voit un Victor Hugo joyeux comme un écolier en vacance et qui s'amuse de tout; on y perçoit un tendre prompt à s'affliger au moindre silence des siens; on y découvre un expansif qui se plaît à exprimer tous les mirages qui de la rétine ont passé dans la chambre obscure de son cerveau. Hugo voyageur, c'est le géant bienveillant et tendre qui, en dépit de ses bottes de sept lieues, s'attarde à jouer et à bavarder avec tous les petits Poucet rencontrés sur le chemin, et cependant on ne saurait dire que ce curieux vorace musarde.

Le Clocher de Mons — 1837.

A regarder les dates de ces lettres, on se demande si les



DESSIN INÉDIT DE VICTOR HUGO FAIT À BURCHARD

en Juillet 1871



COMPOSITION INÉDITE DE VICTOR HUGO

Héliogravure par E. Hellé *Imp. A. Maire*

antiques et pittoresques pataches de nos pères ne valaient pas nos confortables *express* si réguliers et si mornes. Le 8 août 1834, Hugo est à Brest; le 12, nous le voyons à Vannes; le 16, à Tours, et ainsi de suite; partout il séjourne toutefois, et, pour peu que la *malle* soit en retard, le voyageur n'attend pas : il part à pied, infatigable, prompt à faire ses soixante kilomètres, sinon davantage, et l'on sent à l'esprit prime-sautier de ses épîtres qu'il arrive au gîte, gai, insoucieux du lit, dispos pour la visite des châteaux, musées et cathédrales.

Quelques-unes de ces lettres nous étaient déjà connues par des extraits qu'en avait donnés Alfred Asseline dans son *Victor Hugo intime;* mais ce qui se trouvait là, à l'état malheureusement tronqué, se lit ici tout d'ensemble et d'affilée.

A suivre ce touriste alerte et sain qui envoie à *Dédé, Didine, Toto* et *Charlot* des baisers paternels et des sourires attendris comme à ses chers abandonnés, à chaque étape de l'itinéraire, on affectionne davantage le poète, on s'allierce à lui plus étroitement et on s'attendrit en songeant à ce guerrier de la pensée qu'on croyait cuirassé de tout l'airain de ses métaphores et qu'on trouve si caressant, si exquis, si sujet à s'abandonner dans des balbutiements de tendresse éplorée pour les petits êtres qu'il lui tarde tant d'embrasser au retour.

Victor Hugo, à la date de ces voyages en France et en Belgique, avait de trente-deux à trente-huit ans; comme tous les hommes de la génération romantique, il s'attriste à plusieurs reprises sur son âge qui lui semble atteindre aux confins de la vieillesse. A une époque où Émile Augier signalait parmi les personnages d'une de ses pièces un vieux libertin comme arrivant à peine à la trentième année, on ne peut s'étonner des tristesses passagères d'Olympio terminant ses lettres à sa femme par ces mots qui sont sincères : *Ton vieux, très vieux mari.*

Disons seulement en passant qu'il y aurait une bien inté-

ressante étude, beaucoup plus drôle qu'on ne se l'imagine sur les *latitudes de la jeunesse*, suivant les diverses époques littéraires depuis Molière. Ce serait une mine à étranges filons qui mériterait de passionner un lettré ingénieux.

Le livre de Victor Hugo sur *la France et la Belgique* impliquerait une refonte des Guides divers en ces deux pays, car il y a laissé des pages inoubliables sur

Vieilles fortifications à Anboing (?).

Brest, Rouen, Chartres, Fougères, le Mont-Saint-Michel, Avignon, Marseille, Toulon et Sens, ainsi que sur Bruxelles, Anvers, Mons, Gand et Tournai. La plupart des journaux quotidiens qui se sont déjà préoccupés de cet ouvrage si diversement passionnant ont fait déjà un usage abondant des découpages et il n'est pas un critique qui n'ait cité les petites boutades en vers impromptus laissés par le poète, comme des ironies vengeresses, sur les murs des méchantes auberges de certaines bourgades. Notre tâche de citateur est donc assez difficile, néanmoins, nous considérons comme une page maîtresse celle où Victor Hugo parle du premier chemin de fer et plus particulièrement de la locomotive. Oyez plutôt :

Il faut beaucoup d'efforts pour ne pas se figurer que le cheval de fer est une bête véritable. On l'entend souffler au repos, se lamenter au départ, japper en route ; il sue, il tremble, il siffle, il hennit, il se ralentit, il s'emporte ; il jette tout le long de sa

route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante ; d'énormes raquettes d'étincelles jaillissent à tout moment de ses roues ou de ses pieds, comme tu voudras, et son haleine s'en va sur nos têtes en beaux nuages de fumée blanche qui se déchirent aux arbres de la route.

On comprend qu'il ne faut pas moins que cette bête prodi-



Charge de Victor Hugo, se promenant devant les boucheries de Francfort, lithographie par Cham.

gieuse pour traîner ainsi mille ou quinze cents voyageurs, toute la population d'une ville, en faisant douze lieues à l'heure.

Après mon retour, il était nuit, notre remorqueur a passé près de moi dans l'ombre se rendant à son écurie ; l'illusion était complète. On l'entendait gémir dans son tourbillon de flamme et de fumée comme un cheval harassé.

Il est vrai qu'il ne faut pas voir le cheval de fer ; si on le voit, toute la poésie s'en va. A l'entendre, c'est un monstre ; à le voir, ce n'est qu'une machine. Voilà la triste infirmité de notre temps : l'utile tout sec, jamais le beau. Il y a quatre cents ans, si ceux

qui ont inventé la poudre avaient inventé la vapeur, et ils en étaient bien capables, le cheval de fer eût été autrement façonné et autrement caparaçonné ; le cheval de fer eût été quelque chose de vivant comme un cheval et de terrible comme une statue. Quelle chimère magnifique nos pères eussent faite avec ce que nous appelons la chaudière ! Te figures-tu cela ? De cette chaudière ils eussent fait un ventre écaillé et monstrueux, une carapace énorme ; de la cheminée une corne fumante ou un long cou portant une gueule pleine de braise ; et ils eussent caché les roues



BORDS DU RHIN — 1838.

sous d'immenses nageoires ou sous de grandes ailes tombantes, les wagons eussent eu aussi cent formes fantastiques, et, le soir, on eût vu passer près des villes tantôt une colossale gargouille aux ailes déployées, tantôt un dragon vomissant le feu, tantôt un éléphant la trompe haute haletant et rugissant ; effarés, ardents, fumants, formidables, traînant après eux comme des proies cent autres monstres enchaînés, et traversant les plaines avec la vitesse, le bruit et la figure de la foudre. C'eût été grand.

Mais nous, nous sommes de bons marchands bien bêtes et bien fiers de notre bêtise. Nous ne comprenons ni l'art, ni la nature, ni l'intelligence, ni la fantaisie, ni la beauté, et ce que nous ne comprenons pas, nous le déclarons inutile du haut de notre petitesse. C'est fort bien. Où nos ancêtres eussent vu la vie, nous voyons la matière. Il y a dans une machine à vapeur un



VIANDEN _ DESSIN INÉDIT DE VICTOR HUGO

en 1871



EFFET DE CLAIR DE LUNE

Dessin inédit de VICTOR HUGO en 1870

Héliogravure par E. Hellé *Imp. A. Maire*

magnifique motif pour un statuaire ; les remorqueurs étaient une admirable occasion pour faire revivre le bel art du métal traité au repoussoir. Qu'importe à nos tireurs de houille ! Leur machine telle qu'elle est dépasse déjà de beaucoup la portée de leur lourde admiration. Quant à moi, on me donne Watt tout nu, je l'aimerais mieux habillé par Benvenuto Cellini.

N'est-ce pas superbe, cette évocation d'un chemin de fer fantastique, vertigineux, et toute l'âme artiste de Victor Hugo



Vision — 1850.

ne se retrouve-t-elle pas dans cette peinture étrange que le grand Turner eût mise sur toile ? — Ce livre de voyage abonde en aperçus aussi grandioses, mais il révèle aussi, — et c'est là surtout l'objet de ces quelques pages — un Victor Hugo grand croquiste devant toutes les merveilles d'art et grand dessinateur vis-à-vis de tous les paysages découverts ; il ne quitte point son album, et, à tout moment, il s'écrie : *C'est merveilleux ! J'en rapporte le dessin ;* ou bien : *J'ai fait de ce coin pittoresque un croquis que je te montrerai.* Cette prodigieuse facilité de travail confond non moins que cette universalité dans le génie, car, il n'y a pas à dire, les croquis de Victor Hugo, moins connus que ses

grands dessins, sont surprenants d'habileté, de netteté et de précision de main, aussi bien dans l'arrêt de la silhouette que dans les difficultés de la perspective. Il est permis de se demander ce que sont devenus ces innombrables croquis faits, pour ainsi dire, au jour le jour, depuis, peut-être



Croquis sans indication d'origine.

même avant 1825 ; le poète avait le crayon aussi facile que la plume ; il traçait des visions fantastiques même en causant, et son œuvre dessiné, s'il était possible de le réunir, formerait une extraordinaire exposition, plus complète, sinon plus impressionnante, que celle que nous avons eu le bonheur d'admirer dans les salles Petit, en 1888. On vient de publier en Angleterre un *Dickens by pen and pencil*, qui forme trois gros volumes in-folio, établis par souscription privée et dont

je n'ai point ici la place nécessaire pour exposer l'admirable ordonnance; mais il nous est loisible de rêver faire pour Victor Hugo ce que nos voisins ont fait pour Dickens, et la besogne serait facile rien qu'en groupant les superbes pièces que possèdent MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Georges Hugo, le docteur Alix, Mme de Saint-Victor, Mme la baronne Double, etc.

Il n'existe rien de définitif sur la question. L'*Album de dessins de Victor Hugo, gravés par Paul Chenay*, est à la fois peu suggestif et infidèle comme interprétation, les gravures insérées dans l'*Artiste* en 1841, dans la *France littéraire* en 1840, dans l'*Album cosmopolite* en 1837, les belles éditions illustrées du *Rhin* et des *Travailleurs de la mer*, le *Livre d'or de Victor Hugo*, non plus que les excellentes études de Théophile Gautier, Philippe Burty et Benjamin Constant, ne sont susceptibles de faire ressortir suffisamment la très belle physionomie de Hugo artiste et décorateur. Un volume entier y suffirait à peine; mais ce livre est à faire, il s'impose et l'on peut ajouter qu'avec les procédés actuels d'héliogravure en *fac-similé*, cet ouvrage, illustré à foison de trois cents dessins dans le texte et d'une vingtaine de planches hors texte, serait accueilli avec faveur par tous les artistes, les affinés, les curieux, enfin par les admirateurs de l'homme capital de ce siècle.



Moulin près Courtray.

J'ai là sous les yeux deux albums de dessins et croquis dont je dois la très obligeante communication à Paul Meurice; je les feuillette depuis bientôt un mois avec la même ferveur en rêvant l'impossible, c'est-à-dire la mise au jour d'un article sur ce croquiste et ce visionnaire ruisselant d'inouïsme; mais il faut bien me convaincre que ni en 16, ni en 20, ni en 100 pages illustrées, je ne parviendrai à con-

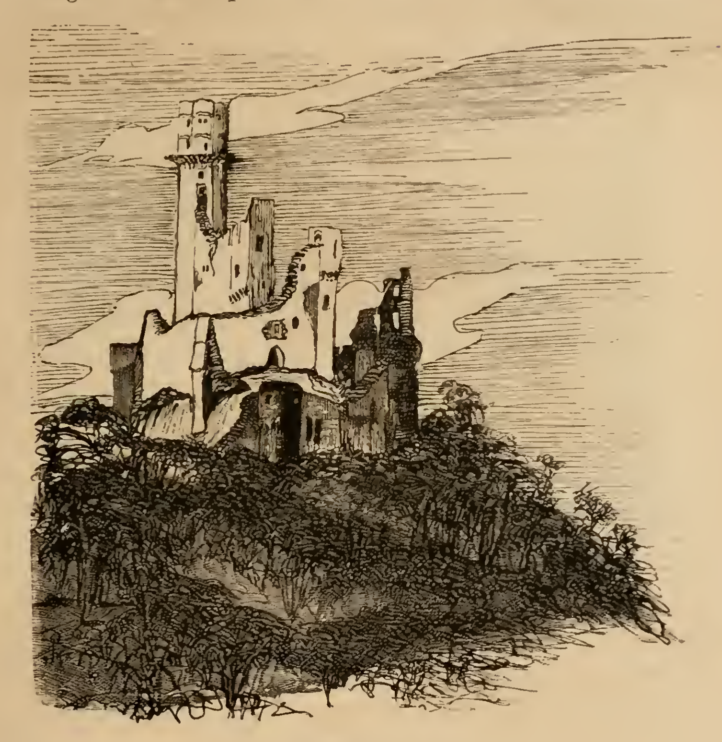


Saint-Goarshausen — 1838.

denser les différentes manières du maître, ni même à dégager littérairement l'expression de son œuvre. Il y a, en effet, plusieurs physionomies dans *Hugo dessinateur ;* les principales sont : *Hugo paysagiste, Hugo architecte, Hugo évocateur de rêves* et *Hugo décorateur*. Sous ces quatre angles, l'artiste mérite d'être examiné, et sous chacun d'eux il apparaît prodigieux. Il y aurait aussi *Hugo caricaturiste,* mais combien inconnu encore et difficile à présenter.

Ses paysages ont une beauté surnaturelle; il y coule comme le mystère dans le ciel, disait Baudelaire, une magnifique imagination. Tout le cerveau de Victor Hugo, amoureux des violentes oppositions, s'y fait jour avec puissance.

« Le maître, écrivait Burty, possède à un degré énergique le don d'emprisonner dans un contour, d'évoquer par un jet de lumière, de noyer dans des ombres traversées de reflets l'image des choses que fait vivre son vers : burgs démantelés



Le Reichenberg — 1838.

soudés aux pics, levers de lune qui donnent aux arbres des silhouettes de fantôme, tempêtes qui assaillent les barques, lacs immobiles, rivières serpentant dans de larges plaines, palais féeriques, fleurs et oiseaux fabuleux, il a tout réduit avec une certitude étonnante. »

On peut voir dans ces pages ces vues du Rhin où les ruines épousent si romantiquement le paysage, ces moulins

extraordinaires perchés sur le toit des maisons, ces forteresses sarrasines, ces châteaux forts de la plus austère féodalité, et surtout on peut admirer ces dessins à l'encre faits vers 1871 et qui font voir des coins pittoresques du Luxembourg ou bien des effets de lune d'un fantastique shakespearien et



Heidelberg — 1838.

d'une extraordinaire exécution au lavis par une prodigalité de fond d'encrier d'un résultat vraiment incomparable.

Comme architecte, Hugo dégage encore de l'aspect naturel, l'aspect de vision outrancière; il rend aussi bien, disait de lui Théophile Gautier, la terreur froide des ruines que l'horreur secrète des forêts, et il ajoutait : « A son génie se mêle quelque chose du génie de Piranèse, le Smarra architectural, dont les noires eaux-fortes donnent la sensation du rêve et du cauchemar. » Mais ce n'est pas tout : la science architecturale du compositeur des *Phares des Casquets et d'Eddystone,* de l'édificateur de ces cathédrales surhumaines ou de ces châteaux inquiétants qui forment quelques belles pages de son œuvre

dessiné, du créateur de la cheminée de Guernesey, cette science de Hugo ne paraît aucunement escamotée et la logique la plus positive préside à la théorie décorative de ses œuvres.



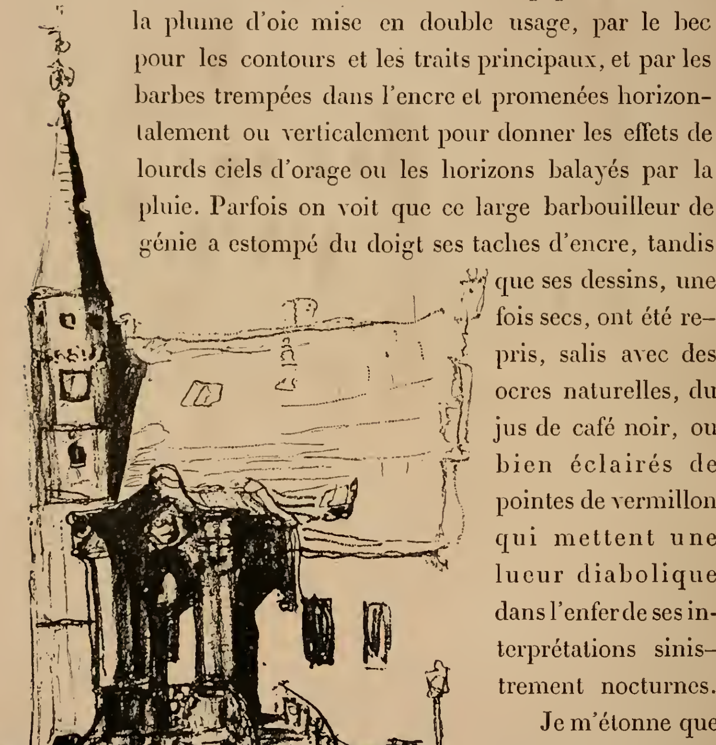
Saint-Goar — 1838.

Si nous envisageons l'évocateur romantique, le visionnaire de châteaux en Espagne, le grand *fresqueur* de chimères, l'halluciné des *Rayons* et des *Ombres*, on peut dire que sa maîtrise est supérieure à celle de tous les peintres de ce temps. Son *Burg de la Croix*, que possède Paul Meurice, sa *Rivière*, que grava jadis à l'eau-forte Edmond Hédouin, et cent autres dessins qui furent exposés en 1888, sont là pour témoigner du talent exorbitant, inqualifiable, de cet enlumineur discret et sauvage à la fois.

Comme décorateur, il faudrait, pour montrer ses inventions bizarres et exotiques, une polychromie bizarre, sincère et brutale. Hugo ne se piquait guère de délicatesse dans ses décorations ; il cherchait des effets violents, des notes éclatantes, et sa fantaisie lui faisait inventer des flores folles dans

un goût mi-indien, mi-japonais; il les groupait en encadrements faits d'étranges volutes avec une exécution frusque et primitive, en s'aidant de la couleur à la gouache ou au vernis, et aussi du canif pour inciser par place le bois décoré et produire ainsi une sorte de ronde bosse peinte des plus caractéristiques.

Pour tous ses dessins, Victor Hugo a d'ailleurs toujours employé des procédés de facture bien personnels et peu compliqués; il s'est généralement servi des outils usuels de l'écrivain : l'encre noire ou violette, le papier écolier et la plume d'oie mise en double usage, par le bec pour les contours et les traits principaux, et par les barbes trempées dans l'encre et promenées horizontalement ou verticalement pour donner les effets de lourds ciels d'orage ou les horizons balayés par la pluie. Parfois on voit que ce large barbouilleur de génie a estompé du doigt ses taches d'encre, tandis que ses dessins, une fois secs, ont été repris, salis avec des ocres naturelles, du jus de café noir, ou bien éclairés de pointes de vermillon qui mettent une lueur diabolique dans l'enfer de ses interprétations sinistrement nocturnes.



Croquis fait à Termonde.

Je m'étonne que les éditeurs du Victor Hugo national n'aient point songé à publier leur ma-

gistrale collection ornée d'une illustration presque exclusive du grand auteur ; avec de l'ingéniosité, d'habiles recherches parmi les correspondants et amis du poète, ils seraient assurément parvenus à constituer une série de plusieurs centaines de dessins et d'environ un millier de menus croquis qui se seraient adaptés à la majorité de ses œuvres descriptives.



Croquis fait à Rudesheim.

N'a-t-on pas déjà publié, il y a quelques années, une édition des *Travailleurs de la mer* où Hugo a fourni lui-même nombre d'illustrations, et, plus récemment, M. Paul Meurice n'a-t-il pas édité chez Eugène Hugues le volume *le Rhin,* qui, sauf *la Légende du beau Pécopin,* est entièrement rempli de très beaux bois, d'après les albums de voyage du poète croquiste. — L'exemple serait à poursuivre, et les bibliophiles de l'avenir, ou du moins ceux qui rechercheront

des livres pour leur originalité et leur valeur d'art, payeront très cher les exemplaires sur chine de ces éditions, qui vaudront toujours mieux que ces fameuses publications tant vantées de Curmer, dont la plupart n'ont, à vrai dire, qu'un intérêt fort médiocre au point de vue de la beauté décorative.

Je termine à regret ces notes, ébauchées à propos d'un livre de voyage et poursuivies sans grand esprit de déduction par la transition de Victor Hugo croquiste et illustrateur. J'ai eu en main des dessins inédits que je me suis plu à faire reproduire par des procédés nouveaux d'une exactitude absolue et des plus remarquables. Je comptais, à côté de cette petite exposition curieuse, donner quelques projections lumineuses dans le goût du jour, et je m'aperçois que c'est tout au plus si j'ai eu le temps d'allumer la lanterne et de guider l'auditoire.

Je conserve néanmoins la propriété du titre : *Victor Hugo par la plume et le crayon*, car si jamais j'en trouvais le loisir, quel joli livre il me plairait alors d'échafauder avec l'idée de montrer entièrement la puissance créatrice de cet homme-dieu, qui personnifia dans le clair obscur d'une seule tête tant de génies et tant d'arts divers, gracieux ou subtils.

O. Uzanne.

PARADOXES ESTHÉTIQUES

DES ENCOURAGEMENTS

QU'IL EST BON DE REFUSER A LA LITTÉRATURE ET AUX ARTS



De toutes parts on se plaint de la médiocrité dans les œuvres de l'esprit. Sculpteurs, peintres, graveurs, musiciens, poètes, prosateurs ont, comme on dit, le métier dans les doigts. Jamais on n'a tant produit ; jamais ce qu'on produit n'a été si uniformément bien ; jamais l'ensemble des productions d'art ne fut si fade et si écœurant.

Au milieu de la foule sans cesse accrue des artistes et des hommes de lettres, à peine en est-il quelques-uns, isolés et épars, qui aient l'originalité et la force de ne pas marcher dans les empreintes d'autrui.

Oh ! certes, nombreux — innombrables — sont ceux qui affectent la nouveauté, poursuivent des effets iné-

dits, se trémoussent en de petites contorsions qu'ils voudraient violentes, voient bleu ce que le commun des mortels a toujours vu gris, sculptent la fumée, font de la poésie un kaléidoscope où se juxtaposent au hasard des *vers* de couleur, étalent sur leurs toiles, en guise de peinture, tous les échantillons de la confiturerie Saint-James et des marmelades d'Aberdeen.

Et puis après? comme dit Gyp. Pour être mauvais autrement que Pierre, Paul en est-il meilleur?

Moyens, procédés, théories se multiplient, se renouvellent, se croisent et se combattent. Mais quoi? toute cette agitation n'est pas même de surface ; elle est masquée sous le niveau d'une couche d'huile épaisse, — l'huile de la médiocrité.

Bah ! dit-on, les grands talents percent toujours. La lumière ne saurait rester longtemps sous le boisseau. Voyez tels et tels: ne sont-ils pas des sculpteurs puissants, des peintres de génie, des romanciers merveilleux, des musiciens inspirés, des poètes divins? La couche d'huile ne les a pas étouffés, ceux-là.

Peut-être. Il y aurait lieu d'examiner à qui s'appliquent individuellement ces mirifiques épithètes, — et aussi qui les applique. On en trouverait qui s'en sont parés eux-mêmes, sans que personne ait pris la peine de protester. Tel autre les a reçues d'une coterie, de quelque société du doigt-dans-l'œil, où il n'éveille aucun ombrage et où, étant le plus banal, personne ne ressent d'envie à le proclamer le plus grand.

Quant aux vrais génies, ou simplement aux talents robustes et personnels, moi qui les admire et les aime, je sais bien qu'il y en a. Je sais aussi qu'ils sont rares, et que beaucoup, qui devraient en être, ne se développent pas.

La lumière ne reste pas longtemps sous le boisseau, en effet : elle ne tarde pas à s'y éteindre.

Semez un gland sur un sol couvert de buissons et de lianes enchevêtrés ; êtes-vous sûr que ce qui devait être un chêne ne restera pas broussaille?

Dans l'orographie intellectuelle, les plateaux ne s'élèvent pas, ils s'étendent : plus de gens savent, comprennent, sentent, sont capables de manier les outils de l'art. Mais les sommets n'en

sont ni plus fréquents ni moins âpres; et l'abondance des distractions, la facilité des jouissances qu'on trouve à mi-côte, arrêtent la plupart des pèlerins en marche pour les gravir.

Voilà à quoi on est arrivé avec la « diffusion des lumières » et la « protection intelligente » libéralement accordée à la littérature et aux arts.

Pour un musicien célèbre ou un acteur de mérite, combien de prix du Conservatoire courent le cachet ou se disputent un engagement de bouis-bouis dans les agences interlopes !

Parmi les théâtres subventionnés, il en est, comme l'Opéra, qui contribuent au perfectionnement de l'art du machiniste; mais l'art lyrique et dramatique, quelle impulsion en reçoit-il vraiment ? S'ils se risquent de loin en loin à quelque effort timide, c'est qu'ils y sont pressés du dehors : le mouvement ne vient point d'eux, et, si faible qu'il soit, ils n'y cèdent qu'à leur corps défendant.

Le Prix de Rome n'empêche pas toujours de devenir un grand peintre ou un grand sculpteur; mais voilà tout ce qu'on en peut dire. En attendant, les jeunes gens de l'École des beaux-arts, de génération en génération, s'ankylosent dans les formules et la manière des maîtres qu'ils doivent avoir pour juges.

On a vu des écrivains de haute valeur, des génies même, lauréats des Académies et, parfois, académiciens à leur tour. Mais ces lauriers et ces fauteuils font-ils plus grand Voltaire, ou moins petit l'abbé Trublet?

Je ne parle pas des expositions à médailles, où la récompense ne fait que suivre le verdict du public, quand elle n'est pas accordée à l'intrigue ou à la faveur. Les jurys d'artistes même ne sont pas une garantie, loin de là. Si l'on n'est bien jugé que par ses pairs, encore est-il plus sûr que ces pairs ne soient pas des rivaux. J'ajouterai que, sans être à l'abri des influences de toute sorte qui ont prise sur la plupart des hommes, les artistes sont en outre exposés aux complaisances de camaraderie, aux engouements de coterie et aux préjugés d'école.

Enfin la protection se manifeste encore par les commandes, les achats, les souscriptions.

L'État a des places publiques, des jardins et des monuments à décorer ; il a des musées où l'art contemporain a le droit d'être représenté par ses plus belles œuvres ; il a des bibliothèques qu'il doit fournir des productions importantes de l'esprit moderne. Plus d'une fois, grâce à lui, une publication savante et utile a pu être entreprise et menée à bien, qui, autrement, serait restée à l'état de conception stérile dans le cerveau de l'auteur. Plus d'une fois il a mis le peintre à même de réaliser des rêves grandioses qui jamais n'auraient pris corps ; il a donné au sculpteur la matière, marbre ou bronze, en laquelle la beauté des formes qu'il ne pouvait que modeler dans une terre fragile sera fixée pour des siècles.

Assurément, en faisant cela, l'État fait bien.

Il resterait à savoir si, plus souvent qu'il ne le faudrait, les souscriptions du ministère de l'instruction publique ne débarrassent pas de ses rossignols quelque libraire bien vu des bureaux ; si la direction des beaux-arts ne distribue ses commandes qu'aux artistes les plus capables de les exécuter, et si, par faute de goût ou motif autre, il ne lui arrive pas d'acheter des toiles et des statues dont un brocanteur ne voudrait pas.

A tous ces maux, quel est le remède?

Je ne suis pas sûr qu'il y en ait.

Ils découlent, en effet, de vices inhérents à la nature humaine : l'esprit de domination, la vanité, le favoritisme, le mauvais goût, l'ignorance, l'intérêt sous toutes ses formes. Mais il me paraît possible de les atténuer beaucoup.

Il faudrait faire moins, infiniment moins, d'artistes et de littérateurs. Il y a surproduction. C'est la pléthore, avec toutes les misères qu'elle engendre.

Il serait temps, pour nous tous, de se priver de la joie de se jouer à soi-même le rôle d'un Mécène au petit pied. Qui ne donne volontiers son obole pour aider, au début de la carrière littéraire ou artistique, un jeune homme qui « promet »? Quel conseil municipal ne lui vote pas une bourse ou un secours? Quel conseil général ne lui alloue pas cinquante francs par mois pour devenir grand homme à Paris?

De tous les encouragements prodigués aux arts, celui-là est le plus funeste.

Dix-neuf fois sur vingt, aider un adolescent à faire le premier pas dans le monde artistique et littéraire, c'est donner une corde à quelqu'un qui veut se pendre. C'est, en outre, doter la société d'inutilités d'autant plus encombrantes que leurs travaux sont plus vains.

J'affirme que le gain d'un Baudry, par exemple, ne vaut pas la perte de centaines et de milliers de malheureux à qui l'on a fait croire qu'ils avaient du génie, et qui sont morts dans les angoisses du raté incapable d'exécuter ce qu'il conçoit, ou dans la dégénérescence graisseuse du médiocre qui a su se servir de ses défauts pour s'enrichir.

J'ai connu, il y a bien des années déjà, le fils d'un paysan des environs de Lyon, que son département avait entretenu à l'École des beaux-arts et qui était devenu un des bons élèves de Dumont. Quelques travaux, procurés par son maître, le firent vivre tellement quellement au sortir de l'École, moment où prenait fin sa pension départementale, dont il eût eu plus besoin que jamais. Une statue d'enfant — les petits modèles coûtent moins cher — qu'il fit alors eut une médaille et fut achetée par l'État qui lui fournit le bloc pour l'exécuter en marbre. La somme allouée était juste suffisante pour le faire vivre pendant le travail. Il n'était point quémandeur et il avait du talent. Deux raisons pour être desservi par les camarades et oublié par les bureaux. Sa statue finie, ce fut la misère, de plus en plus noire. Il eut pourtant une aubaine : il trouva à s'embaucher pour tailler des mascarons et des cariatides sur la façade de je ne sais plus quel hôtel de ville belge. Puis il retomba dans la famine jusqu'à la guerre, qui lui permit de vivre en s'engageant dans l'armée de l'Est. Par quelles épreuves il passa depuis, je ne saurais le dire, l'ayant perdu de vue vers cette époque. J'ai seulement appris qu'il avait été, six ou sept ans après, nommé inspecteur des cours de dessin dans une ville de province. Mieux lui aurait valu d'être vigneron, comme son père, ou, s'il fallait qu'il sculptât, de n'avoir ni médaille au Salon, ni hautes visées dans la tête, et de gagner, en

bon ouvrier marbrier, ses douze ou quinze francs par jour : sa vieillesse ne serait pas empoisonnée par l'amertume des déceptions passées. Il ne souffrirait pas de l'incurable blessure d'une vie manquée. Et, je le demande, en quoi sa statue, sa médaille, ses luttes et son effondrement importent-ils à l'Art?

Dans la littérature, c'est pis encore. Il suffit qu'un moutard ait fait trois douzaines de vers boiteux ou qu'il ait, en rhétorique, remporté le prix de composition française dans quelque collège de province, pour qu'aussitôt bachelier il se proclame homme de lettres et veuille « vivre de sa plume ».

Chaque année, il s'en abat sur Paris des essaims : ils bourdonnent dans les bureaux de rédaction, s'insinuent en susurrant chez les éditeurs, importunent les directeurs de théâtre, faméliques et audacieux, les dents longues, les convoitises illimitées, le talent nul.

Comme les sauterelles en Afrique, ils couvrent d'un grouillement confus toutes les feuilles et les dévorent : reporters, chroniqueurs, soiristes, rédacteurs ou inventeurs de faits divers et de nouvelles à la main, arrangeurs d'anecdotes scandaleuses et, franchissant parfois le dernier pas, maîtres chanteurs.

Tous, du reste, n'atteignent pas des hauteurs telles; plus d'un s'arrête aux brasseries, assommoirs et académies d'absinthe, et satisfait à sa vocation littéraire en hoquetant aux filles et aux calicots, qui s'en amusent, ses vers irrévocablement inédits.

Les autres suivent la veine, tartinent à force, gagnent de l'argent, se jettent dans la politique — à laquelle ils sont propres, — ou encombrent les étalages des libraires de livres bâclés comme leurs articles, ramassis de lieux communs et de situations usées, friperie littéraire où rien ne manque que l'art et le savoir.

Il est une autre espèce, moins banale, mais plus dangereuse, parce qu'elle jette, avec ses prétentions, de la poudre aux yeux des naïfs. Ce sont des jeunes, tous, — leur âge variant de dix-huit à cinquante ans : ils apportent la régénération des lettres, l'affranchissement de la pensée, l'abolition des règles, la démolition des limites entre les différents arts; ils font de la musique, de la peinture à l'huile, du pastel, de l'eau-forte et de la pointe

sèche, du haut et bas-relief, avec des mots semés de tirets ou distribués en lignes inégales, sans rime ni raison. Ils érigent des symboles, évoquent les idéales mysticités, forcent les vocables à résonner comme un cuivre ou à pleurer comme une chanterelle, tout en les vidant de toute espèce de sens pour les rendre plus suggestifs. Tout ce qui s'est fait, d'ailleurs, avant eux, tout ce qui se fait encore autour d'eux, ne dépasse pas la plante de leurs pieds : ils marchent dessus superbement. Mutuellement ils ne s'admirent qu'avec des réserves et se contestent fort. Mais chacun est à soi-même son propre centre, et il n'y a que les philistins et les gâteux qui ne gravitent pas autour. Comme ils crient cela très haut et sans relâche dans leur coin, quelques bonnes gens finissent toujours par les entendre, qui, désireux de n'être ni gâteux ni philistins, se mettent à graviter consciencieusement.

Ce n'est pas l'argent que ceux-là visent surtout; c'est la gloire, qu'ils confondent avec le bruit. Pleins de l'esprit pratique de notre fin de siècle, pour être sûrs d'en avoir, ils jouent eux-mêmes des cymbales et, d'un bras vigoureux, frappent le gong.

Je ne sais, mais j'imagine que s'ils ne rencontraient, de-ci, de-là, des « intelligences ouvertes » pour faire semblant de les comprendre, des « amateurs délicats » pour se distinguer en s'extasiant devant eux, leurs bras se fatigueraient vite, et tout retomberait dans un silence harmonieux et rafraîchissant.

Au degré de civilisation où nous sommes parvenus, avec l'instruction démocratisée qui donne l'illusion de l'égalité intellectuelle, encourager le recrutement du personnel des lettres et des arts, c'est travailler à multiplier les médiocres, au milieu desquels le vrai talent court le plus grand risque de disparaître étouffé.

Décourager, au contraire, voilà le service à rendre. Montrer les voies encombrées, les avenues barricadées, l'entassement des livres non lus offerts à trente centimes les trois cents pages sans trouver d'acheteurs, les marchands de tableaux payant cinquante francs une toile qui coûte trois mois de travail, et vingt-cinq sous pièce des panneaux dont on barbouille une demi-douzaine avant le déjeuner, tous les débouchés se fermant peu à peu, la

dépréciation résultant du trop-plein, la nécessité de faire mal pour faire vite et à bon marché augmentant ainsi, dans un but de vente plus facile, la production déjà trop active, l'inutilité des efforts, et combien il est lamentable de perdre, à la poursuite chimérique du grand art, des énergies qui pourraient s'employer si profitablement ailleurs, — c'est faire œuvre de vraie charité individuelle et sociale.

C'est ici qu'il faut laisser faire la sélection naturelle, en se gardant d'intervenir. Dans la sphère de l'art, les forts seuls méritent de vivre. Lorsque les médiocres et les faibles se seront convaincus qu'ils ne trouveront à y satisfaire ni leurs besoins matériels ni leur vanité, rares seront ceux qui tenteront le chemin, ou qui, l'ayant tenté, y persisteront. Il en restera quelques-uns, sans doute; mais, au lieu d'être le nombre et de faire la loi, ils passeront inaperçus; et s'ils périssent pour avoir mal mesuré leurs forces, ils pourront éveiller en nous la même pitié que les phalènes amants de la flamme jusqu'à s'y brûler; tandis qu'aujourd'hui leur multitude produit le même effet et inspire les mêmes craintes que ces vols d'insectes destructeurs, assez épais pour mettre un nuage entre nous et le soleil.

G. DE SAINT-HERAYE.





LES LIVRES EN ÉTÉ

COMPTE-RENDU BIBLIOGRAPHIQUE DU MOIS



A publication en volume du dernier roman de Zola, *la Débâcle*, voilà l'événement littéraire du mois. On connaît le sujet choisi par l'historien des Rougon-Macquart : l'effondrement de la France impériale, la défaite et l'humiliation de la patrie, le triomphe arrogant et implacable des étrangers, les convulsions d'un peuple qui, sous le talon du vainqueur, se déchire de ses propres mains.

Je ne sais si on trouverait ailleurs qu'en France un écrivain pour faire ainsi de sa plume un scalpel et procéder longuement et minutieusement à l'autopsie de son pays massacré. Après

vingt-deux années à peine, mettre sous les yeux des victimes et de leurs fils le tableau synthétisé des désastres et des hontes où la France agonisa, c'est une tâche qui doit sembler bien dure à l'historien, — mais combien plus au romoncier! La simple narration des faits, appuyée de témoignages et de documents, froide comme un procès-verbal, ou brûlante de toutes les flammes de l'indignation et des revanches espérées, est assurément moins pénible que l'échafaudage, ingénieusement et artistement élevé, d'une œuvre de fiction, où des caractères, personnifiant chacun une passion, une vertu, un vice, avec les ondoiements et les diversités de la nature humaine, évoluent suivant l'imagination de l'auteur, dans un cadre historique dont les lignes, pour être inflexibles, n'en sont pas moins capables d'un relief exagéré et d'un grossissement excessif. Revivre ces jours néfastes, non pas seulement dans l'impersonnalité de l'histoire, ni dans l'évocation de souvenirs et d'épreuves personnelles, mais dans une multiplicité d'acteurs fictifs dont chacun reflète, sous une certaine lumière et un certain angle, une image particulière du malheur commun, cela est bien fait pour centupler, dans l'esprit du romancier, l'intensité des regrets et de l'horreur.

Il y a, en outre, à tisser une trame de fantaisie avec tous ces détails de larmes et de sang, quand ce sang et ces larmes ont coulé de nos veines et de nos yeux, des veines et des yeux des hommes de notre génération et de notre race, je ne sais quel froissement de pudeur qui doit faire hésiter longtemps la main de l'ouvrier. M. Zola, que n'attirent point les besognes gaies, s'est donné tout entier à cette tâche lugubre et désolante, Il l'a fait avec une sincérité farouche, sans rien atténuer de nos fautes et de nos maux, sans rien diminuer du mérite du vainqueur. Le résultat — je le dis avec d'autant plus de netteté que j'avais craint davantage le contraire — est, après tout, hautement patriotique. De quelque doigt délicat qu'on touche une plaie, on ne peut guère ne pas faire souffrir, il est vrai ; et je ne dirai point que les événements décrits et les personnages mis en jeu par M. Zola ne soient maintes fois douloureux, navrants pour nous. Mais, en somme, si nous avons le rôle affligeant, nos vainqueurs n'ont point le

rôle noble, et le spectacle de nos faiblesses, de nos manquements, de nos erreurs et de nos fautes, tel que *la Débâcle* nous le montre, est insuffisant à ébranler en nous la croyance qu'il vaut mieux être Français que Teuton.

L'étranger n'en jugera pas de même, peut-être, et c'est là qu'un scrupule se dresse légitimement. Ce ne sont point les figures héroïques, — elles ne manquent pourtant pas dans le livre : le colonel Vineuil, le major Bouroche, la vieille Mme Delaherche, Henriette, Weiss, Jean Macquart, d'autres encore, — ce n'est pas le côté brave et gai, l'élan, l'endurance, la générosité, l'âme vibrante à tout sentiment humain des hommes et des femmes de France, que l'Allemand et, avec lui, tant d'autres étrangers, ses satellites et ses flatteurs, voudront voir dans le livre de Zola. On y trouve aussi ce qu'il ne pouvait s'empêcher d'y mettre : l'ignorance, la lassitude, l'affaissement d'un désespoir sans recours, l'égoïsme étroit et âpre, l'imprévoyance, la soif de jouissances en bas comme en haut, l'esprit de révolte, le sentiment, vaguement épars chez tous, réfléchi chez quelques-uns, de la nécessité d'une destruction totale, pour laisser le terrain libre à ce qui devrait être, sans qu'on sache si jamais ce qui devrait être sera. Ils affecteront de n'y pas rencontrer autre chose, et ils s'écrieront : — Voyez! voilà la France jugée par un Français. — Mauvaise foi, aveuglement volontaire devant l'évidence, interprétations mensongères dictées par l'intérêt et la haine, nul mieux que moi ne les reconnaît et ne les estime à leur prix. Mais ce qui est méprisable ne cesse pas, par cela même, d'être dangereux. Que de verges n'avons-nous pas déjà coupées, dont chaque jour on nous fustige ! Aussi la question se pose de savoir si l'auteur n'eût pas mieux fait, dans l'exécution de son plan grandiose, de laisser un coin inachevé, de tenir clos ce côté de l'édifice, et, pour tout ornement sur le pan de mur muet, de le voiler d'un crêpe?

Je ne serais pas étonné que cette considération se fût plus d'une fois présentée à l'esprit de l'auteur, pendant qu'il écrivait *la Débâcle*. Il n'y a pas cédé, parce qu'il y a en lui une obstination de logique à ne dévier devant rien, et aussi, sans doute, parce que la conception et la gestation d'une œuvre aboutissent fatale-

ment à la production, qui est la délivrance. Mais il n'a nulle part perdu de vue la hauteur et la gravité du sujet, et il nous a donné un livre relativement sobre, aussi sobre du moins qu'on pouvait l'attendre de ce romantique inconscient et exaspéré, d'une tristesse fière, où l'amour apparaît à peine en épisodes généreux et touchants, où l'intérêt se concentre autour de deux soldats représentant les deux pôles nerveux de la France : le Parisien et le paysan, et traversant les champs de bataille et les camps, les dangers, les fatigues, les misères, les douleurs, les désespérances et les rages, comme un Nisus et un Euryale puissamment modernisés. Pas d'autres péripéties que les affres et les soubresauts de la patrie pantelante ; tout le reste n'est qu'accessoires et incidents. D'ailleurs, partout une sérénité un peu hautaine, — indulgente et pitoyable à l'empereur malade, impuissant, résigné, — sympathique aux petits, aux souffrants, — miséricordieuse aux faiblesses de la chair et de l'esprit, — dure seulement, et encore sans colère, aux traîtres, aux voleurs, aux lâches qui font de la misère des autres un facteur de profits dans leurs vils calculs.

Comme partout, dans son œuvre énorme, la préoccupation d'art est ici visible à chaque page. Plus contenu qu'ailleurs, M. Zola n'a renoncé à aucun de ses procédés et n'a point trouvé de moyens nouveaux pour atteindre à l'effet. Il y a mis plus de discrétion et de prudence, sans faire grâce d'un développement ni d'une répétition. Son allure est celle de l'épopée, avec ses retours d'images, ses « épithètes de nature », comme disait le professeur qui nous initia à la valeur et à la beauté des πόδας ὠκύς et des λευκώλενος. Avec une habileté qui n'a que le défaut de trop paraître, des couplets reviennent à travers le récit, et l'on reste étonné de la mémoire qu'il faut à l'artiste pour, à des intervalles de cinquante ou soixante pages, reproduire textuellement les termes qui lui ont déjà servi à caractériser les hommes ou les choses dont il se trouve devoir parler à nouveau. Et cette mémoire prodigieuse, qu'il n'est pas, après tout, bien difficile de s'expliquer, s'exerce à autre chose qu'à des reprises de *leit-motiv*. Elle sert à l'auteur à éviter des comparaisons qui pourraient être fâcheuses : il se rappelle la charge de Waterloo, et il glisse sur Reischoffen ;

il a présents les hauts faits de Thénardier sur le champ de bataille, et c'est à peine s'il indique en une ligne que l'armée allemande traînait à sa suite des maraudeurs et des violateurs de cadavres; il a admiré l'énergique brièveté, à la fois pittoresque et nue, de Stendhal, et il se répand en détails multipliés, présentés sous toutes les faces, prenant une route différente pour atteindre, en somme, le même but que celui avec lequel il craint — ou dédaigne — d'entrer en parallèle.

Sa puissance de description, d'ailleurs, n'en redoute aucun. Les mots arrivent, abondants, colorés, forts, plastiques, pour exprimer les formes, les teintes, les sons, les odeurs. Ils ne sont ni moins riches, ni moins frappants et évocateurs, pour exprimer les sensations et les manifestations extérieures des sentiments qui affectent et meuvent l'homme. Seulement, certains grossissements se font dans l'œil de M. Zola, qui se reproduisent en son œuvre avec l'obstination d'une sorte de hantise, aux étreintes de laquelle lui se complaît, et le lecteur voudrait bien échapper. La faim, la fatigue, voilà, dans *la Débâcle,* les deux thèmes qui donnent des variations innombrables, et qui fournissent à l'auteur l'occasion, dont il use à outrance, de montrer tous les degrés de débridement de la bête humaine, selon que la martingale du sens moral lui serre plus ou moins la mâchoire, pendant que l'épuisement lui casse les jambes et que le besoin de manger lui point les flancs. On se rappelle, dans *l'Assommoir,* cette noce de blanchisseuses qui, par la porte ouverte, se répand au dehors et se communique à la rue entière, si bien que, pour un ivrogne qui se marie, tout un quartier est saoul. Eh bien, le même phénomène se reproduit ici constamment, en des proportions plus grandes, pour des faits d'horreur, de misère et de sang. Ce sont assurément, pour ne donner qu'un exemple, des pages superbes, chaudes, rutilantes, que celles où Zola décrit les incendies de Paris à la fin de la Commune; mais une douzaine d'édifices publics et une trentaine de maisons particulières ne sont point Paris; et dans ces pages, plus rouges et éclatantes que les incendies mêmes, c'est tout Paris qui flambe, avec des ruissellements de pétrole et des reflets de flammes qui changent la Seine en Phlégéthon.

La recherche — dirai-je la coquetterie? — de l'exactitude technique est un autre trait accusé de la physionomie littéraire de M. Zola. Cette fois encore, il s'est, avec la plus admirable conscience, entouré de documents, de dictionnaires et de manuels spéciaux; il a «potassé» son affaire et la connaît «dans les coins» : mais, comme des grappes dans la cuve, cette érudition, nouvellement récoltée, fermente, bouillonne et jette son écume pardessus bord. La première fois qu'il rencontre une batterie attelée, il dit les pièces qui passent, « sonores, à des intervalles égaux, strictement observés, accompagnées chacune de son caisson, de ses chevaux et de ses hommes » ; il énumère le porteur, le sous-verge, les six servants, les haut-le-pied, les hommes et les chevaux de rechange. Cela ne laisse pas que d'être intéressant. Mais si, trente pages plus loin, il en rencontre une autre, ou la même, il se remet à dire les pièces qui passent, « sonores, à des intervalles égaux », etc., et n'oublie ni les haut-le-pied, ni le sous-verge, — ce qui lui donne l'air d'un écolier trop fier de bien savoir sa leçon, et rappelle fâcheusement certaines charges d'atelier qu'on appelle des *scies*. La moitié du volume — qui est fort gros — est pris par des descriptions de blessures, d'opérations chirurgicales et de souffrances physiques : les contorsions diverses de l'agonie, les grimaces de la mort, les plaintes et les cris, les amputations, les résections, les sondages, les pansements, le drainage des plaies, les couleurs et les odeurs du pus et de la pourriture, les membres et les corps entiers empilés dans les charniers, les eaux empoisonnées par la putréfaction des cadavres, la terre gonflée de pustules qui sont des monticules où pourrissent des morts et d'où la peste souffle sur les vivants, le clapotis des pieds des chevaux dans les mares de sang, l'écrasement des cervelles en bouillie, toutes les variétés de blessures, tous les aspects du carnage, toutes les mutilations et toutes les douleurs des champs de bataille et de l'ambulance sont étalés au milieu d'un luxe inouï de détails précis, laborieusement encadrés dans la phrase littéraire. Et il ne suffit pas à l'écrivain d'avoir, avec tout le relief, toute la couleur et toute l'exactitude scientifique dont il est capable, montré ces horreurs une fois : leur constante

récurrence ne le lasse pas; partout, d'un bout à l'autre du livre, il revient à la tâche avec un entêtement farouche, refouillant les plaies déjà ouvertes, remuant les sanies, liant les artères d'où le sang giele, frisant grincer les scies sur les os, épongeant les tables d'opération comme un boucher son étal, nettoyant de vieilles blessures où les vers grouillent, ouvrant des abcès, subodorant des pus.

Le résultat de cet effort énorme et prolongé dans la représentation tragique des pires détresses humaines, c'est l'impuissance à communiquer l'émotion. Malgré la foi de l'auteur en la pérennité de la vie jaillissant de la mort et toujours renouvelée, l'impression que produit la lecture de cette longue et navrante histoire est un sentiment de peine physique; quelque chose pèse sur l'estomac; on est oppressé, parfois écœuré; on se sent entre des mains impitoyables et fortes qui vous étreignent, contre lesquelles on s'irrite, et dont on ne peut se défendre, tant est robuste et tyrannique le talent de l'auteur; mais on n'est point réellement ému. Non, ni l'héroïsme rageur de Weiss à Bazeilles, ni sa femme arrachée de ses bras par les Allemands qui le fusillent, ni la scène d'épouvante où l'espion est égorgé comme un porc par les francs-tireurs sous les yeux de la fille qu'il a rendue mère, ni les abominations du Camp de la Misère, ni les ruisseaux de sang et les tas de chair coupée dans l'ambulance du major Bouroche, ni les incendies dont le flamboiement monte à la fin du livre comme en un décor grandiose, au cinquième acte d'un opéra, rien de tout cela ne fait passer le long des vertèbres ce frisson, ne gonfle les yeux de ces larmes lentes à couler, qui marquent que l'homme est remué dans ses entrailles et dans son cœur. Il est pourtant des choses touchantes: l'amitié profonde des deux soldats, Jean et Maurice (pourquoi la poursuite acharnée de l'horrible a-t-elle poussé l'auteur à en gâter l'impression en faisant de l'un le meurtrier de l'autre?); la douleur muette des deux vieillards, Mme Delaherche et le colonel Vineuil, et, aux dernières pages, devant le lit de mort de Maurice, la rencontre de Jean et d'Henriette, qui ne comprennent bien qu'ils s'aiment qu'au moment où ils sentent le devoir de se séparer à jamais. Ce

dénouement serait changé, Maurice ne mourrait pas de la main de son frère d'armes et Henriette pourrait épouser Jean, que l'effet serait aussi vif et l'esprit du lecteur plus satisfait. Mais, encore une fois, ce ne sont là que les broderies de la trame. C'est par la terreur que M. Zola a voulu, dans *la Débâcle,* exciter l'émotion ; et, pour avoir trop tendu l'arc, il a manqué le but.

Le mauvais exemple est contagieux ; mon but était de dispenser équitablement mon attention à chacun des livres du mois qui la méritent ; mais je l'ai, moi aussi, manqué en parlant trop longuement du volume de M. Zola. Je n'ai plus de place que pour un enregistrement hâtif, et je voudrais bien, quoique au fond ce soit de ma faute, que lecteurs et auteurs ne s'en prissent qu'à lui. C'est, en somme, une punition suffisante que d'être privé du plaisir d'analyser et d'apprécier des romans comme *Réparation* de M. Jean Carol (P. Ollendorff), à la fois si tragique, si touchant, si noblement humain; comme *A l'entrée de la vie,* de M. Ernest Daudet (E. Plon, Nourrit et Cie), œuvre fortement étudiée, vraie d'un bout à l'autre, mais d'une vérité un peu bourgeoise et terne où manque ce je ne sais quoi qui est la vie de l'art ; comme *le Policier* de M. Oscar Méténier (Bibliothèque-Charpentier) pour qui les dessous de Paris n'ont pas de secrets et qui sait enchevêtrer les événements et croiser les intrigues à la manière des romanciers populaires d'autrefois. D'autres, *Sabine,* roman intime et ému, par M. Louis Roguelin (P. Ollendorff); *l'Antipape* (A. Savine), où M. Guy-Valvor raconte l'histoire attendrissante de l'humble apôtre d'un réalisme mystique, persécuté par les libres penseurs non moins que par les fidèles des églises établies ; *Place aux forts !* (L. Sauvaître), par M. Jean Duruy, qui mêle à la brutalité de l'éternelle bataille la poésie des détails et la préoccupation de l'idéal, valent assurément plus qu'une brève mention. J'en dirai autant de deux livres étranges où le spiritualisme s'affirme jusqu'à l'hypnose : l'un, par M. J.-Camille Chaigneau, dans lequel *Montmartre* (Comptoir d'édition) est à la fois une montagne de Paris, un personnage et un symbole, le symbole de « l'androgyne futur, ou — pour parler plus clairement — du *Couple-Citoyen* de l'Avenir »; l'autre,

l'Invisible, par M. J. de Tallenay, qui nous vient de Bruxelles (Paul Lacomblez), et qui nous apporte, avec un frontispice bizarre et troublant de Georges Morren, des « sensations de l'au delà. »

Sous le titre *Cœurs vivants,* M. Henry de Chennevières publie chez Plon de jolies nouvelles, très variées de ton, conçues par un artiste et exécutées par un écrivain. La littérature alsacienne, si copieuse depuis que l'Alsace est au régime de la germanisation forcée, s'enrichit des *Souvenirs du Sundgau,* récits de la haute Alsace, par M[me] O. Gevin-Cassal (Lecène, Oudin et C[ie]). M. A. de L'Estoille, imprégné de l'esprit des littératures scandinaves, nous donne, en un volume imprimé par Jouaust, trois *Contes du Nord* (Sauvaître): *Attila,* conte danois; *Argentine,* conte norvégien; *Lemmi Kainen*, conte irlandais.

Deux beaux volumes pour les enfants. Les *Étapes du cirque Zoulof,* par M. Frédéric Dillaye, avec illustrations de Charles Clérice, conduisent le lecteur à travers la Russie jusque dans l'Asie centrale, et s'ajoutent à cette bibliothèque du *Journal des Voyages*, que poursuit avec zèle et succès la Librairie illustrée. Le *Sanglier des Gaules,* illustré par Montader (Charavay, Mantaux, Martin, in-8°), nous reporte aux jours où la jeunesse celtique se répandait par le monde et où son brenn s'emparait de Rome. L'auteur, M. Léonce Bonnemère, à la fois connu comme archéologue enthousiaste et comme poète lyrique applaudi, était, plus que tout autre, à même de faire sur ce sujet un livre à la fois exact et attrayant, et il n'y a pas manqué.

Sous forme de roman, un écrivain allemand d'origine anglaise, M. John-Henry Mackay, a fait une longue étude, un peu confuse dans l'abondance et la variété de son information, sur les *Anarchistes.* Ce livre a été traduit par M. Louis de Hessem et publié chez Tresse et Stock. Il est surtout intéressant pour les détails qu'on y trouve sur les quartiers pauvres et sur les gueux de Londres. Le sous-titre, « Mœurs du jour », est tout ce qu'il y a de moins exact. Je groupe avec ce livre un travail anonyme, fort remarquable, publié par la librairie Champion sous ce titre: l'*Anarchie française :* il serait plus remarquable encore s'il avait autre chose à présenter au pays, pour faire cesser l'état anar-

chique, qu'un vague plaidoyer en faveur du sentiment de la famille et l'éloge de M. de Broglie, homme d'État. Un autre genre d'anarchie, c'est l'*Anarchie littéraire*, que M. Anatole Baju expose en une petite brochure, chez Léon Vanier. Les décadents, les symbolistes, les romans, les instrumentistes, les magiques, les magnifiques, etc., y ont chacun leur notice, et c'est très instinctif et édifiant.

Un bon poète lyrique — comme il aimait à s'entendre appeler, — Théodore de Banville, nous donne, après son dernier souffle, hélas! ses « dernières poésies » en un volume intitulé *Dans la fournaise* (Bibliothèque Charpentier). C'est toujours cet exquis mélange d'ironie et de tendresse émue, de modernisme suraigu et de délicatesse attique, dans une forme d'une audace, d'une souplesse et d'une pureté souveraines. N'y eût-il de lui que ce volume posthume, sa mémoire de poète ne périrait pas.

Conteur égrillard et poète riche de sentiments et de couleurs, M. Armand Sylvestre a recueilli un nouveau volume de poésies qu'il intitule *l'Or des Couchants* (Bibliothèque Charpentier). Que dire de M. Armand Sylvestre et de son talent qui n'ait été dit maintes fois? Ce volume montre son talent sonore et pénétrant sous ses côtés les meilleurs, c'est-à-dire qu'il est très bon. C'est aussi un bel et bon recueil que M. Stéphen Liégeard publie chez Hachette sous le titre : *Rêves et Combats*. Lauréat et membre de plusieurs académies et sociétés littéraires, M. Stéphen Liégeard a réuni ici les principaux de ses poèmes couronnés aux Jeux floraux, par l'Académie de Dijon et ailleurs. On les relira avec grand plaisir : sentiments élevés, images pittoresques, langue correcte et forte, voilà des qualités qui se font rares, et qu'on trouvera toutes ensemble ici. Ceux qui lisent des vers me sauront gré de leur recommander encore *Beauté*, de M. Eugène Hollande (Perrin et Cie), où ils rencontreront presque à toutes les pages ce qu'il chante avec amour et dévotion. M. J. Guy-Ropartz, musicien et poète, fait preuve à nouveau, dans un mince volume intitulé *les Muances* (A. Lemerre), d'un talent un peu mièvre et afféte, qui, pour n'être pas sans charmes, ne rappelle guère la

dure race bretonne dont l'auteur s'honore de descendre. Moins d'idées et plus de prétentions encore, avec les contorsions des mots, de la phrase et du rythme par lesquelles certains « jeunes » prétendent faire œuvre de régénérateurs, tel est le signalement succinct de la plaquette appelée par M. Michel Féline, *l'Adolescent confidentiel,* et publiée l'autre jour à la Librairie de l'art indépendant. Entre nous, il n'y a pas d'art véritable qui ne soit indépendant ; mais combien y a-t-il de soi-disants artistes absolument indépendants de l'art!

A ces orgueilleuses tentatives de dérèglement poétique, lesquelles, à en juger par l'infécondité extrême de ceux qui s'y livrent, doivent constituer un plaisir bien fatigant, je préfère mille fois de bonnes chansons paysannes en quelqu'un de nos vieux patois, comme les *Trelans et Rigourdaines,* en dialecte bas-poitevin, que M. Jules Guérin vient de faire éditer à la librairie Firmin-Didot. En outre de la saveur du cru, ces chansons, ces fables et ces dialogues donnent asile à une foule de mots ou de formes qui, pour la plupart, se rattachent à l'histoire de notre vieille langue. Un lexique et des éléments de grammaire patoise ajoutent encore à l'agrément et à l'utilité de cette jolie plaquette.

C'est dans la section poésie qu'est la place naturelle du volume in-4° où le comte Henri de La Porte a recueilli *les Fanfares des équipages français* (Pairault et Cie; prix : 15 fr.). Ce n'est pas que la poésie en soit d'ordinaire bien élevée ni même très correcte; mais les paroles ne sont ici qu'un prétexte à musique de chasse; souvent même on se passe de prétexte et la fanfare ne s'en note pas moins. Le volume contient environ cent cinquante airs pour cor de chasse, tous célèbres dans les annales de la vénerie, ou adoptés comme signes distinctifs par les premiers veneurs de France. Cinq cents gravures ou vignettes tirées dans le texte les illustrent avec goût et à-propos. La plupart sont fort bien venues et agréablement mariées à la musique ou aux vers. Ce volume, intéressant pour beaucoup de bibliophiles qui sont en même temps des hommes de sport, est la réimpression du même ouvrage, tiré naguère à très petit nombre, sur papier de luxe, par MM. Pairault frères, dont les publications sportives sont bien

connues des amateurs. Un exemplaire complet de cette première édition vaut, sur Japon, quatre cents francs.

En histoire, la librairie Plon nous donne le troisième volume de *l'Allemagne et la Réforme,* par Jean Janssen, traduction d'E. Paris. Ce gros in-octavo contient l'histoire de l'Allemagne depuis la fin de la révolution sociale jusqu'à la paix d'Augsbourg (1525-1555), avec une notice sur l'auteur, mort récemment. On connaît la valeur de l'œuvre du prélat catholique de Francfort. Il faut souhaiter que la publication du reste de l'ouvrage, dont M. Louis Pastor doit parachever le septième et dernier volume, ne soit pas retardée plus que de raison.

La même maison ajoute à la « Bibliothèque elzévirienne » le tome XI des œuvres de Brantôme, ou la seconde partie du *Recueil des Dames,* où il est fort parlé de « choses gayes ».

M. Gaston Boissier enrichit d'un excellent *Saint-Simon* la collection des « grands écrivains français » (Hachette et Cie), et M. Julien Tiersot fait revivre, dans son œuvre et sa vie, Rouget de Lisle (Ch. Delagrave). Dans le livre comme dans la réalité historique, il est le poète de *la Marseillaise.* Quoi qu'il ait fait, dit ou écrit en dehors, il ne vaut que par ce « chant de guerre » devenu l'hymne national. M. Tiersot l'a compris et le fait comprendre : c'est être fidèle à la vérité, tout en s'assurant le succès.

L'accueil, si mérité, fait aux souvenirs de Marbot a stimulé la publication des mémoires de l'époque du premier Empire, encore restés inédits. Un crime récent donne un intérêt de plus aux *Mémoires militaires du général baron Dellard,* que publie la Librairie illustrée (in-8°; 7 fr. 50).

Stendhal, à qui d'aimables fanatiques, MM. Cheramy et Striyenski en tête, viennent d'inaugurer un petit monument, modeste et cordial, au cimetière Montparnasse, continue à défrayer les éditeurs. Sous le titre : *Lettres intimes,* la librairie Calmann Lévy publie sa correspondance avec sa sœur Pauline. Il y paraît moins mal qu'en certaines autres de ses œuvres posthumes, et on fera bien de lire ces lettres avant d'arrêter son jugement définitif sur cet homme paradoxal.

Voulez-vous voyager? Un « Béotien », qui signe Luc Gersal, va vous conduire dans *l'Athènes de la Sprée* (A. Savine), à moins que l'excursion faite naguère au *Pays des milliards,* avec Victor Tissot, ne vous semble suffisante. Berlin n'est pourtant plus, sous Guillaume II, ce qu'il était sous Guillaume Ier, Frédéric et Bismarck, et le livre de M. Gersal ne fait pas double emploi. Mais enfin, on peut ne pas se soucier de visiter Berlin, et j'avoue que j'aimerais mieux suivre M. Lucien Trotignon, dans son voyage *De Jérusalem à Constantinople* (A. Savine).

Était-il bien nécessaire de faire un volume des articles politiques publiés par Edmond About de 1872 à 1886, et est-il bien exact d'intituler cette collection : *le Dix-neuvième siècle* (P. Ollendorff)? Pour mon compte, j'en doute fort. Cela n'empêche pas les articles d'About d'être — sauf exception — pétris de bon sens et saupoudrés d'esprit, et nous y gagnons une étude sur « Edmond About journaliste » qui n'est pas le plus mauvais morceau qu'ait écrit M. Joseph Reinach.

En ce temps de *struggle for life, la Paix pour la Vie* est une formule audacieuse et inattendue. MM. Émile Saint-Lanne et Henri Ner l'ont prise pour titre d'un livre où, en passant une revue rapide des phases sociales de l'humanité, ils arrivent à prédire un avenir de bonheur paisible, fondé sur l'équilibre des intérêts (J. Blanc et Cie).

Pour accélérer la venue de cet heureux moment, nous ferons bien d'étudier *les Pièges de la Bourse*, par MM. H. Quinet et François Bournand (A. Savine). Les auteurs y dévoilent les trucs et manœuvres de toute sorte usités par « les banques interlopes et les journaux financiers véreux pour abuser de la confiance publique et s'approprier tout ou partie de la fortune d'autrui ». L'équilibre des intérêts n'a pas de plus grands ennemis que ces gens-là.

Le *Livre de la famille,* dédié « aux mères », et édité à Avignon, chez MM. Seguin frères (en vente à Paris, chez Auguste Pillet, 26, quai Voltaire; grand in-8°), est à lui seul une « Bibliothèque de ménage », puisqu'il contient les connaissances indispensables sur les personnes et les choses, le savoir-vivre et le savoir-faire,

la morale, l'éducation, l'économie domestique, l'hygiène, les soins à donner aux enfants, etc. On se doute bien que je ne suis pas toujours d'accord avec l'auteur, surtout en ce qui touche les causes premières et finales; mais, quelles que soient les opinions philosophiques et religieuses, on ne peut contester que le livre ne soit dicté par les sentiments de la plus haute moralité, les inspirations du plus pur patriotisme, et l'amour de la famille le plus vif et le plus profond.

C'est aussi de province (Belley; Louis Bailly fils) que nous vient *la Table au pays de Brillat-Savarin,* par un avocat de Belley, M. Lucien Tendret. D'une exécution typographique tout à fait remarquable, ce joli volume, adressé spécialement « aux gourmands du Bugey », sera lu avec plaisir et profit par les gourmands de tous les pays, et même par ceux qui, sans être gourmands, se laissent prendre insensiblement aux anecdotes piquantes, aux recettes spirituellement formulées, aux parfums d'exquis ragoûts classiques et d'improvisations délicates, dont toutes les pages de cet aimable et charmant volume sont imprégnées.

En fait de critique, M. Jules Lemaître ne nous laisse pas pas chômer. Voici la sixième série de ses *Impressions de théâtre* (Lecène, Oudin et Cie). L'Odéon lui a permis de réveiller ses souvenirs classiques avec Euripide, et de plonger aux sources romantiques avec Shakespeare ; la Comédie-Française lui fournit l'occasion d'un parallèle entre Térence et Molière ; il s'occupe d'Ibsen, du théâtre des Marionnettes et du théâtre du Chat-Noir. Mais ce qui pique le plus la curiosité, c'est le jugement qu'il porte sur lui-même à propos du *Député Leveau* et du *Mariage blanc.* Ce sont, d'ailleurs, choses trop récentes pour que tous ceux qui s'occupent du théâtre n'en aient encore le souvenir, que ce volume entretiendra ou rafraîchira agréablement.

M. Jules Honcey, lui, ne fait pas de la critique sceptique. C'est un croyant, à tout le moins un de ces cœurs en qui l'espoir ne meurt pas. De là le ton, et aussi le charme et la force, des études sur tant de sujets divers : — réveil de l'idée religieuse, le péché et l'ascétisme dans la littérature russe, Rabusson et Paul

Bourget, l'art pour l'art, les réfractaires, Sully-Prudhomme, la jeunesse contemporaine, la religion de l'avenir, etc., — qu'il a réunies sous ce titre suggestif : *Souffles nouveaux* (Fischbacher). C'est de la critique originale et personnelle, qui vient d'un penseur, et qui fait penser.

En terminant, je signale aux amis de l'art une belle plaquette éditée chez Flammarion, avec 67 reproductions par la glyptographie Silvestre des principales œuvres du sculpteur Jean-Antoine Injalbert. L'auteur, M. Charles Ponsonailhe, y a mis évidemment de son amitié pour l'artiste; mais cette amitié n'égare point son admiration. Injalbert est un des plus puissants sculpteurs de ce temps-ci. Son talent, d'une souplesse étonnante, a la grâce et la douceur des tendres, non moins que la force et la farouche énergie des violents et des tourmentés. Nul mieux que lui ne sait exprimer la lutte et l'effort physique, la douleur morale, la passion, la pensée. Je n'ai pas le moindre mot à dire contre Dalou et Rodin ; mais on ne parle que d'eux, et Injalbert les vaut. J'espère que cette étude, faite avec science et amour, de l'artiste et de son œuvre, contribuera à le placer dans l'opinion publique à la même place, très élevée, qu'il a conquise dans l'art.

B.-H. GAUSSERON.





LIVRES D'OUTRE-MANCHE

NOTES SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE



Charles Algernon Swinburne, le poète, vient de publier une tragédie : *les Sœurs* (*The Sisters;* Chatto et Windus ; petit in-8°). Deux jeunes hommes aiment la même jeune fille, et deux sœurs aiment le même jeune homme. Dans la maison où ce double chassé-croisé se produit, on joue la comédie de salon, voire le drame. Celle des sœurs qui n'est pas aimée a, dans le vieux drame italien qu'on répète, un rôle où elle s'empoisonne, et elle prétend faire de son jeu une réalité. Mais les deux amants boivent, sans qu'elle s'y oppose, à la coupe où elle a versé le poison, et elle sort en parlant de suicide, pendant que les autres meurent. Et *e finita la tragedia.* L'histoire se passe au lendemain de Waterloo. Il y a un étrange contraste entre l'élan lyrique des acteurs du drame italien

et la simplicité nue, quasi prosaïque, des personnages de la tragédie. M. Swinburne ne s'était pas encore montré sous ce dernier aspect : il est permis de préférer l'autre. Quoi qu'il en soit, ce grand poète ne fait rien de vulgaire, et cette poussée dans une direction nouvelle est curieuse et intéressante au plus haut point.

M. Swinburne fournira à coup sûr bien des morceaux admirables aux anthologies de l'avenir. En attendant, M. Richard Garnett a trouvé dans l'anthologie grecque de quoi faire un chapelet de perles anglaises : *A Chaplet from the Greek anthology*, recueillies en un joli volume de la « Cameo Series » par l'éditeur T. Fisher Unwin.

Non moins que la tragédie de M. Swinburne et que l'idylle dramatique *The Foresters*, du poète-lauréat Tennyson, un volume en prose de M. Robert Louis Stevenson a occupé la critique et fait grand bruit dans tous les pays où résonne le *yes* mélodieux. C'est un recueil de relations de voyages, d'impressions et d'études, intitulé : *Across the Plains, with other Memories and Essays* (Chatto et Windus). Le très grand talent de conteur humoriste et l'esprit de critique, à la fois acerbe et fin, qui distinguent M. Stevenson suffiraient amplement à faire le succès d'un livre; mais ici s'ajoute un intérêt de curiosité excité par ce qu'on sait de la vie de l'auteur dans les îles Samoa, où il s'est acquis une grande autorité sur les naturels. Dans ce nouveau volume, je signale tout particulièrement au lecteur français des pages pleines d'esprit et de grâce sur Barbizon et les autres colonies de peintres aux environs de Fontainebleau.

Parmi les romans récents, j'ai à citer: *The three Fates* « les trois Parques », par M. F. Marion Crawford (Macmillan et Cie; 3 vol.), dont l'action et les mœurs sont américaines, et dont l'exécution, un peu lente au début, s'échauffe d'un mouvement continu et finit par s'emparer du lecteur et l'émouvoir puissamment. Le monde littéraire et journaliste de New York y est représenté par quelques personnages typiques. Mais ce qu'on y trouvera de plus curieux pour nous, c'est la manière dont les honnêtes gens de ces pays d'outre-mer comprennent l'amour et le mariage. Leur idéal vaut le nôtre, assurément.

La maison Cassell et Cie (12, rue Bleue) a publié un amusant et émouvant récit de squatter australien sous le titre : *Mount Desolation*, par M. W. Carlton Dawe, et un volume de nouvelles, par Q : *I saw three Ships*, et autres « contes d'hiver ». Cet anonyme a gagné une vraie célébrité de conteur, par son ironie froide, sa passion contenue, et l'art dramatique de ses récits. Le recueil que j'ai sous les yeux ne peut que grandir encore sa réputation.

Une forte étude de mœurs militaires et rustiques, *The Story of Dick* « l'Histoire de Dick », par M. E. Gambier Parry (Macmillan et Cie) ; le récit romanesque des aventures de Francis Boulmer, d'Antony Goddard et de quelques autres, à la recherche de Manoa, la ville de l'or, où M. Aaron Watson prend pour thème la dernière expédition de sir Walter Raleigh, sous le titre de *For lust of gold,* quelque chose comme « la Soif de l'or », et que l'éditeur Walter Scott a habillé dans un cartonnage entoilé tout rutilant d'or et de couleurs ; enfin un nouveau volume de la petite et coquette « Pseudonym Library », contenant deux nouvelles traduites, par Helen A. Macdonell, de l'allemand d'Ilse Frapan (*Heavy Laden and Old-Fashioned Folk;* T. Fisher Unwin), complètent notre liste d'œuvres de fiction.

Ce même éditeur, M. T. Fisher Unwin, a mis en vente un joli volume contenant des études historiques par le Rév. Augustus Jessop *(The Coming of Friars and other historic Essays),* d'une érudition d'autant plus remarquable qu'elle n'enlève rien au charme du style ; mais je tiens à signaler surtout le nouveau genre de couverture, une toile bleue tendue, non collée, sur un carton mince, et piquée tout autour avec de la soie rouge. C'est souple, commode et d'aspect original.

La « Clarendon Press », ou imprimerie de l'Université d'Oxford (Londres, Henry Frowde), a publié la seconde édition de la belle étude de M. Mark Pattison sur *Isaac Casaubon* (in-8°). Depuis la première, parue en 1875 chez MM. Longman, l'auteur est mort. Le travail de revision et d'annotation a été fait par M. I. Bywater et par notre ami et collaborateur, M. R. C. Christie, à qui l'on doit tout le chapitre sur les descendants de Casaubon. La table analytique, très copieuse, a été dressée par M. C. E. Doble.

Cet ensemble d'efforts a produit une œuvre qu'on peut croire définitive sur l'érudit genevois qui nous intéresse à autant de titres que les Anglais.

Un autre ouvrage considérable, publié par la « Clarendon Press », est dû à sir James H. Ramsay. *Lancaster and York,* ou un siècle de l'histoire d'Angleterre (1399-1485, 2 vol. in-8°), est la première partie exécutée d'un plan qui embrasse les quinze premiers siècles de l'histoire d'Angleterre. La lutte des deux Roses n'en est pas la période la moins brillante ni la moins embrouillée. Mais sir Ramsay est un guide avec lequel on ne risque pas de s'égarer : il consulte tout, apprécie tout, envisage tous les côtés d'un fait, étudie la vie de la nation sous tous ses aspects et dans toutes ses relations. C'est l'érudition allemande vivifiée par la culture néo-latine, les détails complets et précis mis chacun à sa place et contribuant tous, dans de justes proportions, à former un ensemble harmonieux. Des reproductions de vieux portraits, des cartes et des tables hors texte illustrent et complètent ces deux importants volumes.

A la « Chiswick Press » (Ch. Whittingham et Cie), je remarque une intéressante étude, luxueusement éditée et illustrée, sur les doges Tomaso Mocenigo et Francesco Foscari, et sur leur époque (*Two Doges of Venice,* par Althea Wiel ; in-4°), et une réimpression du Voyage de Fielding à Lisbonne (*The Journal of a Voyage to Lisbon ;* in-8°), avec une introduction et des notes, par M. Austin Dobson. L'éditeur y a ajouté le fragment des commentaires sur les *Essays* de Bolingbroke, réunissant ainsi les dernières productions de cet honnête homme et de ce grand écrivain qui fut l'auteur de *Tom Jones.*

Nous revenons à la « Clarendon Press » avec les *Lettres* de Samuel Johnson, recueillies par George Birkbeck Hill (2 vol. in-8°). On y voit une fois de plus de quelle importance sont les fonctions physiques, les maladies et les médecins dans la vie des hommes, grands ou petits. Cette collection ne comprend pas les lettres déjà publiées dans la *Vie* de Johnson par Boswell ; elle les indique à leur date, simplement. Mais l'éditeur a pu en réunir près de trois cent cinquante autres, dont une centaine absolument iné-

dits. On sait quelle énorme place Johnson, bien qu'il ne soit pas tout à fait un grand homme, tient dans la littérature anglaise de son temps : rien de ses écrits n'est négligeable, car tout ce qu'il a écrit a, sans compter le mérite littéraire, une valeur de document.

Ce sont des publications de ce genre qui permettent aux historiens de la littérature, comme M. Henry Morley, de mener à bien leurs longs et savants ouvrages, en y condensant tous les travaux de détail. En attendant que M. Morley se serve de cette correspondance de Johnson, il vient de publier son huitième volume des *English Writers,* ce monument d'érudition et de bon sens critique qu'il appelle modestement « une tentative d'histoire de la littérature anglaise » (Cassell et Cie). Ce huitième volume va de Surrey à Spenser, vers la fin du XVIe siècle.

Un petit livre, *daintily got up* par les héritiers de l'ancre aldine à Londres, MM. Pickering et Chatto, nous donne les proverbes et dictons dont Cervantes a fait usage dans *Don Quichotte* et dans ses autres écrits (*Sancho Panza's Proverbs*), avec une traduction anglaise littérale, des notes et une introduction, par Ulick Ralph Burke. On sait quelle consommation Sancho Pança aimait à faire, dans ses discours, de la « sagesse des nations » ; et, sur ce point, le chevalier de la Triste Figure ne lui cédait guère. M. Burke a pu recueillir ainsi quatre cent dix locutions proverbiales, qu'il sert entrelardées de notes piquantes et de parallèles ingénieux. Ce petit recueil en est déjà à sa troisième édition. (*Sancho Panza's Proverbs,* 1872 ; *Spanish Salt,* 1877) ; il s'augmente et s'enrichit à chaque fois. Comme les autres, cette troisième édition sera vite épuisée, et M. Burke trouvera encore d'autres glanes dans le même champ pour grossir sa gerbe une quatrième fois.

J'ai, lors de leur apparition, signalé les travaux de Clelia, — un pseudonyme évidemment, — sur Shakespeare : *God in Shakespeare* et *Great Pan lives.* L'auteur vient de publier une sorte de résumé de ses recherches et de son enseignement dans une petite brochure intitulée *The Long desiderated Knowledge of the life and personality of Shakespeare* (Luzac et Cie). Je ne peux nier que cette lecture n'ouvre sur l'âme, sur l'inspiration de Shakespeare

des horizons inattendus. C'est le résultat de ce que l'auteur appelle l' « optique mentale », *mental optics*. Mais il faudrait plus de temps et d'espace que je n'en ai pour étudier sérieusement des travaux beaucoup plus psychologiques que littéraires, et, si j'ose le dire, infiniment plus subjectifs qu'objectifs.

Je nomme pour mémoire l'ouvrage de Charles Booth sur le paupérisme (*Pauperism : a picture and endowment of old age*. Macmillan et Cie ; in-8°), plein de statistiques et d'observations curieuses et suggestives. Mais ces questions, toutes vitales qu'elles sont, regardent l'assistance publique et la sociologie bien plus que la revue *l'Art et l'Idée*.

Les collectionneurs de timbres-poste qui s'intéressent à l'histoire de leur dada, et qui ont, comme il arrive, un cœur tant soit peu bibliophile, prendront plaisir à lire et même — s'ils ne savent pas l'anglais — à feuilleter le livre, plein de figures, que le major E. B. Evans publie sur l'*Enveloppe Mulready et ses caricatures* (Stanley Gibbons, in-8°). Je ne crois pas que l'enveloppe ait beaucoup servi en France à exprimer, par des images ou des inscriptions, les désirs de la population quant aux améliorations à apporter dans le service et dans la taxe des postes. On verra qu'il en fut tout autrement en Angleterre. Il y a là tout un filon artistique et amusant ouvert aux amateurs. Le livre, outre son intérêt intrinsèque, est typographiquement fort beau et figurera honorablement dans les *book-cases* les plus *select*.

J'en dirai autant, en ajoutant que le sujet traité est d'une importance incomparablement plus grande, du superbe volume in-4° publié par l'imprimerie de l'Université de Cambridge sur les manuscrits enluminés (*Illuminated Manuscripts in Classical and mediaeval times*, par J. Henry Middleton). Le modernisme a envahi la bibliophilie comme le reste, et c'est un bien ; car il faut, avant tout, être de son temps. Cependant on ne saurait se détacher des temps passés qui, graduellement et couche par couche, nous ont faits ce que nous sommes. De là l'intérêt que nous portons aux manifestations de la pensée ou de l'art chez nos pères ; de là les prix extrêmement élevés auxquels les beaux

manuscrits, ornés de belles miniatures, trouvent toujours acquéreurs. M. J. H. Middleton a écrit sur ce sujet une monographie précieuse, toute semée de reproductions auxquelles il ne manque que le voisinage du texte gothique sur vélin, la couleur et les ors.

Parmi les livres d'outre-Manche, on ne m'en voudra pas d'en glisser d'outre-Océan. L'éditeur H. E. Haferkorn, de Milwaukee, Wisconsin, États-Unis, a entrepris une collection de bibliographies se rapportant aux écrits techniques. Il a récemment publié une liste bien classée d'ouvrages sur les mines et leur exploitation *(Handy List of Books on Mines and Minings ;* in-8°). Il est inutile de s'attarder à démontrer l'utilité de ces catalogues spéciaux. Celui-ci n'est pas complet — je me demande si une bibliographie complète est possible, quel qu'en soit le sujet ? — Cependant il est bien fait, bien ordonné, et il n'est pas un mécanicien ni un ingénieur qui ne trouvât aide et profit à le consulter.

B.-H. G.





LE SYMBOLISME

DÉFINITION DE CE NOUVEAU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Les jeunes Revues méritent beaucoup d'attention, depuis quelques mois surtout. D'abord indécises au début, — la plupart ont été fondées il y a trois ans déjà, — on les voit peu à peu s'orienter, exprimer plus nettement leurs tendances, afficher plus noblement leurs ambitions intellectuelles et marcher vers un idéal d'art moins nébuleux et chaque jour plus distinct et plus attrayant.

Les jeunes hommes qui s'y manifestent ont assez souvent une grande valeur morale et un véritable et positif désir de transformisme basé sur des idées

intéressantes et justes, qu'on aime à leur voir développer avec déduction et logique.

Dans les *Entretiens politiques et littéraires,* — une vaillante revue in-18 qui en est déjà à son quatrième volume, — Bernard Lazare et Paul Adam ont entrepris le bon combat contre tous les clowns littéraires du lieu commun et les gavés de succès grossiers ; dans le *Mercure de France,* fondé par Alfred Vallette, en 1890, poètes, critiques, esthètes et fantaisistes se sont groupés en une brillante rédaction qui promet de fournir à la très proche littérature de demain les noms des plus estimés et les talents les plus sincères.

L'*Ermitage*, qui paraît également depuis environ trente mois avec Henri Mazel comme directeur (section imprimerie), comprend également une solide phalange de rédacteurs, parmi lesquels Adolphe Retté, Alphonse Germain, Stuart Merrill, Pierre Valin, Charles Morice, Henri de Regnier, etc. — La *Plume*, dans une note plus fantaisiste, se ploie avec souplesse à toutes les combinaisons ingénieuses de son fondateur-directeur, Léon Deschamps, qui a su s'entourer de toute la jeunesse spirituelle de l'heure actuelle ; les numéros spéciaux de la *Plume* sont généralement vivants et curieux et la collection de ce journal *Jeune France* sera très piquante par la suite, en raison de la variété de ses articles et de la gaîté de la chanson moderne dont ce journal semble être le conservatoire.

La *Revue indépendante,* qui évolue aujourd'hui sous la direction de M. Bonamour, contient des études remarquables de M. Camille Mauclair, de Maurice Baubourg, de Georges Lecomte, Charles Saunier et quelques autres.

La *Revue Blanche*, qui, jusqu'ici, a fait peu de bruit, mérite beaucoup de considération. Les Natanson, Lucien Muhfeld et Pierre Quillard y ont produit des pages savoureuses ; c'est de cette *Revue Blanche*, livraison du 25 juin, que nous extrayons aujourd'hui un article de M. Rémy de Gourmont, sur le *Symbolisme*, qui nous a particulièrement ravi par sa crânerie révolutionnaire, la hauteur des arguments et l'élévation des aperçus. M. Rémy de Gourmont, sans être un très jeune, est l'un des plus

savants, des plus judicieux, des plus subtils parmi les écrivains nouveaux et nous reproduisons son étude sommaire avec d'autant plus de plaisir que depuis longtemps déjà nous suivons ses travaux avec un intérêt croissant, accordant à tout ce qui émane de sa haute cérébralité l'estime qui est due aux œuvres des penseurs indépendants et altiers.

Voici cet article, intitulé le *Symbolisme :*

On croit le moment bon pour le dire avec sincérité et avec naïveté : à cette heure il y a deux classes d'écrivains, ceux qui ont du talent, — les Symbolistes; ceux qui n'en ont pas, — les autres.

Oui, selon de précédentes formules et selon une liberté différemment comprise, d'aucuns firent des œuvres; mais ces aucuns-là ne sont-ils pas enfin périmés? Et les coraux qu'ils sécrétèrent, les îlots qu'ils érigèrent, un flot nouveau ne vient-il pas, tel qu'un orageux raz de marée, les secouer, les désagréger et ne permettre qu'aux indestructibles de maintenir au-dessus de l'asphyxie leur tête fleurie? Ils meurent, ils s'émiettent, ils se pétrifient, l'orage passé, sous une couche de silence, ils s'enfoncent lentement, ils descendent vers la géologie qu'ils vont devenir.

Ces débris d'inconscients et microscopiques travaux, à peine s'ils inspirent encore quelque respect (si on nous le permet) ou quelque curiosité à des passagers en promenade autour du monde, et les chefs de ces défuntes colonies (un peu animales, peut-être?) ne sont plus du tout des chefs; ils n'ont plus ni manœuvres, ni clients, patrons démodés, patriciens vieillis et sans influence, entrepreneurs de bâtisses entre les mains desquels et sous les yeux (les mauvais œils) desquels les moellons fondent comme les morceaux de sucre dans les romans de M. Daudet.

Les coraux rouges, nous les vîmes assez : qu'ils soient bleus!

L'un des éléments de l'Art est le Nouveau, — élément si essentiel qu'il institue presque à lui seul l'Art tout entier, et si essentiel que, sans lui, comme un vertébré sans vertèbres, l'Art s'écroule et se liquéfie dans une gélatine de méduse que le jusant délaissa sur le sable.

Or, de toutes les théories d'art qui furent, en ces pénultièmes jours, vagies, une seule apparaît nouvelle, et nouvelle d'une

nouveauté invue et inouïe, le Symbolisme, qui, lavé des outrageantes signifiances que lui donnèrent d'infirmes court-voyants, se traduit littéralement par le mot Liberté et, pour les violents, par le mot Anarchie.

La Liberté en Art, nouveauté si stupéfiante qu'elle est encore et demeurera longtemps incomprise; toutes les révolutions advenues jusqu'ici en ce domaine, s'étaient contentées de changer ses chaînes au captif et, généralement, c'était en de plus lourdes que les muait la douloureuse ingéniosité des novateurs. Mais les chaînes, c'est-à-dire des règles, des grammaires, des formules, cela convient au peuple de l'Art, composé d'une majorité d'enfants et de vieillards satisfaits — lit ou berceau — qu'un guide sûr les promène en petite voiture. Le haquet de Thespis brouetta ces résignés deux siècles durant; puis la tapissière parnassienne, puis le tombereau naturaliste, puis le cab psychologique, puis le vélocipède néo-chrétien, — et ils étaient toujours soigneusement ligotés.

Si l'on veut savoir en quoi le Symbolisme est une théorie de liberté, comment ce mot, qui semble strict et précis, implique, au contraire, une absolue licence d'idées et de formes, j'invoquerai de précédentes définitions de l'Idéalisme, dont le Symbolisme n'est après tout qu'un succédané.

L'Idéalisme signifie libre et personnel développement de l'individu intellectuel dans la série intellectuelle; le Symbolisme pourra (et même devra) être considéré par nous comme le libre et personnel développement de l'individu esthétique dans la série esthétique, — et les symboles qu'il imaginera ou qu'il expliquera seront imaginés ou expliqués selon la conception spéciale du monde morphologiquement possible à chaque cerveau symbolisateur.

D'où un délicieux chaos, un charmant labyrinthe parmi lequel on voit les professeurs désorientés se mendier l'un à l'autre le bout, qu'ils n'auront jamais, du fil d'Ariane.

Ils voudraient comprendre, ils cherchent, quand parlent les harpes, à agripper au passage quelques clairs et nets lieux communs; ils croient qu'on va leur redire les vieilles généralités qu'ils biberonnèrent à l'École, tout ce qui, applicable à un Grec, l'est encore à un Scandinave, tout ce qui, définissant la femme, définit la marcheuse et la gardeuse d'oies. Si le Symbolisme devait

(comme d'aucuns l'ont annoncé) revenir à des concepts aussi simples, à des imaginations aussi naïves, il ne serait ni ce qu'il est, ni ce qu'il sera : — il continuerait tout simplement le classicisme, et alors, à quoi bon!

Sans doute, il apparaît, en un certain sens, comme un retour à la simplicité et à la clarté, — mais il demande de tels effets au complexe et à l'obscur, au Moi où toutes les idées s'enchevêtrent, où toutes les lumières concourent à ne donner que de la nuit. On est toujours compliqué pour soi-même, on est toujours obscur pour soi-même, et les simplifications et les clarifications de la conscience sont œuvre de génie; l'Art personnel — et c'est le seul Art — est toujours à peu près incompréhensible. Compris, il cesse d'être de l'Art pur, pour devenir un motif à de nouvelles expressions d'art.

Mais, si personnel que soit l'Art symboliste, il doit, par un coin, toucher au non-personnel, — ne fût-ce que pour justifier son nom; et il faut toujours être logique. Il doit s'enquérir de la signification permanente des faits passagers, et tâcher de la fixer, — sans froisser les exigences de sa vision propre, — tel qu'un arbre solide émergeant du fouillis des mouvantes broussailles; il doit chercher l'éternel dans la diversité momentanée des formes, la Vérité qui demeure dans le Faux qui passe, la Logique pérennelle dans l'Illogisme instantané, — et, néanmoins, planter un arbre qui soit si spécial, si unique de ramure et d'écorce, de fleurs et de racines, qu'on le reconnaisse entre tous les arbres comme un arbre dont l'essence n'a ni sœurs ni frères.

Je sais bien que, par la définition même de l'Idéalisme transcendantal, de celui qui s'occupe des intelligences supérieures ou transcendantes, le Permanent lui-même ne peut être conçu que comme personnel, c'est-à-dire comme transitoire, et que ce qu'il y a d'Absolu vraiment est incogniscible et hors d'être formulé en symboles; ce n'est donc qu'au relatif absolu que vise le Symbolisme, à dire ce qu'il peut y avoir d'éternel dans le personnel.

Cette manière de comprendre l'Art exclut l'artiste médiocre qui ne détient, cela va sans dire, rien d'éternel dans son *personnel* et qui ne saurait exprimer une idée un peu humaine (ou divine) que par démarquage; mais cette sorte d'êtres a régné assez longtemps grâce aux tuteurs qu'on lui tolérait : que son règne finisse (si c'est possible) et soyons intolérants.

Pratiquement, il importe que le Symbolisme, art libre, acquière dans l'estime générale une valeur qu'on lui a jusqu'à ce jour déniée; il importe qu'à côté des formes connues on tolère des formes inconnues et que de la serre chaude de la littérature on n'expulse pas les plantes, nées de graines de hasard, ignorées des catalogueurs et des jardiniers. Pour cela nulle concession ne doit être faite : c'est aux intellects rudimentaires à se développer et non aux larges intelligences à se rétrécir pour permettre à l'œil distrait de parcourir plus facilement une moindre surface.

Et les tuteurs, les règles, les lois, il faut les couper et les hacher et qu'à la place de ces chênes pourris, piqués de trous de vermine, l'hierre qui s'accrochait aux troncs s'accroupisse en une ridicule désolation.

Rémy de Gourmont.

On voit que derrière ce mot de *Symbolisme*, — dont l'esprit bourgeois a fait un terme de plaisanterie vague, quelque chose comme un synonyme idiot du *Décadentisme* ou de l'absurde *fin de siècle,* — il se trouve une théorie logique qui, mise en œuvre par des esprits de valeur, peut produire mieux, sinon davantage que le *Naturalisme*, école vaine et toute de mise en scène, qui n'aura, à la vérité, piédestalisé que son protagoniste, lequel vient de signer la grande fresque de *Débâcle*. U.





NOUVELLES ET ÉCHOS

NOTES SUR LES ARTS ET LES LIVRES



SALONS DE PEINTURE. — Les deux Salons viennent de fermer. Les artistes ne peuvent être satisfaits ni au Champ de Mars, ni aux Champs-Élysées ; le nombre des visiteurs a sensiblement diminué dans les deux halles à peintures rivales. Les recettes ont baissé sensiblement.

Espérons que ce n'est qu'un début et que l'indifférence et la lassitude du public iront chaque année en s'accentuant davantage devant les misérables déballages de toiles médiocres ou de bustes sans caractères, et vis-à-vis du nombre croissant des fallacieux peinturistes de ces deux vaines boutiques exaspérantes.

Il ne s'agit point de savoir si ces messieurs fusionneront ou ne fusionneront pas ; ce qui intéresse, c'est l'évolution que l'on sent dans l'air, le désir de tout le monde de ne plus subir la terrible promenade devant des milliers de toiles inutiles, sinon odieuses à voir. Il faut aujourd'hui affronter le supplice de cinq cents toiles déplorablement impersonnelles avant de pouvoir s'arrêter devant une œuvre originale. — Le public regimbe et cela se comprend.

Le jour où un homme supérieurement clairvoyant entreprendra une exposition de véritables artistes, d'un caractère individuel, ne copiant personne et montrant de belles qualités d'art, encore *invu*, ce jour-là les Salons auront vécu. L'avenir appartient à une exposition de cinq cents toiles au maximum, intelligemment groupées pour éviter toute lassitude du visiteur. Dès que ce Salon sera sérieusement constitué, les grands bazars officiels et académiques feront salle vide et la marée montante de la médiocrité déferlera dans le silence et la solitude qui conviennent à ces pauvretés bruissantes et prétentieuses.

Il est déjà consolant de constater que les quelques critiques de valeur de la presse quotidienne sonnent le tocsin d'alarme devant ces hordes de peintres affreusement civilisés qui attentent à notre repos et à notre esthétique. Les jeunes revues montrent pour la majorité des enlumineurs de ce temps un mépris qui soulage notre écœurement ; il n'est que temps de décourager les faiseurs, de combattre leurs malfaisantes besognes par toutes les armes offensives et défensives en notre pouvoir ; il nous faut démontrer que la peinture s'apprend comme la cordonnerie et la menuiserie, que tout le monde peut brosser une toile en quelques leçons, mais qu'il y a loin de ces barbouillages de convention à l'art inné, grandiose, sublime, auquel n'atteignent que de rares privilégiés dont l'âme torturée est en gésine d'une beauté surnaturelle, dont l'esprit cherche la forme exquise et inédite.

Espérons beaucoup de demain : à la foule des banaux succédera un groupe d'élite. Il est impossible qu'il se trouve assez d'amateurs imbéciles pour encourager de leur bourse tant de mauvais artistes ; il est donc permis de croire que la famine des

peintres sauvera bientôt la peinture. Les recettes vont déjà mal, réjouissons-nous-en sans réserve.



Ventes. — C'est d'Angleterre que nous parviennent les échos des ventes les plus considérables. La vente Dudley, faite à Londres dans les salles Christie, a causé une grande émotion dans le monde des amateurs. La première vacation, la plus intéressante, a produit 2,625,600 francs.

Le prix le plus élevé a été pour un Raphaël, la *Mise en croix*, 265,000 fr. : le gouvernement allemand a poussé jusqu'à 263,000. La *Vierge et l'Enfant*, de Carlo Crivelli, est allée à 175,000 fr. Van Eyck : triptyque, 54,000 fr. Wouvermans, *Halte d'une partie de chasse*, 82,500 fr. Autre toile du même sujet, 87,500 fr. Un Mieris, 85,000 fr. Un paysage de Hobbema, avec figures de Van den Velde, est allé à 240,000 fr.

Au moment où l'on entend dire de tous côtés que le commerce des tableaux et objets d'art est tombé dans le marasme, c'est là un résultat inespéré, devant, ce nous semble, rassurer les collectionneurs.

Mais il faut avouer que les commissaires-priseurs qui dirigeaient cette vente ont eu une prodigieuse autorité sur leurs clients pour les engager à payer des prix semblables à ceux qu'ont atteints certains tableaux de la collection Dudley, collection célèbre, il est vrai, mais déjà déparée bien avant la vente publique par de successives cessions à l'amiable.

On sait, entre autres, que le beau Rembrandt vendu, il y a deux ou trois ans, au musée d'Anvers par M. Bourgeois, sortait de la galerie Dudley et que le musée de Berlin en avait extrait, de son côté, un magnifique Fra Angelico da Fiesole. De plus, si parmi les quatre-vingt-onze numéros qui restaient et qui viennent de subir le feu des enchères, beaucoup de toiles pouvaient être considérées comme des chefs-d'œuvre, il n'est pas moins vrai, au dire de tous les connaisseurs, qu'un certain nombre d'autres n'avaient qu'une origine fort douteuse et, chose éton-

nante, ce ne sont pas celles que les prix minimes ont laissées dans l'ombre.

Le musée du Louvre n'a rien acheté à la vente Dudley. Alors que les galeries nationales de Berlin, de Munich, de Dresde et de Londres s'enrichissent chaque jour, il est triste de penser que le Louvre reste stationnaire. Ce n'est déjà plus le musée le plus complet du monde ; un moment viendra, hélas ! où on ne pourra point dire davantage qu'il est le plus riche.

Une autre vente, à grand éclat, faite à Londres au début du mois, est celle de M. Magniac, qui possédait une des plus belles collections anglaises d'objets d'art des xve et xvie siècles. M. Magnac avait commencé sa collection il y a près de cinquante ans, à une époque facile, mais où rares étaient ceux qui comprenaient ce que devaient valoir par la suite les merveilles enfantées par la Renaissance.

Dans les quinze ou seize cents numéros composant cette collection, la majeure partie des pièces étaient françaises ; mais reliquaires, bijoux, ivoires, peintures, miniatures, émaux de Limoges, faïences, etc., ont été, comme toujours, dispersés sans qu'il nous en revienne le plus petit fragment. — Et cependant il y avait là une pièce unique, un cor de chasse en émail de Limoges, du commencement du xvie siècle, qui eût été la merveille des merveilles de nos musées et qui passe pour avoir appartenu à François Ier.

Nous ne donnons aucun prix, pour n'être pas entraîné dans l'avalanche des chiffres.

Plusieurs objets ayant appartenu à lord Byron et faisant partie de la collection de feu M. Cooke ont été vendus également aux enchères, à Londres, il y a quelques semaines.

Un petit encrier d'argent a été vendu vingt-huit livres (700 fr.) ; un petit miroir à cadre d'argent, vingt-deux livres ; une coupe d'ivoire portant l'inscription : « A mon cher fils Georges Gordon Byron, 1791 », dix livres ; une pipe d'argent

ayant appartenu à Napoléon et portant une couronne impériale, treize livres ; le sabre de lord Byron. cinquante-cinq livres.

A Paris, on a fait, le mois dernier, à l'hôtel Drouot, la vente de la célèbre collection de vases peints et de terres cuites antiques appartenant à M. Van Branteghem, un des plus savants et des plus riches collectionneurs en ce genre, M. Van Branteghem, après avoir longtemps résidé à Constantinople, à Rome, à Paris et à Londres, villes où s'est formée sa collection, s'est définitivement fixé à Bruxelles, et son cabinet d'antiquités y a été pendant plusieurs années mis à la disposition du public dans une des salles du musée Royal.

Cette vente, faite par Mᵉ Delestre, commissaire-priseur, a duré trois jours et a produit 305,000 francs.

Les principales acquisitions ont été faites pour les musées de Saint-Pétersbourg, de Copenhague et de Berlin. Le Louvre y a sans doute effectué aussi quelques achats, ce que l'on ne saura que par la suite, son représentant ne s'étant pas fait connaître. Émettons un doute, toutefois.

Voici quelques-uns des prix les plus importants, mais nous ne pouvons donner ici que des indications très sommaires. On fera bien, pour plus de renseignements, de se reporter aux savantes et intéressantes descriptions du catalogue rédigé par M. Frœhner, ancien conservateur du Louvre.

3. Grande amphore panathénaïque à tableaux. Noir sur fond orange, rehauts blancs et rouges, détails gravés, 2,600 fr. ; 26. Canthare de Nikosthènes. Sur chaque face, une scène érotique et de nombreuses inscriptions peintes en rouge, 1,600 fr. ; 52. Grande coupe d'Euphronios. Fond noir brillant à rehauts pourpres représentant des joueurs de flûte et des Athéniens sortant d'un banquet, trouvée en 1830 près de Viterbe, 10,500 fr. ; 64. Grande cotyle de Pistoxenos, inédite et très rare ; éphèbes et vieillards causant, 1,200 fr, ; 72. Coupe d'Hiéron. A l'intérieur, l'enlèvement de Tithonos. Cette coupe, à fond noir brillant à rehauts de pourpre, vient de Vulci, 5,000 fr. ; 84. Coupe

de Xenotimos, représentant à l'intérieur Peirithoos, l'ami de Thésée, et à l'extérieur, sur un autel, un aigle brisant l'œuf de Léda ; trouvée à Sorrente ; fond noir brillant, rehauts blancs, palmettes sous les anses, 4,300 fr,; 85. Skyphos de Xenotimos, représentant des scènes relatives à l'histoire des Néréides ; coupe trouvée à Sorrente, avec palmettes sous les anses et une frise de grecques sous le tableau ; pied bas enduit d'un vernis noir brillant, ornée d'un disque rouge et de petits cercles noirs très fins ; achetée pour le musée de Berlin, 3,800 fr.; 91. Cratère; sujet : Persée et Andromède. Vase de style attique trouvé à Capoue; rehauts rouges, jaunes et blancs ; couronne de laurier sous l'orifice ; dans le bas, une double frise d'oves ; acheté pour le musée de Berlin, 2,800 fr. ; 98. La récolte de l'encens, grand aryballe doré, trouvé à Apollonia de Thrace dans un sarcophage de marbre blanc ; vase de fabrication attique à fond noir brillant avec rehauts blancs et rouges ; acheté pour le musée de Saint-Pétersbourg, 5,100 fr. ; 99. La récolte de l'encens, aryballe doré, trouvé à Apollonia de Thrace; variante du vase précédent ; le style de ces deux aryballes est celui du siècle d'Alexandre ; le dessin, d'une admirable pureté de lignes, et l'ordonnance des figures, dont chacune se retrouve isolément sur d'autres vases, sont de vrais chefs-d'œuvre de peinture vasculaire, acheté pour le musée de Berlin, 4,800 fr.

Et c'est tout comme ventes importantes. En fait de livres, aucune série d'enchères qui vaille mention. Attendons novembre.

MUSÉES.

Au musée Carnavalet. — Le musée municipal vient de classer dans ses galeries : 1° des portraits de Béranger et de George Sand, exécutés au crayon noir par Couture; 2° 3,000 portraits environ d'auteurs de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe; 3° deux terres cuites originales d'un Lyonnais, nommé Chinard, exécutées vers 1790 et représentant *Apollon foulant aux pieds la superstition* et *Jupiter foudroyant l'aristo-*

cratie; 4° d'une plaque de cheminée, offerte par M. Émile Mignet, et représentant un grenadier et un bourgeois de l'époque qui se donnent la main devant la prison de la Bastille.

Le musée de Cluny s'est récemment enrichi d'un lot important de débris d'étoffes de toute provenance et de tout âge. Il en est de byzantines et d'arabes, de coptes et d'allemandes; les unes peuvent remonter jusqu'au ve et au ive siècle de notre ère; les autres ont été fabriquées au viiie, au ixe, au xe et au xie siècle après Jésus-Christ.

L'acquisition est de la plus haute importance, non seulement pour l'histoire du vêtement, mais pour l'étude des procédés de tissage et de décoration en usage autrefois. On ne sera pas peu étonné d'apprendre qu'il existait en Allemagne, en plein moyen âge, des fabriques de toiles imprimées dont les produits pourraient se comparer, sans trop de désavantage, à nos indiennes imprimées d'à présent, et que certains centres arabes, Grenade, par exemple, ou Palerme, ou d'autres villes peut-être dont les noms nous sont malheureusement inconnus, fabriquaient, aux environs de l'an 1000, des étoffes de soie ornées de motifs en couleurs délicieux, de l'exécution la plus soignée et du goût artistique le plus pur.

L'éminent conservateur du musée de Cluny, M. Darcel, nous a fait voir, en effet, des morceaux dont la perfection est faite pour surprendre; un entre autres, qui représente deux paons affrontés, séparés par un arbre, le *homa* sans doute, ou le cyprès, traité à la façon décorative orientale. Entre les pattes des grands oiseaux s'ébattent de petits quadrupèdes, des chiens, des lièvres, des chacals. Le motif est encadré dans une bordure semi-circulaire, formée d'extrémités de plumes de paon; il est supporté par une espèce de bande où se lit en caractères coufiques l'inscription *Barakh-el-Kamileh* (Bénédiction parfaite!) et cette bande a pour supports elle-même deux petits oiseaux adossés. Le motif est unique, mais se répète indéfiniment, en couleurs variées, tantôt rouge, tantôt jaune, sur le fond noir du tissu.

Ajoutons que le dessin est identique à celui de la robe de soie

dite *chape de saint Dominique,* conservée dans le trésor de l'église Saint-Sernin, de Toulouse.

Les morceaux les plus importants, après celui-ci, sont coptes d'origine et proviennent de la nécropole d'Acmim, découverte il y a un petit nombre d'années, en pleins sables, à quelques kilomètres au sud-est du Caire.

Le musée de la Comédie-Française a reçu deux nouveaux dons.

Mme Lafon, la veuve du commandant Lafon, a offert un portrait de l'acteur Lafon, *Lafon le Tragique,* peint par Bellier en 1804. Le rival de Talma avait alors vingt-neuf ans environ. Il est représenté en costume de ville.

Mme Laugier, la nièce d'Étienne Arago, a donné un portrait de Mlle Anaïs provenant de la succession d'Étienne Arago. La charmante comédienne qui créa le petit moinillon de *Don Juan d'Autriche* et l'*Aventurière* d'Augier à tant d'années de distance a trente ans sur ce portrait, dont l'auteur est Henri Scheffer et qui est daté de 1832.

M. Jules Claretie voudrait, si l'État pouvait disposer d'un local prolongeant le foyer de la Comédie-Française, grouper toutes les richesses artistiques que possède la Comédie, — et dont quelques-unes ne sont pas vues, faute de place, — pour en faire un véritable musée ouvert au public.

Il serait à souhaiter qu'il y réussît. — Lorsqu'on voit à Londres et dans certaines villes d'Angleterre les richesses des divers musées d'art dramatique; lorsque l'on considère que le *Garrick club,* à lui seul, est plus largement doté, au point de vue des portraits d'artistes nationaux, que tous nos foyers théâtraux réunies, on se sent humilié de penser que la Comédie-Française est encore si pauvre de représentations des gloires de sa scène, et l'on espère que bientôt on pourra, à l'aide de dons, constituer un musée sérieux, utile aux historiens et au public en général.

VARIÉTÉS.

Le maréchal de Mac-Mahon vient de terminer ses mémoires. Ils comprennent cinq forts volumes dont le duc de Magenta a fait lithographier quatre exemplaires seulement, et paraîtront sous le titre : *Souvenirs du maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta.* Ces souvenirs sont divisés en quatre parties : 1° les campagnes d'Afrique, les guerres de Crimée et d'Italie; 2° la guerre de 1870-71 ; 3° l'armée de Versailles ; 4° la présidence de la République.

Les souvenirs du maréchal de Mac-Mahon ne doivent être publiés qu'après sa mort.

Un comité vient de se former, sous la présidence de M. Carolus Duran, dans le but d'élever une statue à l'abbé Prévost.

Le monument sera érigé à Hesdin, ville natale de l'auteur de *Manon Lescaut.*

Un exemplaire de la célèbre *Bible des Pauvres,* faisant partie de la bibliothèque du palais Borghèse, a été vendue ces jours-ci 18,000 francs. Inutile de dire que ce n'est pas un mendiant qui l'a achetée.

La *Société des amis des Livres* vient de publier *la Dot de Suzette* de Fiévée, avec des eaux-fortes de Foulquier fils.

Le prix d'émission des 115 exemplaires est de 50 fr., — le format est petit in-8°. — Il est difficile de voir un livre plus laid et ayant moins de valeur artistique. — Ce nous est un regret de le constater, mais un devoir de le dire ; on jurerait d'un livre exécuté par quelque provincial *Conquet,* c'est-à-dire la copie d'un genre condamnable et désormais condamné par les amateurs ayant un véritable sentiment d'art.

Un des membres les plus actifs des *Amis des livres* nous disait, voyant notre consternation devant cette pauvre *Dot de Suzette :* « Ah ! *il n'y a pas à dire, notre société est en Fiévée.* »

La véritable bibliophilie est en ce moment voyageuse. — On cherche de jolis guides pour compagnons de route, et nous avons déjà à maintes reprises signalé les Albums du Touriste, par Constant de Tours.

Un nouveau Guide-Album de cette série délicieuse vient de paraître sous le titre : En Bretagne, *de Saint-Malo à Brest.*

Les 125 croquis d'après nature qui illustrent ce joli livre oblong sont, bien que tirés typographiquement, aussi finis, aussi ouvragés, aussi délicats de traits, aussi complets d'ombres et de lumières que les meilleures eaux-fortes.

Même pour ceux que les cruautés de la vie forcent au sédentariat, le guide de Constant de Tours, *En Bretagne,* procurera une heure de voyage agréable, une heure d'idéale et réaliste envolée vers toutes les plages blondes et brunes et les architectures fantastiques des Côtes-du-Nord et du Finistère.



ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Une publication assez curieuse paraît chez F.-A. Ackermann, à Munich. Elle a pour titre : *Sodome et Gomorrhe, ou la décadence du bon goût dans l'art, la littérature et la presse.* Dans cette publication périodique, dont trois numéros ont paru jusqu'à ce jour, les nouveautés et les écoles littéraires et artistiques et tout le mouvement moderne sont traités, sans égard de personnes, avec beaucoup d'esprit, d'humour et de satire.

Les auteurs les plus éminents de Vienne se sont réunis pour la publication d'un ouvrage contenant une collection de nouvelles et de poésies. Le volume vient de paraître sous le titre : *Wiener Liebesgaben,* chez Max Merlin, à Vienne; le profit en est destiné à une œuvre charitable.

La maladie de M. Guy de Maupassant a dirigé de nouveau l'attention du public allemand à un haut degré sur cet auteur, Non seulement les notices sur la maladie ont été reproduites par toute la presse allemande, mais aussi les œuvres de l'écrivain infortuné ont été publiées plus que jamais en des traductions dans les journaux hebdomadaires et dans les revues. Maintenant deux volumes avec des traductions allemandes de nouvelles de Guy de Maupassant ont paru : l'un, *Die linken Hand* (la Main gauche), chez L. Freund, à Breslau; l'autre, *Novellen*, chez Freund-Jeckel, à Berlin.

Une traduction allemande du roman *les Frères Zemganno*, d'Edmond de Goncourt, vient de paraître chez S. Fischer, à Berlin.

L'humoriste américain bien connu, Mark Twain, or S.-L. Clemens, comme il s'appelle dans la vie ordinaire, publiera prochainement un nouveau roman, *the American Claimant* (le Prétendant américain). Aussi a-t-il l'intention d'écrire un livre sur Berlin, où il a passé plusieurs mois dernièrement.

La maison d'édition Deutsche Verlags-Anstalt, à Stuttgart, publiera dans sa revue *Aus fredmen Zurgen* la traduction allemande du nouveau roman de M. Georges Ohnet, *Nemrod et Cie*, avant de la mettre en vente en librairie. — Il en sera de même des romans *Fort comme la mort*, de M. Guy de Maupassant, et *Madame Chrysanthème*, de Pierre Loti.

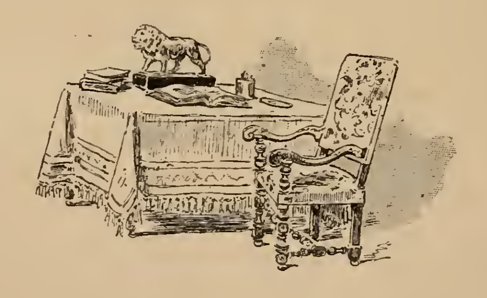
L'étude intéressante de T. de Wyzewa, *le Mouvement socialiste en Europe*, a été traduite en allemand; la traduction vient de paraître chez l'éditeur Otto Salle, à Braunschweig.

Le célèbre romancier italien Edmondo de Amicis est en train d'écrire un roman socialiste dont le titre sera : *Il Primo maggio*

(le Premier mai). Le roman paraîtra vers l'automne, chez les éditeurs Fratelli Treves, à Milan. On dit que l'auteur est entré dans les souliers du comte Léon Tolstoï.

Un ouvrage illustré sur des *Cartes à jouer d'époques et de pays différents* sera publié prochainement par John Murray, à Londres. L'auteur est lady Charlotte Schreiber, qui possède elle-même une grande collection de cartes à jouer. L'ouvrage sera orné de 144 chapitres illustrés.

Hermann Sudermann, l'auteur de la comédie *l'Honneur,* qui a fait tant de bruit dans l'Allemagne et qui fut traduite dans plusieurs langues étrangères, a fait paraître dans les derniers jours une nouvelle, *le Mariage d'Iolanthe,* chez Cotta, successeur, à Stuttgart. Il est aussi en train d'écrire un nouveau roman, *Es war,* qui sera publié dans l'automne, et sa nouvelle pièce, la tragédie *la Patrie* (Die Heimat), sera représentée pendant la saison prochaine.





LE MALAISE ACTUEL

DE L'ÉDITION ET DE LA LIBRAIRIE

NOTES ET OBSERVATIONS

à propos d'une lettre sur cette question

Il n'était question il y a dix-huit mois, dans la presse quotidienne, que de la crise du livre; à tour de rôle, la plupart des chroniqueurs en renom sont venus nous exposer des opinions bien superficielles; on a beaucoup écrit sur le sujet, énormément bavardé à côté et, à vrai dire, je ne crois pas qu'on ait rien dit de profond, de judicieux ou d'excellent. — Peu à peu le calme s'est fait et l'actualité de la crise du livre a été joyeusement enterrée sous des couplets de chansons dans les revues de fin d'année, car il est convenu que tout finit ainsi dans ce pays de sage frivolité.

La cause de tout ce bruit persiste toutefois, alors même que le tocsin d'alarme a cessé de sonner, et si mes confrères du feuilleton courtisent de la plume d'autres événements plus à la

mode, le fait même de la crise n'en est pas moins actuel, pas moins douloureux, ni inquiétant ; aussi, tous ceux qui côtoient de près ou de loin le monde de l'édition et de la librairie savent que le marasme signalé l'an dernier est encore plus complet et plus sombre en ce moment présent.

Dans tous les milieux où l'on imprime et où l'on vit du livre, de sa fabrication et de son débit, les conversations sont toujours animées et lamentables sur ce malaise dont chacun cherche à expliquer l'origine, et c'est à qui se croira le plus malin dans l'explication de sa théorie.

Aux raisons connues de la surproduction littéraire et des liquidations désastreuses, ceux-ci apportent de nouveaux aperçus basés sur la ruine de certaines Républiques américaines du sud dont les débouchés nous sont fermés ; ceux-là voient la source du fléau dans le galvaudage des prix de vente par suite des remises excessives faites aux détaillants ; d'autres invoquent l'expansion toujours croissante du journalisme et de la presse périodique de reproductions à bon marché ; tous ont la raison de leurs raisons et aucun ne se trompe absolument. Mais la véritable cause, la dominante, la primordiale, qui saura l'exprimer en toute assurance? — Quand un malheur soudain nous arrive, nous sentons qu'il a filtré à travers maintes fissures sans pouvoir reconnaître dans le désarroi général sa genèse positive, car ici-bas il n'y a point d'absolue vérité.

Que savons-nous de la destinée des choses, des évolutions fatales des mœurs et du goût? que connaissons-nous des lois mystérieuses qui font péricliter les affaires courantes pour ouvrir des voies à des mouvements nouveaux dont nous ignorons encore la nécessité? ce n'est que du lointain des temps que l'on refait l'histoire, les contemporains sont des presbytes qui ne lisent rien sur les textes de la vie qui défilent trop près de leurs yeux. Il nous reste, en tant que vérité possible,

non les discoureurs qui sont toujours paradoxaux, mais les statisticiens, êtres sans passions, qui pèsent les singularités de ce bas monde d'une façon toute pythagoricienne.

Or, un faiseur de statistiques établissait, il y a quelques mois, dans une étude très méticuleuse que la crise qui sévit sur les livres est une crise qui s'étend à tous les commerces et qui a son mouvement indiqué, presque cabalistique, dans la logique des chiffres consultés. D'après lui, les affaires éprouvent depuis des siècles une oscillation régulière, un mouvement de marée montante et descendante dont l'humanité doit subir passivement les inexorables graduations. Après avoir montré par l'armée victorieuse de ses chiffres l'inanité des luttes à certaines époques et la triomphante fatalité des périodes de vaches maigres succédant aux années de vaches grasses, l'étonnant calculateur nous expose par A+B que nous entrons à peine dans une ère d'affaires mortes de laquelle nous ne sortirons pas avant 1895 au plus tôt. Il ne nous resterait qu'à en prendre notre parti avec un calme tout oriental, si le propre de l'homme n'était de s'alambiquer le cerveau sur tous les désastres consommés. C'est ainsi que j'ai reçu récemment, d'un correspondant qui signe Jean Roubet, une très longue lettre-article sur le phylloxera de la feuille imprimée, autrement dit sur la maladie des livres. J'ai pensé que ce présent mois d'août était favorable à l'audition de M. Jean Roubet, c'est pourquoi je le pousse ici à la tribune de *l'Art et l'Idée* sans prétendre l'interrompre durant son discours.

Depuis deux ans bientôt, nous écrit M. Jean Roubet, il a été dit, par les voix les moins autorisées et écrit par les plumes les plus étrangères au métier, toutes les bêtises susceptibles d'être dites et écrites par quiconque ne traite qu'à la légère, et de parti pris, le sujet qu'il se croit apte à discuter de l'une ou de l'autre façon.

Journalistes, bibliophiles, amateurs, se sont mis sur les rangs. L'écrivain compétent s'est tenu hors de la mêlée; l'éditeur a fait le mort et l'imprimeur s'est tu. L'artiste lui-même dont la susceptibilité est, d'ordinaire, si chatouilleuse a passé indifférent à côté de la cohue et, faute de combattants, la bataille a fini.

Beaucoup de rancunes s'agitaient d'abord, je le suppose sous le manteau percé à jour de la librairie parisienne et, en matière d'art, comme dans les questions historiques, le temps doit glisser sur les événements avant de leur rendre leur valeur réelle et de leur fixer la note exacte qu'ils auront à donner, désormais, dans le concert de l'avenir.



Une des plus vieilles maisons de Paris, la plus avantageusement connue sur la place, noble de la noblesse du livre, jeta la première, dans la débâcle actuelle, le signal de la réalisation. L'impression fut mauvaise, le résultat désastreux.

Un tolle général s'éleva contre cette tactique nouvelle, mais le camp était surpris, il n'y avait plus qu'à se défendre. La lutte, ainsi ouverte, continua, acharnée.

Les petits succombèrent, comme toujours; les autres, à force de sacrifices, purent soutenir le choc et la victoire resta naturellement aux signataires du marché conclu.

La panique diminuait, malgré la défaite; en quelques mois, l'oubli semblait avoir apaisé la querelle, quand une seconde attaque vint surprendre les vaincus à peine guéris de leurs blessures.

Tout n'étant qu'habitude, le coup fut moins rude, cette fois. Entre-temps, il est vrai, quelques escarmouches avaient maintenu les esprits dans un état de légitime défiance.

Bien que l'effet produit sur le commerce fût le même, la cause, toute différente, plausible, fut mieux appréciée. Le public n'aime pas les mystères, il est comme saint Thomas, il veut voir et comprendre.

Dans le premier cas il y avait eu vente partielle, sans motif

connu, sans prétexte avoué; dans le second, il y avait fortune faite, désir de repos après un long labeur et la cession totale, de gré à gré, d'un fonds artistique de l'importance de celui dont je parle avait une raison d'être. On fit la moue, il y eut polémique, l'orage n'éclata pas.

Si j'ai cité deux exemples ayant fait époque dans le monde de la librairie, les principaux jusqu'à ce jour, c'est que la dépréciation actuelle du livre est née de leurs conséquences et que la crise particulièrement grave qu'il traverse, de pair avec l'argent, est due à la masse considérable de papier noirci jeté à tous les vents des étalages.



Avant d'exposer ici les causes qui, à mon point de vue, ont encore contribué à la déchéance du livre moderne, — je ne parle que du livre courant, dans sa généralité, et datant de la seconde moitié du siècle, — je veux essayer d'indiquer, quoique tardivement, le moyen préventif qu'auraient pu employer les deux maisons vendeuses pour atténuer le mal énorme qu'elles ont fait.

Le livre contemporain rare ou curieux, dit d'amateur, tiré à petit nombre, et l'édition originale si recherchée aujourd'hui prendront leur tour ensuite.

Le seul remède vraiment loyal, presque légal, par lequel il eût été juste d'affaiblir le germe du mal futur prévu, se trouvait tout entier dans une simple formule, genre circulaire, avisant les libraires en compte avec la maison, d'avoir à lui retourner, dans un délai déterminé, tous les exemplaires leur restant des ouvrages qu'elle avait l'intention de solder.

Je sais bien que chacun est libre de disposer de sa personne et de son bien, comme bon lui semble, sur cette terre; mais il y avait là, je crois, une certaine courtoisie qui n'eût pas manqué d'être favorablement commentée un jour et qui, sans être une raison valable était au moins une excuse possible.

Beaucoup n'auraient pas répondu à l'appel de ce bulletin passé inaperçu comme un prospectus, et la politesse était sauve. Certes, la bande noire, exclusivement composée de revendeurs qui achètent à vil prix au bibliophile ayant besoin d'argent ses amis les meilleurs, ou au bibliomane écœuré, ses livres dont il est las, eût souffert quelque peu et quand même de cette mesure qui ne pouvait la toucher; mais la perte était moins importante de ce côté que de l'autre, et le décorum, qui joue un si grand rôle dans la fin de notre siècle où il n'y en a plus, avait l'air d'être respecté et gardait son prestige.

Le plus cruellement frappé dans ce genre d'affaires est toujours et sans contredit le badaud, l'amateur enragé, qui acquiert, dès son apparition, le bouquin nouveau-né. Avec l'âge, il souffre, de sa part, les mille désillusions que l'enfant trop gâté et devenu ingrat réserve volontiers aux faiblesses de son père. C'est ce qu'on pourrait appeler la mauvaise conduite du livre.

Alors, le découragement apparaît, le doute entre dans les esprits, la crainte se fait jour et l'ami le plus dévoué des pages imprimées ferme, jusqu'à nouvel ordre, les rayons de sa bibliothèque, aux importuns, trop tard venus, si favorablement recommandés qu'ils soient, et dont il se méfie avec juste raison.

Les uns prétendent que, de ce coup de pied lancé au livre, surgira, pour l'avenir, une nouvelle légion d'amateurs, à qui le hasard et le bon marché auront donné ce titre; les autres, — et je suis de ceux-là, — ne constatent que la dépréciation réelle jetée, pour de longues années peut-être, sur les produits de l'esprit, en général; la vérité, en somme, est que la librairie est encombrée, que le livre vaut moins et qu'il ne se vend plus.

Si nous cherchons à savoir enfin à qui revient le bénéfice possible de ces opérations troublantes, nous pouvons affirmer tout d'abord que ce n'est pas à celui qui en a eu l'idée. Car, s'il rentre intégralement et de suite dans ses débours de fabrication, c'est très certainement le plus sérieux et le seul avantage qu'il ait à tirer de cet échange voulu et consenti.

J'admets encore qu'il se soit débarrassé d'un stock, sinon invendable, du moins long à vendre, et qu'il emploie le capital subitement rentré, jadis improductif ou d'un rapport minime, à des spéculations plus avantageuses peut-être, mais aussi plus

hasardeuses; n'est-ce pas là la quintessence mathématique d'un gain futur qui n'est que probable?

Le meilleur lot du marché appartient de droit à celui qui a su le gagner. S'il base strictement son prix de vente sur celui de son achat et s'il établit entre les deux une proportion raisonnable, il est sûr d'obtenir en peu de temps un écoulement rapide et de faire rendre à ses fonds engagés le double de leur valeur.

Quant au bénéfice de l'acheteur au détail, il est absolument fictif. Car, n'ayant pas acheté le livre à sa mise en vente parce qu'il était trop cher ou lui semblait d'un intérêt de second ordre, il ne se décide à en faire l'emplette qu'en vue de la baisse qui le touche. Il n'a aucune autre raison. Il dépense donc une somme qu'il n'aurait pas dépensée s'il n'en avait pas trouvé l'occasion et grève ainsi son budget, quel qu'il soit, d'un impôt extraordinaire. De là à prétendre qu'il sera au futur un amateur sincère ou un bibliophile dévoué, il y a, je suppose, quelque exagération. L'acquisition d'un livre au rabais, et uniquement parce qu'il est dans cette condition, ne comporte pas en elle-même un si haut pronostic. Ce qui ressort de plus positif et de plus exact dans cet ensemble coordonné des faits, c'est qu'il y a mouvement forcé et passager dans le commerce du livre, et rien de plus.



D'autres raisons ont encore contribué à la dépréciation constante et au bon marché progressif du livre.

Il faut tenir compte en première ligne de l'abondance des publications entreprises depuis vingt ans; de la réapparition abusive des mêmes ouvrages, dans tous les formats, illustrés de toutes les façons; de la concurrence enfantée par le journal; de l'argent

devenu rare, de l'amateur lassé, du bibliophile aux désirs usés, des livres trop grands, des appartements trop petits, et aussi, et surtout, de la valeur du temps qu'on brûle et que l'électricité dévore.

Car pour lire, on lit toujours beaucoup et, comme on lit plus vite, on lit fatalement davantage.

Si le livre moderne, — je parle du livre neuf et courant, — illustré, luxueusement présenté, sous une couverture en couleurs toute pleine de gaîté, est vendu la moitié de ce que valaient autrefois ses frères plus modestes et moins prétentieux, c'est que le vent de la débâcle littéraire a soufflé sur les esprits de notre époque malade où tout le monde sans exception écrit, bien ou mal, mal surtout, grâce à l'instruction donnée à tous et partout, gratuite ou payante, au même degré, sans distinction de classe ni de fortune.

D'une part, l'éditeur se rattrape sur la quantité... quand l'ouvrage se vend. Mais quand il ne se vend pas? D'autre part, comment expliquer la progression opposée qui existe entre la fabrication et la vente? La main-d'œuvre est plus chère, les auteurs perçoivent des droits plus élevés, les artistes ne travaillent pas pour rien, seul le papier a diminué.

Je ne trouve la solution de ce problème que dans la quantité vendue. Que ce système du nombre prévaille dans certains cas, pour certains noms à la mode et haut cotés, soit! mais il ne peut s'appliquer aux sous-ordres de moindre envergure. L'éditeur doit gagner moins, voilà tout. La crise le prouve.

Les classiques élémentaires, le droit, la science, la médecine, n'ont rien à voir dans le diagnostic sommaire de l'état morbide que je constate. L'instruction a fait de tels progrès que les maisons créatrices du livre universitaire ont croulé à leur apogée, comme les empires, et que la nouvelle école universalisée a fait à son tour des disciples en édition qui ont laissé loin derrière eux les maîtres les plus réputés.

Ayant adopté le principe, dès le début de cette chronique, de ne citer aucun nom, ni en bien, ni en mal, je continuerai à m'abstenir jusqu'au bout, ne doutant pas que le lecteur intéressé et au courant des faits que je signale ne lise à travers les lignes, et que le simple curieux ne se contente de trouver dans l'ensemble de mes idées une preuve suffisante de la sincérité de ce que j'écris.

J'arrive au livre de luxe moderne, à figures, tiré à petit nombre, dit d'amateur ou de bibliophile et d'un prix très élevé.

Ils ne sont plus six éditeurs à Paris, s'adonnant à cette publication spéciale, et encore combien d'ouvrages de ce genre publient-ils chaque année? Un, rarement deux. Quelques-uns, avant eux, ont plié sous la tâche, et ceux qui continuent, malgré tout, à suivre cette route dangereuse deviennent chaque jour plus prudents et restreignent à la fois le chiffre de leur tirage et le nombre de leurs publications. J'en sais qui ont baissé de mille à cinq cents et de cinq cents à trois cents.

Il ne faut pas confondre avec ces éditeurs de goût, un peu artistes, le libraire qui jette à grand nombre, dans la circulation, de beaux livres, dits également de luxe, — la langue française n'ayant pas d'autre mot pour établir la différence, — mais dont le papier de choix, élégamment noirci, et les images flattant l'œil, ne constituent qu'une tentative vulgaire et commerciale. Car la moitié de libraire et le quart d'amateur existent tout comme le demi-monde et le quart d'agent de change.

Le vrai livre de luxe proprement dit est l'apanage d'une spéculation toute particulière qui ne mouvemente aucunement le commerce et ne remplit que la poche de son heureux entraîneur. Ce livre, trop cher pour être vendu ailleurs que chez son maître, augmente de prix le jour même de sa mise en vente, quelquefois souscrit à l'avance, entre directement chez l'amateur d'où il ne sort plus qu'après décès ou pour raison majeure.

L'habileté de l'éditeur consiste à publier une œuvre tombée dans le domaine public, ne comportant pas de droits d'auteur, par conséquent; d'une valeur littéraire reconnue, d'une typographie irréprochable et d'une illustration hors ligne. Le format importe peu. Pourvu qu'il tire à très petit nombre, quelle que soit la cherté de l'œuvre, le succès est assuré. Il suffit qu'il épuise l'édition au plus tôt. Rien de plus simple qu'une opération de ce genre. Ce livre-là est comme le bon vin : plus il est vieux, plus il a de prix.

Mais, comme je le disais tout à l'heure, l'acheteur instantané de tout livre de luxe ne peut être mis en parallèle avec celui qui n'achète que le livre au rabais. Le premier aime le livre parce qu'il est cher, comme les gommeux aiment les femmes; c'est une passion. Le second est le renard de la fable : il guette le moment

opportun et sait en profiter. Ils ne lisent ni l'un ni l'autre, c'est le seul rapport qu'il y ait entre eux.

Le liseur se préoccupe peu de la valeur d'un livre, il lit. L'homme studieux, le savant ne recherchent que les livres dont ils ont besoin. Ces deux catégories de lecteurs ne sont pas à considérer ici.

Les livres rares à estampes pures du XVIII[e] siècle, les ouvrages illustrés du commencement du XIX[e], vendus presque au poids du papier à une époque heureuse, malgré les noms de Grandville, Daumier ou Gavarni, et qui ont dépassé en premier tirage, dans leur fraîcheur primitive, toute cote raisonnable, ne font pas non plus partie de mon programme. La crise ne les touche pas plus qu'elle ne touche le livre de luxe moderne dont je viens de parler. Soit que les bourses soient plus vides et les bibliothèques plus pleines, ils se vendent moins, mais tiennent bon leur rang. Je les ai cités pour n'oublier personne et compléter de mon mieux ce petit *mémento* de la crise actuelle.

Il y a enfin le livre curieux que l'éternel collectionneur recherche comme un bibelot, pour une singularité quelconque, et l'édition originale qui a su faire monter l'engouement de l'amateur tourmenté du désir de la possession, jusqu'aux sommets de la plus étonnante folie.

L'école romantique a causé principalement, sans le vouloir, cette fièvre de conquête littéraire, dite originale, qu'ignoraient nos aïeux. Les auteurs les plus recherchés sont Victor Hugo et Théophile Gautier. Musset et Lamartine viennent au second plan. Les autres, contemporains des précédents, poètes ou romanciers, n'ont que la qualité d'objets rares.

Les modernes ayant une valeur sont : Daudet, Maupassant, Zola, Loti, quelques Goncourt première manière, les Feuillet du bon temps et un ou deux titres de certains écrivains, d'ordre inférieur, ayant beaucoup écrit et dont il ne reste que le noyau plus savoureux que le fruit même. Le public, qui a fait bon marché des œuvres de M. Ohnet, lui a rendu justice, et je l'en félicite. La maladie de Daudet et la folie de Maupassant ont fait monter leurs œuvres comme la rente en bourse.

Dans les exemples que j'ai pris au hasard, il n'est pas question d'ouvrages à gravures ni d'édition de luxe. Il ne s'agit que du roman ordinaire, format Charpentier, à 3 fr. 50.

L'originalité consiste uniquement dans le titre qui ne doit faire mention, en aucun cas, du chiffre du tirage. Dès que le titre ou la couverture d'un livre porte *deuxième édition,* c'en est fait de l'espoir de fortune tablé sur le volume. L'auteur qui peut valoir, comme Zola, dans *l'Assommoir,* une centaine de francs en édition originale, n'a même plus l'estime de l'amateur, si celui-ci y découvre, en l'ouvrant, ces deux mots fatidiques : *Deuxième édition.*

Le plus curieux de cette manie, c'est que la deuxième et quelquefois la troisième édition sont tirées d'un seul coup de presse et que les titres imprimés à part, sans aucune indication d'édition, peuvent tomber et tombent certainement au hasard du brochage sur l'exemplaire tiré le dernier.

C'est donc un effet de mirage, une illusion cherchée, car il est très difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer pourquoi le même volume à 3 fr. 50 du même auteur vaut cent francs, plus ou moins, en premier tirage illusoire, que 0 fr. 50 centimes en tirage postérieur réel. Et puis n'est-il pas loisible au libraire revendeur et malin de fabriquer à sa guise de ces premières éditions qui n'ont que le mérite que le titre leur donne?

Pour les livres à gravures, comme ceux illustrés par Doré, me bornant à ne nommer que cet artiste regretté et unique, l'excuse se trouve encore dans la netteté plus ou moins franche de la gravure elle-même.

Au fond, c'est toujours le même vin tiré du même tonneau, mais vendu à des prix différents, suivant l'habileté du vendeur et l'enthousiasme de l'acheteur.



Le livre futur, grâce aux procédés de gravure nouveaux, car il sera toujours illustré, devra être tout l'un ou tout l'autre, très

cher ou très bon marché. A quelques exceptions près, il sera très bon marché, je crois. Dans les deux cas, son format tendra à être réduit pour tenir moins de place, son caractère sera plus gros pour ne pas fatiguer la vue et son aspect d'ensemble sera de plus en plus agréable et coquet.

La gravure en couleurs typographique ne manquera pas de faire du progrès; la disposition, l'habillage de cette gravure aura rompu avec les règles de la monotonie habituelle et la valeur du texte ne saura être négligée. Il en sera de même de la gravure noire, bois, eau-forte ou procédé.

C'est tout ce qu'il m'est permis de penser aujourd'hui sur l'avenir du livre et je m'arrête pour ne pas abuser du lecteur complaisant qui a déjà eu la patience de me suivre jusqu'ici.

Cette question, si poignante et si vivace à l'heure qui sonne, est un problème que je me suis plu à poser sans le résoudre et dont je me suis borné à indiquer les probabilités.

Comme on le voit à la lecture de ce mémorandum, M. Jean Roubet, qui est évidemment un de ces nombreux amateurs dédupés dont il parle, dit excellemment des choses qui iront au cœur de bien des bibliophiles encore attristés des illusions qu'ils ont vu sombrer dans le récent *Panama* de la librairie; mais l'amateur qui a été *Gogo* peut faire son *meâ culpâ* et jurer à l'avenir qu'on ne l'y prendra plus. A cet effet, il est bon de lui dire toutes ses vérités et de lui exposer l'étendue de son ignorance et de ses fautes; il n'est pas généreux de blâmer les vaincus, mais il est toutefois utile de mettre à jour les imprévoyances des victimes qui, toutes, ne sont pas intéressantes au même degré.

Il y a douze ou quatorze années, en pleine floraison de la bibliographie, il y eut une poussée telle sur les éditions nouvelles que tout se vendait, bon, mauvais ou pire; les amateurs d'alors n'avaient, pour la plupart, aucun amour du livre, ils achetaient sans goût de littérature ou d'art, un peu à l'aveuglette, par genre, par *chic*, avec une idée fixe de spécu-

lation ; on ne parlait alors que d'ouvrages épuisés, de publications faisant prime ; les quelques malins qui faisaient de bonnes affaires entraînaient les autres, et nous avons tous connu alors des gens sortis des milieux les plus opposés au monde de la bibliophilie qui accumulaient avec rage des bouquins comme on achète en Italie des billets de loterie.

Les libraires détaillants vendaient ce qu'ils voulaient avec un : « Prenez-moi ça, avant peu l'édition sera partie. » La Bourse alors mettait de l'argent dans toutes les poches, et les hommes de finances, en sortant de la corbeille, faisaient tous une tournée chez le libraire à la mode ; ce fut l'époque bénie. Aussi, lorsque le krack survint, il commença par jeter la déroute au milieu des faux amateurs. Parmi ceux qui tinrent bon, il est permis de croire qu'il y eut plus de curieux, de vagues dilettantes et de vaniteux que de véritables bibliophiles ; les connaisseurs sûrs de leurs goûts, inaccessibles aux conseils d'un marchand de livres, souvent borné, furent et sont encore excessivement rares ; la majorité ignorante des conditions d'une belle impression, de l'harmonie d'une page, d'une qualité de papier ou de la perfection d'une gravure, se laissa conduire par des petits libraires prétentieux et plus ignorants encore que ceux qu'ils savaient empaumer.

Il y eut d'admirables livres, comme celui des *Quatre fils Aymon*, de Grasset, qui ne se vendirent pas, parce que les libraires n'y comprenaient rien, tandis que d'affreuses éditions d'un goût vieillot, d'un art suranné, d'une exécution défectueuse, s'enlevèrent à merveille. Les novateurs en édition, loin d'être soutenus, furent combattus par la sottise triomphante de la masse, et le succès facile des livres à gravures noires encouragea d'inoffensifs personnages à se faire éditeurs, métier facile dans ces conditions, car imprimer un livre sur vergé, y joindre des eaux-fortes hors texte, sans se soucier des mariages de procédés et de la décoration intérieure

du livre, est une profession simple à la portée des gens de toutes conditions désireux de se mettre en vue.

On spécula donc sur l'innocente passion de spéculateurs ignorants comme des carpes, mais la réalisation fut de part et d'autre malheureuse et la crise est venue, salutaire, inévitable, remettant tout en ordre en nous laissant, il est vrai, l'espoir d'une vigoureuse reprise basée sur des éléments moins mouvants et plus nobles.

Une théorie qui n'a jamais été soutenue, je crois, et qui mériterait d'être développée, c'est que « L'art de faire des livres pour les bibliophiles » est une invention biscornue de cette dernière moitié de siècle. — Jusqu'ici, les bibliophiles puisaient leur bien dans la masse commune du passé et du présent; il appartenait à leur tact, à leur flair, à leur sentiment artistique de découvrir la bonne ou la belle édition d'un ouvrage; il y avait des érudits judicieux, des connaisseurs délicats, mais le bibliophile souscripteur à des réimpressions faites pour flatter sa manie n'existait guère. — Les belles collections de livres rares et curieux impliquaient toujours un talent de recherche, une intelligence de trouvaille, une spécialisation de connaissances chez le possesseur; d'après une bibliothèque, on jugeait de l'esprit, du caractère et des tendances intellectuelles ou artistiques de celui qui l'avait formée, et le goût des livres avait cela d'incomparable et d'encourageant qu'il exigeait une grande culture morale et était fermé au profane ignorant comme une aristocratie élevée.

Mais une heure vint, vers 1860, où l'on s'imagina faire des livres spécialement pour les bibliophiles, — on commença par des réimpressions d'auteurs originaux des XVe et XVIe siècles, qu'il était impossible de rencontrer en éditions anciennes, cela était logique et pratique, car toute une génération érudite était alors mise en appétit de con-

naître une foule de poètes et d'auteurs exquis, injustement dénigrés naguère et qu'un vent de réaction mettait alors de nouveau en lumière. Du XVIe siècle, on en vint aux XVIIe et XVIIIe, on réimprima un peu à la diable bons et mauvais ouvrages avec des notes et des notices plus ou moins savantes, ce qui n'était pas sans un certain bon sens et avait son utilité.

Mais bientôt des éditeurs s'improvisèrent qui cherchèrent des textes à décorer d'images et qui se mirent à parcourir à tort et à travers notre domaine littéraire romancier. Les livres alors se multiplièrent et l'histoire serait amusante à faire de la bibliophilie contemporaine de 1875 à 1885! Ce qu'on fit alors de *Manon Lescaut*, de *Daphnis et Chloé*, de *Paul et Virginie* est inénarrable! — Les boniments de lancement de ces opérations de librairie offriraient un côté bien comique à l'analyse, les tirages restreints, les avant-lettre, les états de première morsure, toutes *les raretés volontairement faites et truquées,* tous les attrape-gogos vaudraient une facile satire et leur lecture ne manquera pas d'amuser nos petits-neveux. — Avouons que tout cela n'était guère sérieux et qu'il n'y a pas grand mal à ce que des Conquet et autres éditeurs de même envergure soient immobilisés dans leurs productions par l'abandon complet et intelligent de leurs amateurs fatigués.

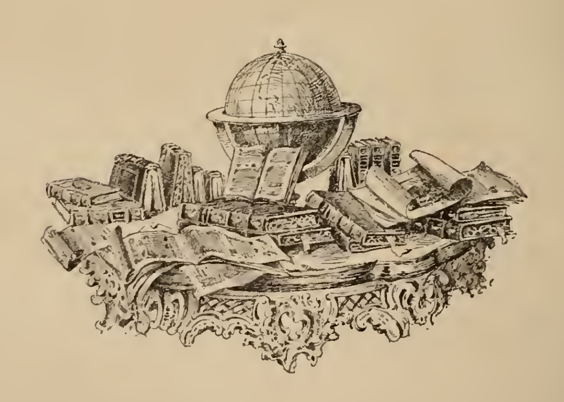
On n'impose pas des livres aux curieux indépendants et on n'illustre pas des ouvrages d'un autre temps; la reconstitution artistique est toujours à côté et sent, quoi qu'on fasse, le rafistolage. Espérons que la crise actuelle nous aura délivrés des ouvrages d'autrefois accommodés par l'illustration d'aujourd'hui. Le livre de l'avenir, dont parle M. Jean Roubet, ce sera *le Livre original moderne,* bien homogène, écrit par des auteurs du jour et interprété par des artistes de l'heure présente; ce sera l'ouvrage qui renfermera dans son

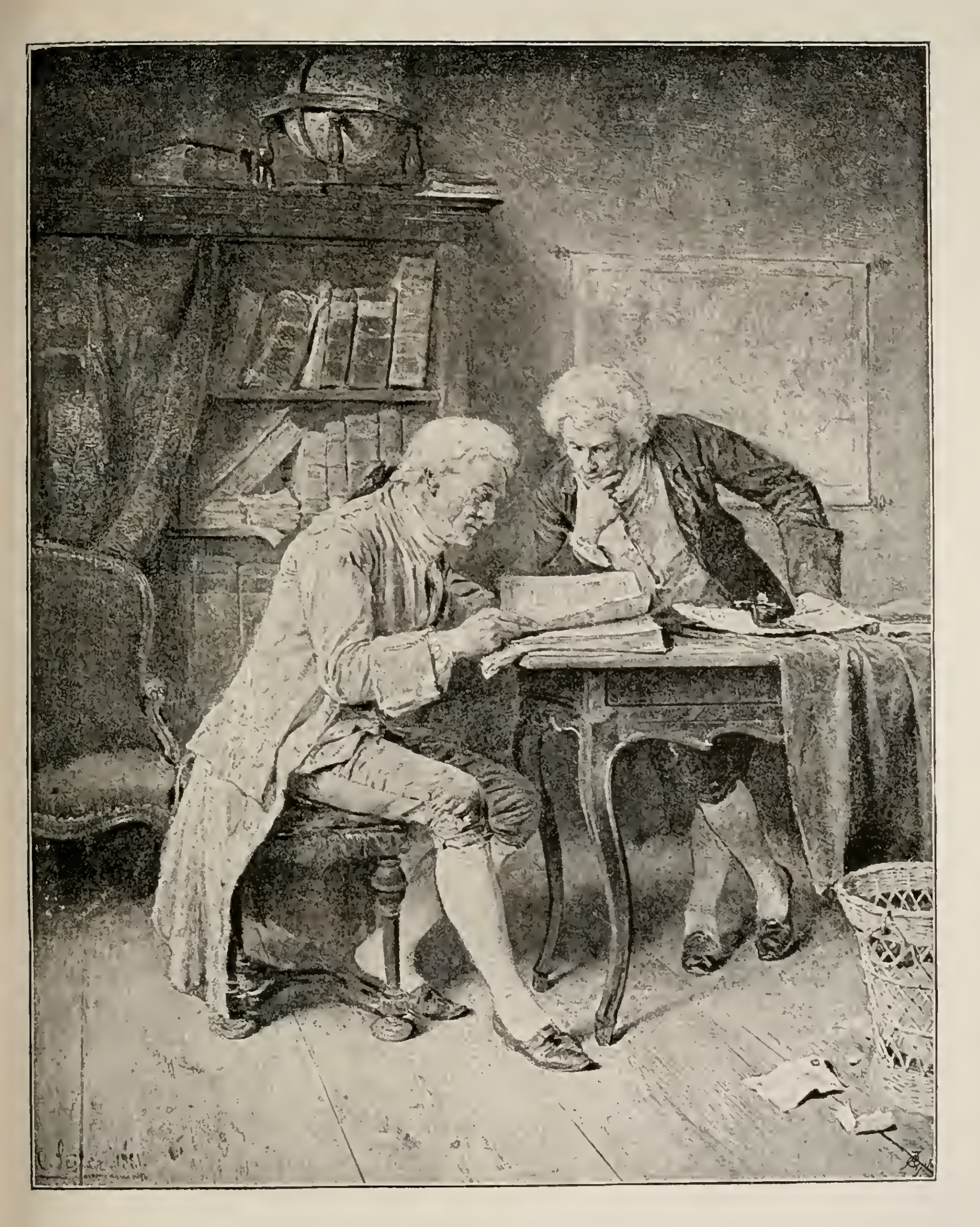
texte et ses gravures le sens de la vie contemporaine et qui exprimera des sensations fraîchement cueillies et enveloppées d'art. Qu'il soit combiné en édition de luxe ou exécuté en publication courante, ce bouquin de l'avenir ne vaudra que par la caractéristique de son exécution, par sa personnalité ou son étrangeté.

Les bibliophiles futurs iront plutôt aux extrêmes par horreur du banal et du poncif et ils ne garderont de cette présente époque que les publications qui marqueront une date dans l'histoire de l'art de l'illustration ou qui affirmeront un tempérament créateur dans l'ensemble ou le détail de l'œuvre.

Je ne fais ici que de jeter des notes vagues, mais je crois que tous les amateurs ardemment épris d'art me comprendront. Ne songeons plus au passé, dotons l'avenir !

Octave Uzanne.





DILETTANTISME LITTÉRAIRE

D'après le tableau de C. Seiler.



LES LETTRES PROCHAINES

ESSAI SUR LES TENDANCES DES ÉCRIVAINS DE DEMAIN



ux curieux de nouveauté littéraire qui ont suivi nos études sur les jeunes revues, nous espérons avoir donné, par une analyse aussi quintessencielle que fidèle de ces publications, un aperçu des tendances esthétiques et philosophiques de notre génération intellectuelle. A vouloir poursuivre un semblable travail, et examiner plus longuement les mêmes éléments, de nombre assez restreint, nous risquerions de devenir fastidieux, — intéressant seulement pour les très rares passionnés des lettres symbolistes. Mais nos lecteurs connaissent maintenant assez de particularités du mouvement idéaliste pour que nous puissions nous élever au-dessus des détails et jeter un coup

d'œil d'ensemble sur la littérature de demain, qui existe déjà, au moins en puissance, dans les écrits des jeunes.

Ce qui frappe d'abord à l'examen des œuvres nouvelles, c'est la prédominance absolue de la pensée (et, partant, les préoccupations métaphysiques ou philosophiques), la forme tout objective, la langue presque exclusivement figurée (qui n'exprime jamais le sentiment par un simple cri du cœur, ni la sensation par une interjection de douleur ou de joie, ni l'idée par une phrase directe, mais qui représente, comme s'ils nous étaient extérieurs, sentiments, sensations, idées, par des tableaux, des images les rappelant au moyen de l'analogie). Ce qu'on observe encore, c'est le désir des jeunes auteurs d'obtenir l'émotion intense en unissant, comme des rayons convergents, tous les moyens d'expression que peuvent fournir les impressions des sens.

De là, une étrange dissemblance entre les œuvres symbolistes et les ouvrages romantiques et naturalistes, leurs immédiats prédécesseurs. Nos écrivains idéalistes ne paraissent donc pas tout d'abord se relier logiquement à « la chaîne des temps ». Et, cependant, jamais littérature, mieux que la leur, n'exprima son époque : cette souffrance générale dont l'anarchie et le socialisme sont des symptômes; cette ambition démesurée à laquelle doivent le désir de l'art tant d'hommes nés seulement pour le labeur physique; ce dégoût de la vie réelle, cette religiosité mystique engendrés par l'endurance et les hauts espoirs déçus; cet amour du luxe qui, des classes supérieures, descend chez les plébéiens où il se révèle par la perversité; cette soif de connaissances que rendent plus ardente les découvertes scientifiques de chaque jour; cette fièvre métaphysique dont la cause est le besoin de synthétiser les sciences de détail; l'absence de loi morale; le manque d'action dans la vie politique, — toutes les caractéristiques de notre époque ont déjà leur équivalent dans la littérature nouvelle, et l'auront bien davantage quand les jeunes, plus maîtres de leurs moyens, sauront mieux rendre les impressions produites sur eux par leur siècle.

En effet, et d'abord, le pessimisme, fruit de la souffrance, est le fond de presque toutes les œuvres : non le pessimisme à la

Zola, qui, dans l'homme, voit seulement le pire, mais une sorte de croyance à la toute-puissance extra-humaine du mal, croyanc que manifeste l'appréhension de la destinée mauvaise. Le poète, comme Mœterlinck dans les *Aveugles,* aperçoit dans tout un présage funeste ; ou bien, comme le de *Tel qu'en Songe* de Régnier, attristé par la dissemblance de son sort vrai avec son sort rêvé, il a le sentiment d'une fatalité injuste qui écrase la grandeur sous un destin féroce ; parfois, tel R. de Gourmont dans *le Fantôme* et Mazel dans *le Nazaréen,* il comprend la vanité de toutes choses terrestres, quelque hautes soient-elles : créations mêmes de la pensée, et vœux, et nobles espoirs.

Le pessimisme chez les jeunes, c'est l'expression de l'impuissance de nos temps, impuissance dont souffrent surtout les artistes, incapables de réaliser pleinement leur rêve, c'est-à-dire de revêtir une pensée éternelle d'une forme véritablement réelle, existant à la fois dans leur milieu, sous leurs yeux, et à toutes les époques, tel Daphnis et Chloé, réalistes presque du temps de Longus, revêtaient l'idée pérennelle de l'amour adolescent. Impuissants à conquérir dans une époque laide cette réalité artistique, les neuves intelligences l'ont renoncée : les penseurs nient aujourd'hui la matérialité du monde extérieur, les poètes créent souvent sans s'inquiéter de la vérité — hors de laquelle nulle œuvre n'est. Si bien qu'aux hauteurs où ils planent dans le rêve, le public ne les peut suivre, et, quelque avide du nouveau qu'il soit par essence, se désintéresse de leurs travaux.

Alors, séparé du visible, divorcé d'avec son temps, le rêveur moderne s'enfonce dans le monde occulte, il vit au milieu des esprits : anges, démons, élémentals. Parfois il crée, pour y adorer sa propre pensée, des temples au décor aussi somptueux qu'économique. Ainsi sont synthétisés, en un seul type littéraire, l'ambition déçue, le dégoût de la vie réelle, l'amour du luxe communs à notre époque, et la religiosité mystique, plus superficielle que profonde, qui renaît de nos jours.

La réunion de tels caractères constitue une littérature au plus haut point *idéale* et *artificielle,* surtout s'il s'y vient ajouter, comme c'est le cas, le manque d'action et la perversité.

Au théâtre, la suppression de l'action a créé un genre nouveau dont *les Sept princesses, le Fils des étoiles, la Fin des Dieux* et *la Peine de l'Esprit* sont des types. La même cause a transformé le roman.

Quant à la perversité, elle saille hors de toutes les œuvres nouvelles : les images sont déformées; on se détourne volontairement de la norme; on brise tous les moules, même les naturels; on n'accepte pas plus la tradition basée sur l'essence des choses que la convention simple; on confond les genres, on mêle poésie et plastique, lyrisme et dramatisme, on rejette les lois du rythme; on suit en un mot les conseils de la perversité qui veut toutes choses détournées de leurs limites et de leur équilibre naturels. Chez les plus sains, — les plus forts, — la perversité se manifeste par la prédominance exagérée de la pensée sur les passions, l'absence du sentiment, le transfert des sensations dans l'imagination.

On le voit, par son ensemble, la littérature des jeunes exprime — *au moins en tendances* — l'état d'âme de la modernité. Cependant, certaines de ses particularités semblent dues plutôt aux réactions contre les dernières écoles qu'à l'influence de la contemporanéité. Le désir de combattre le romantisme a fait rechercher l'expression courte; les uns, tel Viélé Griffin, par crainte de la redondance et des « chevilles », ont donné au vers une liberté égale à celle de la prose; d'autres, plus rares, comme Dujardin, ont voulu la simplicité presque enfantine du discours. Selon le vœu de Verlaine, on a conspué l'éloquence sentimentale si chère aux romantiques; beaucoup l'ont remplacée par une éloquence intellectuelle surchargée d'images et tout aussi haïssable, sinon plus.

Les divers genres — et le tempérament de chaque auteur — modifient évidemment ces caractères littéraires généraux.

Morte avec les sentiments, la poésie lyrique n'existe plus à proprement parler. On n'exprime que des sensations : visions, auditions... combinées en tableaux bizarres, images qui se groupent, pour la mieux faire ressortir, autour d'une idée, ou qui éveillent chez le lecteur attentif, — oh! seulement parfois le très

attentif — toute une série de pensées. Car les poètes d'aujourd'hui ne se contentent pas de la phrase pour exprimer leurs sensations; ils veulent, pour être compris, que l'on écoute les multiples échos de leurs vers et que l'on en examine non seulement le sens, mais tout ce qu'ils peuvent suggérer d'analogues ou de contraires.

C'est un peu la littérature du névrosé qui, à un bruit soudain, tressaille, et, dans la rapidité de sa conception maladive, évoque instantanément ensemble les images de toutes les causes possibles de ce bruit; c'est aussi l'art du philosophe qui, dans un fait-type, reconnaît une série de faits ou lit une loi dans le détail de mille événements identiques.

Pour produire cet effet, il fallait aux symbolistes une grande acuité d'expression. C'est pourquoi ils se sont enquis de l'âme des choses; ils ont noté les sensations qui se dégagent des contingences, la tristesse des étangs, le calme des plaines. A chacun de leurs paysages artificiels ils ont donné une vie particulière, angélique ou démoniaque.

Mais ces voyants n'ont pas voulu seulement entrevoir l'âme humaine : les personnages de Mœterlinck, de H. de Régnier, de Lazare, sont des fantômes ou des symboles. Un tel procédé est louable, certes, en ce qu'il bannit les documents, les particularités misérables, et en ce qu'il permet de tracer des schémas de pensées universelles; cependant, il n'est pas de grand art sans humanité solide, et peut-être doit-on prévoir, complément de toutes les tentatives modernes, un art qui, dans la concordance de l'état d'âme du héros avec les sensations dégagées du décor et de l'immanence des événements, trouvera toute la profondeur et toute la sublimité du verbe. Ce serait un des points de l'unité si cherchée par nos auteurs : toutes les parties, tous les détails d'une œuvre groupés autour d'une pensée qu'elles expliquent et complètent, comme en musique des harmoniques autour de la fondamentale.

De tous les poètes... lyrico-symbolistes, de Régnier est celui qui s'attacha le plus à placer dans le décor l'expression de l'âme ;

c'est aussi celui dont la conception a le plus de hauteur, les images, le plus d'originalité. Sa malheureuse tendance à torturer sa pensée pour la rendre plus personnelle a fait son dernier livre, *Tel qu'en Songe,* notablement inférieur à ses *Épisodes* et aux *Poèmes anciens et romanesques,* plus clairs et simples.

De ce poète, l'auteur de *Cloches en la Nuit* et de *Thulé des Brumes,* Retté, se différencie par un tempérament plus ardent, plus plébéien, par l'exubérance de vie et de réalité de ses créations, et la fécondité de son imagination moins haute. Son art, c'est la passion exaltée en pensée, la sensation idéalisée, la modernité déformée par le rêve. Doué d'une facilité rare, il s'est servi de tous les rythmes, même des mauvais, de toutes les formes, parfois des pires. Pensées, images surtout, grouillent parmi ses poèmes, nombreuses, disparates comme dans une foule, tandis que, chez l'auteur des *Épisodes,* images et pensées, plus rares, plus nobles et harmonieuses, reparaissent souvent, lentes et froides. Retté symbolise *the thousand headed beast,* de Régnier, l'aristocratie. Mais, malgré les qualités saillantes qui arrêtent souvent son lecteur, le visionnaire de *Thulé* n'a pas encore fait une œuvre une, complète, équilibrée. Son talent souple, mal maintenu par la volonté et le savoir, lui échappe souvent, comme à son faible cavalier un étalon mal guidé.

Moins virilement haut que de Régnier, moins fougueux que Retté, Le Cardonnel a mieux que le premier écouté son inspiration et plus que le second maîtrisé sa forme, son talent. Il est le lyrique sacré, le poète exalté par l'amour de Dieu ; à travers toutes les matérialités, il s'élance vers la divinité. Avec sa forme simplement parfaite, son rythme sûr, il est, d'entre tous les jeunes, celui dont les poésies sont le mieux équilibrées : l'artifice ne contraint pas la pensée comme chez de Régnier, la pensée ne brise pas son enveloppe naturelle, elle ne déforme pas l'image comme chez Retté, et, de plus, elle est saine.

Complétant ce quatuor symbolique de l'état théocratique où Retté serait la foule, de Régnier l'aristocratie, Le Cardonnel le prêtre, Mérill, avec ses vers brillants et faciles où le décor bruyant abonde, où des pensées de carnage se mêlent à de doux

sentiments amoureux, Mérill pourrait bien représenter le soldat et ne semblerait pas dépaysé dans ce milieu de bons talents.

Bien d'autres encore se sont fait un nom parmi les délicats de lettres : Viélé-Griffin, le subtil auteur des *Cygnes*, d'*Ancæus*; G. Kahn, des *Palais nomades* et des *Chansons d'amants*. Ce sont encore les Belges : Verhaeren, l'intense sensitif des *Apparus dans mon chemin;* Mokel, le brumeux songeur de *Chantefable un peu naïve;* Giraud, le parnassien de la jeune Belgique; Gilkwin, et bien d'autres. Puis Dumur, le prôneur du vers accentué; Quillard, correct et froid; A. Saint-Paul, l'habile ciseleur des *Pétales de Nacre;* Dubus, l'auteur de *Quand les violons sont partis*, et J. Leclerq, Boès, Samain, Hérold le Glacial, Saint-Pol-Roux le Magnifique, que nous ont révélé des pièces publiées dans *le Mercure* et *l'Ermitage*.

L'École Romane aussi a fourni de bons rimeurs, et les figures de Moréas, *le Pèlerin passionné*, de Raynaud, de Raymond de La Tailhède, de Du Plessis, sont assez connues pour nous dispenser de les étudier, d'autant plus que les tendances archaïques des Romans et leur disposition à l'imitation de l'antique semblent devoir interdire à leurs œuvres toute action sur les temps présents. Sans doute, les anciens sont nos modèles; plus que tous autres ils se tinrent à l'observance des lois fondamentales de l'art; mais entre les étudier et les imiter il y a loin, et toute imitation est fatalement stérile.

La conception d'art de Bérenger, l'auteur de *l'Ame moderne*, serait, si on la pouvait exécuter, plus près de la vérité symboliste. Chercher, dans l'objet familier, rencontré chaque jour, l'idée pérennelle, le sentiment de tous les temps, n'est-ce pas vouloir se placer à ce point où l'Idéal et le Réel se confondent, où le Ciel touche la terre, où la Modernité s'accouple avec l'Œlohim? n'est-ce pas tenter l'œuvre vraiment forte et féconde? et est-ce la faute de l'artiste si notre époque aux us tout artificiels ne présente ni objet, ni situation qu'on puisse retrouver dans tous les siècles antérieurs ou suivants?

Bien d'autres recherches sont poursuivies, bien d'autres poètes se montrent, dont il serait curieux d'étudier au moins les

intentions, si la place ne faisait défaut. Il faut donc se contenter de citer quelques tout jeunes gens qui donnent de belles espérances : Signoret, le chantre de *l'Ode à Verlaine;* Rambosson, Mauclair.., et tous ceux qui surgiront bientôt dans le sillon de l'idéalisme.

C'est évidemment à la poésie que se sont adonnés le plus de jeunes auteurs. Aussi en est-il bien peu qui se consacrent aux ouvrages plus « terre à terre », tels que le roman et le drame. Mais, entre la prose et le vers, les genres hybrides de la prose rythmée et de la prose lyrique, peu prisés jusqu'à ce jour, sont devenus les objets d'un culte tout particulier. Convenables aux sentiments, aux impressions fugaces, aux observations curieuses, aux créations rapides du rêve, au tracé rapide de cursifs tableaux, ils expriment tout ce qui perdrait sa saveur primesautière au travail plus précis du vers.

M. B. Lazare, l'habile écrivain du *Miroir des Légendes,* est un de ceux qui ont le plus artistement employé la prose lyrique. Son style est savant, souple, harmonieux, ses images décoratives, mais il y manque le charme de la variété et de la curiosité. Partout, chez lui, domine la pensée, l'imagination voulue; le sentiment fait défaut. Retté, l'auteur de *Thulé des Brumes,* — un poème en prose et en vers, a été étudié à propos de la poésie : il a, lui, la puissance de la vie, mais non le fluent harmonieux de Lazare.

R. Tardivaux, artiste très consciencieux, très objectif, et profond, cependant, a peint en proses harmonieuses de charmants tableaux, auxquels il a su, quand il le fallait, faire exprimer d'étranges dessous de l'âme humaine. Plus en dilettante, H. Mazel a écrit de belles pages où le décor pompeux ou brillant encadre toujours une idée et parfois des sentiments doux, mais peu puissants. Enfin, M. Griffin, sous le nom de vers libres, a écrit d'agréables proses lyriques.

Seul encore, A. Germain a rythmé, *mesuré,* allitéré la prose. Mais, dans cette forme, mal connue en France jusqu'à nous, trop de belles choses se peuvent créer pour que M. Germain ne trouve pas bientôt nombre d'imitateurs parmi les rythmeurs à qui manque le sens de la rime.

Non contente de se revêtir, pour se révéler, de toutes les formes qui lui sont propres, la pensée idéaliste de notre âge a accaparé le roman auquel elle a enlevé sa véritable destination : la représentation de la vie réelle. Grand poème en prose, idylle prolongée, ou vêture d'une philosophie, ou masque d'une fantaisie soit scientifique, soit occultiste, tel semble devoir devenir le roman.

De Rosny, Margueritte, ces romanciers intermédiaires entre le réalisme et l'idéalisme, ne sauraient compter dans le mouvement prochain. Péladan a donné tout son effort avec le *Vice suprême*, et il ne paraît pas avoir la force de se recueillir pour produire l'œuvre que les délicats attendaient de lui.

Restent les nouveaux. Deux noms surtout sont à retenir : De Gourmont, l'érudit au style riche, le penseur parfois paradoxal, souvent profond, le ciseleur de la prose, au verbe éclatant, l'auteur de *Sixtine*, du *Fantôme* et d'une série de poèmes non versifiés ; — Jules Renard, le caricaturiste habile de l'*Écornifleur*, l'observateur du détail aigu et caractéristique, l'ironiste froid, le silhouetteur de types vivants.

Barrès, élégant et subtil, spécieux plus que profond, est aussi un de ceux qui compteront dans les lettres de demain ; mais sa notoriété me dispense de m'appesantir sur l'analyse de son talent.

Après avoir signalé tous les romanciers magistes, bouddhistes, ésotériques, dont quelques-uns, comme M. Thierry, ne manquent pas de talent, il sied de montrer toute la place que doit occuper le conte dans la littérature prochaine. Tout porte à ce genre : le dilettantisme du lecteur qui ne sait plus s'adonner à la lecture d'une œuvre longue, le nombre croissant de publications périodiques nécessitant de courts récits, le krack du livre, la tournure synthétique des esprits, le besoin de condenser. Nous aurons sans doute notre Boccace et nos Mille et une Nuits. Cependant, ces maîtres conteurs n'ont encore paru ni parmi les écrivains des jeunes revues, ni parmi ceux des grands quotidiens : Renard est trop menu ; Rachilde, mal équilibrée ; Schwob, un peu lourd ; Goudeau, superficiel ; Beaubourg, maniéré...

Le Théâtre subit aussi de profondes modifications. Le genre

Scribe, pièces à intrigues et ficelles, meurt, cédant la place aux études de mœurs, de caractère, et aux poèmes dramatiques. L'école réaliste, dont Jean Jullien est le plus remarquable représentant, s'est seule adonnée aux études de caractères. Par malheur, ses auteurs se sont trop bornés aux observations superficielles, aux remarques passagères; leurs types sont tout extérieurs et ne supportent pas l'examen approfondi. Photographes de l'instantané de la vie, créateurs de conventions pires que celles qu'ils détruisent, ils ont moins exprimé la nature humaine que ceux qui ne se sont point soucié d'une minutieuse réalité. Ces derniers, les idéalistes, ont, en diminuant l'intensité de l'action, en supprimant le « mouvement », en remplaçant les effets violents par la magnificence du style et la grandeur des pensées, instauré un genre nouveau, qu'on pourrait, suivant les auteurs, épithétiser : le théâtre de sensation, ou : le théâtre de déclamation. Par le lent déroulement de l'action, par l'emploi renouvelé des chœurs, ils ont rendu à leurs pièces la forme des œuvres antiques.

M. Mœterlinck a fait plus, il a donné à ses légendes l'ancien principe tragique, et c'est la fatalité, annonçant son approche par mille présages ou petits faits préparatoires, qui est le grand héros de ses drames lugubres où les hommes ne sont que des fantômes. Grâce à de nombreux et savants procédés employés parfois sans mesure, grâce surtout à l'intense poésie dont sont imprégnés ses écrits, Mœterlinck obtient à la scène de puissants effets de terreur, bien que ses œuvres soient plutôt faites pour la lecture.

Avec moins d'originalité, moins de perception des sentiments éternellement humains, Pottecher est plein d'idées, et il serait curieux de voir jouer sa *Peine de l'esprit,* sorte de légende d'un Faust moderne.

Mieux que Mœterlinck et Pottecher, H. Mazel, par la clarté de son harmonieux style, par la construction régulière et bien ordonnée de ses pièces, par la justesse un peu veule des caractères qu'il trace, H. Mazel, dis-je, correspond au tempérament de notre race.

Les acteurs de ses poèmes dramatiques en prose ne sont jamais une personnalité, mais une idée, une race. Ce sont des nations ou des sectes dont on suit les mouvements et les passions, d'où la grandeur de l'impression ressentie par le lecteur, grandeur qui serait plus remarquable encore si l'auteur de *la Fin des dieux* recherchait une touche plus vigoureuse, plus profonde, et travaillait davantage les dons d'écrivain, de rhéteur expressif que l'on observe par places dans ses écrits.

Péladan, avec *le Fils des étoiles;* Bois, avec *la Fin de Satan;* Quillard, avec *la Fille aux mains coupées,* et bien d'autres qu'il faudrait citer, si la place n'était restreinte, ont donné d'intéressants essais de théâtre de déclamation.

Ce genre, plus élevé que le drame propre, semble indiquer un retour aux grandes œuvres, aux œuvres épiques. Le temps paraît convenable, d'ailleurs, à la conception de semblables ouvrages. La nature humaine ne perd jamais sa puissance; elle l'utilise diversement selon les époques et les circonstances, et, tel qui eût pu être un Richelieu ou un Turenne, doit, dans un siècle où la démocratie ne couronne et n'accepte à l'action que des médiocrités, devenir un Milton ou un Torquato Tasso.

Ajoutons cependant que ce dernier pronostic est tout hypothétique, nul Tasso, nul Milton ne s'étant encore révélé dans la nouvelle école. Telle qu'elle est cependant, avec ses auteurs et ses tendances, cette nouvelle école existe. On l'a nommée le symbolisme; ce nom lui restera. D'autres classements ont été tentés qui n'ont pas subsisté, basés qu'ils étaient sur des compétitions individuelles ou sur des considérations de détail. Le symbolisme, par son nom même, exprime la tendance universelle en ce moment, et particulière à la France en tous temps, à chercher un étalon, un type à qui comparer une série de faits ou d'idées peu divergents : par là, il marque une période dans l'avancement de l'esprit humain. S'il est demeuré étranger au public, c'est que, ni dans les lettres, ni dans les sciences, il n'est encore apparu un homme d'assez haute valeur pour *symboliser* aux yeux de la foule l'école nouvelle, comme Hugo symbolisa le romantisme.

On ne voulait pas, d'autre part, reconnaître combien l'actuel

mouvement littéraire, si bien concordant avec l'état d'âme de notre nation d'aujourd'hui, était durable et capable de susciter un représentant digne de lui. On ne voyait, chez les symbolistes, que les exagérations qu'ils apportaient dans la réforme des procédés artistiques; on ne songeait pas que lorsqu'un besoin se fait sentir dans un art, il est impossible aux précurseurs de déterminer les limites des innovations; on ne distinguait du symbolisme que la gangue extérieure, non le germe profond.

Il faut le dire maintenant, une littérature vraiment supérieure se prépare en France, car c'est aux époques où la vie se retire de l'action et de la politique qu'un pays produit la plus belle efflorescence d'art, et la tournure des esprits, et les mœurs de la nation permettent de prophétiser que cette littérature supérieure sera la symboliste.

Des œuvres comme celles de H. de Régnier, Le Cardonnel, Retté, Mœterlinck, Mazel, Pottecher, de Gourmont démentent l'inutilité des recherches tentées dernièrement, et justifient même les ânonnements de certains poétillons dont on montre au public les pires platitudes, les ineptes chinoiseries en disant : « Voilà le symbolisme. »

Pierre Valin.





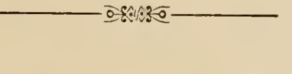
L'AVENIR

DES

LIVRES CONTEMPORAINS

OPINIONS TÉMÉRAIRES

SUR LE JUGEMENT DE LA POSTÉRITÉ



Deux questions hantent puissamment l'esprit de l'homme : — D'où vient? et : où va? — l'origine et l'avenir des choses qui l'entourent, de lui-même et de ses œuvres.

De ces deux questions, la plus pressante est, pour lui, la seconde. Il faut un effort pour regarder derrière soi ; tandis que, constamment, l'œil se heurte en avant à la ligne, trop proche, de l'horizon.

Prophètes, thaumaturges, chaldéens, astrologues,

augures, devins, illuminés, voyants, sorciers, égyptiennes, diseuses de bonne aventure, tireurs d'horoscopes et tireuses de cartes, de Baruch à Swedenborg et de Cassandre à Mlle Lenormant, ont cherché et cherchent encore à satisfaire l'impérieux et talonnant besoin de percer le mur, de franchir la barrière, d'avoir une vue ouverte dans l'au delà.

Que seraient les religions, si elles n'offraient pas, vaille que vaille, une solution au problème de nos destinées ?

Les philosophies, ces religions laïcisées, ne sont pas restées en arrière ; chacune d'elles prétend soulever un coin du voile d'Isis.

L'histoire a pour ambition d'évoquer par le récit du passé une vision de l'avenir. Le poète,

> Les pieds ici, les yeux ailleurs,

croit sincèrement pénétrer les ténèbres où s'élaborent les manières d'être de l'humanité future. Le savant trouve, à grand renfort de chiffres, l'heure précise où nous aurons épuisé les sources de calorique emmagasinées dans la terre, et où le soleil, veilleuse dont l'huile est consumée, s'éteindra.

Platon a sa république, Thomas More son utopie, Fénelon Salente, M. Flammarion la planète Mars, et Cyrano la lune.

Saint Augustin ouvre toutes grandes les portes de la Cité de Dieu.

Il y a un siècle environ, l'honnête Mercier, plus modeste en son élan, s'arrêtait à l'an 2440. Mais, si l'on veut savoir plus à fond ce que sera ce xxe siècle, voici des contemporains : l'ingénieux artiste Robida, le socialiste américain Bellamy, le docte et aimable Charles Richet, qui ne laissent rien à désirer au plus curieux. Tel autre décrit la *Cité future* en l'an 3892, pas un an de plus, pas un an de moins ; un autre encore nous dépeint le *Monde dans dix mille ans*, chiffres ronds.

Ici je risque une parenthèse : une bibliographie spéciale des écrits ayant un caractère d'utopie, soit dans le passé (l'âge d'or, l'Atlantide, les paradis), soit dans le présent (les cités et pays

mystérieux : Manoa, l'Eldorado, les quatre contrées explorées par Gulliver), soit dans l'avenir, — n'a pas encore été faite, je crois, et ne laisserait pas que d'être instructive et piquante.

Dans ce concert de spéculations, d'hypothèses, de prophéties sincères ou fantaisistes, pourquoi le bibliophile ne ferait-il pas sa partie ?

Tout comme un autre, il sait spéculer.

M. Paul Stapfer, qui — non content d'être un érudit et disert professeur de littérature étrangère, connu de quelques lettrés et de tous les sorbonistes — écrit dans la *Revue bleue*, y donnait naguère un article curieux et documenté sur « la Mort des livres ». A la lumière d'une philosophie quelque peu indécise et vacillante, il suppute l'énorme quantité des ouvrages littéraires perdus depuis l'antiquité : de la plupart des auteurs grecs et latins, il ne nous est parvenu que les noms, des titres, des fragments ; à peine quelques-uns ont-ils échappé, intacts ou sans trop d'avaries dans leurs œuvres vives, au naufrage général ; et parmi ceux-là, plus d'une nef est d'ordre inférieur, d'un mauvais gabarit, tandis que des vaisseaux de taille puissante et de formes parfaites ont péri, corps et biens. Mais ce n'est pas seulement à une époque où les productions de l'esprit, pour se transmettre et se perpétuer, n'avaient que l'écriture, que cette disparition d'ouvrages des mérites les plus divers se produisit : depuis l'invention de l'imprimerie, des phénomènes analogues se renouvellent sans cesse. C'est en vain que les livres sont tirés à des milliers d'exemplaires, au lieu d'être copiés à la main quinze ou vingt fois ; certains d'entre eux, en plus grand nombre qu'on ne l'imagine, n'en sont pas moins détruits, sans avoir laissé d'autre souvenir qu'un titre dans une annonce, ou une citation chez quelque contemporain plus heureux. M. Stapfer ne croit pas, d'ailleurs, qu'il faille s'en affliger outre mesure. Il y voit l'effet d'une loi, incrustable dans son essence et même, le plus souvent, dans son mode d'action, mais bienfaisante sous son apparence d'arbitraire et de barbarie. Il y a, à ce sujet, un passage empreint de poésie et de fatalisme, que je veux citer :

« Les poètes qui parcourent les bois en rêvant se sont parfois

demandé ce que deviennent tous les vieux oiseaux et où ils se cachent pour mourir ; car la proportion des créatures animées reste toujours à peu près la même, et il faut bien que les anciennes générations disparaissent ; mais on ne prend guère sur le fait la disparition des individus innombrables qui composent chacune d'elles, et leur rentrée régulière dans le néant demeure obscure et mystérieuse à tel point que, si nous rencontrons par hasard un petit oiseau expiré, l'idée ne nous vient jamais que sa mort puisse être naturelle : nous l'attribuons au plomb du chasseur ou à la pierre d'un « fripon d'enfant ». Ainsi ont successivement disparu, par une opération du destin, dont le résultat est manifeste, mais dont le détail se dérobe à nos yeux, des myriades de volumes que l'imprimerie a mises au jour depuis le xvᵉ siècle. C'est un fait indéniable qu'il n'est rien resté de certaines éditions du xviᵉ siècle et même du xviiᵉ, tirées à plusieurs milliers d'exemplaires ; mais pourquoi n'en est-il rien resté ? Le papier était bon, la reliure était solide, et il semblait qu'elle dût protéger les feuillets contre toute velléité de les faire servir à des usages médiocres qui ne valaient pas même le léger effort qu'on a dû faire pour l'en séparer. Ni la manie de destruction des hommes, ni d'extraordinaires désastres n'ont eu besoin d'exercer ici leur malice ou leur violence : il n'y a eu que l'action tranquille de la loi qui fait vivre et mourir, qui élimine par générations les livres comme les êtres, pour renouveler la création dans l'ordre littéraire comme dans l'ordre animal. »

Et, après avoir indiqué que, de même que pour les théâtres, la destruction par le feu pourrait bien être « le terme fatal et providentiel de toutes les bibliothèques », M. Paul Stapfer ajoute :

« Il ne suffit donc pas de dire que nos volumes imprimés *pourront* être anéantis par milliards, comme le furent autrefois, par milliers et par millions, les volumes manuscrits : il faut reconnaître la nécessité et même la raison providentielle de cette destruction, qui s'exerce, soit par une action lente et continue, soit par d'immenses désastres périodiques, et qui n'est qu'une des formes du renouvellement de la vie. »

C'est ainsi que « tous les agents destructeurs des livres opérant, les uns avec régularité, les autres avec une violence soudaine, la moisissure, les vers, le feu, les petites dents qui rongent, les mains maladroites ou brutales qui gâtent et qui déchirent, envisagés d'un certain point de vue hautement philosophique, paraissent secourables et bienfaisants ».

Cette rapide énumération des causes de destruction parmi les livres n'a pas la prétention d'être complète. La liste peut s'en allonger presque indéfiniment : les désastres en mer, voulus ou non (on se rappelle les chargements de livres pris comme lest et jetés dans la Manche, pendant le premier Empire) ; les arrêts de la justice religieuse ou séculière, aboutissant à des confiscations, lacérations et crémations ; les suppressions particulières, soit qu'un auteur s'efforce d'effacer toute trace de quelque péché de jeunesse ou de quelque ancienne manifestation d'opinion qui lui pourrait nuire, soit qu'un homme ou un parti riche et puissant travaille à faire disparaître un réquisitoire qui l'accuse ou des documents qui le condamnent ; l'excès de popularité, qui fait que les livres les plus lus sont aussi ceux qui s'usent le plus, quelle que soit l'élévation de leur tirage, si bien qu'au bout d'un certain temps, c'est à peine si l'on en trouve de rares exemplaires, déchirés et maculés, ce qui est le cas, par exemple, de la plupart des anciennes éditions de la Bible et de tous les almanachs populaires ; la beauté et le nombre des gravures, que des vandales amateurs arrachent pour les conserver en portefeuille ou en grossir quelque volume « avec suites de figures et pièces ajoutées », ce qui laisse un livre en débris, comparable au morceau de bœuf dont la marmite américaine a extrait le jus, et comme lui bon à jeter aux ordures ; la vente en solde des restants d'édition, — quelquefois le restant, c'est l'édition tout entière, — système qui ne distingue pas la pensée imprimée du papier sali et dont le résultat est que l'acheteur n'a pas plus de respect pour l'une que pour l'autre ; enfin, le pilon, sous lequel passent des livres qui naguère passaient sous la presse, lorsque l'éditeur et l'auteur comprennent — chose rare — qu'anéantir une œuvre mal venue ou mal accueillie vaut mieux que de l'avilir.

Il ne faut plus parler des épiciers, marchands de tabac et autres détaillants, qui jadis achetaient au poids les bouquins de bon format pour en faire des enveloppes, sacs ou cornets, et qui comptèrent parmi les agents de destruction les plus actifs et les plus redoutables : ils achètent aujourd'hui des sacs tout faits et des papiers fabriqués pour eux à aussi bas prix, et ils dédaignent le « papier de livres ». A peine se portent-ils encore adjudicataires des registres et cartons administratifs, quand les archives officielles se débarrassent de leur trop-plein.

Telles sont, à quelques omissions près, les forces qui, dans le monde des livres, font l'œuvre d'épuration et de salubrité dévolue à l'ichneumon sur les bords du Nil, aux chiens errants à Constantinople et aux vautours dans les pays sud-américains.

M. Paul Stapfer nous trace le tableau succinct de cette œuvre dans le passé. Serait-il impossible ou téméraire de pronostiquer ce qu'elle sera dans l'avenir ?

Impossible ? on ne peut le savoir qu'en essayant. Quant à la témérité, n'est-ce pas un attrait dans toute entreprise ?

Certains faits d'un passé tout récent, d'autres qui se déroulent à l'heure même et sous nos yeux, peuvent servir de point d'appui en même temps que de point de départ.

Est-ce remonter trop haut que de rappeler les incertitudes qui obscurcissent l'histoire de certaines pièces attribuées à Molière ? Chez nos voisins, la controverse shakespearienne n'a pas cessé de faire rage ; non seulement beaucoup des drames et des comédies qui portent son nom ne sont que des pièces faites par d'autres et retouchées par lui, mais sa propre existence de poète et d'écrivain est contestée, et des gens ingénieux affirment que derrière le masque d'auteur de Shakespeare se cache François Bacon. On sait les revendications de l'Espagne à propos du roman de Le Sage. Les démêlés d'Alexandre Dumas avec Girardet et autres employés du gigantesque entrepreneur sont tout près de nous, et hier encore nous en entendions les échos.

Ces exemples ne se rapportent qu'indirectement à notre sujet ; mais ils montrent bien, semble-t-il, les incertitudes, les lacunes

et les contradictions où l'histoire littéraire — comme toutes les histoires — patauge et se débat.

En serrant la question de plus près, combien de livres de l'époque romantique sont devenus introuvables? *L'Anglais mangeur d'opium* de Musset, *le Livre d'amour* de Sainte-Beuve, les éditions originales du Lycanthrope, celles du romancier des cuisinières. Je demande pardon de ne citer que ceux-là, qui ne sont peut-être pas les plus frappants, mais qui me viennent en mémoire ; chacun y peut ajouter les exemples que les bibliographies spéciales et les catalogues fournissent à foison.

Mais on les a réimprimés. Si on ne l'a pas fait pour tous, on le peut faire, et, avec la curiosité qui nous mord et nous point, sans aucun doute, on le fera.

C'est à savoir.

Je n'examine pas maintenant si, parmi toutes ces œuvres, quelques-unes n'ont pas disparu complètement, sans qu'il en reste ni un exemplaire, ni un manuscrit qui en rende la réimpression possible. Je ne considère que celles qui subsistent à l'état de rareté,

Faut-il vraiment croire qu'on en réimprimera désormais beaucoup? Les plus curieux d'entre ces livres l'ont été déjà, à petit nombre, pour un public restreint. Les autres suivront, rapide ou lent, l'irrésistible sort, auquel, d'ailleurs, les réimpressions elles-mêmes n'échapperont pas. Ils iront où vont les feuilles mortes et les vieilles lunes. S'il s'en conserve, pendant un siècle ou deux, quelques exemplaires, grâce à un enfouissement ignoré dans quelque coin d'une bibliothèque que les héritiers successifs — phénomène invraisemblable — respectent en se la transmettant, ou grâce à la splendeur d'une reliure qui fait l'orgueil de son possesseur, la bibliothèque finira par se disperser, la reliure par s'user et se défaire, et le livre, que l'engouement et la spéculation ne soutiendront plus à la Bourse des bibliophiles, et le livre se déchirera, s'effeuillera, se délitera, et rendra, comme toute chose ayant eu vie, ses éléments à la matrice universelle.

Quant aux grands dépôts publics, outre que tout n'y est pas déposé, même de nos jours, il n'est personne parmi ceux qui

s'en servent à ignorer que les livres s'y égarent, s'y volent, s'y usent, s'y perdent, en dépit de la surveillance et des soins; sans compter qu'un jour arrive, comme on le disait tout à l'heure, où tout brûle, soit par un fait d'attentat ou de révolution, soit par un de ces accidents auxquels les plus grands édifices sont naturellement le plus sujets.

Sans doute il y a des livres qui sont assurés d'une longévité à laquelle il serait ridicule de chercher à assigner une limite, Les quelques œuvres qui sont venues de l'antiquité jusqu'à nous, les grandes productions de l'esprit humain, renommées comme telles, certains ouvrages, merveilleux ou exquis : *l'Imitation*, le *Pilgrim's Progress* de Bunyan, les *Sonnets* de Pétrarque, *Don Quichotte, Robinson, Gulliver, Gil Blas, Manon Lescaut, Paul et Virginie, René, Werther,* cent autres ne mourront pas. Du moins n'est-il pas permis de prévoir leur mort. Ils seront toujours réimprimés, toujours lus, toujours aimés.

Quelques contes de Guy de Maupassant, *Sœur Doctrouvé* de Richepin, *l'Attaque du moulin*, de Zola, deux ou trois nouvelles innocemment corruptrices de Mendès, de longs passages du mort d'hier, Léon Cladel, de Haraucourt, de Villiers de l'Isle-Adam, avec d'autres qui ne me viennent pas à l'esprit et qu'il serait trop long d'énumérer, prendront peut-être leur niveau au même étiage, je l'espère, du moins, et le souhaite, parce que je les en crois dignes.

Encore est-il bon de ne pas se méprendre sur le sens des mots et de ne donner à *toujours* que sa valeur relative dans l'ambiance humaine. Qui sait, après tout, ce que l'humanité sera demain? Des îles surgissent et s'effrondent; des monts glissent sur leur base et se répandent dans la plaine; les eaux enfermées dans des bassins préhistoriques rompent leurs parois et emportent tout devant elles; est-il impossible que le cataclysme se généralise, et que resterait-il alors de nos travaux et de notre civilisation?

Les puissances européennes se combattent; elles se prennent des territoires, bouleversent les coutumes, chassent et supplantent les populations. Qu'arriverait-il si de ce réservoir d'hommes

qui est l'Asie et qu'on sent plein jusqu'au bord, se répandait tout à coup, et des deux côtés à la fois, sur l'Europe et sur l'Amérique, un flot jaune, irrésistible, couvrant tout, asphyxiant tout, de son limon?

Et puis, la loi de ce qui a commencé est de finir. Qu'importe si cette fin n'est elle-même qu'un recommencement, puisque les formes périssent et que c'est par les formes seules que nous vivons?

C'est à cet avenir, au maximum, que se réduit notre terrestre éternité.

Cependant, quelque étroites que puissent être nos limites dans l'espace et dans le temps, nous y évoluons à l'aise, vu notre taille, et rien ne lasse l'ardeur des individus et des races à travailler pour un lendemain qu'ils ne sont pas sûrs de voir.

Nous ne faisons donc qu'obéir aux penchants et aux habitudes de notre esprit en cherchant à discerner, pour les œuvres de la littérature contemporaine, toutes adressées à la postérité, celles qui ont chance de parvenir à leur adresse.

Laissons de côté le tas énorme des livres de doctrine et de polémique religieuses et politiques. Rien ne semble plus solide, mais rien n'est plus éphémère que ces lourds bouquins qui renferment souvent tant de science, d'esprit et de passion. Est-ce par *l'Histoire des Variations* que nous connaissons Bossuet? Et du merveilleux polémiste que fut naguère Émile de Girardin, que se rappelle-t-on? *Le Supplice d'une femme,* peut-être,

Les philosophes, les moralistes et les sociologues laisseront des souvenirs, des idées plus ou moins fécondes, des pages suggestives ou éloquentes, des pensées profondes. Mais lequel d'entre eux verra un de ses ouvrages, si petit soit-il, admis tel quel et intact dans le trésor intellectuel de la postérité? Herbert Spencer, Darwin, Fourier, Proudhon, Stuart Mill, Huxley, Schopenhauer, Guyau, Saisset, Ponchet, Luys, Lombroso, Joubert, l'abbé Roux, bien d'autres encore, auront, en des proportions diverses, exercé sur le cerveau de leurs contemporains une action qui se transmettra de père en fils. Mais leurs œuvres, en dehors des philosophes et des savants de profession, qui les lira dans cent ans? Et, à

part quelques petits traités d'intérêt plus général, d'accès plus facile, comme *l'Essai sur la liberté* de Stuart Mill, aura-t-on même l'idée d'en faire des réimpressions? Est-ce qu'on réédite ce livre de fiel et de flamme, et aussi de tendresse et de pitié, qui s'appelle *les Paroles d'un croyant?* Un des hommes de ce temps qui a le mieux su *ménager* sa renommée, M. Jules Simon, fait encore la joie de ceux qui écoutent sa parole aisément mouillée de larmes; mais *la Religion, l'Ouvrière,* toute cette kyrielle d'écrits pseudo-philosophiques, pseudo-socialistes, pseudo-humanitaires, qui les lit donc, s'il vous plaît? Dans cette lice sociologico-sentimentale, le Russe Tolstoï a pris la corde depuis quelque temps; mais elle est déjà bien usée, et la voilà qui se rompt sous son poids.

Pour l'histoire, il n'en va pas autrement. Ce livre si pittoresque, si amusant, si émouvant par places, qu'Augustin Thierry intitule *les Récits mérovingiens* et qui fut une révélation, est un livre démodé, que les plus belles illustrations, fussent-elles aussi brillantes que le texte, ne réussiront pas à galvaniser, et pour qui la popularité n'aura plus de regain, Les écoliers de ma génération connaissaient de Barante et son *Histoire des ducs de Bourgogne;* parlez-en à des lycéens d'aujourd'hui, neuf sur dix vous demanderont : Qu'est-ce que c'est que cela? Vaulabelle, Louis Blanc, *les Girondins* de Lamartine, ne sont plus guère que des noms dont on voit, pour ainsi dire, de jour en jour s'effacer l'éclat. Je doute que MM. Sorel, de Broc, de Cornac, Debidour, Palain, Aulard, pour ne nommer que ceux-là, puissent raisonnablement espérer un sort meilleur. L'Académie n'en sauvera pas M. Lavisse lui-même, je le crains fort. Je n'ai pas parlé d'Henri Martin, qui dort sous la poussière de toutes les bibliothèques universitaires et sérieuses, mais qui désormais n'endort plus personne; ni de Thiers, dont les nombreux volumes traînent encore un peu partout, sans que l'illusion soit maintenant permise sur leur valeur au double point de vue de l'exactitude et du style; ni de Michelet, le plus vivant de tous, et qui pourtant est admiré ou discuté sur la foi d'autrui, bien plus qu'il n'est réellement lu. Leurs grands ouvrages seront réimprimés, rien n'est plus probable. Mais ce n'est pas qu'on les étudiera ou qu'on les aimera

davantage ; c'est qu'il faut aux libraires de longues séries illustrées à offrir au public, et que quantité de braves gens se plaisent à aligner de vastes collections sur leurs tablettes ou à recevoir chaque semaine quelques livraisons enrichies d'images. Cela est tellement vrai qu'on vend encore des Anquetil.

Les interminables romans de cape et d'épée, si populaires il y a trente ou quarante ans, se maintiennent encore par les mêmes moyens et en vertu des mêmes goûts. Ils sont en outre une mine inépuisable où s'alimentent à bon compte le rez-de-chaussée des journaux économes ou peu fortunés. Enfin ils ont conservé, dans la négligence et l'abondance de leur style, dans la fertilité de leurs inventions et l'art réel avec lequel beaucoup d'entre eux sont composés, un attrait passionnant pour la classe de plus en plus nombreuse des lecteurs sans éducation. Je ne dis pas que les autres n'y puissent pas encore prendre plaisir. J'en connais qui donneraient une grosse pile d'études de mœurs et d'analyses psychologiques récentes pour *les Trois Mousquetaires* ou *Monte-Cristo*. Il n'en est pas moins vrai que le temps viendra, et rapidement, où, quelle que soit la différence de mérite, ces merveilleux contes tomberont pêle-mêle dans la nuit où gisent les histoires de La Calprenède et de Scudéry. J'ai regret à le dire, mais je ne pense pas que la perfection de la forme ni même l'inspiration du génie puissent changer, pour de tels ouvrages, la fatalité du sort commun. On lit encore *les Misérables ;* on les lira tant que l'ébranlement des révolutions politiques et des luttes sociales qui en font le sujet retentira parmi nous; mais *l'Homme qui rit, les Travailleurs de la mer, Quatre-vingt-treize* même ont-ils conservé une grande prise sur la curiosité contemporaine? Je mets à part *Notre-Dame de Paris,* livre-type et qui restera comme tel. Théophile Gautier a écrit avec amour la ravissante odyssée de la bohème dramatique errante ; il y a mis tous ses raffinements d'artiste, tout son art de joaillier du verbe : croit-on que *le Capitaine Fracasse* vive beaucoup plus longtemps dans la mémoire des hommes que *les Mystères de Paris?* Qui connaît aujourd'hui *les Mémoires du Diable,* ce prodigieux roman de Frédéric Soulié?

Pour les autres, que le prestige des aventures de terre et de mer ne soutenait pas, ils se sont enfoncés dans la nuit plus vite et plus avant. Un exemple presque effrayant de cette fugacité de la gloire, c'est George Sand. Les romans à thèse socialiste et à tirades lyriques, si passionnés, si passionnants, qui soulevèrent tant d'enthousiasmes, de colères et de discussions, sont à cette heure raides et froids comme la mort. *La Mare au Diable* et *la Petite Fadette,* tout George Sand est là désormais; le reste n'existe plus.

Il n'est pas jusqu'à Balzac, l'ancêtre glorieux, qui ne soit devenu presque exclusivement lecture de lettrés. Quant à Stendhal, il ne fut jamais autre chose, et c'est, à un certain point de vue, le meilleur lot. L'immortalité littéraire, en effet, n'existe pour un auteur qu'autant que les lettrés des âges suivants, auteurs eux-mêmes, mettent son nom dans leurs écrits.

Il est inutile de pousser plus loin cette recherche. Me voilà à l'aise pour parler des gloires consacrées et des gloires naissantes du temps présent. A quel titre, M. Zola, M. Daudet, M. François Fabre, M. Pierre Loti, M. Cherbuliez, MM. Rosny, MM. de Goncourt, M. Bourget, M. Huysmans, M. Margueritte, M. Mirbeau, M. Guiches, M. Céard, M. Barrès, M. Ghil, M. Saint-Paul-Roux le Magnifique, tous les coryphées du roman d'hier, du roman d'aujourd'hui, voire du roman de demain, prétendraient-ils à être mieux traités? Charles de Bernard, Jules Sandeau, Émile Augier, Champfleury sont morts, et le silence s'est fait sur eux.

Dans cinquante ans, lorsque le dernier vieux cabinet de lecture aura vu périr le dernier vieux volume de son vieux fonds, ces charmeurs des générations passées seront aussi inconnus aux générations d'alors que d'Urfé, Le Suire ou Marchangy. Et au bout de cinquante autres années, plus ou moins, les romanciers — je dis les plus « talentueux » et les plus illustres, qui sont acclamés à l'heure où j'écris — seront allés les rejoindre sous l'eau lourde, noire, opaque et toujours montante du lac d'Oubli.

Que voulez-vous? un clou chasse l'autre, dit la sagesse des emballeurs.

— Mais la poésie, du moins, est d'un métal plus dur. C'est la lime sur quoi s'usent les dents du serpent. — Le croyez-vous, en vérité? Il y a, dans les boîtes d'un bouquiniste des quais, je ne sais combien d'exemplaires tout neufs d'un bel in-octavo, publié en 1841 chez les libraires Chamerot, du quai des Augustins, et Debecourt, de la rue des Saints-Pères, sous le titre de *Primavera* et la signature d'Édouard Turquety, un des meilleurs poètes de l'école lamartinienne. Il se vend six sous. Il y a des chances pour que, dans quelques années, un collectionneur des poètes de cette période dépense beaucoup de peine et d'argent à le trouver. Eh bien, si tout Turquety a péri dans le naufrage des soldes et dans la solitude des rossignols, nos bons poètes contemporains ont toutes les chances d'aboutir à la même fin. Ce qui survivra d'eux, comme des grands prosateurs, sera embaumé dans le reliquaire des anthologies, ou desséché et disséqué comme des préparations anatomiques dans les musées des critiques et des historiens de la littérature. C'est là que se perpétueront, à la suite des morceaux choisis du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle, les belles pages de nos philosophes, de nos historiens, de nos romanciers du XIXe, et aussi les poèmes caractéristiques de nos grands poètes, depuis Hugo et Lamartine jusqu'à Leconte de Lisle et Coppée, depuis de Vigny jusqu'à Sully Prudhomme, depuis Musset jusqu'à Banville et Richepin, depuis Rollinat jusqu'à Bruant.

Pour les livres eux-mêmes, l'énorme tas de volumes d'où seront extraites ces essences, qui pourra donc s'en soucier? Ils s'accumuleront dans les dépôts publics, où leur accumulation même en rendra de plus en plus difficile l'accès et l'usage; ils se disperseront à travers un petit monde d'amateurs, dont chacun se parquera de plus en plus étroitement dans une spécialité. Chaque jour un incendie, un accident quelconque, un caprice, une maladresse en feront disparaître quelques-uns. Il arrivera de loin en loin qu'un curieux érudit, alléché par les analyses et les citations qu'il en aura vues, voudra remonter à la source, tenir le volume original et le lire : il lui prendra peut-être envie de le rééditer à petit nombre pour quelques curieux comme lui ; mais il se heur-

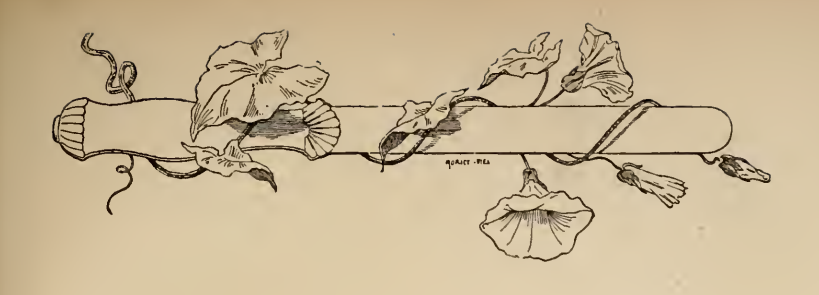
tera plus d'une fois à une insurmontable difficulté : l'impossibilité de trouver aucun exemplaire du volume original.

Et le monde continuera son chemin. Il y aura encore des noms glorieux, des quantités de noms entre Homère et M. Zola, entre Eschyle et M. Sardou, sans compter les autres qui, de génération en génération, viendront s'y joindre. Mais on ne les lira pas plus les uns que les autres, et Ménandre, dont il ne reste rien, sera admiré avec autant de bonne foi que Térence, dont il reste peu. On ira chez le critique pour habiller son esprit comme chez le marchand de confections pour habiller son corps ; mais le critique lui-même ne tiendra le plus souvent dans sa boutique que des marchandises de seconde main, dont l'abondance et le bon marché feront la joie du client.

Il se trouvera quelqu'un pour faire, en dix ou douze volumes, un résumé de la littérature universelle ; dès lors la pourriture noire, les vers, les souris, l'humidité, le feu, les relieurs, les amateurs de vignettes, les annotateurs de marges, les fabricants de cornets et les écoliers constructeurs de bateaux et créateurs de cocotes pourront se coaliser pour la destruction intensive des livres de tout âge, de toute langue et de tout format : le patrimoine littéraire du genre humain sera sauf ; on le portera dans une petite boîte, comme le lait concentré de la Compagnie anglo-suisse ou l'*extractum carnis* de l'excellent et feu baron Liebig.

G. DE SAINT-HERAYE.

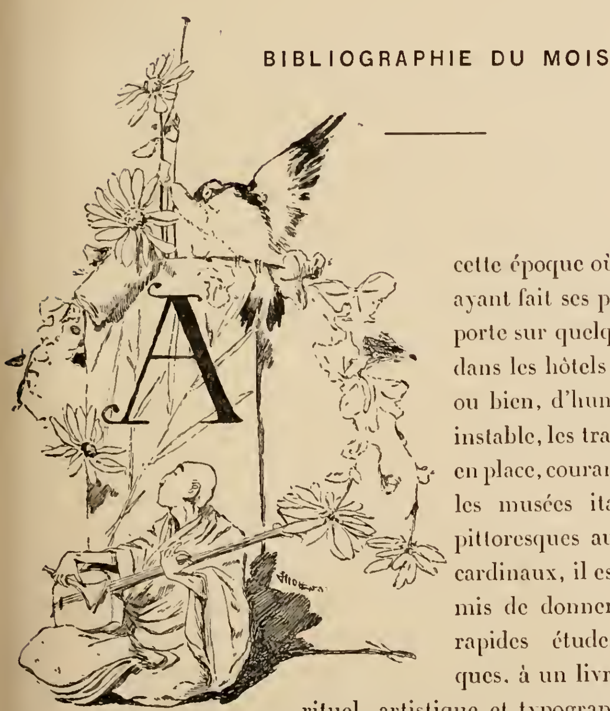




LES

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

BIBLIOGRAPHIE DU MOIS



A cette époque où tout le monde, ayant fait ses paquets, les emporte sur quelque côte marine, dans les hôtels de villes d'eaux, ou bien, d'humeur inquiète et instable, les transporte de place en place, courant les lacs suisses, les musées italiens, les sites pittoresques aux quatre points cardinaux, il est peut-être permis de donner le pas, en ces rapides études bibliographiques, à un livre de voyage spirituel, artistique et typographiquement bien fait. Il vient d'être publié par la Librairie illustrée et s'intitule : *En Égypte; notes et croquis d'un artiste* (grand in-8°; 20 francs). L'auteur, M. G. Montbard, en est aussi l'illustrateur. Il est de ceux qui, à l'autre bout de leur crayon, ont un « joli brin de

plume ». Il a beau, dans son Avis au lecteur, se faire son propre critique et s'accuser de tous les défauts, y compris celui d'inexactitude et d'excès d'imagination, si ordinaire et si regrettable chez les voyageurs, je doute qu'on ait encore écrit sur l'Égypte de manière à en donner une idée à la fois plus vraie, plus nette et plus gaie. Le scepticisme de M. Montbard est tout de surface; c'est bien plutôt la « blague » d'un artiste parisien. Quand il prévient qu'on aurait tort de le croire, c'est alors qu'il ne faut pas le prendre au mot. C'est la coquetterie de la femme de trente ans qui, au milieu de matrones grises et ridées, aime à dire : « Nous autres, vieilles femmes!... » Avec une légèreté de touche charmante, il sait amener sur les lèvres le sourire en évoquant discrètement le côté risible des choses, sans pousser à la charge. Son ouvrage est, d'ailleurs, loin d'être purement descriptif. Des personnages, très divers et très distincts les uns des autres, y vivent de leur vie propre et entretiennent, d'un bout à l'autre du livre, l'intérêt et l'entrain. Les illustrations sont en partie humoristiques et amusantes, et, pour le reste, des croquis d'après nature des monuments et des paysages de l'Égypte qui ne le cèdent à aucun en vivacité et sincérité d'impression. Le penseur trouvera aussi son compte à la lecture de ce livre : M. Montbard ne craint pas de soulever les questions religieuses, mythologiques, morales et sociales qui gisent sous l'épaisse couche de poussière des siècles, et il en dit ce qu'il pense franchement, alertement, allègrement. Jamais il n'accepte les opinions toutes faites et les jugements tout portés; mais il ne va pas non plus systématiquement contre, et, quand ils lui semblent justes, il les adopte sans croire déroger. Il résulte de cette bonne foi un ensemble de vues originales, inattendues, et de choses sues déjà, mais présentées à nouveau avec un ragoût piquant, qui fait de cet ouvrage un livre instructif, plaisant et rare.

J'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler à l'attention des amateurs la très belle publication que M. Jules Robuchon a consacrée au Poitou (Librairies-Imprimeries réunies, in-folio), reproduisant, en des photogravures d'une composition artistique et d'une exécution tout à fait supérieures, les sites, les costumes,

les monuments, et semant encore de dessins typiques les monographies savantes dont l'ouvrage se compose. Le même artiste vient d'entreprendre pour la Bretagne ce qu'il a si bien accompli pour le Poitou. Les livraisons de début, sur Auray et Quiberon, contiennent des planches superbes, et le texte en est écrit avec une science sobre et piquante à la fois par M. Georges de Cadoudal. Un des fils de l'auteur a fait, pour illustrer ce texte, une série de petits croquis d'après nature qui dénotent un œil et une main d'artiste. On ne saurait trop encourager une telle entreprise, si laborieuse et si pleine de difficultés et de déboires. C'est un monument que M. Robuchon élève, avec une persistance héroïque et un rare talent, à la gloire de nos provinces de l'Ouest.

Ne peut-on pas les ranger parmi les voyageurs, toujours en quête d'horizons toujours fuyants et d'émotions nouvelles, suscitées par la vue des choses ambiantes, les chasseurs de la grande chasse, qui courent à travers champs, bois, clairières et halliers, le cerf, le sanglier, le chevreuil et le loup? C'est leur chronique que nous rapporte d'outre-tombe M. le comte d'Osmont, dans son livre posthume : *les Hommes des bois; épisodes et souvenirs* (Firmin-Didot et Cie; in-8°). Édité par M. Pierre-Amédée Pichot, ce volume met en scène la plupart des veneurs de France contemporains; mais il est surtout une mine d'anecdotes caractéristiques, où le sang-froid, l'audace et la gaieté de notre race brillent d'un bel éclat. Le livre est illustré convenablement, mais il vaut surtout par le texte.

Nous voyageons encore, dans le passé, il est vrai, — mais y a-t-il donc tant de différence entre l'espace et le temps? — avec la *Revue rétrospective* de M. Paul Cottin, dont un nouveau volume, constituant le cinquième semestre de la nouvelle série (janvier-juin 1892, t. XVI), vient d'être mis en vente. Cet utile et charmant recueil est toujours alimenté de faits curieux et de morceaux inédits d'une valeur historique incontestable. Parmi les pièces et ouvrages importants que ce seizième tome contient, on peut citer : un ambassadeur français à Saint-Pétersbourg, de 1739 à 1742 (le marquis de la Chétardie), — la fin du Journal de la campagne de Crimée, — les Réflexions

militaires du marquis de Langeron, — le Carnet d'un proscrit de décembre 1851, — le Bataillon marseillais du 21 janvier 1793, — Besançon de 1789 à 1815, — des Notes prises pendant la campagne de 1739, en Corse, — le Marquis d'Argens à Berlin, lettres sur la guerre d'Italie de 1859, — des Pièces relatives à l'insurrection des Cévennes, de 1701 à 1706, — les Élections aux États généraux à Aix, en 1789, — et les Comptes de la duchesse de Mazarin. Ce ne sont là que les gros morceaux; les autres, plus courts ou portant sur des points de détail moins frappants, n'en sont pas moins curieux, et tous ont leur prix comme documents.

Un directeur d'école communale, M. Berthier, fait, aux candidats aux divers diplômes, un cadeau utile et pratique sous forme d'un petit *Memento d'histoire de France* (Librairies-Imprimeries réunies; 16 p., 0 fr. 30); et M. Georges Veyrat, archiviste des beaux-arts de la ville de Paris, publie chez les mêmes éditeurs un ouvrage de bonne vulgarisation, aussi instructif pour l'âge mûr que pour la jeunesse. Sous ce titre : *les Statues de l'Hôtel de Ville* (in-8°; 6 francs), il donne une substantielle biographie des personnages illustres, hommes d'État, savants, artistes, littérateurs, soldats, qui décorent le nouveau palais municipal parisien. Cent soixante-dix illustrations, dues à MM. D. Caucaunier et G. Mauber, reproduisent l'aspect des statues et, à côté du texte qui parle à l'esprit, parlent éloquemment aux yeux. Dans une spirituelle préface, M. Jules Claretie remercie M. Georges Veyrat d'avoir, « avec tant de soin, de zèle et de talent, écrit ce *Guide du Panthéon parisien,* ce petit Plutarque portatif des statues de l'Hôtel de Ville », et tous ceux qui auront tenu le volume entre leurs mains seront heureux de s'associer à l'expression de ce sentiment. Une table méthodique des matières et une table alphabétique des artistes ajoutent à l'utilité de ce travail.

Les Bénédictins ont à cœur de continuer à mériter leur réputation d'érudits chercheurs et d'écrivains savants et infatigables. Dom A. L'Huillier, de l'abbaye de Solesmes, vient d'achever sa grande histoire de saint Thomas de Cantorbéry, dont le premier volume avait paru l'an dernier (Victor Palmé; grand in-8°). Ce

travail, pour lequel l'auteur a profité des documents publiés naguère par le gouvernement britannique, sans préjudice de ses recherches et découvertes personnelles, peut être regardé comme définitif. J'y voudrais un peu moins de pompe dans le style, et — ce qu'il est peut-être excessif de demander à un historien qui est aussi un moine — un peu moins de préoccupations religieuses. Tel qu'il est, cet ouvrage devra être étudié par tous ceux qui voudront se faire une idée juste des rapports entre le pouvoir temporel et le clergé en Angleterre, au temps de Henri II. Les pièces justificatives les plus importantes ou les plus curieuses sont imprimées en appendice, et la table des chapitres est en même temps une table analytique. Des reproductions d'estampes ou de monuments de l'époque, quelques plans et dessins bien choisis illustrent comme il convient ces deux beaux volumes.

La question d'Orient ne date pas d'hier. Un homme singulièrement versé dans l'histoire et la littérature des peuples turcs et slaves, M. L. Thuasne, la rencontre et l'étudie dès la fin du xv[e] siècle, d'après des documents originaux, en grande partie inédits, dans un volume intitulé : *Djem-Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II* (1459-1495; Ernest Leroux; grand in-8°). Djem, ou Zizim, a fait le sujet de publications nombreuses, dont les plus sérieuses sont incomplètes ou erronées, et dont la plupart ont un caractère évidemment romanesque. M. Thuasne nous avertit modestement qu'il a cherché à éviter les défauts relevés chez ses devanciers, et qu'il n'a, pour cela, épargné ni peines ni fatigues. Il ajoute : *Adhuc sub judice lis est.* Il suffit de lire ce volume, si plein de faits clairement présentés et appuyés à chaque page sur des autorités incontestables, pour que le jugement ne reste pas en suspens. L'auteur a réellement fait œuvre d'historien; son ouvrage aide puissamment à comprendre l'état si compliqué et troublant de l'Europe en face de l'invasion ottomane, au commencement des temps modernes.

La série des études sur les grands écrivains français publiée par la maison Hachette se continue par un *Rabelais,* qui n'est pas un des volumes les moins réussis de la collection. M. René Millet y donne un portrait fidèle du grand satirique, en le pla-

çant dans son milieu. Il le montre rachetant ses imperfections par le don suprême de la vie. Il fait ressortir la portée de ses idées philosophiques et l'influence considérable qu'il a exercée sur les lettres françaises. En s'abstenant de toute citation choquante, il parle librement et honnêtement de la licence de langage si souvent reprochée à cet extraordinaire écrivain, et il l'explique par les circonstances historiques, sans en faire l'apologie. Tout cela avec une mesure et un tact tels qu'on peut dire qu'il a rendu Rabelais accessible à tous, même aux femmes. Et il le méritait, celui qui a si bien compris la femme comme épouse et mère, « issue de gens de bien, instruite en vertus et honnêteté, non ayant hanté et fréquenté compagnie que de bonnes mœurs... »

Tel est ainsi, je n'en doute pas, l'idéal de Mlle Jeanne Chauvin, qui vient, non sans quelque tapage, — involontaire, d'ailleurs, — de conquérir le titre de docteur en droit. Malheureusement, elle constate que la société actuelle ne garantit pas à la femme sa place et lui enlève même souvent les moyens de remplir sa mission naturelle. Il faut donc qu'elle gagne sa vie, comme l'homme, et dès lors pourquoi toutes les professions ne lui seraient-elles pas ouvertes? Tel est le sujet de sa thèse, publiée chez A. Giard et E. Brière, sous ce titre, un peu long et solennel, comme il convient à un ouvrage de docteur : *Étude historique sur les professions accessibles aux femmes; influence du sémitisme sur l'évolution de la position économique de la femme dans la société* (in-8° ; 6 fr.). J'avoue que les arguments de Mlle Chauvin, pour forts et fondés qu'ils soient, ne me persuadent pas que la femme ait à gagner à sortir de la famille et à remplir dans la société les mêmes fonctions que l'homme : il est évident qu'elle ne le peut faire qu'en sacrifiant ses fonctions propres de mère, d'éducatrice et de ménagère ; et encore une fois je ne vois pas où est le profit, soit pour elle, soit pour la société. Cependant et quoi qu'il en soit, elle est, avant tout, un être libre et, s'il lui plaît de se masculiniser, on ne peut guère y mettre de justes obstacles. L'envie ne lui en viendrait peut-être pas si elle était assurée de trouver, dans la sphère du foyer

domestique, la possibilité de se développer et de se consacrer, sans autres soucis, aux devoirs, si graves et si absorbants de la famille. Il est bien profondément regrettable qu'il soit loin d'en être ainsi. Au contraire, la carrière familiale, si je puis dire, leur devient de jour en jour d'un accès plus difficile et plus incertain. C'est pourtant de ce côté-là qu'on devrait chercher le progrès. En attendant, on ne saurait blâmer les femmes de réclamer l'égalité avec les hommes dans la poursuite des moyens d'existence, puisque les hommes ne les leur assurent pas.

Le centenaire de la *Marseillaise*, que célébrait récemment Choisy-le-Roi, a vivement rappelé l'attention sur son auteur. Au moment où, le mois dernier, je signalais le Rouget de Lisle de M. Julien Tiersot, l'ancienne Maison Quantin éditait un *Rouget de Lisle* de M. Alfred Leconte, député, avec préface d'un autre député, M. Victor Poupin. Cet ouvrage, fruit de vingt années de recherches, met à profit quantité de pièces inédites, collectionnées par son auteur, et dont beaucoup sont reproduites en entier. Avec un grand luxe de détails, mais aussi avec un ton quelque peu déclamatoire et sentimental qui paraît bien suranné, il montre successivement Rouget de Lisle dans ses premières années à Lons-le-Saunier, puis devant l'ennemi à la frontière, puis dans la douloureuse solitude de sa vieillesse. Toutes ses œuvres y sont fidèlement analysées, particulièrement ses lettres à Bonaparte et sa correspondance avec Béranger et J.-J. Weiss. Le livre de M. Leconte est assurément ce qui a été écrit de plus complet sur l'auteur de la *Marseillaise*.

M. Émile Montégut, à qui l'on doit une traduction de Shakespeare dont le grand mérite est d'avoir été récompensée par l'Académie française, publie un troisième volume d'études critiques sur les *Écrivains modernes de l'Angleterre*. Anthony Trollope, miss Yonge, Charles Kingsley, *les Jours d'école de Tom Brown* et un roman de M. Conybeare, tels sont les sujets qu'il traite dans ce volume. Partout il se montre préoccupé de faire ressortir les différences qui existent entre le tour d'esprit de nos voisins, leurs mœurs, leur conception de la vie, et les nôtres. C'est intéressant, mais un peu monotone, et l'on arrive promptement à

des redites. M. Montégut est d'ailleurs fort au courant des choses d'Angleterre ; il serait difficile d'avoir un guide, sinon plus aimable et brillant, du moins plus sûr et mieux informé.

L'Art est une religion et l'artiste est un prêtre, telle est la déclaration que M. Alexandre Weill met en titre d'un petit volume, « œuvre de jeunesse inédite » (Sauvaitre). Je n'ai pas grand goût pour ces dissertations esthético-mystiques ; l'opuscule se lit assez agréablement néanmoins, et l'attention y est réveillée de temps en temps par des affirmations comme celle-ci : « Lamartine est sublime dans *la Chute d'un ange,* le livre le plus sublime du XIXe siècle. » M. Weill publie en même temps, chez le même éditeur, une petite plaquette contenant *Dix Fables oubliées de La Fontaine.* L'oubli ne valait pas la peine qu'on le relevât.

Au contraire, MM. F.-E. Adam et Auguste Générès ont bien mérité de tous ceux qui aiment la poésie en recueillant et en faisant publier les *Poèmes héroïques,* œuvres posthumes de M. Léonce Gibert, connu dans les lettres sous le pseudonyme de Francis Melvil (A. Lemerre). Il y a là des pièces d'un beau souffle ; la langue y est pure, le vers sonore et plein, l'inspiration noble et élevée. Voilà des qualités qui ne sont plus communes et qu'il est permis de préférer à certaines innovations, admirées surtout des innovateurs. Une préface de M. A. Mézières dit avec une éloquence sobre et émue ce que fut Francis Melvil, l'honnêteté de sa vie, la sincérité de son art. Le volume contient plusieurs fragments imités de Shakespeare : ce sont des études de style et de versifications très remarquables, et l'auteur s'y efforce, non sans succès, de reproduire, sinon les termes et les images mêmes, du moins le ton, l'allure, le sentiment et l'éclat du grand poète anglais. Je dois pourtant dire que j'aime mieux, et de beaucoup, des pièces originales comme celle qui ouvre le recueil, par exemple *(Hélène vieillie).*

Le Shakespeare flamand, j'ai nommé M. Maeterlinck, fait souche de rejetons nombreux, variés et bizarres. J'ai à enregistrer aujourd'hui un « drame féerique en quatre tableaux », intitulé *les Dons funestes,* par M. Charles Saunier (Savine). Le titre dit

l'idée, qui n'est pas neuve. La chose, dans son ensemble, m'a paru un peu décousue, pas très claire, malgré les sentences dont elle est émaillée; en somme, à la hauteur d'autres fantaisies fort prônées au milieu d'une demi-douzaine d'amis initiés, et fort ignorées ou incomprises au delà. Je sens parfaitement qu'il y a quelque chose qui m'échappe; mais je n'y puis rien : je suis au delà.

J'allais en dire autant d'un « drame » en trois actes de M. Henri Mazel, intitulé *la Fin des dieux,* et frontispicé d'un dessin d'Alexandre Séon où une tête de Christ rayonnante descend sur le cou d'un Jupiter décapité; mais je demande jusqu'au mois prochain pour le lire à loisir. J'ai pu voir qu'il est écrit en belle et noble prose; et quand la forme a le nombre et le rythme, il serait bien étonnant qu'elle ne contînt pas aussi le sens, c'est-à-dire la vie qui anime tout.

M. Charles Richet a éprouvé le besoin de nous tracer un tableau anticipé de la société *Dans cent ans* (P. Ollendorff). D'autres l'ont fait avant lui; on le fera après. Le métier de prophète a cela d'agréable qu'on a soi-même pour premier adepte, et la foi en soi est la plus vive des jouissances morales et intellectuelles; c'est la forme quintessenciée de l'égoïsme. Toujours est-il que M. Richet, qui est un savant, un homme d'esprit et un écrivain de talent, a fait un livre ingénieux, intéressant, plein de données certaines et de prévisions probables, et qui se termine par ces mots que revendique un empereur romain : « *Laboremus! Laboremus!* Telle sera notre dernière et précise conclusion. » — On travaillait hier, on travaille aujourd'hui, on travaillera demain, — de sorte que plus ça change, plus c'est la même chose. La substitution de la vapeur aux muscles, de l'électricité à la vapeur, et d'une autre force quelconque, à découvrir plus tard, à l'électricité, n'apporte aucun changement à la devise de l'humanité : *Laboremus.* « Le fond sera le même, » dit excellemment M. Charles Richet, qui a fait un livre intéressant et documenté, agréable et sérieux, sur un sujet où il est si facile de divaguer.

Floris (?) publie chez Lemerre *Treize contes du cœur*. Ils ont la

très appréciable qualité d'être chacun très courts. Ils sont aussi gentils et aimables, souriants et vertueux,

Ce n'est pas la vertu qui fait le fond, — ni la surface, — des *Dialogues des courtisanes,* signés Lucienne, ah! mais non (P. Ollendorff). Il n'en est pas moins vrai que cette arrière-petite-fille de Lucien a de l'esprit comme quatre et le diable au corps. Ce n'est pas un livre à faire lire aux jeunes filles, mais il est joliment troussé et farci de tous les condiments requis pour faire passer un bon moment aux gens de sens rassis et graves, comme vous et moi,

Je comprends moins *la Passante,* « roman d'une âme, » par M. Adrien Remacle, avec frontispice d'Odilon Redon (Bibliothèque artistique et littéraire). Il y a pourtant toute une glose où les « Vies et états successifs » sont détaillés avec références aux pages du texte. On voit que l'auteur veut

> Aux Saumaises futurs épargner des tortures,

et c'est, ma foi! très bien à lui. Je pourrais prendre dans ce livre des passages fort beaux, d'autres qui me paraissent mal écrits à plaisir. Quant à l'ensemble, il ressemble à la gravure sur cuivre du frontispice : un torse dont la tête et les jambes se perdent dans des obscurités étranges et voulues.

> Chœurs d'amour! Amen! Voix d'infini! Violes!
> Orgues! Hosannahs! Lys d'or du désir
> Époux des rayons sans les dessaisir!
> Arcs embrasés des paraboles
>
> . . . .
>
> Et, Elle passe...

Passons!

J'ai toute honte bue, mais je déclare que *Kerbiniou le très madré* et les deux autres contes que l'artiste-écrivain Robida a donnés au *Petit Français* et qu'il réunit en un volume (Colin) me plaisent infiniment mieux. C'est gai, alerte, drôle, sain de forme et d'esprit. Les illustrations complètent le texte. Il faudrait être

bien petit enfant pour ne pas s'y amuser ; mais, de dix à quatre-vingt-dix ans, tout le monde s'y plaira,

Deux romans de bonne teneur, pour finir : *Belle Madame,* par M. Albert Delpit, qui nous dit ce qu'il a voulu étudier dans ce sur-titre : « Un monde qui s'en va » (P. Ollendorff), et *le Mirage,* où M. Louis Enault (Hachette et Cie) a mis ses qualités de conteur distingué, sensible, et discret jusque dans l'angoisse des plus poignantes émotions.

B.-H. GAUSSERON.

P.-S. — Je signale en terminant un nouveau guide de Constant de Tours, *Vingt jours sur les côtes bretonnes,* basse Loire et de Nantes à Brest (ancienne Maison Quantin). Ce serait nous répéter que de louanger encore la brillante mise en scène de ces livres-albums si abondamment et coquettement illustrés. Celui-ci est au moins égal, sinon supérieur, à ses prédécesseurs, et nous ne voulons pas abuser davantage pour le décrire de la palette des adjectifs élogieux. C'est la vie des vacances stéréotypée dans un rayon de soleil, et tous les touristes de nos côtes aimeront à collectionner les guides Constant de Tours.





ÉCHOS DE LITTÉRATURE ET D'ART

Le journal *The Times* du 30 juillet jette un coup d'œil sur les ventes d'art faites à Londres dans l'année. La plus importante, celle de la galerie de lord Dudley, a permis aux commissaires-priseurs Christie de réaliser cent mille livres sterling en une après-midi, ce qui ne s'était jamais vu. Les salles de vente sont de plus en plus fréquentées par les amateurs, et les prix s'y maintiennent élevés. Au contraire, les marchands de tableaux et de curiosités voient leurs boutiques rester désertes, et le rare acheteur qui s'y hasarde y trouve tout trop cher ou indigne de lui. Les estampes des vieux maîtres allemands et hollandais atteignent toujours de très hauts prix : les *Dürer* vont surtout en Allemagne, et les *Rembrandt,* en France et en Hollande. Les amateurs anglais ont plutôt tendance à s'en défaire, la mode, parmi eux, étant de plus en plus aux productions de l'Ecole nationale, aux porcelaines d'Orient, aux laques japonaises, aux vieux meubles

et à la vieille vaisselle d'argent. — Le rédacteur termine par ces lignes pleines de bon sens et fortement *business-like :* « Dans une société comme la nôtre, la collection des œuvres d'art joue un rôle d'une importance sans cesse croissante dans l'existence des personnes de grande ou même de moyenne fortune. Les œuvres d'art embellissent la vie ; et elles sont aussi, en ces temps de vil intérêt, un placement qui n'est nullement méprisable, lorsqu'on a du goût ou qu'on peut s'assurer l'avis de ceux qui en ont. De là la hausse constante dans la valeur des choses vraiment belles. Les posséder est un plaisir qui, pour ne rien dire de plus, est aussi réel que la plupart des autres plaisirs ; et on peut toujours raisonnablement espérer que, quand nos héritiers viendront à réaliser, ils n'y perdront pas. »

La grande *Althorp Library,* dont la vente annoncée faisait tressaillir d'avance tous les amateurs, vient d'être achetée en bloc, à un prix énorme qu'on ne dit pas, par un Anglais, dont on tait le nom, mais qui veut, paraît-il, en faire une bibliothèque publique. On ne sait pas encore si c'est à Londres, ou à une des universités anglaises, ou à une grande ville de province que ce généreux et intelligent citoyen a décidé de faire ce don plus que royal.

Musée du Louvre. — Le conservateur du Musée des antiquités grecques et romaines vient de faire exposer dans la salle de Phidias une tête imberbe de style archaïque remontant au VIe siècle avant Jésus-Christ. Cette tête offre une grande analogie avec les sculptures récemment découvertes à l'acropole d'Athènes.

De plus, on peut voir dans la salle des fresques des monuments d'un grand intérêt au point de vue de l'art et de l'archéologie. Ce sont des bustes envoyés au musée du Louvre par les soins du directeur de l'Institut français d'archéologie au Caire. Ces bustes ont été détachés des couvercles de sarcophages, couvercles présentant eux-mêmes une particularité curieuse, le mort au lieu d'y être représenté étendu sur le même plan, comme

sur les sarcophages anthropoïdes ordinaires, est représenté dans une autre position. Le visage peint avec des couleurs vives donne à la physionomie un aspect très vivant. Ces bustes sont en gypse.

Un livre de M. Renan. — M. Renan a été malade; il en a profité pour faire annoncer son prochain ouvrage. Ce nouveau livre est une suite de l'histoire des Hébreux que publie le professeur du collège de France avec l'intention de nuire au catholicisme.

« Ce livre, dit M. Renan, est le quatrième et dernier volume de la série d'ouvrages que j'ai écrite sur l'histoire du peuple d'Israël. Il est complètement terminé, et, si j'étais mort, on aurait pu le publier tel qu'il est. Il est vrai qu'il aurait fallu pour cela un fameux correcteur, et les défauts d'une œuvre parue dans ces conditions auraient singulièrement troublé le repos de mon purgatoire. Il vaut mieux que je fasse moi-même les remaniements qu'il conviendra d'y apporter.

« Le livre sera imprimé au mois d'avril; j'en reverrai les épreuves avant de partir, cet été, en Bretagne; j'y ajouterai les citations de quelques textes que je puiserai soit dans ma bibliothèque, soit dans celle du Collège de France, et, dans sept ou huit mois, il pourra voir le jour,

« Ce quatrième volume, qui sera si important que je crains bien d'être forcé de le diviser en deux parties, comprendra l'étude philosophique de l'histoire des Hébreux depuis leur retour de captivité de Babylone en Judée jusqu'au lever du christianisme. Ce sera, en quelque sorte, l'avant-propos de la vie de Jésus, et la suite de mon ouvrage sur les origines du christianisme. »

C'est en Allemagne, dans des livres allemands, que M. Renan dit avoir surtout puisé les éléments de son livre :

« Ce sera, a-t-il dit, un pont jeté entre l'ancien et le nouveau testament. »

Les prochains romans d'Émile Zola. — Un rédacteur du *Gaulois,* M. Max Rivière, a interviewé Emile Zola au sujet de ses

œuvres en préparation. Voici le résumé de l'interrogatoire du maître :

« Il est exact, dit-il, que j'aie pensé à faire un livre sur Lourdes. Mais je terminerai d'abord ma série des Rougon-Macquart, dont *la Débâcle* n'est que l'avant-dernier acte. J'ai toujours été séduit par l'idée de finir la série sur une œuvre plus douce, plus discrète, en quelque sorte.

« Après les pages mouvementées, après la description des batailles, toute une foule d'individus, des armées entières mises en scène, je veux écrire un roman simple, où il n'y aura que trois personnages, dont l'action se déroulera dans un cadre étroit, dans cette petite ville de Plassans, qui fut le pays des premiers livres de la série. J'y évoquerai le souvenir de tous mes Rougon-Macquart ; et le roman se terminera sur une vision très douce et très consolante de la vie.

— C'est du *Docteur Pascal* que vous voulez parler?

— Du *Docteur Pascal,* en effet. Et ce n'est que lorsqu'il sera terminé, vers mars ou avril de l'année prochaine, que je me mettrai à une œuvre nouvelle.

— Au roman sur Lourdes.

— Peut-être; j'ai été à Lourdes, l'an dernier. Je n'y ai passé que quelques heures. Mais ce que j'ai vu m'a beaucoup frappé. Il est possible que j'y retourne à la fin d'août, époque des pèlerinages, et que je m'y installe pendant une huitaine, afin de recueillir tous les documents nécessaires pour commencer le livre, dès que le *Docteur Pascal* sera achevé. J'y ai déjà vu, je suis certain d'y voir encore beaucoup de choses. On n'imagine pas ce que cela est, la population étrange, disparate, toutes les sociétés, tous les mondes qui s'y rencontrent, et la foule des infirmes, des malades de toutes sortes, des paralytiques et des éclopés qui défilent là, tous les jours. C'est toute une humanité, avec ses souffrances, ses misères physiques et morales, et aussi avec ses espérances : il y a les sincères, les croyants; il y a aussi les exploiteurs, les commerçants, les parasites de la crédulité. On y voit des miracles, car il s'y produit des miracles, et il s'en produira toujours. Par exemple, Lourdes est excellent pour les affec-

tions nerveuses, tandis que les malheureux poitrinaires que l'on trempe dans les piscines y trouvent une mort certaine, souvent immédiate.

Il semble que toute la croyance de l'humanité se soit réfugiée là et l'on conçoit que les évêques, — celui de Tarbes, je crois, — qui ont beaucoup lutté contre Lourdes, qui l'ont fait fermer plusieurs fois, aient fini par renoncer à combattre un sentiment plus fort que tout, et respectable en somme, comme tout ce qui est sincère.

Les catholiques — ceux du moins qui croient à Lourdes, peuvent être tranquilles, d'ailleurs. J'écrirai le livre sans intention malveillante. Je ne leur démolirai pas leur sainte vierge. Je dirai simplement ce que j'aurai vu, ce que j'ai déjà vu : ce qui est sublime et ce qui est grotesque, ce qui est touchant et aussi ce qui est obscène... car il y a tout, jusqu'à l'obscène.

C'est un coin du vieux monde que l'on aperçoit là, — un monde qui nous reporte de dix siècles en arrière, — et dont l'étude me permettra de traiter ces curieuses questions soulevées par M. Melchior de Vogué, le néo-christianisme et l'évolution des peuples par la foi.

Mais tout cela n'est encore qu'à l'état de projet. J'ai beaucoup d'autres idées en tête. Ainsi, je suis également assez tenté par un livre sur la dépopulation. Cela vous semble étrange?... J'ai sur ce sujet des documents très curieux, et on m'en a promis d'autres. Ce qui me frappe surtout dans cette question, aujourd'hui à la mode, c'est la mortalité infantile : on n'imagine pas le nombre d'enfants qui disparaissent en bas âge, ce qu'on pourrait appeler le Déchet de la vie. Et ce serait là le titre du livre : le Déchet.

Mais tout cela, je le répète, dit Zola, n'est encore dans mon esprit qu'à l'état de projet. Il n'y a rien qui soit définitif.

Classification des écrivains, d'après Marion Crawford. — Il y a bien des variétés dans le genre auteur. Il y a l'auteur marin, qui ne vient à terre que pour écrire son livre, et qui reprend la mer

aussitôt que le livre est entre les mains de l'éditeur. Il y a l'auteur chasseur, qui, comme dans le cas d'Anthony Trollope, se maintient physiquement dans une condition telle qu'il peut faire un peu de bon travail chaque jour de l'année, — grande et notable exception à la règle ! — Il y a l'auteur étudiant, dont les pénibles travaux d'exégèse ne feront jamais le moindre bruit, mais qui les interrompt de temps en temps pour produire une brillante œuvre de fiction, après quoi il retourne à son sanscrit avec une énergie et un intérêt nouveaux. Il y a l'auteur musicien, que ses préférences portaient à se faire de la musique une profession, mais qui n'avait pas tout à fait assez de talent pour cela, ou pas tout à fait assez de facilité technique, ou dont l'éducation musicale a commencé un peu tard. Il y a l'auteur aventurier, qui chasse en Afrique, ou qui a pris l'habitude de passer l'hiver dans la Sibérie orientale. Il y a l'auteur artiste, qu'on peut trouver dans les villes peu fréquentées de l'Italie, copiant patiemment de vieilles peintures comme si sa vie dépendait de son exactitude, ou esquissant des enfants, garçons et filles, en des aquarelles fort loqueteuses. Il y a l'auteur mondain, — et ce n'est pas toujours celui qui a le moins de succès, — qu'on aime à recevoir partout ; qui sait danser, chanter, faire l'acteur, et qui ne considère la production accidentelle d'un roman que comme un épisode dans son existence. Il y a l'auteur qui pendant des mois d'avance se prépare à ce qu'il projette de faire en fréquentant la société, haute ou basse, qu'il se propose de peindre ; qui écrit son livre en un mois et dépense les onze autres à observer les mœurs et coutumes des hommes et des femmes. Il y a l'auteur qui demeure dans la solitude et qui déroule ses convictions du fond intime de sa conscience ; parfois il descend, manuscrit en main, de son inaccessible forteresse, ravage toutes côtes de Coven-Garden, de Henriette street et du Strand, jusqu'à ce qu'il ait obtenu son prix, et disparaît aussi soudainement qu'il était venu, emportant avec lui son or, nul ne sait où. Il y a l'auteur que personne ne peut se vanter d'avoir vu jamais, qui ne répond jamais à une lettre, ni ne donne un autographe, ni ne laisse savoir à personne qu'à son éditeur le lieu où il demeure, mais dont les trois volumes ap-

paraissent ponctuellement deux fois l'an, et dont le nom connu est sur bien des bouches. A moins qu'on ne rencontre la description de sa personne dans une encyclopédie, vous ne saurez jamais s'il est vieux ou jeune, noir ou gris, de bonne mine ou laid, droit ou bossu. Pour vous c'est un personnage vague, imaginaire, enveloppé d'une colonne de nuées. En réalité, c'est peut-être un petit homme de cinquante ans qui porte des lunettes d'or, qui a découvert qu'il ne saurait écrire s'il ne demeure dans certain village hongrois dont le nom défie toute prononciation, et qui met le principal intérêt de son existence à étudier le socialisme ou le microbe du choléra. Il y a encore l'auteur batailleur, farouche, gris et sec comme une lame de Tolède, qui a parcouru à cheval maints champs de bataille chèrement disputés, en bien des pays, et qui de son temps a senti la poudre à canon plus que la plupart des grands généraux, uniquement pour l'amour de l'art. Il y a aussi l'auteur pacifique, qui fréquente les congrès de la paix et fait des discours en faveur du désarmement général... Il y a même l'auteur poète, qui écrit en secret des milliers de vers exécrables, et qui publie des romans exquis en prose uniquement parce qu'il ne peut faire autrement.

(Tiré du roman récent de F.-Marion Crawford : *the Three Fates,* vol. III, page 239. — London, Macmillan et C°.)

Une société d'amateurs d'autographes, à Londres. — M. H. Saxe Wyndham écrit, de Thornton Lodge, Thornton Heath, à l'*Athenæum* (25 juin) pour lui soumettre le projet, formé par lui et quelques autres, de fonder une *Autograph Society,* qui réunirait un petit nombre de collectionneurs d'autographes et de manuscrits. M. H.-S. Wyndham prend texte de la découverte du Journal de Victor Hugo, vendu six francs, en même temps qu'une volumineuse correspondance, pour insister sur l'utilité qu'aurait une société de ce genre, pour grouper les amateurs et donner aux jeunes le goût de ces collections qu'on ne saurait poursuivre quelque temps sans devenir un érudit et un psychologue. Il prie les personnes qui penseraient comme lui et désireraient figurer

parmi les fondateurs de la société, de le lui faire savoir le plus tôt possible.



REVUES ÉTRANGÈRES.

The Academy, dans un récent numéro, passe en revue un certain nombre de « livres sur les livres » (*Books abaut books*), dont quelques-uns peuvent intéresser nos lecteurs. Tel est celui de l'Américain Daniel M. Tredwell : *A monograph on Privately Illustrated Books* (Long Island, N. Y.), tiré à petit nombre par l'imprimerie De Vinne et non mis dans le commerce. L'auteur est un fanatique des livres avec illustrations ajoutées : il *grangérise* avec conviction. Cette manie, qui ne fait plus guère de victimes parmi nous, semble sévir avec fureur à New-York et à Boston. Nous n'avons pas vu le volume de M. Daniel M. Tredwell ; nous laissons donc au rédacteur de *The Academy* la responsabilité de ce qu'il avance lorsqu'il dit que cette manie « peut coexister avec une épaisse ignorance et une inexactitude grossière, comme le prouve la moisson de bévues et de *bêtises* littéraires dont les pages de ce livre sont plantureusement jonchées ».

Le cinquième volume du répertoire des ventes publiques de livres, si industrieusement rédigé par M. Slater, sous le titre de *Book-Prices Current,* a récemment paru chez l'éditeur Elliot Stock. Cette publication, indispensable aux bibliographes et bibliophiles anglais, peut offrir à leurs confrères de France plus d'une précieuse indication.

Enfin, le grand libraire Bernard Quaritch a mis en vente le premier fascicule de son dictionnaire des amateurs de livres anglais, qu'il intitule *Book-Collectors*. Le plan embrasse toutes les époques. Ce premier fascicule donne l'histoire de deux collectionneurs de la Restauration : l'archevêque Cranmer et Pirkheimer de Nurember, dont la bibliothèque fut achetée en blocs par un Anglais, et, après avoir été conservée pendant près de

deux siècles par la « Royal Society », fut vendue par les soins de M. Quaritch. Bien que la publication soit luxueusement établie, comme papier, typographie et illustrations, cette livraison, de près de 40 pages, ne se vend que 18 pences, ou 1 fr. 90 environ.

L'intéressante et copieusement illustrée revue technique intitulée *The British Bookmaker* a publié, dans les premiers mois de cette année, une série d'articles sur le *Grolier Club*, de New-York, par M. Brander Matthews. L'auteur insiste sur le caractère particulier de ce club de bibliophiles riches et enthousiastes ; il publie des livres de luxe pour ses membres ; il donne des conférences à des invités choisis et heureux d'être élus, enfin il fait des expositions publiques comme son « exhibition » de reliures contemporaines dont le *Livre moderne* a parlé l'an dernier. On ne trouverait, ni chez nous, ni en Angleterre, une société d'amis des livres se donnant cette triple mission : le Cercle de la librairie, où se fait aussi des conférences et des expositions, ne saurait, en effet, être assimilé à un club de bibliophiles. Les articles de M. Brander Matthews sont illustrés de reproductions de belles reliures, propriétés des membres du club, et par des fac-similés de quelques-unes de ses publications,

---

Lord Lytton. — Nous sommes heureux d'apprendre qu'un comité s'est formé à Londres pour y élever un monument à feu lord Lytton, l'ancien ambassadeur britannique à Paris; un des premiers membres de la Société des Bibliophiles contemporains, lord Salisbury, est à la tête du mouvement.

Les manuscrits de Delacroix. — Un journal a annoncé l'apparition prochaine des *Mémoires* de Delacroix, et il ajoute que « l'on n'eût point cru qu'il existât de ce livre autre chose en littérature que quelques discours académiques et les lettres publiées il y a quelques années ».

L'étonnement éprouvé par notre confrère, et qu'il se garde de céler, aura de quoi surprendre ceux qui, peu ou prou, se sont

intéressés au mouvement artistique de ce siècle. Tous savent, en effet, que, en outre de plusieurs études imprimées de-ci de-là, soit dans la *Revue des Deux Mondes,* soit dans la *Revue de Paris,* soit dans *le Moniteur,* soit encore dans *l'Artiste,* le grand romantique écrivit de nombreuses pages, impressions d'art, notes de critique, souvenirs.

Aux termes du testament laissé par Delacroix, MM. Pérignon, Dausatz, Carrier, Schwitzer, Dutilleux, Burty et Andrieu étaient chargés de s'entendre avec M. Piron, un vieil ami institué légataire universel, et de classer les dessins du maître. Ces dessins, avec les pastels, les aquarelles, les calques, les croquis au crayon ou à la plume, les eaux-fortes, les lithographies, emplissaient une trentaine de cartons. Il y en avait plus de six mille. Jusque-là, personne ne les avait vus, sauf Pierre Andrieu, qui avait vécu plusieurs années avec le maître et l'avait aidé dans ses travaux. Suivant les dernières volontés de l'artiste, ces richesses furent dispersées en vente publique, à l'exception, toutefois, d'un certain nombre d'œuvres spécialement léguées par le testateur à ses amis.

Avec de magnifiques dessins et des peintures, — qui, paraît-il, vont être vendues, — le manuscrit du *Journal* dont on annonce l'apparition échut à Andrieu.

C'est dans les premiers mois de 1822, — et non en 1845, comme on l'a dit, — que Delacroix entreprit cette tâche, chère aux esprits tourmentés, de noter au jour le jour ses impressions sur les hommes et sur les choses. Le peintre en était alors à ses débuts. Il était jeune, plein d'ardeur, possédé de l'amour du beau. Les premiers feuillets de son manuscrit portent la marque d'une exaltation qui souvent, lorsqu'il s'agit de la femme, conduit l'artiste jusqu'aux confins de la légèreté. Cependant, dès le début, l'auteur du *Journal* laisse voir que ses préoccupations les plus vives vont, en art comme en toutes choses, vers des idées générales. Ces préoccupations, on les sent s'affirmer, à chaque page, au cours des observations que lui suggèrent bientôt les hommes de son temps. Elles s'accusent, d'une façon plus éclatante encore, lorsque, fort des seules études que nos collections lui ont permises, il porte sur les artistes du XVIe siècle en général et sur

l'école vénitienne en particulier des jugements dont la clairvoyance émerveille.

Écrites au jour le jour, ces notes sont d'une grande vivacité de ton. Célibataire, passionné et sceptique tout à la fois, Delacroix s'y exprime très librement sur les hommes et les événements du jour ; dans ces *memoranda* écrits pour soi-même, il note volontiers les intrigues amoureuses de ses amis et ses propres aventures. Alors que, dans ses articles, il tergiverse, hésite et laisse voir les inexpériences d'un écrivain timide qui, faisant un métier d'occasion, se préoccupe trop du lecteur et verse, à cause de cela, en des formules incolores, dans ces feuilles volantes, il va droit au but, laissant voir ses qualités bien personnelles.

D'autres manuscrits passèrent, à la mort du peintre, entre les mains de ses amis. On découvrit dans sa succession de fort curieuses pensées fugitives, écrites au hasard du crayon ou de la plume sur un chiffon de papier, un album, un agenda ; on y trouva aussi un précieux cahier plein d'observations sagaces, d'aphorismes ingénieux, de réflexions d'une remarquable justesse.

L'existence de ces papiers ne resta pas longtemps ignorée. M. Ernest Chesneau, notre éminent ancien collaborateur au *Livre,* depuis lors décédé, exprima à plusieurs reprises le vœu de les voir imprimer et réunir en une édition complète des œuvres du maître.





LES ARTISTES ORIGINAUX

ALBERT ROBIDA

Illustrateur, écrivain, aquafortiste et lithographe

Artiste original, Robida l'est jusqu'à la plus haute quintessence de son être. C'est un des plus extraordinaires tempéraments qui se puissent rêver; un des mieux doués pour la conception hâtive et ingénieuse de l'idée suivie d'une exécution rapide et toujours fantaisiste. Original, il l'est, quoi qu'il fasse spontanément ou quoi qu'on lui puisse faire exécuter, et il serait impossible de lui démarquer sa personnalité si intense, si bizarre, si expressive qu'on la reconnaît de prime abord au premier bout de croquis venu sorti de sa plume.

Cet artiste individuel jusqu'à l'extravagance, cet écrivain souple et lettré, ce pondeur de volumes ingénieux par la plume et le crayon, ce lithographe amoureux, enthousiaste des vieux monuments de nos provinces de France, ce graveur d'étranges eaux-fortes aussi savamment mordues que s'il avait blanchi dans l'étude des vernis mols et solides, cet homme étonnant en un mot à talents polymorphes est le plus

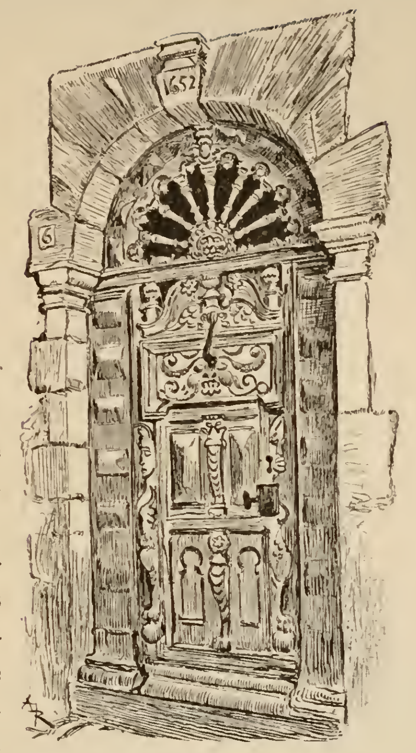
modeste, le plus simple, le plus ingénument bon, le meilleur des êtres ; le moins gonflé de sa valeur et aussi le premier et le plus ardent à applaudir le mérite d'autrui.

Ce m'est donc un plaisir complet que de parler de lui aujourd'hui avec l'effusion d'une amitié sincère, et aussi avec l'estime que je professe pour cette belle nature loyale, honnête, sereine, généreuse, qui vibre à tous les échos du beau et qui sait voir la vie avec une bienveillante ironie et un humour digne de Topffer ou de Swift.

Je me souviens qu'il y a douze ans déjà, sinon davantage, j'éprouvais des sensations exquises d'enfance prolongée à parcourir ces différents volumes d'un pittoresque si surprenant que Robida publia successivement chez Decaux, puis chez Dreyfous, sous ces titres colorés et enchanteurs : *les Vieilles villes d'Italie, les Vieilles villes d'Espagne, les Vieilles villes de Suisse.*

Ces monographies d'excursionniste fougueux sortaient de tout ce qui s'était fait jusqu'alors ; au lieu de croquis froids, de vues coquettes, de dessins documentés sur nature, les illustrations de ces livres semblaient ivres de vie et de fantaisie ; ce n'était plus un pittoresque de convention, cela devenait *du fantastique de visionnaire ;* maisons, châteaux, palais, burgs et paysages étaient animés d'un esprit et d'une crânerie architecturale qu'ils ne possédaient pas en propre et que la vision outrancière, chimérique et hallucinante du dessinateur avait sûrement apportés, dans leur facture toute fantasmagorique. — On sentait la sincérité toutefois, la sincérité absolue de l'auteur-artiste, et là était le charme si inquiétant de ces livres de paysagiste pris de haschich et dont la déformation très inconsciente avait cette pointe de malice et de blague cascadeuse qu'on découvre souvent dans les notes de quelques motifs sérieux des partitions d'Offenbach. — Robida, dans ces premiers livres inoubliables, avait

affirmé du premier coup son talent, et il n'est pas un dilettante qui, dès cette époque, ne lui ait prêté une attention étonnée et curieuse. Ces dessins reflétaient, en effet, un esprit idéaliste extraordinaire, porté à mélanger le rêve à la réalité et à dégager l'âme de la matière ; il n'y a pas beaucoup d'autres artistes, sauf peut-être Doré, qui aient créé, avec les ruines du moyen âge suisse, de la renaissance italienne et avec les palais féeriques de l'époque hispano-mauresque, des tableaux plus bizarres, établis avec un tel enchevêtrement de maisons, de telles gibbosités de profils architecturaux et de plus glorieuses flèches de clochers et clochetons dardant sur le ciel leurs pointes aiguës et solennelles.

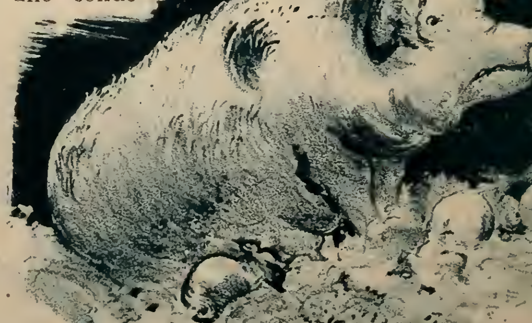


Ces divers livres de voyage ne donnaient cependant qu'un modeste aperçu de la féconde imagination du nouvel auteur-illustrateur ; lorsque, peu après, il fonda *la Caricature,* journal hebdomadaire, avec Decaux, on put concevoir toute la portée diabolique de ce cerveau toujours hanté d'idées délicieusement biscornues et toujours prêt à faire jaillir des événements d'actualité ou des sensations ambiantes des pages surprenantes de belle humeur et d'une fantaisie incomparable.

Dans les sept premières années de *la Caricature,* de 1880 à 1886, Robida a répandu sa verve avec un entrain indé-

montable ; — ce journal hebdomadaire sera collectionné plus tard avec frénésie par les amateurs, jusqu'en 1887 environ, grâce aux trésors d'esprit qu'a pu y enfouir notre humoriste auteur-illustrateur. Il sera précieux de retrouver, sur les débuts du naturalisme, ces livraisons entières si comiquement parodistes des succès littéraires du jour. Il faudrait citer plus de cent petits chefs-d'œuvre d'un goût toujours discret et qui ne descend jamais jusqu'à la trivialité. Je me rappelle plus particulièrement deux numéros bien suggestifs. L'un a trait aux récentes théories de Pasteur et de Brown-Séquart et simule une immense découverte scientifique : l'*Inoculation du parfait bonheur,* par les procédés de l'inventeur Guildaine, qui a su cultiver l'état de béatification comme un simple virus transmissible par injection sous-cutanée. Robida s'applique à raconter l'historique de la découverte, les études et travaux préparatoires, les premières inoculations, l'enquête de l'Académie des sciences ; puis, après avoir exposé par quelle suite de circonstances l'inoculation devint obligatoire pour tous, il énumère les conséquences sociales et l'immensité des conséquences politiques. Texte et croquis, cette fantaisie est délicieuse, finement écrite et interprétée par une grouillante profusion de dessins exécutés avec une furia tempétueuse de caricaturiste sûr de ses effets.

L'autre numéro dont il me souvienne est d'une note moins florianesque, mais tout aussi drôle. Robida y créait, pour une seule apparition, de toutes pièces, un nouveau journal décadent en rapport avec les idées courantes, sous le titre : *La Revue pessimiste,* rédigée par Tristan de Doublenoir. — Ici l'œuvre était une solide satire mordante, d'un esprit souple et très observateur : feuilletons,

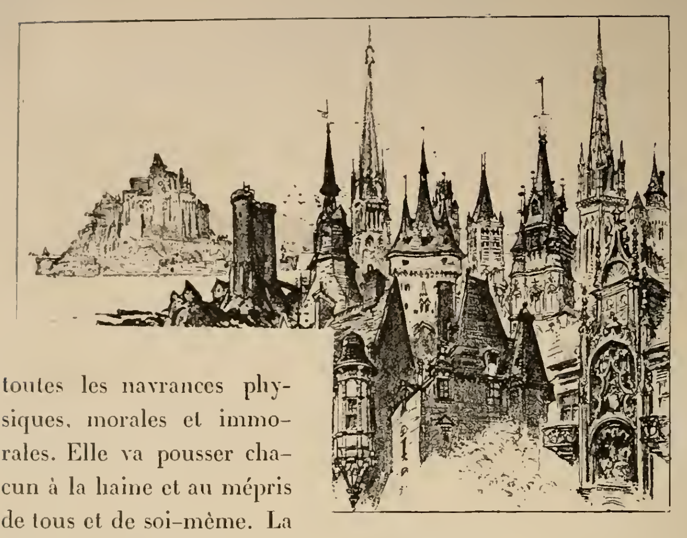




échos, nouvelles, dessins de la pseudo-*Revue pessimiste* montraient chez l'ingénieux artiste un talent qu'eussent pu lui envier les plus subtils journalistes de la presse boulevardière. Je n'en veux pour preuves que ce manifeste de la rédaction de cette ingénieuse *Revue pessimiste,* à la date de 1887, je crois. Lisez :

« C'en est fait, sur toute la ligne le Pessimisme règne et domine. Longtemps étouffé, comprimé, il a silencieusement fait sa poussée sérieuse dans le monde, bousculant tout ce qui restait des vieilles idées dominatrices d'autrefois, et, le jour du dernier écroulement et fatal venu, il va rester seul debout sur leurs ruines.

« Le moment nous semb[le] venu de lui donner un organe officiel. La *Revue pessimiste* va courageusement emboucher la grande trompette de la Désespérance et répandre sur le monde l'amère semence du découragement, de l'aplatissement, des larmoyances décadentes et de



toutes les navrances physiques, morales et immorales. Elle va pousser chacun à la haine et au mépris de tous et de soi-même. La *Revue pessimiste* enfin va s'attacher à détruire ce qui reste de l'ancien concept de la vie fade et sirupeuse des idéalistes sucrés ; elle n'aura, pour ce faire, qu'à découvrir toutes les réelles lugubrités de la vraie vie, qu'à montrer sans pitié le vide, le creux de toutes choses.

« La vie ? ô dégout ! ô pouah !... comme elle semble s'acharner à nous tribuler, à nous amertumer tous ! Quels grincements odontalgiques, panthérins, la seule pensée de la vie provoque dans notre gorge serrée par les réalités !

« Notre faculté de réceptivité, par notre réflexion d'homme ultra-civilisé, émoussée ou atrophiée du côté des sensations agréables, permises désormais aux seules brutes sauvages, ne s'ouvre plus qu'aux ferments morbifiques les plus toxiques qui se développent avec véhémence et font éclater au soleil la pourriture intérieure de ce que nous appelons encore nos âmes, faute d'autre mot.

« Oui, le mouvement pessimiste s'accélère. En littérature, il triomphe ! Un vaste fleuve d'ennui coule à pleins bords à travers les livres. Puisque la vie est ainsi, l'art, qui est l'étude de la vie, doit maintenant se montrer blafard et ennuyeux pour être vrai. Et il l'est maintenant. La peinture sera pessimiste ou elle ne sera pas, la sculpture aussi. Le prochain Salon reflétera, si l'on

en croit les gens bien informés, cet état psychologique de l'âme moderne : il y aura énormément de tableaux bêtes. Puisque la vie est bête, faire bête est le comble de l'art! »

La parodie n'est-elle pas jolie?

Le nom de Robida restera lié à cette *Caricature* qu'il a créée et qui ne semble pas, malgré toutes les abracadabrantes boutades intellectuelles qu'il y a déversées pendant longtemps, avoir jamais pris le chemin retentissant du grand public; tout autre que cet ingénu producteur — qui ne paraît point accorder de valeur à ce qu'il fait — aurait réuni en volume les plus réussies de ces charges et parodies, qui pourraient constituer un fort curieux livre sur l'époque de l'évolution naturaliste; mais Robida est le Juif errant sans ambition,de la plume et du crayon; il va toujours de l'avant et ne s'attarde jamais à revoir son œuvre qu'il agrandit sans cesse avec une méthode volontaire qui n'accorde que peu de temps à l'incubation de l'idée créatrice.

C'est l'esprit le plus sain, le plus clair, le moins torturé qui soit; chez lui la fécondation cérébrale est extraordinairement hâtive; il vibre à une idée qui passe ou qu'on lui soumet, il la développe aussitôt avec tout ce que son imagination merveilleuse et multiplicatrice lui suggère, et presque à l'instant l'œuvre est ébauchée et déjà terminée.

Decaux, qui est un éditeur très intuitif et qui, bien que Normand, n'est pas exclusivement homme d'affaires, Decaux ne lâcha pas Robida et se dévoua à ce talent flamboyant comme le gothique; il publia successivement six grands volumes de son auteur favori, à savoir : *Les Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul, la Grande Mascarade*

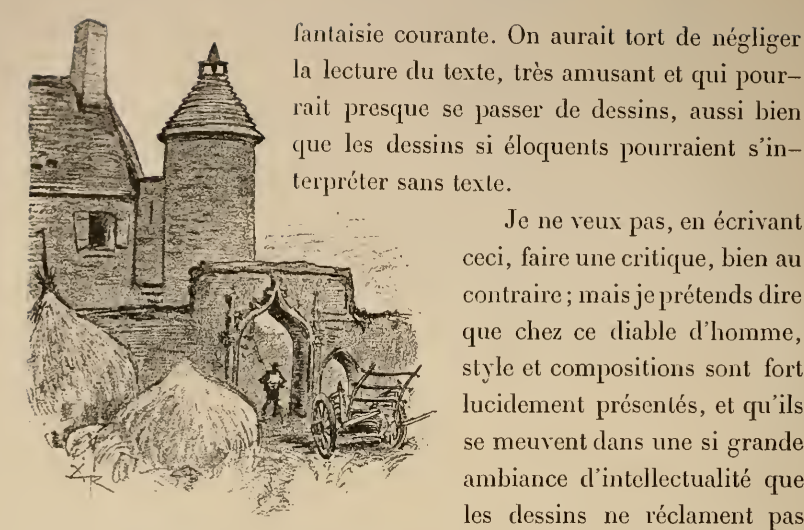
parisienne, la Tour enchantée, le Voyage de M. Dumollet, le Vingtième siècle et la Guerre au XXe *siècle.*

Toutes ces publications eurent un vif succès et consolidèrent la réputation de Robida; le public commença à apprécier cette littérature d'illustrateur et cette illustration si éminemment littéraire; comment n'eût-il pas été séduit, amusé, dilaté, secoué par le comique des étourdissantes aventures de Saturnin Farandoul, livre d'une fantaisie épique qui est la plus étourdissante parodie des Voyages romanesques de Jules Verne? — *La Grande Mascarade parisienne* méritait également l'attention et l'estime des lecteurs; c'était le défilé aristophanesque des viveurs du jour, des vieux-jeunes forçats du plaisir et aussi la représentation en trente-six décors du pauvre guignol mondain où le mari, la femme, l'amant, la maîtresse jouent éternellement les mêmes rôles de polichinelles et de pierrots pitoyables et navrants.


CAISSE
DYNAMITE
DYNAMITE
IDEAL
TRADITION
HISTOIRE
CHANTIER
De Demolitions
Le déblaiement de l'ancien Monde
Le vieil IDÉAL empaillé & remisé au Museum avec autres antiqu[ités]

Cependant ce qui servit de premier clou solide et définitif pour accrocher la renommée de l'excellent Robida, ce fut *le Vingtième siècle,* ouvrage considérable et qui paraît synthétiser toutes les rares qualités d'invention, de recherche, d'érudition, toutes les connaissances générales, enfin tout l'amour de l'au-delà de ce maître fantaisiste. Ce livre du *Vingtième siècle* est absolument typique; il réalise presque la perfection dans le concept de l'âge futur, il tient à la fois du féerique et du possible basé sur la science, il est hallucinant, idéal, chimérique, divagatoire, utopiste et en même temps raisonnable, systématique, créateur et, dans le sens exact du mot, génial, c'est-à-dire doué de toutes les combinaisons que l'esprit humain peut prévoir, déduire et organiser sur des bases incertaines.

De tous les ouvrages écrits dans ce que je nommerai *la Littérature futuriste,* celui-ci est le plus étrange et le plus rationnel; il est loin des opinions de Sébastien Mercier, loin des prévisions des anciens encyclopédistes; mais quelle fécondité d'aperçus, quelle fertilité de découvertes et comme il vit bien dans nos yeux, ce siècle de demain, aujourd'hui si proche et que Robida nous présente scientifiquement hérissé d'appareils guerriers, de ballons dirigeables, de moyens de locomotion sous terre, sur mer et dans l'air! — Chacun se souvient encore des brillantes compositions qui traversent ce livre si bien composé et si logiquement déduit, en dépit de sa



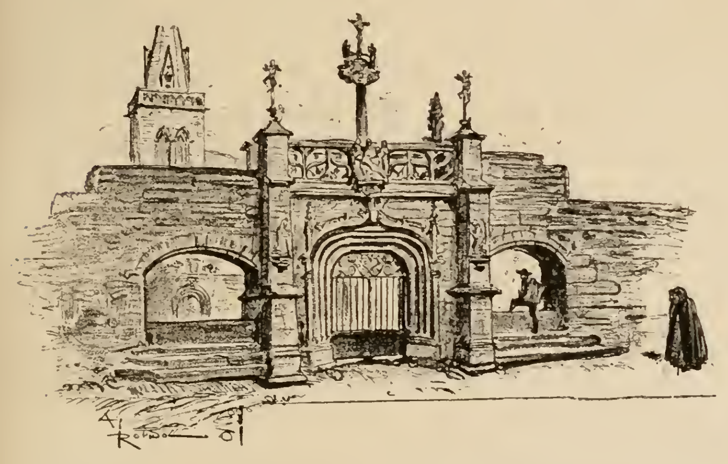
fantaisie courante. On aurait tort de négliger la lecture du texte, très amusant et qui pourrait presque se passer de dessins, aussi bien que les dessins si éloquents pourraient s'interpréter sans texte.

Je ne veux pas, en écrivant ceci, faire une critique, bien au contraire ; mais je prétends dire que chez ce diable d'homme, style et compositions sont fort lucidement présentés, et qu'ils se meuvent dans une si grande ambiance d'intellectualité que les dessins ne réclament pas davantage de légendes que le texte n'aspire à des illustrations.

Si le proverbe « on ne prête qu'aux riches » est exact au pied de la lettre, il est archi-faux en art ; — on refuse tout aux riches qui ont une surabondance cérébrale et une trop grande facilité pratique ; on les veut parquer dans une spécialité et on leur met la camisole de force d'un genre de talent dont il est convenu qu'ils ne doivent pas s'échapper.

Robida a été étiqueté *caricaturiste* par l'opinion et on semble ignorer à plaisir ses talents de paysagiste pittoresque, d'écrivain élégant, de lithographe rénovateur, d'artiste omniscient et universel en un mot. — Le public a besoin d'une classification unique, clichée définitivement et qui ne gêne pas son entendement. — Le *Caricaturiste Robida :* tel a été le cliché adopté ; je n'essaierai pas d'en mobiliser le caractère, ni d'en refondre l'expression, — on ne lutte ni mieux, ni plus victorieusement avec les partis pris de l'opinion catalogueuse d'homme qu'avec la légende — la vérité est toujours trop longue à essuyer lorsqu'on la sort tout humide et lumineuse de son puits.

Comme romancier, quelque peu divorcé d'avec l'illustrateur, Robida a néanmoins publié de très bons livres qui se sont gentiment vendus par les soins de la Librairie illustrée. Parmi ceux-ci, je citerai : *La Vie en rose, le Vrai sexe faible, la Peine de cœur d'Adrien Fondeuille, la Part du hasard,* roman qui encadre de curieux souvenirs du Siège et de la



Commune, et enfin : *la Tribu Salée,* dont l'action se passe parmi les paludiers du bourg de Batz.

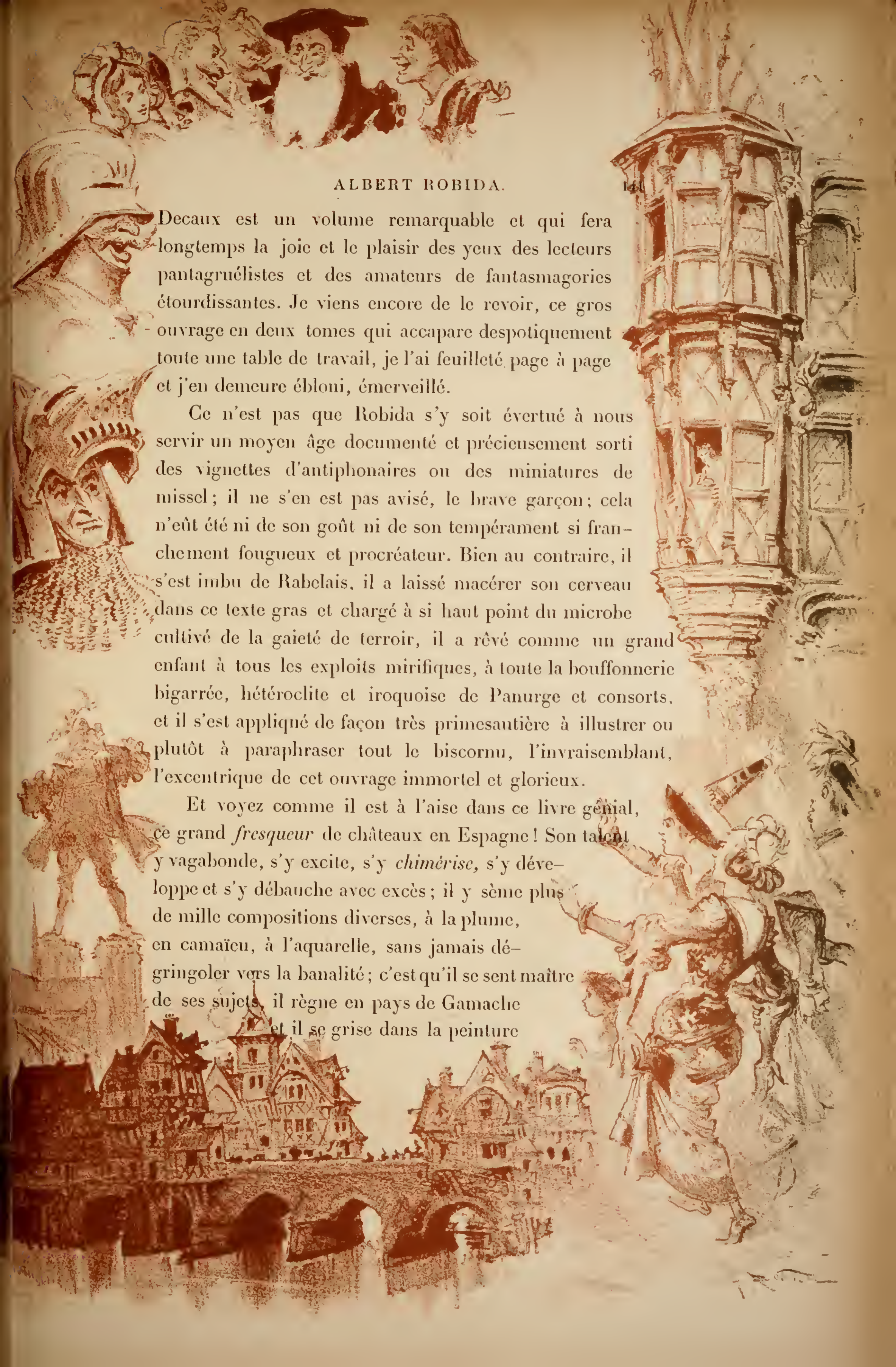
D'autre part, je ne dois pas oublier : *Le* XIXe *siècle,* suite de douze nouvelles sur différentes époques du siècle, et qui est un résumé très curieux et pittoresque des plus amusantes périodes de ce siècle si prodigieusement chargé d'événements; puis aussi *le Portefeuille d'un très vieux garçon,* livre vraiment original qui se trouve être cartonné en forme de portefeuille, et qui contient différents papiers oubliés dans les poches d'un viveur, tels que billets d'amour, factures de fournisseurs, protêts, notes de restaurant, testament, etc. Je mentionnerai enfin parmi les petits livres in-18 : *Mesdames nos aïeules,* sorte de panorama des modes féminines depuis le XVe siècle jusqu'à l'heure actuelle et dans lequel auteur et

illustrateur rivalisent d'esprit et d'érudition, de gaieté de plume ou de crayon pour mobiliser à nos yeux tout le contingent des femmes des cinq derniers siècles.

Une telle production ne laisse pas de surprendre, d'autant que l'œuvre est le plus souvent double et que, à côté du grand souci qu'il y a à mettre sur pied un livre de plusieurs centaines de pages, le tracas s'augmente à l'illustrer lorsqu'il s'agit de présider au mariage des dessins et du texte qui doit les serrer et envelopper amoureusement. Mais Robida est né créateur ; il doit posséder dans les signes de sa destinée la signature de Jupiter et celle de Mercure, car il est imperturbablement actif et olympien et je n'ai point fini de le bibliographier : il me reste à parler de son monument principal d'illustrateur ; je veux désigner le *Rabelais*, et aussi ne pas omettre une édition en trois volumes in-8° des *Cent nouvelles nouvelles,* avec environ trois cents extraordinaires compositions diverses de haute saveur.

L'illustration du *Rabelais* est un morceau considérable de l'œuvre de Robida, car, après Gustave Doré, il y avait une certaine crânerie pour un artiste à se mesurer avec Pantagruel, Panurge et Gargantua dans un format pour le moins presque aussi grand que celui de l'édition Garnier frères — c'est-à-dire en deux gros tomes in-4° de 500 pages chacun.

A vrai dire, et sans vouloir établir de comparaison entre Doré et son successeur, le *Rabelais* publié par



Decaux est un volume remarquable et qui fera longtemps la joie et le plaisir des yeux des lecteurs pantagruélistes et des amateurs de fantasmagories étourdissantes. Je viens encore de le revoir, ce gros ouvrage en deux tomes qui accapare despotiquement toute une table de travail, je l'ai feuilleté page à page et j'en demeure ébloui, émerveillé.

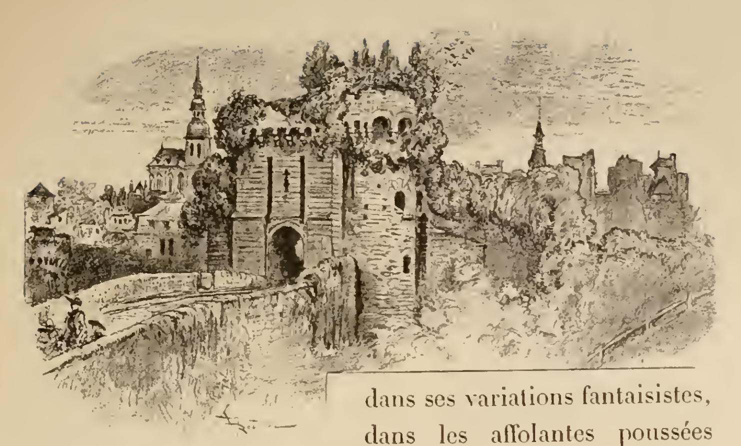
Ce n'est pas que Robida s'y soit évertué à nous servir un moyen âge documenté et précieusement sorti des vignettes d'antiphonaires ou des miniatures de missel ; il ne s'en est pas avisé, le brave garçon ; cela n'eût été ni de son goût ni de son tempérament si franchement fougueux et procréateur. Bien au contraire, il s'est imbu de Rabelais, il a laissé macérer son cerveau dans ce texte gras et chargé à si haut point du microbe cultivé de la gaieté de terroir, il a rêvé comme un grand enfant à tous les exploits mirifiques, à toute la bouffonnerie bigarrée, hétéroclite et iroquoise de Panurge et consorts, et il s'est appliqué de façon très primesautière à illustrer ou plutôt à paraphraser tout le biscornu, l'invraisemblant, l'excentrique de cet ouvrage immortel et glorieux.

Et voyez comme il est à l'aise dans ce livre génial, ce grand *fresqueur* de châteaux en Espagne ! Son talent y vagabonde, s'y excite, s'y *chimérise,* s'y développe et s'y débauche avec excès ; il y sème plus de mille compositions diverses, à la plume, en camaïeu, à l'aquarelle, sans jamais dégringoler vers la banalité ; c'est qu'il se sent maître de ses sujets, il règne en pays de Gamache et il se grise dans la peinture

de ces immenses beuveries, de ces bamboches monstres, de ces libations homériques entre hommes d'armes hérissés de fer et gentes damoiselles aux grâces complaisantes. Aussi, dans les batailles, il excelle à dresser des forêts de piques, à lancer des chevaux crinolinés de fer vers des assauts impossibles, à faire dévaller des armées au fond des précipices et à joncher de cadavres pittoresques les champs ravagés par une action meurtrière. C'est que Robida possède, jusqu'à l'extravagance, l'amour et le sentiment des siècles de la féodalité bardée de cuirasses et coiffée de couvre-chefs multiformes. Il conçoit dans une extraordinaire allure la tenue des preux et la gigantomachie héroïque de cette époque d'où sortit la chanson de Roland; Robida dessine comme Don Quichotte ferraillait, avec ardeur, bravoure, folie et loyauté; il met partout à ses horizons des moulins à vent aux aspects de fiers-à-bras, et en quelque occasion que s'épanche sa verve, elle est sans cesse audacieuse, offensive, mue par une vie d'enfer, ce qui donne à ses dessins une turbulence, un air échevelé et désordonné qui sont d'une inexprimable gaieté.

Quelques personnes à l'esprit morose pourront se dire que le *Rabelais* de Robida tourne à la charge et ne compte que comme une interprétation d'opéra-bouffe; mais cette épopée pantagruélique est-elle autre chose qu'une farce désopilante et n'irait-on pas à l'encontre du bon sens en traitant la décoration artistique de ce livre avec le sérieux, le calme et la froideur qu'on apporterait à illustrer une histoire d'Augustin Thierry? A mon sentiment, ce *Rabelais* est une perfection; dans ses types,





dans ses variations fantaisistes, dans les affolantes poussées des prises de villes, aussi bien que dans la large conception de Gargantua, l'ampleur de Pantagruel et des autres, il exprime une vie surabondante qui donne un nouveau lustre aux grandes pages du curé de Meudon.

En raison de sa vibrance spéciale, Robida eût été désigné pour couvrir de dessins tous les textes héroïques du moyen âge et aussi les romans de cape et d'épée de la période romantique ; je sais qu'il devait publier une grande édition populaire des *Trois Mousquetaires* pour laquelle il a déjà fait nombre de dessins qui, aujourd'hui, dorment dans ses tiroirs. Nous en reproduisons deux ou trois dans ces pages où on les reconnaîtra facilement. Il est regrettable qu'il n'ait pu donner suite à cet aimable projet, car le chef-d'œuvre du père Dumas ne peut être illustré chichement et par places maigrement comptées ; à ce maître écrivain dont la coulée est torrentielle, il faut un illustrateur non moins prodigue et généreux, et le dernier interprète du *Rabelais* nous eût donné de bien amusants personnages dans Athos, Porthos, Aramis, l'incomparable d'Artagnan, la délicate Mme Bonassieux, l'austère Milady et tous les innombrables comparses de ce dramatique ouvrage.

Aujourd'hui Robida a entrepris, du reste, une œuvre

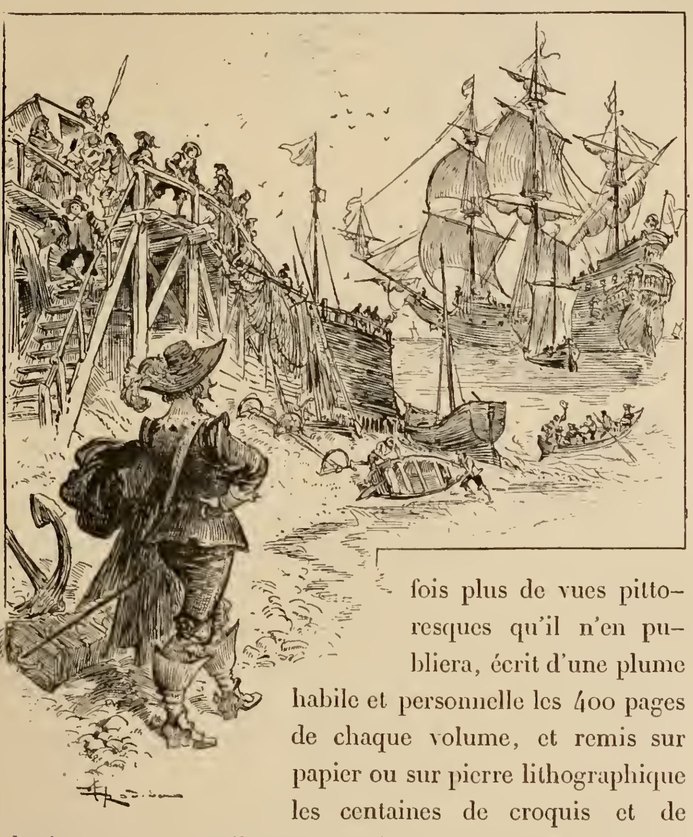
formidable qui accaparerait l'existence entière de tout autre homme ; il a lancé l'épervier de sa fantaisie sur nos provinces, et déjà, d'une main sûre et prompte, il nous a ramené trois volumes énormes sur *la Vieille France,* à savoir : *la Normandie, la Bretagne* et *la Touraine,* trois livres nourris, gavés, bondés d'illustrations vraiment superbes et qui méritent l'intérêt de tous les admirateurs de notre pays si largement doté par la nature et les souvenirs artistiques et historiques.

Le but que se propose celui qu'on eût nommé, il y a trente ans, « le plus fécond de nos auteurs-illustrateurs », le but auquel il rêve d'atteindre est à peu près le même que celui que Charles Nodier et le baron Taylor visèrent jadis en entreprenant ces *Voyages en France* qui n'ont jamais été achevés. Il est probable, sinon certain, que Robida, contrairement à ceux-ci, parviendra à grouper volume par volume toutes nos anciennes provinces. Il y a deux raisons pour cela : d'abord il est jeune et vaillant, comme le héros de la chanson ; puis il est actif, travailleur, sourd au bruit du dehors, ainsi que le moine le plus férocement attelé à nos anciennes chroniques.

Bientôt donc paraîtront : *la Provence,* puis *la Bour-*



gogne, la Gascogne, etc. D'ici cinq ou six ans, cet indémontable bûcheur aura sans doute terminé sa grande promenade, après avoir, sans traces de fatigue, voyagé à pied à travers nos moindres bourgades, noté ses impressions, dessiné vingt



fois plus de vues pittoresques qu'il n'en publiera, écrit d'une plume habile et personnelle les 400 pages de chaque volume, et remis sur papier ou sur pierre lithographique les centaines de croquis et de *dessins poussés* qu'il aura cueillis le long du chemin.

N'est-ce pas invraisemblable! Sans compter qu'un tel travail acharné ne privera pas ce fantaisiste de collaborer à *la Caricature,* à *la Vie Parisienne,* à *l'Art et l'Idée,* ni d'écrire quelques romans verveux et imprévus, d'illustrer des vieux conteurs français, s'il ne fait pas encore davantage.



On le croirait, en réalité, possesseur d'un talisman diabolique qui le mettrait en possibilité d'exécuter électriquement son œuvre tant il fait vite, sûrement et toujours curieusement. Il n'y a pas à dire, les trois volumes publiés récemment sur *la Vieille France* sont surprenants; en ce temps où la photographie inonde et déshonore toutes les publications dites pittoresques, Robida a eu l'esprit et le courage de dessiner d'un crayon libre, indépendant et gai, tout ce qu'il a vu de silhouettable et d'artistique au cours de ses voyages en France. Il n'a esquivé aucune difficulté et, devant les plus belles cathédrales, devant les portails dentelés et encombrés de détails, devant les bas-reliefs, les vitraux, les donjons, les clochers et les vieux palais, il s'est arrêté simplement, avec l'amour du métier, ainsi que les anciens paysagistes de 1830 qui cheminaient lentement avec la passion du motif rencontré de ci de là.

Aussi, ses livres sur la vieille France sont-ils exquis, homogènes et sincèrement faits, depuis la narration jusqu'au moindre détail architectural du plus petit croquis. Ni Méryon, ni Nanteuil, ni Viollet-le-Duc n'eussent été plus consciencieux ni plus emballés par la beauté des sujets. Robida est un paysagiste renforcé, un crayonniste de la vieille école; la ruine dans le paysage hypnotise son œil de visionnaire et il

est susceptible de dévorer à l'aide de ses grandes jambes 25 à 30 kilomètres à seule fin d'aller braquer ses regards de myope sur un site romantiquement décoré de quelques pans de murs à créneaux croulants.

Cette ivresse de la ruine et du grand paysage à motif, cette adoration pour le gothique et les monuments à nobles silhouettes lui viennent sans aucun doute de son origine.

Albert Robida est arrivé au monde pendant la Révolution

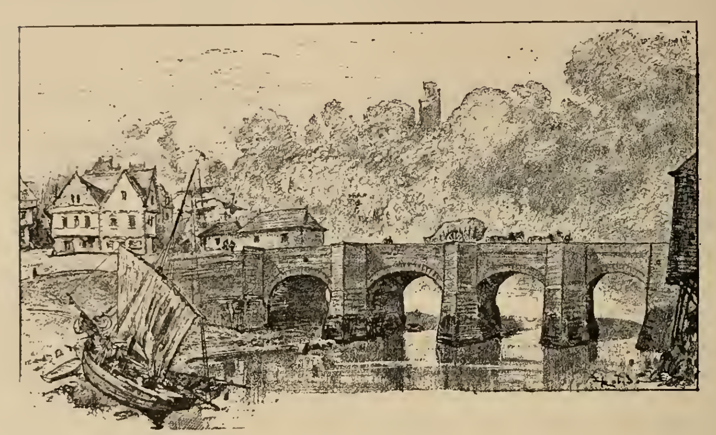


de 1848, à Compiègne ; il est, en quelque sorte, élève du château de Pierrefonds, qu'il a connu superbe et déchiqueté, en pleines ruines magistrales, alors que les tours et les tours, masses blanches et fantômatiques, s'élevant lentement au-dessus de la forêt, hantaient profondément son esprit d'enfant, y fixant une empreinte indélébile. Il vit la restauration froide et maussade de l'édifice, mais rien ne put lui enlever l'image de ce paysage romanesque à la façon d'Anne Radcliffe qu'il avait, pour ainsi dire, tété du regard.

Ses commencements ne paraissaient point, toutefois, s'en ressentir ; à dix-huit ans, il débute comme caricaturiste au *Journal amusant,* puis au *Paris-Caprice ;* il passe la guerre à Paris, oubliant les cruautés du sort pour admirer, sous la tunique du *Moblot,* les belles barricades et les superbes tranchées offrant des bouleversements qui séduisaient sa vision turbulente. En 1871, il est un des fidèles de la *Vie Parisienne,* où son féminisme extravague dans des combi-

naisons de modes dignes des dernières années de Louis XVI. Enfin, vers 1873, il est appelé à Vienne par le journal *Der Floh ;* peu occupé par sa tâche, il voyage en pleine fantaisie et parcourt la Hongrie, transporté de joie à la vue des costumes, des brandebourgs, des sites sauvages du Danube et des splendeurs des magnats en représentation officielle.

Puis, de retour en France, Robida se marie, et ce grand producteur ne résiste pas au plaisir d'accroître hâtivement sa



progéniture ; enfants et filles se succèdent dans son foyer ; en peu d'années il devient le père Gigogne, ou plutôt le père modèle, amoureux du logis, apte à poursuivre son œuvre imperturbablement au milieu du bruit du tambour, des trompettes, des cris et des batailles de tous ses mioches. Retiré à Argenteuil dans une jolie maison située sur un boulevard paisible, il ouvre ses fenêtres sur l'immense parc d'un couvent de religieuses, et, du matin à la vesprée, il n'interrompt son labeur que pour faire quelque vigoureuse promenade hygiénique en compagnie de son voisin le peintre Eugène Courboin, un athlète qui aime faire jouir ses muscles en les surmenant démesurément.

La biographie de cet homme heureux peut tenir dans

ces quelques lignes; mais la place me paraît courte pour énumérer les diverses lumières de son talent à facettes et la profonde résonance de cette nature d'artiste qui saisit, développe, exécute une idée, pour peu qu'elle soit originale, avec une maestria et une ampleur d'imagination tout à fait inconcevables. Rien ne lui est étranger dans le domaine des procédés de rendu et d'expression du dessin; du jour où il s'est livré à la lithographie, il s'y est donné corps et âme, il a communié avec la pierre, dont il a senti toute l'excellence des grains, le moelleux et l'enveloppement gras du contour, la valeur des tons et des demi-tons; plus tard, il a pensé tâter de l'eau-forte, et aussitôt il a connu mieux que les professionnels la cuisine amusante et subtile des cuivres.

Rien ne l'émeut ni ne l'étonne. En art, il est *omnipare*, il s'assimile tout et produit de toutes manières; mais, en dépit de ce protéisme surprenant, en une époque de cabotinage effronté, où les modestes ont tort, Albert Robida, humble, effacé, doux et presque timide, n'agite jamais la cloche de la réclame : il reste, pour les rares amis qui le connaissent, comme le parangon de l'artiste profondément sincère qui, tout en vivant de son talent, ne veut connaître d'autre joie que de l'exercer dans la paix de la famille et le bonheur des siens.

OCTAVE UZANNE.





L'ART DE L'HABILLEMENT

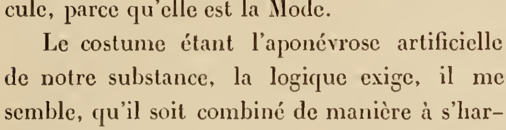
IDÉES EN FAVEUR D'UN COSTUME MASCULIN MODERNE
CONFORME A L'ESTHÉTIQUE



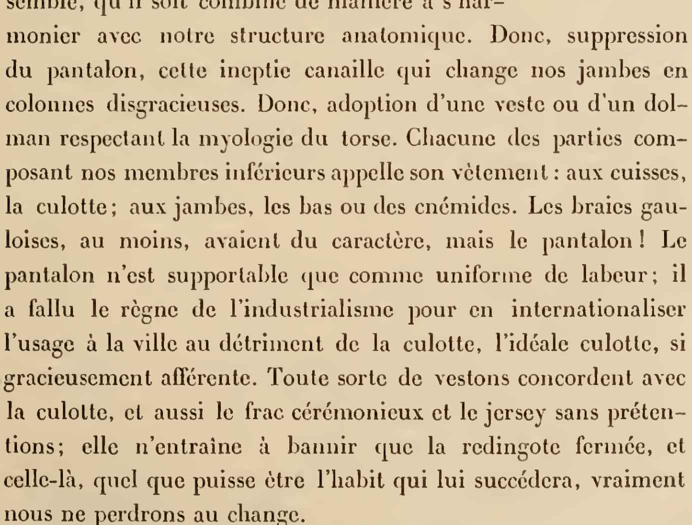
ses transformations protéennes, le costume féminin n'a fait que gagner; de nos jours, il répond charmantement à la plastique de la femme moderne, il en souligne la joliesse, il en évoque le troublant. Au contraire, les métamorphoses subies par le costume masculin depuis la Révolution ont amené un gentleman à ressembler à son cocher. Égalitarisme paradoxal que n'excuse même point la tendance utilitaire; l'accoutrement actuel n'est pas commode, il n'est que laid. Ne serait-il pas temps de réagir contre le *boulevardisme?* de créer une vêture de prestige et d'élégance vraie, une vêture qui ne soit pas un solécisme décoratif?

Pourquoi sourire? ô lecteur dilettante; ne rêves-tu point d'habiter en quelque architecture non banale et point *déjà vue?* En quoi plus illogique le vouloir d'une mise sans ressemblance avec la livrée des philodoxes? Il ne s'agit point d'inciter quelques

oisifs à renouveler les *muscadins* ou les *jeune-france;* ce qui va suivre n'est point un appel à la coquetterie ou au besoin de pose de certains, mais aux sentiments esthétiques des gens de goût. Parce que nous sommes plus avancés que nos pères en sciences naturelles et exactes, parce que nous avons changé les noms des choses, nous nous croyons civilisés. Présomptueux! Des civilisés se reconnaissent à l'art qu'ils déploient dans l'arrangement de leur vie intime et publique, de leur intérieur et de leur extérieur. En cela, que ne nous reste-t-il pas à apprendre! La plaisante qualité qu'ont pour railler le *yankeesme* ceux qui n'osent ni ne savent s'habiller sans l'exemple d'autrui, ceux qui s'esclavagisent à la mode, même ridicule, parce qu'elle est la Mode.



Le costume étant l'aponévrose artificielle de notre substance, la logique exige, il me semble, qu'il soit combiné de manière à s'harmonier avec notre structure anatomique. Donc, suppression du pantalon, cette ineptie canaille qui change nos jambes en colonnes disgracieuses. Donc, adoption d'une veste ou d'un dolman respectant la myologie du torse. Chacune des parties composant nos membres inférieurs appelle son vêtement : aux cuisses, la culotte; aux jambes, les bas ou des cnémides. Les braies gauloises, au moins, avaient du caractère, mais le pantalon! Le pantalon n'est supportable que comme uniforme de labeur; il a fallu le règne de l'industrialisme pour en internationaliser l'usage à la ville au détriment de la culotte, l'idéale culotte, si gracieusement afférente. Toute sorte de vestons concordent avec la culotte, et aussi le frac cérémonieux et le jersey sans prétentions; elle n'entraîne à bannir que la redingote fermée, et celle-là, quel que puisse être l'habit qui lui succédera, vraiment nous ne perdrons au change.



Le gilet, trop négligé, mérite une particulière estime; il est la seule pièce du costume permettant l'exhibition d'une étoffe somptueuse ou chatoyante, et à quelle variété de coupes ne se prête-t-il pas? Gilet pourpoint, tricot ou cotte de mailles, gilet

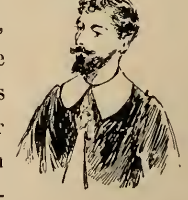
cuirassant de brocart ou enserrant de soie, ou blousant de surah, gilet corset, gilet plastron, lamé d'or ou d'argent, chamarré de vives couleurs ou brodé d'animaux héraldiques. Pour remplacer



le pardessus, qui incarcère les bras et paralyse les gestes, et le mac-farlane sans caractère, je propose un manteau fauteur d'une au moins vague draperie, un manteau façon toge ou chlamyde, et quelque cape-pèlerine, quelque mantelet désinvolte. Enfin, à tous ceux aimant la simplicité grandiose, la gravité majestueuse, je recommande la robe, la robe droite, aux longs plis rythmiques, la robe doctissime et si fresque en honneur au siècle du Dante.

Élisez la nuance de vos costumes en rapport avec l'effet dominant de chaque saison : délicate, indécise, opaline au printemps; radieuse, photogénique, clangorante en été; opulente, glorieuse, puis languide et passée en automne; mystérieuse, mourante, éteinte en hiver. Subordonnez à l'âge l'intensité de la teinte; partant du lumineux, apanage de l'adolescence, l'individu doit s'élever au coloré en raison de son degré de robustesse et descendre jusqu'au sombre, à mesure qu'il vieillit, la gamme des incolores. Ainsi d'ailleurs opèrent les Parisiennes, et depuis belle lurette, guidées par leurs seules intuitions.

La tenue d'apparat s'harmonise par les complémentaires, et par les analogues celle qu'on veut discrète. Que celui qui préfère à une sévère dominante l'amalgame de tons divers en combine les *valeurs* scrupuleusement, un costume est une orchestration où rien ne doit détonner. De préférence, adopter les teintes unies ou si rayées — assez finement pour causer mélange optique. Une proscription s'affère, celle des affreux quadrillés, qui donnent au plus beau drap l'apparence d'une couverture d'écurie.



Le col carcan de nos chemises s'allierait mal au vêtement que nous esquissons; les collerettes tuyautées et les cravates de

dentelles manquent de virilisme; j'opine pour le col rabattu et large, le linge décoratise d'autant plus artistement que simple de coupe et précieux de matière. Fastuosez, solennelisez à votre gré la tenue de gala, mais que celle de ville reste modeste et sobre. Satisfaites vos goûts du capricieux ou du rare en la tenue du *home;* celle-ci, qui autorise la plus débridée fantaisie, il est bon de la régler d'après le tempérament plutôt que d'après le genre d'occupations. La culotte-maillot et le jersey, la culotte bouffante et la vareuse me paraissent indiqués pour l'actif; au méditatif, à l'indolent, au rêveur, la robe, la robe polymorphe aux ornements les plus variés.

Considérez qu'il est possible de revenir à la culotte et à la robe sans singer le passé; si l'une et l'autre congruent trop bien à sa destination pour qu'on songe à transformer leur coupe, n'y a-t-il pas leur accompagnement à inventer? Ah! si les artistes se désenbourgeoisaient! s'ils condescendaient à se départir d'un injuste dédain, à comprendre que l'art ne gît point en un genre! Eh! un costume révèle à lui seul une civilisation. En quoi dérogerait-il celui qui donnerait du style à quelque justaucorps? Celui qui créerait la forme d'un chapeau ou manifesterait de l'imagination dans le dessin d'une cravate? Toujours se plaindre du béotisme ambiant sans jamais proposer une réforme prête à supposer qu'on n'a pas soi-même échappé à la contagion qu'on signale. Que ne présentent-ils, nos dénigreurs du vulgarisme, que ne présentent-ils des modèles nouveaux aux hommes de ce temps? peut-être ceux-ci ne sont-ils pas plus mal doués esthétiquement que leurs ancêtres; qui peut savoir? puisqu'on ne tente même pas l'éveil de leur vénusté.

Un merveilleux instinct apprend aux dames l'essentiel; n'ont-elles pas, petites filles de M. Jourdain, appliqué, bien avant Chevreul, les lois de l'harmonie chromatique? Cependant, comme l'instinct n'est pas le goût et que le couturier n'en tient

pas lieu toujours, je me permettrai quelques conseils. Qu'elles se défient du paragogisme, des appogiatures, des surcharges qui alourdissent sans décorer; du nombre des volants, ruchés et coquillés, des dentelles et des guipures ne dépend point l'aloi d'une parure; superfétation n'est point luxe, la grâce s'obtient plutôt par des lignes élémentaires, des rythmes peu compliqués. A la femme moderne, dont le type de pulchritude est élancé et gracile, il faut le corsage dépassant peu les hanches ou le manteau poducéen. La robe collante lui sied entre toutes. La redingote ne manque pas de noblesse, mais combien plus décoratif le mantelet, surtout orné de manches amples, — ailes d'oiseau quand le vent souffle! Quant à la tunique, elle ne s'accorde vraiment qu'avec le négligé.

On menace nos contemporaines d'une réédition du costume empire; qu'elles la rejettent, tout l'art de cette époque est haïssable. Le costume empire, traduit du grec par David, ne répond en rien à la plastique de la Française. En vain le modifiera-t-on; le corsage ceinturant sous les pectoraux appelle le péplos et ne peut convenir qu'à la femme ignorant le corset et sachant se draper, bel art perdu que la vie moderne se prête mal à remettre en honneur. Enfin, contre une tendance déplorable qui s'accuse de plus en plus, la masculinisation du costume, contre cette hérésie esthétique, il affiert de prêcher croisade. J'en appelle aux élégantes de race, le premier devoir de la femme est de rester femme. Laissez donc ce qui désexualise aux pédantes qui collectionnent des bonnets de docteur dans leurs cartons à chapeau.

Les personnes qui croient en l'occulte choisiront, en tenant compte des indications précitées, la teinte correspondant à l'astre dont elles désirent s'attirer l'influence. Et comme les messieurs ne peuvent arborer que quelques-unes de ces teintes, le noir (Saturne), les bleus (la

Lune), les gris (Mercure), et, seulement lorsqu'ils sont jeunes, les bleus verdâtres (Vénus) ; comme, d'autre part, la force d'attraction de la teinte croît en raison de son intensité, je les engage à réserver pour leurs dessous les teintes mal idoines à l'habit et à la culotte. Un manteau doublé de pourpre attirera suffisamment l'influence de Jupiter, un veston doublé de rouge orangé, celle de Mars ; du linge safran, un gilet de drap d'or, celle du Soleil. Certains occultistes de jadis craignaient l'abus du vert, pour des raisons qu'il vaut mieux ne pas exotériser quant à présent ; j'ignore si l'expérimentation a contrôlé leur dire.

Ne taxez pas de *chienlisme* ce qui ne prête qu'au décoratif. On peut être très cabotin sous la lévite du quaker et fort excentrique, voyez les rastaquouères et tant de parvenus, en complet de chez le bon faiseur. Le vrai dandy, *homo non inurbanus,* quelle que soit sa mise, ne provoque pas l'attention ; il ne se ségrège que par le tact parfait avec lequel il assemble les pièces de son costume, l'aisance avec laquelle il le porte. On ne saurait trop prendre l'habitude de se toiletter avec soin, la vêture est l'indice du degré de culture psychique de l'individu ; qui l'harmonise n'est pas loin d'harmoniser sa vie, qui la néglige se néglige.

Alphonse Germain.

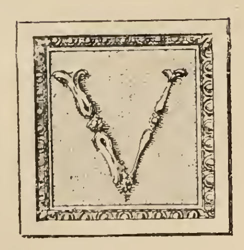




A L'ISSUE D'AOUT

GLANES D'UN BIBLIOGRAPHE AUX CHAMPS





ACANCES et pénurie sont deux termes bien près d'être synonymes. C'est l'avis du savetier

Que l'on ruine en fêtes.

C'est aussi l'avis du chroniqueur bibliographe, que les éditeurs, répandus dans les stations balnéaires et thermales, laissent le bec dans l'eau. Vatel sans marée, le malheureux se démène autour de ses casseroles vides, d'où il lui faut faire sortir, en dépit de tout, la cuisine périodiquement obligatoire. A défaut du rôti, il s'embrocherait lui-même, s'il ne se rappelait le principe moliéresque : l'art est de faire bonne chère avec peu d'argent. Bonne chère ? Il se peut que l'art lui

manque comme le reste, et qu'il n'y réussisse point. En tout cas, il ne dépensera que ce qu'il a, sans faire danser l'anse du panier.

Voici, tout d'abord, un hors-d'œuvre exquis : *le Miroir*, pantomime, par René Maizeroy (Paul Ollendorff, petit in-4°), avec des dessins de Steinlen et une « conférencemime », écrite, pour servir de préface, par Jean Richepin, sur « la Gloire du Geste » ; le tout enveloppé d'une couverture éclatante, légère et charmante, de Chéret. Le thème développé par M. Maizeroy — Pierrot se faisant aimer d'une bergère, qui le reconnaît et l'aime encore après qu'elle est devenue princesse — est frais, joli et spirituellement brodé d'aimables détails. La « Conférencemime », recueillie des mains et de la bouche de Pierrot par son ami chaud et admirateur fervent, Richepin, est ce qu'elle doit être, la glorification enthousiaste de la pantomime, cet art primordial et éternel, qui peint tout et résume tout, si supérieur au verbe que l'éclat et la sonorité des paroles dont le maître écrivain l'interprète ne font que prouver combien, pour comprendre et apprécier l'éloquence du geste, il est absolument nécessaire de la *voir*.

Un morceau plus résistant, que j'appellerais une entrée savoureuse et délicate, s'il convenait de prolonger ces métaphores culinaires, sort de la même officine éditoriale (Ollendorff), sous ce titre : *le Journal de Mlle de Sommers,* par M. Charles de Berkeley. Une jeune fille qui, en présence d'un homme plus âgé qu'elle et supérieur à son entourage, commence par l'antipathie et finit par l'amour, cela n'a rien de bien neuf, il est vrai. Si l'auteur pouvait prétendre avoir fait des découvertes dans le monde passionnel, ce serait plutôt l'amour fraternel, tel que le ressent cet homme pour sa jeune sœur, Marguerite, et tel que celle-ci le lui rend, qui offrirait le caractère de la nouveauté. Je ne connais pas de livre où ce sentiment, dans des circonstances analogues, soit porté à une intensité telle, ni étudié de si près. Cela va jusqu'à l'extrémité de la passion, c'est-à-dire fort loin au delà de la raison. Lorsque M. de Lostange se tue parce que sa sœur vient de mourir, on n'est pas convaincu qu'il n'ait plus

rien à aimer dans la vie, et on lui en veut de faire sciemment, par un entêtement farouche à une résolution arrêtée longtemps d'avance, une nouvelle et plus touchante victime, en s'immolant. M[lle] de Sommers, en effet, ne survit à la perte du bonheur entrevu que pour entrer au couvent et s'y éteindre, consommée de regrets sans espoir. Le livre vaut surtout par le développement des caractères et la peinture, savamment naïve, de la vie physique et morale dans une riche famille de la noblesse provinciale en cette fin de siècle. Les personnages épisodiques, la gouvernante anglaise, le commandant Paumier et sa sœur, d'autres encore, sont traités avec le même soin et la même connaissance du cœur, malgré les différences d'éducation et de milieu. D'un bout à l'autre ce livre est un appel à ce qu'il y a de bon et de généreux dans notre nature ; les héros et les héroïnes y sont héroïques, simplement, mais non pas spontanément : ils ont un idéal, et ils se travaillent, non sans efforts et douleurs, pour y atteindre. Le style du journal de M[lle] de Sommers, teinté d'un archaïsme qui sent son aristocrate, a les grandes qualités de notre langue : une clarté qui n'exclut ni la finesse des aperçus, ni la subtilité de l'analyse ; une limpidité qui ne se trouble ni dans les profondeurs de la pensée ni dans les complexités du sentiment ; un esprit mondain et gracieux qui s'allie sans peine à la franchise et à la force. Quelques longueurs, surtout dans les chapitres où le frère expose le système d'éducation qu'il adopta pour Marguerite, ne suffisent pas à interrompre l'intérêt de cet ouvrage, où l'auteur n'a fait jouer que les ressorts auxquels obéissent les cœurs honnêtes et bons.

C'est l'amour maternel, tard éveillé, pour l'enfant illégitime, et les complications qu'il amène dans la famille régulière et légale, que M. Théodore Cahu étudie dans *Un cœur de père* (Ollendorff). Le père adoptif et l'enfant naturelle — celle-ci surtout — sont les deux personnages intéressants du livre. Le vrai père, qui, vraisemblablement, n'aurait jamais aimé la fille de sa maîtresse s'il avait aimé sa femme et son fils, qui tue celui-ci pour l'empêcher d'assassiner celle-là, et qui se tue lui-même, lorsque la jeune fille, refusant de rester plus longtemps dans

cette famille tragique, va chercher le calme et le bonheur auprès des fermiers qui furent les amis de son père adoptif, nous étonne parfois, mais, bien qu'il ait de belles parties, ne nous émeut guère. Les intrigues qui se nouent autour de Jeanne, toutes inspirées par l'amour de l'argent ou l'égoïsme des désirs sexuels, sont odieuses et répugnantes. Il ne me semble pas que les qualités du style et de l'observation soient de nature à mitiger cette impression déplaisante. En somme, le nouveau roman de M. Théodore Cahu me fait songer avec regrets à tant de récits militaires, si gais et lestement troussés, que signait naguère Théo-Critt.

Le « roman parisien » intitulé *Peau de Satin,* par M. Paul Ponsolle (Albert Savine), est précédé de quelques pages où l'auteur nous avertit que « la liquidation du réalisme est ouverte » ; qu'il a « mis un peu de cœur et de sentiment, de conscience et de bonne foi » dans une histoire vraie, et qu'il lui « en a cuit » ; que des « écrivains honnêtes », — dont il est, assurément, — « succèdent à une ruine et bâtissent à neuf », et, finalement, que « ce qui vivra de nous, c'est la goutte de sang qui se sera mêlée à notre encre ». Après cela, je me crois dispensé d'indiquer les machinations viles dans lesquelles un coquin, quelques viveurs et un homme au cœur brave et bon, mais au caractère imbécile, enveloppent l'honneur d'une femme pure et charmante, et de dire comment l'homme au cœur brave et bon, ayant expié le crime de sa faiblesse, trouve le pardon dans les bras de celle qu'il a tant offensée sans cesser de l'aimer jamais : je ne doute pas, en effet, que quantité de lecteurs ne soient curieux de chercher la goutte de sang qui ne peut manquer de vivre dans ce bâtiment neuf.

Corallé, troisième et dernier volume des œuvres de Mme Guzman (Clara Goguet), publiées par l'éditeur Savine, est un tableau animé de la vie créole à Saint-Domingue, au moment où les noirs se soulevèrent et détruisirent cette belle et riche colonie française. Un amour, naïf et jeune, se mêle à la peinture des mœurs, aux descriptions des beautés naturelles et aux scènes de violence et de mort. Il se dégage de ce livre un charme exo-

tique et suranné, comparable à ces odeurs, si douces et si pénétrantes, qui montent parfois au cerveau quand on remue d'anciens vêtements de femme ou qu'on ouvre des tiroirs longtemps fermés. On y trouve en outre des données très positives sur l'état de la colonie lors des troubles, et des renseignements précieux pour l'histoire physiologique et morale de la race nègre.

Une étude ethnologique plus complète et d'une importance bien plus directe pour nous au temps présent nous est offerte par Mme M. Polonsky et M. G. Debesse, qui ont traduit *la Vie et les Aventures de Nicanor Zatrapézny,* une des œuvres les plus documentées et les plus suggestives de Chtchédrine (*Pochékhonié d'autrefois;* Albert Savine). Tout en retraçant le tableau peu flatteur des mœurs de la moyenne noblesse russe avant l'émancipation, l'auteur a soin de rappeler que, pour grand que soit le changement opéré dans l'état social par cet acte mémorable, les mœurs sont restées en bien des points les mêmes et que les relations de noble à paysan sont loin d'avoir été radicalement transformées, comme on le pourrait croire. La corruption administrative et judiciaire à tous les degrés, l'exploitation impitoyable des classes laborieuses par les propriétaires terriens. l'avilissement général des consciences dans la poursuite forcenée de l'argent, voilà ce que Chtchédrine montre à chaque page de ce livre inquiétant. Mais sous cette croûte pourrie coulent des eaux profondes, auxquelles il ne faut que de la lumière pour les rendre claires et les purifier.

Ce n'est pas la clarté qui manque aux histoires gauloises d'Armand Silvestre; leurs plaisanteries salées, fumées et parfumées sont de celles que tout bon bourgeois se sent monter à l'esprit en se frappant le ventre. Il sait leur donner, en outre d'une verve endiablée, un tour littéraire très personnel, si personnel qu'il est bien difficile, en lisant un de ses contes nouveaux, de ne pas se rappeler quelqu'un de ses contes anciens, déjà lus. L'heureux homme! il les met tous en volumes, et, après avoir fait, pour une bonne part, le succès du journal qui les publie, ils sont encore feuilletés par toute sorte de doigts, gros ou menus,

roses ou bistres, qui se mêlent et se caressent sur leurs pages, tandis que les yeux se rencontrent à la fin de chaque aventure amoureusement drôlatique et que les bouches se baisent en riant des dessins dont Clérice assaisonne la prose, déjà joliment relevée, du maître conteur (*Contes hilarants;* Librairie illustrée).

Moins hilarante est la *Comédie parisienne* dont J.-L. Forain a rassemblé en un volume (G. Charpentier et E. Fasquelle) les cent actes divers, tels qu'il les a crayonnés dans le monde des filles, de ceux qui s'en amusent et de ceux qui en vivent. A vrai dire, ses dessins perdent singulièrement à la reproduction réduite et souvent mal venue sur le papier « véliné » d'un in-18. La hardiesse et l'esprit du coup de crayon, le détail drôle des physionomies, l'illusion fuyante des fonds légèrement, mais nettement indiqués, tout cela disparaît la plupart du temps, pour ne laisser qu'un zinc plat, brouillé, veule et sale, où la légende, si ironiquement amère dans sa modernité sceptique, a quelque peine à s'accrocher juste. Forain méritait autre chose : comme ceux de Daumier, de Granville et de Gavarni, son œuvre vaut bien le format d'album. Aucun d'eux n'a mieux vu ni mieux rendu que lui — ce qu'il a vu, s'entend. Rien ne dépasse, par exemple, en acuité d'observation, ce dessin où le monsieur, la cigarette à la bouche, le chapeau sur la tête et le stick à la main gauche qui se plonge à moitié dans la poche du veston, se prépare à partir, tandis que la femme, encore déshabillée et assise sur le rebord du lit, lui demande : « Où allez-vous à présent? » — « Je vais me coucher », répond l'homme satisfait. Et la pauvre condamnée aux galères du plaisir pousse cette exclamation si navrante et si vraie : « Veinard! »

Le nom de Forain se retrouve, avec ceux de Guillaume, Heidbrinck, Legrand, Steinlen et Willette, dans une publication à la fois amusante, macabre et paradoxale, de l'éditeur H. Simonis Empis : *les Grands enterrements,* par Bazouge (petit in-4°). M. Jules Lemaître y discourt sur la tombe de M. Sarcey, MM. Renan et Naquet sur celle de M. George Ohnet, et M. Edmond de Goncourt sur celle de M. Renan. M. Toutée y est enterré par les avocats, les directeurs de bal public et M. de

Labruyère; les obsèques du comédien Le Bargy, avec discours de Barrès, Jean Coquelin et Claretie fils, et trois oraisons funèbres par MM. Arsène Houssaye, Tony Révillon et « Bisch », glorifiant les vertus de Mme Leprince, terminent la série. On devine ce qui peut se mettre de vérités malignes ou cruelles, d'allusions mordantes, de réflexions bouffonnes et satiriques, dans ce cadre et sous cette forme. Sans y mettre tout, l'auteur (M. Chavassu) a fait bonne mesure, et les dessinateurs l'ont secondé gentiment. Feu Renan, assis sur sa bière et se tordant de rire parce qu'un diable, qui vient de lui plonger sa fourchette dans le ventre, a mal au cœur et vomit dans son chaudron d'enfer, est un Willette bien désopilant; la longue procession de l'enterrement Toutée fourmille de types caractéristiques, sommairement, mais nettement traités par Steinlen. Le Forain de la couverture en couleurs, qui représente un croque-mort bouquinant dans une boîte des quais, a, dans sa drôlerie, je ne sais quoi de mystérieux, et est excellent.

Les conteurs en vers ne sont pas moins, dans la tradition de notre littérature, que les conteurs en prose. M. Robert de Bonnières prend du premier coup un rang élevé au milieu de ceux-là avec ses *Contes à la Reine* (Ollendorff). Ce n'est ni la veine gouailleuse, ni la veine grivoise qui court en ses pages. Il a trouvé son inspiration dans nos vieilles légendes dorées, où les fées, les saints et les saintes, les princes, les princesses et les pages mènent une vie merveilleuse, pleine d'amour, de charité, de jeux folâtres, d'espiègleries charmantes, d'esprit et de gaieté, dans une atmosphère de lumière légère et bleue. Le vers, de huit ou de dix syllabes, se prête, facile, abondant et souple, à toutes les fantaisies du récit, des descriptions et des réflexions que l'humour et la douce philosophie de l'auteur lui suggèrent, chemin faisant. D'ailleurs, nulle pose, nulle grimace ni contorsion; tout est naturel, pur, limpide, comme une eau de roche qui coule sur un lit de sable et de cailloux. C'est grand plaisir que d'y boire en ce pays de poésie, à travers lequel on rencontre si souvent des torrents troubles, des mares fangeuses, et des puits où la boue prouve seule qu'il y a de l'eau.

On jouira d'un plaisir analogue en lisant les poésies de jeunesse — vers rimés à la mode ancienne — que M. Marcel Sérizolles a réunies en un volume (*Sur la mandoline,* 1876-1886 ; Ollendorff). L'auteur a, dit-il, jeté ce volume sur ses vingt ans,

Comme sur un tombeau des roses ;

roses légères, plutôt semblables à des églantines, mais non sans charme, ni parfum.

Avec M. Pierre Devoluy, qui publie à la librairie de l'Art indépendant un recueil de poésies intitulées *Bois ton Sang,* nous entrons en pleine lutte contemporaine ; nous avons devant nous un des pionniers des vastes contrées inconnues de l'Art futur. Dans une préface en prose, où les inversions et les vocables ambitieusement obscurs sont comme des broussailles et des ronces sous une futaie, M. Albert Lantoine présente et explique au lecteur le poète et l'œuvre. De fait, l'un et l'autre ont bon besoin de glose. Lorsqu'il ne mettra plus sa coquetterie à écrire pour les commentateurs, M. Pierre Dévoluy apparaîtra à tous ce qu'il est réellement : un poète à la fois énergique et gracieux, puissant à modeler les formes, fécond en images et riche en couleurs. Mais pourquoi laisser la noix dans sa double coque, ligneuse et verte? La plupart n'ont ni le temps ni le goût de faire comme le singe de Florian qui « vite entre deux cailloux la casse » ; ils préféreront s'en passer plutôt que de l'éplucher dans son brou. Et puis, toutes peines prises, on n'a jamais qu'une noix, fruit assez sec, âcre, et provocateur de toux aux gorges délicates. Tandis que, si elle se brisait par sa propre énergie, elle pousserait une tige et se développerait en un grand arbre couvert de frondaisons reflétant les lueurs du ciel, et plein d'oiseaux. Qu'on me pardonne l'apologue ; je le risque parce que M. Pierre Dévoluy est un de ceux qui sortent le plus volontiers de l'abstrus pour user d'un langage accessible aux foules, dont le poète, dans le grand sens du mot, a toujours été et doit toujours être le porte-parole et le clairon,

L'archiviste de la Comédie française, M. Georges Monval, donne à la Bibliothèque Elzévirienne (E. Plon, Nourrit et Cie)

les *Lettres d'Adrienne Lecouvreur,* réunies pour la première fois et publiées avec notes, étude biographique et documents inédits, tirés des Archives de la Comédie, des minutiers de notaires et des papiers de la Bastille. Le volume est orné du portrait de la grande tragédienne et d'un fac-similé de son écriture. Adrienne Lecouvreur se montre dans sa correspondance telle qu'on la connaît par les rapports de ses contemporains, simple, d'esprit sérieux, sensible, sûre dans ses amitiés, fort éloignée des frivolités et des dissipations.

. . . . actrice admirable,
Par l'esprit, par le cœur également aimable,

comme l'écrivait son vieil ami Ferriol d'Argental. Tout n'est pourtant pas également intéressant ; certains billets ne valent guère la peine d'être rendus publics ; en bien des endroits, la question de sa santé, l'état de ses yeux, sont des sujets sur lesquels Adrienne est un peu prolixe et rabâcheuse ; nombre de lettres restent inexpliquées parce que le nom des personnes auxquelles elles furent adressées n'a pas été découvert. Il n'en est pas moins vrai que M. Monval a été heureusement inspiré en prenant la tragédienne que louèrent Voltaire et Piron pour objet de ses recherches. Une biographie très complète et très documentée, des notes érudites, un appendice curieux ajoutent, grandement à l'attrait et à l'utilité du volume, en même temps qu'ils augmentent notre reconnaissance pour la science et la conscience de l'éditeur.

C'est aussi l'éditeur qu'il faut louer pour le volume que Mme Carette, née Bouvet, et ex-lectrice de l'impératrice Eugénie, ajoute à son « Choix de Mémoires et écrits des femmes françaises », à l'usage des jeunes filles, — ce qui ne signifie point que le public lisant n'y puisse pas trouver de quoi s'instruire et s'intéresser. Les douze volumes des *Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès* offraient à Mme Carette ample matière à choisir et à condenser. Elle a su mettre en un coquet volume (*Madame d'Abrantès,* Ollendorff) ce qu'on voudrait ne pas perdre de ces copieux « Souvenirs historiques sur Napoléon » : les anec-

dotes piquantes, les traits de caractère et de mœurs, les scènes émouvantes, les grands événements qui marquèrent nos triomphes et nos revers, les détails intimes qui donnent tant de saveur aux mémoires, tout cela a été, dans une mesure convenable et discrète, mais sans sécheresse ni pruderie, conservé par Mme Carette. Peut-être pourrait-on se plaindre d'un certain défaut de liaison, de quelque décousu dans l'assemblage des parties qui composent le livre : le fil à lier les fleurs dont est formé ce bouquet est si ténu qu'il semble manquer par places; mais cela ne vaut-il pas mieux, après tout, que de les avoir attachées, comme il arrive souvent, avec une grosse et rugueuse ficelle? Mme Junot, duchesse d'Abrantès, qui apporta dans le régime impérial les grâces et l'esprit de l'ancienne société française, ne pouvait avoir d'abréviateur plus sympathique et plus avisé.

Je ne peux que signaler un étude politico-sociale : *la France de demain,* par « Un Patriote » (Savine). L'auteur, qui ne trouve point tout pour le mieux dans le meilleur des mondes, a, pour les maux qu'il constate, des remèdes absolument efficaces. Mais il en est des maladies sociales comme des maladies individuelles; pas une pour laquelle on n'ait inventé une demi-douzaine de topiques infaillibles, et pas une qui ne continue à faire des ravages : c'est à croire qu'individus et sociétés ont le ferme propos de ne se point guérir.

La collection des articles de critique littéraire laissés par J. Barbey d'Aurevilly, que publie la maison Lemerre sous le titre : *les Œuvres et les Hommes,* vient de s'augmenter d'un volume (in-8°) consacré à la littérature épistolaire. Abailard et Héloïse, Sophie Arnould, Humboldt, Tocqueville et Prosper Mérimée — celui-ci surtout — y fournissent le sujet d'articles qui furent, en leur temps, des actes de bravoure, et qui, aujourd'hui, sont encore bien amusants par la crânerie, la verdeur et la justesse de la critique. C'est plaisir que de voir arracher à ces visages leur faux nez de grands hommes ou de grandes amoureuses. Barbey d'Aurevilly leur laisse, d'ailleurs, ce qui leur appartient, et jauge d'un coup d'œil exact leur âme et leur talent. On l'a accusé de parti pris : si l'on entend par là qu'il juge tout

d'après des principes auxquels il se tient parce qu'il y croit, on ne se trompe pas : son parti est pris. Mais quoi de plus honnête et de plus louable que de s'être, consciencieusement et laborieusement, fait un criterium et d'y rapporter ses jugements? Le point de vue est bien ou mal choisi, les principes vrais ou erronés, le criterium juste ou faux, — voilà ce qui est à discuter, mais non point l'impartialité et la bonne foi de l'homme qui, les croyant inattaquables, se couvre d'eux et les suit.

Je citerai encore, parmi les vingt-trois études, toutes remarquables et dignes d'être conservées, autant pour la franchise et l'originalité du fond que pour l'éclat et la vigueur de la forme, celles qui, à propos de correspondances récemment publiées, traitent de Balzac, de Stendhal, de Lamennais, de Nelson, de Mme Récamier, de Benjamin Constant, de X. Doudan et de Mlle de Condé. Quelque opinion que l'on ait et quelques réserves que l'on puisse faire touchant les principes religieux, politiques et littéraires de Barbey d'Aurevilly, il faut admirer la sagacité, et la netteté de sa critique, aussi bien que son audace à remonter le courant et ses vertus de mousquetaire écrivain.

Il ne conviendrait pas de terminer cette revue bibliographique sans annoncer une entreprise qui sera, je n'en doute pas, féconde pour la bibliographie et, par suite, utile à tous les savants et les lettrés. A l'instigation de Mr. W. A. Copinger et de notre collaborateur et ami, Mr. R. C. Christie, le savant auteur de la biographie de Dolet, il vient de se former à Londres une *Bibliographical Society* dont le triple objet se formule ainsi :

1° L'acquisition de renseignements et de données sur les sujets se rattachant à la bibliographie;

2° Le progrès et l'encouragement des études et recherches bibliographiques;

3° L'impression de la publication de travaux ayant trait à la bibliographie.

Mr. W. A. Copinger a, en outre, proposé que la société se donne la tâche de rédiger un catalogue général de la littérature anglaise, en prenant pour base le catalogue imprimé du *British Museum,* et qu'elle distribue, entre des commissions formées de

ses membres, la compilation de bibliographies spéciales, pour lesquelles on aurait ainsi les meilleurs garanties d'exactitude et de perfection. Les fondateurs espèrent que cette société sera un lien naturel entre les bibliophiles et les bibliographes de tous les pays, qui pourront, par son moyen, communiquer plus facilement entre eux et se prêter un mutuel appui. Le comité provisoire, chargé de rédiger les statuts et règlements de la société en formation et de les proposer à une prochaine assemblée générale des adhérents, est composé de lord Charles Bruce et de MM. R. C. Christie, W. A. Copinger, R. S. Faber, Richard Garnett, J. T. Gilbert, Sidney Lee, J. Y. W. MacAlister, J. H. Slater, H. B. Wheatley, et Charles Welch, avec Mr. Talbot, B. Reed pour secrétaire. C'est ce dernier (4, Fann Street, Londres, E. C.) qui reçoit les adhésions. La souscription est fixée à une guinée, soit 26 fr. 50 environ par an.

Voilà une initiative qu'on ne saurait trop louer, — et il faut croire que les amis des livres en France aideront de tout leur pouvoir l'effort de leurs frères anglais.

B.-H. Gausseron.





LE TRAVAIL INTELLECTUEL

A LA CAMPAGNE

Le château de La Brède et Montesquieu, le château de Montbard et Buffon, Voltaire et Ferney, Jean-Jacques Rousseau et Montmorency, Nohant avec George Sand, Médan avec Zola : noms de lieux et noms d'écrivains sont indissolublement liés. C'est à la campagne, loin des villes, que ces historiens, ces philosophes, ces poètes, ces romanciers ont médité, travaillé, produit. Combien d'autres séjours champêtres sont ainsi associés au souvenir d'auteurs illustres, depuis Tibur jusqu'aux Jardies ! Qu'est-ce à dire, sinon que la retraite, la solitude, le calme des champs, le spectacle de la nature sont de merveilleuses conditions pour la culture du cerveau humain et le parfait épanouissement de ses fleurs ?

Forts de ces grands exemples et de ce beau raisonnement,

Scribbler et Snob fourrent dans une valise une douzaine de chemises à vignettes, deux ou trois vestons de flanelle, et, munis d'un parasol et d'une casquette à cache-nuque, vont passer six semaines à la campagne, « pour travailler en paix ».

D'autres y vont pour se reposer, se rafraîchir le sang brûlé par l'entretien de la machine intellectuelle à son maximum de force et de vitesse, réparer un peu l'usure musculaire et cérébrale d'un travail forcené de dix mois sans trêve, s'infiltrer de l'iode dans la poitrine, du phosphore dans la tête, de l'apaisement dans les nerfs, se mettre l'esprit en jachère, vivre de la vie animale, dans l'honnête satisfaction des sens et le sommeil, aussi complet que possible, de l'intellect.

Scribbler et Snob, braves compagnons, vont à la campagne pour travailler mieux.

Ils ont des cousins et des cousines qui y vont pour boire du lait pur, manger des œufs frais, des légumes succulents, des fruits sans défaut et dans la virginité de leur duvet.

Quelques personnes de la même famille y transportent tout leur linge, afin de lui donner le bénéfice d'une bonne lessive à la cendre et à l'iris.

Ceux des membres de la tribu qui villégiaturent sur la côte ou près d'une rivière connaissent enfin — du moins ils se l'affirment — le goût du poisson *immaquillé*.

Heureuses gens, qui ne s'aperçoivent même pas que, s'il y a un panier de marée gâtée dans le pays, c'est pour eux ; que les femmes, dont c'est l'industrie de blanchir les étrangers pendant la saison, rendent le linge taché, humide et puant ; qu'à la campagne, avec le lait pur on fait du beurre et du fromage, et que ce qui en reste pour les besoins ordinaires des habitants doit suffire encore pour la population flottante des mois d'été, dix ou vingt fois plus nombreuse ; enfin, qu'on ne voit sur le marché local que des légumes médiocres et des fruits piqués.

Quant à l'eau délicieuse, avec laquelle on se dédommagera de tant de bouteilles d'Apollinaris et de Saint-Galmier, elle filtre le plus souvent de marais pestilentiels ou de puits suspects.

Et si l'on revient à Paris avec le germe des fièvres paludéennes ou du typhus, lorsque la maladie se déclare on se dit : « Heureusement que j'ai, pendant deux mois, fait provision de santé là-bas ! C'est ma seule chance d'en réchapper ».

L'illusion féconde habite dans leur sein.

Quels poètes que ces imbéciles !

Scribbler et Snob sont de la même « persuasion » que leurs congénères : le petit-lait étendu d'eau, dont ils déjeunent le matin, est pour eux de la double crème ; c'est en vain que les sardines confites dans le sel depuis quarante-huit heures et dont l'arête est rouge, leur démentent le cri des vendeuses : *A la vive ! à la vive !* les boîtes vides de *lobsters* américains, qui s'accumulent en un coin de la basse-cour de l'hôtel, ne leur inspirent aucun soupçon sur la provenance des mayonnaises de homard offertes à la dégustation de leurs palais ingénus ; en passant leur chemise blanchie au chlore et au soufre, ils s'écrient, les narines extasiées : — Quelle bonne odeur de lavande ! Les œufs conservés de l'hiver dernier leur paraissent délicieux à la coque, les artichauts montés tendres, et les fruits véreux infiniment plus « à point » que ceux de Potel et Chabot.

Ils sont en cela de bonne foi, n'ayant de goûts et d'opinions que les goûts et les opinions des autres, — je dis ceux de leur espèce ; et ces autres-là n'en ayant pas.

Quelques phrases toutes faites — non point par eux, d'ailleurs, mais qui se forment et se répandent pour ainsi dire spontanément, au seul contact des médiocres entre eux et grâce au véhicule d'une presse faite à l'image et à la mesure de leur esprit — leur tiennent lieu, à propos des questions les plus frivoles comme à propos des plus graves, de conscience et de jugement.

Est-il nécessaire de dire que le travail fécond et serein auquel ils sont convaincus qu'ils se livrent est une illusion, comme le reste ?

Snob prend des airs de héron sur une patte, rêve dans le vague, et remet à son retour à la ville le soin de rédiger

le résultat de ses méditations profondes. Elles mûriront, jusqu'à l'hiver.

Scribbler, qui ne serait pas lui s'il ne griffonnait pas, salit pourtant moins de papier qu'à l'ordinaire. Mais quel trésor d'impressions, de sensations, d'observations il amasse, et comme il mettra tout cela en œuvre, dès qu'il sera de loisir !

De loisir, en effet, ils ne le sont ni l'un ni l'autre, et nul ne l'est à la campagne, dans ces conditions.

Sans nous occuper davantage de Scribbler et de Snob, dont le travail n'est jamais si bon que quand il est improductif, je dis que, pour les ouvriers de la pensée, la campagne paralyse presque toujours l'effort intellectuel.

Il y eut, il y a encore, des hommes ardents et tenaces, qui, dans une solitude peuplée de livres, poursuivent la solution des problèmes philosophiques, creusent une question d'histoire, emplissent d'alexandrins les vingt-quatre chants d'un poème épique à faire pâlir d'envie Chapelain et sa *Pucelle*.

Il est des hommes de lettres dont la médiocrité dorée comporte maison de ville et maison des champs, et qui aiment, dans celle-ci, à se recueillir et à composer leurs ouvrages : ils y apportent la liqueur effervescente puisée au bouillonnement de la cuvée parisienne ; rien ne l'y vient troubler : elle se repose, se clarifie, se cristallise, tantôt en charbon, tantôt en diamant.

Plus d'une ville de province, plus d'une résidence isolée compte, parmi ses habitants, des personnes studieuses, à qui ni le talent ni la science ne font défaut, dont les œuvres marquent, et qui assurent en toutes les parties du pays la diffusion intellectuelle, non moins nécessaire que la diffusion de la lumière.

Tous ces gens travaillent, à la campagne : ils y sont chez eux, entourés de leurs instruments et de leurs documents, reliés aux choses extérieures par les voyages, la correspondance, les journaux, les livres nouveaux, au courant du mouvement et des luttes littéraires dont le spectacle les échauffe et les tient en haleine, tandis qu'en fin de compte ils y jouent de loin leur rôle, grand ou petit. Du milieu dans lequel ils vivent à l'aise, grâce à cette si curieuse faculté d'adaptation et d'accommodation

qu'ont les êtres, on peut penser et dire le mal qu'on voudra, pourvu qu'on n'oublie pas que la nacre et les perles sont une sécrétion naturelle à l'huître.

Leur portrait — leur physiologie si vous voulez — ne manquerait pas d'intérêt à esquisser, assurément ; j'avoue la tentation, mais je n'y céderai pas aujourd'hui. Je n'ai affaire qu'aux campagnards d'occasion, aux citadins en vacances, aux gens d'esprit ou de science en « déplacement ».

La plupart glissent en un coin de leur malle quelques volumes de choix, qui méritent d'être lus à tête reposée : d'autres ont un roman à finir, une pièce de théâtre à mettre au point, une de ces besognes depuis longtemps rêvées et toujours différées dans l'encombrement et la hâte exigeante du labeur quotidien. On a un mois, deux mois devant soi, sans rien d'obligatoire à faire, en pleins champs, dans la montagne, sur la plage. Comme il sera facile et bon de lire, de réfléchir, d'annoter, de donner sa forme à l'œuvre conçue ou d'y mettre amoureusement la dernière main !

Il arrive à des journalistes de se charger d'une ou deux chroniques de plus par semaine, pendant leur villégiature, pour occuper leur temps.

Comment ne se rendent-ils pas compte, même après expérience, que le temps à la campagne est entièrement pris, et plus tyranniquement cent fois qu'à la ville, y menât-on la vie la plus active et la plus enfiévrée ?

Un célibataire est invité dans un château. S'il espère une minute de calme et d'isolement, il a compté sans ses hôtes, qui veulent que, chez eux, tout le monde s'amuse à jet continu. La chasse, la pêche, les promenades « à pied et à cheval » — comme on lit à l'enseigne des auberges villageoises, — les excursions en voiture, les longs repas, la comédie de salon, les jeux innocents, les attentions dues aux dames le prennent au saut du lit et ne l'abandonnent que lorsqu'il y retourne, épuisé et recru. Les jours de pluie, il y a le billard et le poker, sans parler du piano et des romances des musiciennes « si distinguées », qu'on a toujours et partout le bonheur de posséder, et qu'il faut écouter en

se pâmant. Il ne peut même plus parcourir un journal, ni écrire une lettre. Si ce régime lui laisse assez d'énergie pour briser sa chaîne, il s'enfuit sous un prétexte, et court, farouche, jouir ailleurs de la solitude et de la liberté.

Ailleurs?... Où donc? — En Suisse, en Auvergne, dans une ville d'eaux, en un coin de grève inconnu, sous un toit de paysan ou de pêcheur, n'importe où, parbleu! pourvu qu'on soit son maître et qu'on ait la paix.

Le malheur est que ce « n'importe où » ne se trouve nulle part.

Les touristes, les malades, les baigneurs, les oisifs, les aigrefins sillonnent les lacs, grouillent par les rues, les chemins, les pelouses, les vallons, les forêts, peuplent hôtels, villas, maisons meublées, chambres garnies; les kursaals, les casinos, les « établissements » se dresssent à chaque tournant de route, dans chaque anfractuosité de roche, devant chaque site pittoresque; pas un banc de sable, un lit de galets, une falaise, une source thermale, un flanc ou un recoin de montagne qui n'ait le sien. Cavalcades d'ânes, voitures aux chèvres, chars à bancs pleins d'excursionnistes tapageurs, guides qui cherchent des ascensionnistes, ascensionnistes qui cherchent un guide, troupes de musiciens ambulants, marchands de curiosités locales, marins offrant une promenade en mer, commissionnaires, mendiants, tirs, petits chevaux, tables de jeu, courses, régates, concerts, feux d'artifice, connaissances de table d'hôte, exhibitions de filles à marier, rivalité des mères dans leurs avances et tentatives séductrices, avec, pour conséquence, la facilité des *flirts*, c'est du milieu de ce tohu-bohu entraînant et ahurissant à la fois que le pauvre homme devra s'abstraire pour faire de la littérature et de l'art.

S'il croit que la chaumière du paysan et la cabane du pêcheur sont un refuge, les puces, punaises et cafards lui répondront. Je suppose que l'odeur du purin ne l'offense pas, non plus que celle du poisson pourri, et qu'il soit charmé de faire son ordinaire de soupe au congre ou de soupe aux choux : en ce cas, il travaillera, je l'accorde, s'il a un bout de table propre et une

chaise d'aplomb, si la marmaille lui laisse du répit, s'il est insensible à l'influence du *genius loci,* s'il se fait de son taudis une prison, s'il est obstinément sourd aux invitations du grand air, des arbres et des flots. Mais alors quelle idée saugrenue d'avoir quitté sa bibliothèque, son pupitre, ses tablettes, tout son attirail d'homme d'étude, si complet et si commode, à Paris !

Changez le célibataire en père de famille, et les difficultés, à peu près insurmontables, dont j'énumère, en l'écourtant, la kyrielle, deviennent fantastiques. Elles se multiplient avec les personnes dont il a la charge. Donner à sa femme et à ses enfants le bénéfice et les plaisirs d'un séjour à la campagne ou au bord de la mer, et parvenir à étudier des livres ou à en écrire, est sûrement un travail plus surhumain que tous ceux des Cyclopes et d'Hercule réunis.

Il est vrai qu'il n'est pas impossible d'éviter ce concours de circonstances extérieures qui font de la vie à la campagne, pendant les vacances, un tourbillon où le libre arbitre disparaît. On trouve encore, et, si l'on est avisé, sans chercher bien loin, des nids de verdure où se cache une maisonnette isolée, des villages forestiers dont l'auberge est propre et tranquille, des côtes infréquentées, vierges d'Anglaises, de pêcheuses de maris, de chasseurs de dots, de casinos et de « restaurations ». Rien d'excitant, ni de factice ; nulle obligation mondaine ; nulle autre sollicitation que celles de la nature ; on s'y sent rafraîchi, accoisé ; on y est calme et bien.

C'est ce qui fait qu'on n'y travaille pas.

L'ombre des grands arbres, l'épaisseur des mousses et des herbes, la fraîcheur des eaux courantes, le chatoiement du soleil qui plaque partout ses tons d'or jaune, d'or rouge, d'or vert et d'or bruni, la chaleur du jour, la sidérale douceur des nuits transparentes, les odeurs pénétrantes de la terre chaude, des foins coupés, des arbres résineux, des mille plantes en fleurs, les bruits qui montent du développement des choses et de la joie des êtres heureux de vivre, s'emparent de l'homme tout entier et, comme dit l'Écriture, le « ravissent en esprit ».

Chez les uns, un mol engourdissement envahit les membres.

A quoi bon marcher? Pourquoi changer de place? De quelle utilité peut être l'effort? Tout, autour de soi, est délicieux et charmant. On n'a qu'à se laisser vivre, plus souvent couché que debout, dans la contemplation, le rêve, la quiétude des sens satisfaits.

D'autres reçoivent des effluves de l'été une excitation physique qui les pousse au mouvement, aux longues promenades, aux fatigues de la chasse, du canotage, du cheval. Ils ont besoin d'agiter bras et jambes, de pousser des cris, de rire, d'aider les faneuses aux foins, les moissonneurs aux gerbes, de se barbouiller de vendange, de faire le bois avec les piqueurs, de tirer la seine ou le tramail avec les mariniers. Ils aiment les jeux de plein air, depuis les boules jusqu'au croquet, les excursions en nombreuse et bruyante compagnie, les pique-niques suivis de danses et de chansons. Leur poitrine se dilate, leur force s'exalte; il faut qu'ils épanchent au dehors le trop-plein de vie qu'ils y puisent à flots.

Mais les uns et les autres ont également le cerveau brumeux, somnolent et veule. Aux rares instants où, vaguement conscients de cette torpeur intellectuelle, ils la veulent secouer et se prouver à eux-mêmes que rien ne dort en eux, s'ils prennent un livre sérieux un quart d'heure n'est pas passé qu'ils bâillent : le nonchalant le laisse glisser tout ouvert de sa main détendue, et retombe dans la béatitude de son rêve; l'actif le jette là avec impatience et court seller son cheval.

Travail de recherches, arrangement de notes, production littéraire, ils se rappellent de temps à autre qu'ils avaient mis tout cela dans leurs plans; mais chaque fois que l'éclair de ce souvenir les frappe : — Bah! disent-ils, tant pis! Ce sera pour plus tard. Je ne suis pas en train. —

Il arrive que la besogne est obligatoire, due à date fixe, et que les nécessités matérielles ou les engagements pris ne permettent pas de s'en affranchir. Oh! alors, quels travaux forcés! Ce qu'il en coûte pour battre le rappel de ses pensées, les diriger sur un sujet précis, choisir et aligner les mots qui les exprimeront, on ne peut le comprendre sans l'avoir éprouvé. La phrase,

qui naguère coulait de source, suivant, souple et abondante, les complexités du raisonnement et les sinuosités de la fantaisie, ne vient plus que lentement, goutte à goutte, pour ainsi dire, semblable au reste d'eau qui s'extrait péniblement d'une éponge déjà pressée. L'animal qu'on attelle à l'heure de son sommeil coupe sa marche d'arrêts brusques, butte, tombe et ne se relève que pour retomber un peu plus loin. Il en est de même de l'esprit. Il faut une volonté implacable pour le maintenir et le contraindre à fournir sa course. A cet exercice douloureux le cerveau se courbature, et le malheureux écrivain, en arrivant à la fin de sa copie, a la tête vide et le corps comme moulu de coups.

Un auteur populaire, à la plume alerte et diserte, rompu à toutes les besognes, ayant en réserve, pour les sujets les plus inattendus, une compétence toute fraîche, un de ces Pics de la Mirandole comme en voit notre âge, ne sachant que ce que sait tout le monde et traitant, imperturbable et péremptoire, *de omni re scibili et inscibili,* y compris le *de quibusdam aliis,* faisait une chronique hebdomadaire dans un journal quotidien. Juillet venant, il s'établit en une petite maison entourée de frondaisons et de branchages, non loin des Vaux de Cernay. Sa chronique lui était légère à Paris ; à la campagne, il la bâclerait, pensait-il, sans même s'en apercevoir. La première semaine, ce fut un effort ; la seconde semaine, ce fut un martyre. Dès lors, le jour où il devait livrer sa copie, il prenait le train du matin, s'enfermait à la Bibliothèque nationale jusqu'à ce que la dernière ligne fût écrite, et revenait dans ses arbres par le train du soir.

Le directeur du journal le félicita chaudement et à plusieurs reprises de l'effet que le séjour à la campagne avait sur la vivacité et le brillant de son esprit.

Je vous souhaite, à vous qui m'avez suivi jusqu'ici, le jugement de ce directeur au nez d'ambre fin ; car c'est entre les pins gémissants et la mer retentissante que j'écris ces lignes, et, à chaque plumée d'encre que j'épuise, il semble que ce soient les moelles qui coulent de mes os.

Il y a temps pour tout, dit le proverbe. Le temps des vacances, c'est, par définition, le temps pour ne rien faire. Mais il y a

aussi un lieu pour tout, et le lieu pour le travail, c'est Paris, c'est Londres, c'est le centre intellectuel où les idées naissent, se croisent, se choquent, se mêlent, s'engendrent, fermentent et bouillonnent : comme l'a dit un poète, que je suis, je crois bien, le seul à connaître, « Paris est une mer aussi ! »

Oui, c'est une mer, que laboure
En tous sens un vent furieux
Dont s'étonnerait la bravoure
Des matelots audacieux ;
Mer dont la vague débordée
Porte pour écume l'Idée,
Et dont les hommes sont les flots ;
Qui, se tordant dans les ténèbres,
Lance au ciel des hymnes funèbres
De blasphèmes ou de sanglots !

Et aussi des hymnes radieux de joie, d'enthousiasme et d'espoir. Mais le pauvre poète n'a pas eu le temps de tout chanter, ce qui me laisse quelque chose à dire.

On a souvent remarqué qu'il se dégage des foules une sorte d'électricité, aussi soudaine et irrésistible que la foudre des nuages en contact. Tout à coup vingt mille poitrines poussent le même cri, tous les cœurs battent d'une même émotion, le même déchaînement imprévu de passion emporte cette multitude, dont chaque individu, pris à part, penserait et agirait différemment de son voisin. Il y a quelque chose d'analogue dans l'entraînement mutuel, involontaire et inconscient, des intelligences en certains milieux. Une ville comme Londres, comme Paris, comme, dans des limites plus étroites et plus définies, Rome et Bayreuth, avec ses bibliothèques, ses musées, ses instituts, ses chaires, ses théâtres, ses laboratoires, ses journaux, sa population d'hommes qui étudient et enseignent, qui produisent et jugent, qui cherchent et appliquent, est comme une sorte d'immense creuset où s'élaborent, dans un enveloppement de flammes, les inventions, les formules, les théories, les doctrines, les aliments du cerveau, les éléments de la vie supérieure des individus et des nations. L'Idée est en suspension dans l'air qu'on y respire. Son sol est l'humus où se nourrit et croît la Pensée.

Toute science y aboutit ou en sort. A marcher par ses rues, les mains dans les poches et le nez au vent, on apprend plus de choses, et des choses plus utiles, qu'à s'enfermer avec des gros livres en quelque retraite isolée. L'énergie des facultés intellectuelles, par la contagion de l'exemple, l'excitation des rivalités, l'émulation des camaraderies, l'acharnement des controverses, la lutte pour la gloire ou pour la vie, y monte jusqu'au paroxysme: et l'œuvre qui, ailleurs, pour sa gestation et sa mise au jour, n'aurait pas trop d'une existence entière, jaillit là presque instantanément, Minerve armée, du front du penseur, des doigts de l'écrivain. Lumineuse par elle-même, — comment ne le serait-elle pas, avec ses légions d'hommes de talent et de savoir, avec sa cohorte d'hommes de génie? — les rayons de tout l'univers y convergent, s'y réfractent et s'y polarisent. Elle est le condensateur énorme où s'accumule l'électricité des cerveaux humains. Y vivre, c'est prendre sa part de ce trésor de forces; et si l'intelligence peut devenir féconde et créatrice, c'est là.

Le travail à la ville; à la campagne, le repos. Court repos, long travail. Celui-ci sera d'autant plus efficace que celui-là aura été plus complet.

Il faut, de temps en temps, mettre le cheval au vert; mais alors il a les jambes molles, et le cavalier judicieux ne lui demande aucun service; il le laisse, libre de tout harnais, vaguer à son gré dans la prairie. L'esprit a droit à non moins de ménagements : lui aussi a besoin parfois d'être mis au vert, en pleine nature, déharnaché de ses soucis, délivré de son labeur. Qui le chevauche et le galope alors court grand risque — on ne saurait trop le redire — de le trouver, à l'arrivée, fourbu.

G. DE SAINT-HERAYE.





ZIGZAGS D'UN CURIEUX

NOTES ET NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES

UNE SUPERBE LETTRE INÉDITE DE VOLTAIRE EN ANGLAIS

M. Forbes Sieveking vient de publier dans l'*Athenæum* un long fragment d'une lettre inédite de Voltaire écrite pendant son séjour à Londres et dont M. Charles Hettier nous envoie la traduction et les commentaires qui suivent :

On sait qu'après sa querelle avec le chevalier de Rohan et sa courte incarcération à la Bastille, il passa pour la seconde fois en Angleterre vers la fin du mois de mars 1726. Ce fut de Londres, où il demeura presque continuellement jusqu'en mars 1729, qu'il adressa à son ami Thiriot, les fameuses « Lettres sur les Anglais ». La collection des « Lettres inédites » publiées, en 1856, par M. de Cayrol, contient trois lettres anglaises à Thiriot. Il en écrivit certainement davantage ; et, quand on songe à la facilité merveilleuse avec laquelle il se servait de cette langue, à son étonnante fécondité épistolaire, on ne peut qu'être surpris de la rareté de ses lettres pendant cette période de 1726 à 1729.

Il y a certainement là une lacune importante. Pour Voltaire, écrire c'était vivre. Bien plus encore que de nos jours, la lettre était alors l'arme la plus puissante du publiciste. Il savait que les siennes circulaient et que la clandestinité leur donnait un attrait et une saveur très appréciés du public lettré. Il y donnait libre cours à ses rancunes, en même temps qu'il y faisait sans doute un tableau de la vie anglaise et des cercles littéraires et mondains. Le caractère des deux nations offrait infiniment plus de contrastes qu'aujourd'hui, les types et les caractères étaient nfiniment plus tranchés; et ce devait être pour Voltaire un spectacle dont sa verve satirique et ses puissantes facultés d'observation et d'analyse lui permettaient de tirer un grand parti. Il suffit pour se rendre compte des différences profondes qui existaient entre les deux pays de rapprocher une peinture d'Hogarth, d'une toile de Watteau ou de Coypel. Les contrastes éclatent; et, en examinant les curieux documents que nous a laissés le peintre anglais, on ne peut que regretter davantage la perte des lettres de Voltaire, qui en eussent été le commentaire le plus amusant.

Cette perte paraît irrémédiable. Les *Mémoires* de Grimm pour 1772 ne laissent pas d'espoir : « Thiriot n'était pas homme de lettres : c'était une espèce de colporteur littéraire qui avait fait de sa mémoire un répertoire très instructif et très intéressant. Il savait une foule innombrable d'anecdotes de tous les gens célèbres de son temps. Il savait par cœur un grand nombre de pièces fugitives de nos plus grands poètes, qui n'avaient jamais été imprimées. Il les récitait volontiers à ceux qui les lui demandaient, mais il n'en donnait pas copie. Il fut même, je crois, trop paresseux pour les mettre par écrit, et je suis persuadé que tout ce répertoire est perdu avec lui. Intimement lié avec M. de Voltaire, à qui cette espèce d'agent en sous-ordre a toujours été d'un grand secours, il en possédait dans sa mémoire une infinité de petites bagatelles charmantes, qui, sans doute, sont aussi perdues ; et dans son portefeuille un nombre prodigieux de lettres dans lesquelles on trouverait une foule de particularités curieuses et intéressantes. »

A la mort de Thiriot, Grimm nous dit que M. d'Argental, au nom de Voltaire et avec l'aide de la police, réclama un nombre prodigieux de lettres qu'il lui avait adressées : « Ce trésor sera perdu pour nous », dit-il ; et il semble avoir eu de bonnes raisons pour parler ainsi, car, depuis, rien n'est venu en faire soupçonner l'existence.

Le fragment de lettre qui est en la possession de M. Sieveking est écrit sur deux feuillets in-4° et ne commence malheureusement qu'à la page 4. L'encre en est très jaune. Des corrections d'une encre plus noire semblent être de la main de Voltaire. Ce fragment se termine à la page 9 et pourrait avoir servi de brouillon pour la lettre qui fut envoyée à Thiriot. Il est extrêmement probable que ce document n'est jamais sorti d'Angleterre. Le style témoigne d'une connaissance approfondie de la langue, et les divers événements auxquels il fait allusion en fixent la date à la fin de 1726 ou peut-être au commencement de 1727.

En effet, ce fut en octobre 1726 que Voltaire reçut de Mlle Bessières la nouvelle de la mort de son unique sœur, qui avait épousé le sieur Mignot, correcteur de la Chambre des comptes. Elle était mère de Mme de Fontaine et de Mme Denis. Cette perte lui fut extrêmement sensible; il y fait allusion, et elle lui inspire des réflexions philosophiques sur le néant de la vie et le fleuve Léthé.

Le juif « Medina », auquel il fait également allusion, ne doit être autre que le banquier juif qui figure dans la *Vie de Voltaire* de M. Parton sous le nom d'Acosta, celui qui, d'après Voltaire, accueillit la présentation d'une lettre de change par cette déclaration pleine de franchise : « Je suis désolé, je ne peux vous payer ; je prends Dieu à témoin que depuis trois jours je suis banqueroutier. » Un gentleman ayant appris ses embarras financiers lui envoya cent guinées. Il est assez croyable que le roi George II était ce « gentilhomme anglais » qui le força à accepter quelque argent.

Viennent ensuite des détails sur la publication de la *Henriade* en 1728. Elle se vendait une guinée. Trois éditions

in-8° furent rapidement épuisées. Le poème était dédié à la reine, et, malgré son dégoût pour le métier de courtisan et sa philosophie républicaine, Voltaire ne dédaigna pas le cadeau de deux mille écus que lui envoya George II.

Voltaire n'avait pas encore eu de démêlés avec l'abbé Desfontaines; il lui consacre quelques lignes. Notons également le passage très flatteur pour le peuple anglais, qu'il qualifie de « peuple philosophe, malgré quelques fous ».

Quant au livre ennuyeux qu'il dissuade de traduire, ce sont les *Voyages de Gulliver,* dont la première partie avait justement paru en 1726. Les contemporains et la postérité n'ont pas ratifié cet arrêt d'autant plus surprenant que, dans ses « Lettres sur les Anglais », il assimile Swift à Rabelais dans ce qu'il a de meilleur, et il lui reconnaît des qualités de justesse, de délicatesse et de bon goût dont, selon lui, manquait le grand rieur. A noter enfin la haute estime qu'il déclare professer pour Pope.

Le *London Citizen* dont l'affection généreuse et soutenue contribua beaucoup à adoucir l'amertume de l'exil était Everard Falkener, Faulkener ou Faukener, marchand de drap et de soieries, plus tard sir Everard Falkener, ambassadeur à Constantinople. Voltaire lui dédia la tragédie de *Zaïre.*

D'après M. Parton, il entretint avec Falkener une correspondance assez active, pendant une trentaine d'années, à partir du séjour de Wandsworth, c'est-à-dire jusqu'à la mort du marchand de Londres. Il donna plus tard l'hospitalité aux deux fils de son ami parvenus à l'âge d'homme. « J'ai été prophète une fois en ma vie, écrivait-il à Thiriot ou Thieriot (car on trouve les deux orthographes) ; mais ce n'a pas été dans mon pays. C'était à Londres, chez mon ami Falkener. Il n'était que marchand, et je lui prédis qu'il serait ambassadeur. Il s'en amusa ; mais, vous voyez, il l'est devenu. » Le marchand ambassadeur fut un mandataire fidèle des intérêts anglais, bien qu'il fût tourmenté de la passion du jeu. Il mérite mieux que le jugement qu'en a porté l'historien Carlyle : à savoir qu'il ne doit d'avoir échappé à l'oubli que grâce à l'amitié de Voltaire.

On ne trouve plus de lettres inédites de Voltaire. Il semble

que depuis quelques années la série soit épuisée. Celle-ci vient à point pour nous démontrer que les chercheurs trouvent toujours. Si l'on veut bien considérer l'intérêt qui s'attache à la manifestation, dans une langue étrangère, de la pensée d'un grand écrivain, la longueur du document et les renseignements biographiques qu'il contient, nous pensons que celui-ci peut être classé parmi les plus intéressants qui aient été exhumés depuis la publication de M. de Cayrol. Enfin, la découverte d'une lettre inédite de Voltaire est une trop rare bonne fortune pour ne pas en féliciter M. Forbes Sieveking et le remercier de n'en avoir pas retardé davantage la publication.

Voici le fragment en question, traduit par M. Ch. Hettier :

« Pope est le meilleur poète d'Angleterre et pour le moment du monde entier. J'espère que vous vous êtes assez familiarisé avec l'usage de la langue anglaise pour être sensible à tous les charmes de ses ouvrages. Pour moi, je considère son *Essai sur la critique* comme supérieur à l'*Art poétique* d'Horace ; et sa *Boucle de cheveux enlevée*, dans le genre comique, infiniment supérieur au *Lutrin* de Despréaux. Je n'ai jamais rencontré une imagination plus aimable, des grâces plus charmantes, une variété aussi grande, autant d'esprit, et une connaissance plus raffinée du monde.

« Maintenant, mon cher Thiriot, après avoir répondu à toutes vos questions sur les livres anglais, laissez-moi vous mettre au courant de ma mauvaise fortune. Je suis donc revenu en Angleterre vers la fin de juillet, fort désappointé de mon voyage secret en France, à la fois stérile et dispendieux. Je n'avais sur moi que quelques lettres de change sur un Juif du nom de Médina, pour la somme de huit ou neuf mille livres françaises. A peine étais-je à Londres que j'appris sa déconfiture. Je n'avais pas un penny, j'étais dévoré par la fièvre, seul, sans ressources, étranger à une cité dans laquelle je ne connaissais âme qui vive. Mylord et milady Bolingbroke étaient à la campagne, et je n'osais me présenter à notre ambassadeur dans un état aussi misérable. Je n'ai jamais souffert une telle détresse ; mais je suis

né pour subir toutes les vicissitudes de la vie. En ces circonstances, mon étoile, qui, au milieu de ses influences les plus désastreuses, ne me refuse jamais une sorte de soutien, dirigea vers moi les pas d'un gentilhomme anglais, inconnu de moi, et qui me força d'accepter l'argent dont j'avais besoin. Un autre habitant de cette cité, que j'avais vu une fois à Paris, m'a emmené à sa maison de campagne, où depuis j'ai vécu d'une vie obscure, mais charmante, sans mettre les pieds à Londres, absorbé par les plaisirs de la paresse et de l'amitié. L'affection véritable et généreuse de cet homme, qui adoucit l'amertume de ma vie, me porte à vous aimer encore davantage. L'amitié qui m'est témoignée me rend mon ami Thiriot encore plus cher. J'ai souvent vu mylord et milady Bolingbroke. Leur affection est toujours la même, et grandit en proportion de mon infortune. Ils m'ont tout offert, argent et maison ; mais j'ai tout refusé, parce qu'ils sont lords, tandis que j'ai tout accepté de Faulkner, parce qu'il n'est qu'un simple gentilhomme.

« J'avais l'intention d'imprimer mon *Pauvre Henry,* à Londres et à mes frais ; mais ma perte d'argent a mis un empêchement absolu à ce projet. Je me demande si je ferai appel à une souscription patronnée par la Cour. Je suis fatigué des cours, mon cher Thiriot. Tout ce qui est roi, ou dépend d'un roi, épouvante ma philosophie républicaine. Je ne veux pas tremper mes lèvres à la coupe de l'esclavage sur cette terre de liberté.

« J'ai écrit librement à l'abbé Desfontaines. C'est vrai ; et j'agirai toujours de même, n'ayant aucune raison de me contraindre. Je n'ai rien à espérer, je le crains, de votre pays. Tout ce que je désire, c'est de vous voir un jour ou l'autre à Londres. Je me plais à vivre dans cet espoir. Si ce n'est qu'un rêve, ne le détruisez pas ; ne me désabusez pas, laissez-moi croire que j'aurai le plaisir de vous voir ici, vous assimilant l'esprit vigoureux de cette nation inexplicable. Vous traduirez mieux leurs pensées lorsque vous aurez vécu au milieu d'eux. Vous verrez une nation fanatique de sa liberté, savante, spirituelle, méprisant la vie et la mort, une nation de philosophes, bien qu'il y ait ici quelques fous comme partout. Il se peut que la folie française soit plus

agréable ; mais, par Dieu, la sagesse anglaise et l'honnêteté anglaise sont au-dessus de la vôtre. Un jour, je vous initierai au caractère de ce peuple étrange. Mais il est temps de mettre fin à ce bavardage anglais. Vous prendrez, je le crains, cette longue épître pour quelqu'un de ces ennuyeux livres anglais que je vous dissuade de traduire. Avant de clore cette lettre, je dois vous dire pourquoi j'ai reçu la vôtre si tard. C'est la faute de mon correspondant de Calais, maître Dunoquet. Aussi, désormais, vous devrez m'adresser vos lettres chez lord Bolingbroke, à Londres. Ce sera plus court et plus sûr. Dites à tous ceux qui veulent m'écrire de se servir de cette adresse.

« J'ai eu tant à écrire à propos de la mort de ma sœur que j'ai presque omis de vous en parler. Je n'ai rien de plus à vous dire sur ce malheur, sinon que vous connaissez mon cœur et ma manière de penser. J'ai pleuré sa mort et je voudrais être avec elle. La vie n'est qu'un rêve, traversé par les traits de la folie et rempli de misères vraies ou imaginaires. La mort nous réveille de ce rêve pénible et nous donne soit une existence meilleure, soit le néant. Adieu, écrivez-moi souvent ; comptez sur mon exactitude à vous répondre lorsque je serai fixé à Londres. — Écrivez-moi quelques lignes en anglais, afin que je puisse juger de vos progrès dans cette langue.

« J'ai reçu la lettre du marquis de Villars et celle qui est venue de Turquie par Marseille.

« J'ai oublié le roman dont vous me parlez. Je ne me souviens pas avoir jamais fait de vers sur ce sujet. Oubliez toutes ces délices de ma jeunesse. Pour moi, j'ai bu l'eau du Léthé. Je ne me souviens de rien, sauf de mes amis. »



Timbres-poste et timbrophiles. — Un rédacteur de *l'Événement,* M. Édouard André, nous fournit de très précieux détails sur la timbromanie à l'heure actuelle.

« Lointain est, dit-il, le temps où l'on considérait les timbres-poste comme un amusement réservé aux enfants. Aujour-

d'hui, de très graves personnages, des personnes très respectables, des hauts fonctionnaires, de sévères magistrats, d'humbles employés de commerce, de riches fondés de pouvoir de maisons de banque, jusqu'à de fastueux boursiers prennent plaisir à rassembler ces petits bouts de papier, qui rivalisent parfois par la finesse de leurs dessins avec les chefs-d'œuvre de gravure les plus renommés.

« Et les collectionneurs sont une puissance ! Pensez qu'ils sont environ cinq cent mille, en ne comptant que les gens sérieux ! Vraiment, si quelque chose doit nous étonner dans l'ouverture de leur exposition qu'on annonce pour le 15 de ce mois, juste dans une huitaine de jours, c'est bien qu'en présence d'un tel nombre de « philatélistes », on n'en ait pas fait plus tôt, en France du moins, car les autres pays, l'Allemagne et l'Amérique, nous ont devancés depuis assez longtemps.

« Parmi la multitude de timbres, multitude qui s'accroît chaque année, combien y en a-t-il qui vaillent vraiment la peine d'être collectionnés ? Nous laissons aux « philatélistes » compétents le soin de résoudre la question, sans grand espoir de voir dédaigner les timbres qui ne sortent pas de l'ordinaire, tellement est grande la timbrophilie.

« C'est en Amérique que l'on trouve la plus grande variété de timbres. Ils représentent habituellement le portrait d'un des grands hommes des *United States*. Selon la valeur, le portrait varie : avec le timbre d'un centime, on a l'effigie de Franklin ; avec un autre, celui de Washington ; avec un autre encore, celui de Jefferson, et ainsi de suite. Faut-il en conclure que les Américains estiment leurs gloires nationales à la valeur de leurs timbres ?

« D'autres timbres des États-Unis représentent l'image de Christophe Colomb sur sa caravelle, la *Santa-Maria*, découvrant l'Amérique. Les timbres commerciaux, en nombre incalculable, nous offrent soit une locomotive filant à toute vitesse, soit un steamer qui fend les mers.

« Aucune souveraine n'a été autant collée en effigie sur les enveloppes que *Her gracious Majesty*. En effet, il n'est point de colonie anglaise qui ne donne à l'indigène, avec l'affranchisse-

ment de la lettre, le portrait de la reine Victoria pour le prix du timbre.

« L'Amérique du Sud tient le premier rang pour la beauté de ses timbres. Ceux du Pérou représentent soit un lama, soit un soleil aux rayons resplendissants, soit encore les armes du pays. Le Guatemala a deux bien jolies figures de timbres gravées avec une finesse qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer chez des peuples aussi commerçants : une tête d'Indienne empreinte de tristesse, mais non sans charme, et un magnifique ara perché sur une colonne à demi brisée.

« Nos colonies ont depuis quelques années leurs timbres avec une allégorie plus gracieuse que celle des timbres de la métropole : une femme, tenant un drapeau déployé, s'appuie sur le cadre où est inscrite la valeur, tandis qu'un vaisseau fait route au loin.

« Nous avons coutume de dire qu'il est avec le ciel des accommodements ; le portrait du shah, que nous donnent les timbres de Perse, nous laisse supposer qu'il en est de même avec le Coran qui, comme on sait, défend aux fidèles du prophète de faire représenter leur image.

« Dans les États de l'Hindoustan et au Japon, les timbres consistent en inscriptions dans la langue du pays sur papier de couleur.

« Vous désirez, n'est-ce pas, connaître les timbres rares ? On peut dire, à cet égard, qu'il n'y a pas de limites : tel collectionneur considère comme rare un timbre à cause de sa dentelure, tel autre pour sa couleur plus ou moins foncée ; l'on m'objectera que la passion timbrophilique poussée à ce point frôle de près la manie proprement dite, mais cet amour de l'unique ne ressemble-t-il pas à la passion des bibliophiles pour les livres remarquables seulement par des variantes minuscules du texte ?

« L'île Maurice a la gloire d'exercer la patience des collectionneurs qui recherchent son timbre, émission de 1850, avec *Post office* comme légende. Sa valeur courante, dans ces dernières années, était de 1,500 francs. Depuis, étant devenu plus introuvable, le prix a naturellement dû monter.

« Notre pays a aussi l'honneur d'avoir émis, en 1849, un timbre considéré aujourd'hui comme l'un des plus rares, c'est la coupure d'un franc, couleur orangé. Valeur : neuf, 200 francs; oblitéré, 60 francs.

« Les *Réunion* 1853, qui comprennent deux coupures, l'une de quinze, l'autre de trente centimes, sur papier azuré et typographiées, s'échangent couramment contre un billet de 1,000 fr. et au-dessus.

« Le *Hawaï,* première émission avec chiffres au lieu de dessin, vaut au delà de 1,000 francs, s'il est bien conservé.

« Les collectionneurs, comme on l'a vu plus haut, se recrutent dans tous les mondes; les ecclésiastiques comptent aussi beaucoup de timbrophiles. De plus, il n'est pas rare de voir des amateurs mener de front la timbrophilie et la bibliophilie.

« M. Philippe de Ferrari, avec l'empereur de Russie, Sa Majesté Alexandre III, peut être regardé comme le premier collectionneur de timbres-poste. Sa collection, estimée à trois millions de francs, est la plus belle du monde entier, du moins le rapporte-t-on, car M. de Ferrari serait très jaloux de ses richesses et ne les montrerait pas facilement.

« Le baron Arthur de Rothschild fut aussi un des plus gros amateurs de timbres; il publia même, si notre mémoire nous est fidèle, *la Poste en France.* Depuis, il a cédé sa collection à M. M. Caillebotte.

« Nous pouvons encore citer parmi les collectionneurs : M. Léon de Rosny, le professeur à l'École des langues orientales et l'introducteur du bouddhisme en France; MM. Edwards, Pierre Zaccone, le romancier populaire.

« M. le Dr Legrand, de Neuilly, est le président du comité d'organisation de l'exposition du Champ de Mars. C'est un des plus savants et des plus convaincus « philatélistes ». Il a publié, dit-on, un ouvrage sur les timbres du Japon, ouvrage excellent en son genre et recherché des amateurs. Sa collection se compose de plus de douze mille timbres et s'enrichit tous les jours.

« Mais nous ne finirions pas si nous voulions nommer tous les collectionneurs de quelque renom : aussi bien rendrons-nous

compte de l'exposition qui se prépare et qui promet d'être fort intéressante, et en profiterons-nous pour faire connaître les collections exposées qui nous paraîtront les plus curieuses et les plus remarquables. »



ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

La bibliothèque de lord Spencer, connue sous le nom d'*Althorp Library,* dont nous annoncions la vente en bloc dans notre dernier numéro, a été achetée par une femme, Mrs. J. Ryland, de Stratford, près de Manchester. Cette opulente amie des livres fait construire à Manchester un vaste et magnifique édifice pour contenir les merveilles accumulées par les Spencer, et elle fait du tout un don, que peu de princes pourraient se permettre, à la municipalité de la grande ville industrielle anglaise, qui pourra se vanter désormais de posséder une bibliothèque publique où les impressions rares et les chefs-d'œuvre de reliure rivaliseront avec ceux des plus riches bibliothèques du monde.

Les poupées de la reine Victoria. — Sir Henry Ponsonby, secrétaire des commandements de la reine d'Angleterre, vient de faire une curieuse découverte dans une pièce fermée depuis longtemps, de Buckingham-Palace, à Londres.

Buckingham-Palace n'est pas immense, mais la reine y va si peu, que bien des choses doivent y rester oubliées. En cherchant, Dieu sait quoi, sir Henry Ponsonby s'est trouvé en présence d'une merveilleuse collection de poupées que la reine avait habillées ou fait habiller au temps de sa prime jeunesse.

C'est entre onze et quinze ans, c'est-à-dire de 1830 à 1834, que la reine a réuni cette curieuse collection, aujourd'hui intéressante. Il s'agit, en effet, de plusieurs centaines de poupées, représentant tous les costumes populaires du monde et aussi les costumes élégants de cette époque. On y voit le turban que les

femmes portaient encore quelquefois en 1830, les cachemires, les bonnets garnis de dentelles, les mitaines, les manches à gigot, les chignons hauts, les chaînes d'or à coulant, les papillotes, les anglaises, etc.

On pourrait, à l'aide de cette collection, faire revivre un salon de 1830, avec le comte d'Orsay, Mme Récamier et toutes les *professionnal beauty* de l'époque.

Il est question de fonder en Angleterre une Société bibliographique. M. Copinger est l'auteur du projet. Parmi les premiers adhérents, nous remarquons M. Richard Copley Christie, des Bibliophiles contemporains, M. J.-H. Slater, le rédacteur de *Book-Prices Current*, et M. H.-B. Wheatley.

Notes and Queries, l'ancêtre anglais de notre *Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* a déménagé de Took's Court à Bream's Buildings, et à cette occasion il a publié un très intéressant historique du vieux quartier que les démolisseurs l'obligent à quitter, avec des illustrations qui resteront comme un document du Londres disparu, et comme une innovation très appréciée dans l'utile et vaillant journal.

Le *Monatsschrift fur Buchbinderei* (Revue mensuelle de la reliure), publié à Leipzig par l'éditeur Victor Ottmann, sous la direction du relieur Paul Adam, donne dans une de ses dernières livraisons la description et la reproduction d'une reliure contemporaine des Eve et excessivement curieuse. Elle est en veau fauve et parfaitement conservée ; les plats ne comportent pas moins de soixante-trois médaillons de forme ovale, enserrés de branches de laurier et ornés à leur centre — sauf le médaillon central, qui est plus grand cependant — de poinçons variés au nombre de treize. Parmi ceux-ci, qui datent de la seconde moitié du XVIe siècle, il en est qui sont fort connus : les D entrelacés de Diane de Poitiers, les C de Catherine de Médicis, le coq de Boucherat, la tête d'ange

de Henri III ; mais il en est d'autres — un cœur transpercé d'une flèche, une grappe de raisin, deux B entrelacés, une figure d'apôtre, le symbole du Saint-Esprit — qui s'expliquent moins facilement.

Cette reliure recouvrait un volume détérioré et avait été communiquée à la revue en question par la librairie J. Baer, de Francfort-sur-le-Mein ; ceux de nos lecteurs que le cas piquerait de curiosité savent donc où s'adresser.

Les Litanies du bibliophile. — Un des derniers numéros du *Book Mart*, qui se publie à Pittsburg (États-Unis), contient une longue suite de versets intitulés *The Book Lover's Litany (les Litanies des amoureux du Livre)*, par H. L., dont nous croyons amusant de traduire les principaux.

Contre la bande des gâteurs et des emprunteurs de livres, et contre ceux qui les lisent au lit,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre les chipeurs de planches, les filouteurs de portraits, les déchireurs de cartes et contre les voleurs de livres,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre ceux qui lisent les mains sales ; contre les éternueurs et les priseurs sans soin ; contre les semeurs de cendres de tabac, les jeteurs de graisse et les écraseurs de teignes ; contre les dessécheurs de feuilles et toutes les autres bêtes impures,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre les déchireurs de marges, les rogneurs à la lettre et les déplaceurs de pages ; contre les destructeurs de faux-titres, les perdeurs de couvertures originales et les écorcheurs de titres au dos des reliures ; contre les doreurs qui barbouillent et les relieurs qui massacrent,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre la chaleur et l'humidité; contre le feu et la moisissure; contre les vers, les mouches et les teignes,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre les servantes sans soin et les démons du déménagement, et contre l'étourderie de toutes les femmes et de tous les enfants,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre ceux qui jettent les livres et ceux qui les tordent; contre les faiseurs de marques au crayon et les griffonneurs, et contre ceux qui écrivent leurs noms sur les pages de titres,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre les éditions châtiées; contre les expurgeurs et tous les metteurs au jour d'éditions incomplètes,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre le papier de pâte de bois et toutes les abominations chimiques, et contre ceux qui fabriquent de l'encre pâle,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre les livres qui n'ont pas de table analytique, et contre les faiseurs de table en général,

Sort bienveillant, protégez-nous.

Contre tous les libraires ignorants et têtus, et contre ceux qui ne font pas de publicité,

Sort bienveillant, protégez-nous.

C'est assez complet, n'est-ce pas, et valait d'être cité ?





LES FRUITS DE LA TERRE

Composition de E. Grasset, aquarelle inédite



LES ARTISTES ORIGINAUX

EUGÈNE GRASSET

Illustrateur, Architecte et Décorateur

GRASSET n'est pas de ceux qui ont fait retentir avec toute la puissance et tout l'éclat de leur aimable médiocrité le pavillon des cuivres engorgés de la Renommée; la Déesse aux cent bouches polluées par toutes les irrumations littéraires et artistiques ne s'est pas plus souciée de sa gloire, que lui ne s'est préoccupé des complaisantes fanfares et sonneries de cette vieille buccinatrice. — Eugène Grasset est un dévot d'art qui, jusqu'ici, a vécu fier, mystérieux et béatifié, sous la cagoule de son idéal et qui a nourri plus de

rêves élevés que de basses ambitions honorifiques courantes. Inconnu du grand public, il a su réunir autour de son talent profondément personnel, rare, et d'un caractère délicieusement archaïque, bien encore que moderne, une petite famille d'admirateurs passionnés qui guettent avec impatience tout ce qui porte le cachet de sa très pénétrante originalité.

Dans tous les milieux où vibre une sensation d'art affiné, où s'allument des espoirs de rénovation décorative, le nom



Frise décorative inédite.

de Grasset est salué comme celui d'un maître incomparable ; l'annonce d'une de ses œuvres provoque une soudaine et irrésistible curiosité, car on sait qu'il a non seulement la probité du dessin, la fierté des colorations légitimement mariées, mais aussi qu'il possède une vision aiguë et extraordinairement développée qui le porte à transposer avec un don de peintre oriental les tons de l'invariable nature pour créer des aperçus nouveaux si harmonieux qu'ils n'effarouchent pas, bien au contraire, les préjugés ordinaires de notre rétine.

On n'ignore pas non plus la science énorme qu'il déploie sans ostentation parmi les poèmes touffus de ses décorations, où la flore la plus variée, la plus capricieuse, la plus inat-

tendue, dans ses manifestations exotiques, se mélange aux arabesques inédites, aux volutes étranges, aux attributs néo-gothiques, aux rosaces et aux trophées non pareils; on peut s'attarder sur une page illustrée par Grasset et y découvrir au milieu des lignes d'ensemble des trésors d'ingéniosité savante dans les détails et aussi des qualités de facture précise, n'escamotant jamais la difficulté. — Tous les artistes innés ont donc bien des raisons d'accorder leur admiration et leur respect à l'illustrateur de l'*Histoire des quatre fils Aymon.*

Ce fut cette édition in-4° publiée par Gillot, il y aura bientôt dix ans, qui révéla Grasset aux dilettantes de livres illustrés plutôt qu'aux bibliophiles. Cet ouvrage chef-d'œuvral, qui restera peut-être comme la plus belle publication décorative de ce temps, n'eut pas la chance de réussir dès son apparition, malgré l'éclat merveilleux de son illustration et la grande perfection de son tirage chromotypographique. Les libraires à la mode de la rue Drouot et autres lieux, publicateurs de pâles banalités gravées et amoureux de douces et bonnes platitudes pseudo-artistiques, ne comprenant rien aux splendeurs de cette édition, découragèrent les timides bibliophiles par leurs dédains imbéciles, et il fallut la poussée lente d'une réaction pour que ce livre ait repris son essor depuis trois ou quatre ans, en dépit des camelots de l'édition troublés dans leur coupable industrie de faiseurs de livres *Champollionés* et *Lalauzés* à outrance d'eaux-fortes stériles et dépourvues d'originalité.

Il me souvient, toutefois, du fol emballement de quelques-uns d'entre nous, et plus particulièrement de mon enthousiasme incoercible lors de l'apparition de ces *Quatre fils Aymon* dont je sonnai l'heureuse venue à toute carillonnée d'éloges dans les colonnes de l'ancien *Livre*[1]. Je ne

1. 10 juin 1884. Livraison n° 54.

connaissais alors Grasset que par des séries de dessins, de lettrines ornées et de frises de chapitres entrevus chez Gillot et qui étaient extraordinaires d'invention et d'exécution; mais rien ne pouvait me faire supposer que le même homme qui avait signé ces curieuses, mais menues compositions, exé-



Composition d'une des huit projections destinées à l'Opéra-Comique pour une scène d'*Esclarmonde*.

cuterait bientôt après une œuvre aussi considérable, aussi prestigieuse et aussi capitale que cette illustration en 240 pages de l'*Histoire des quatre fils Aymon*, aujourd'hui classée incontestablement parmi les premiers beaux livres du siècle.

Cette publication fut non seulement extraordinaire par la perfection chromotypographique des tirages de Charles Gillot et par la hardiesse décorative de Grasset, mais elle révéla surtout chez le nouvel illustrateur des qualités d'archéologue de

premier ordre ; il est impossible de rêver une interprétation plus extraordinaire du sentiment de l'épopée des anciennes Gaules dans ces tableaux de batailles, ces poursuites, ces intérieurs de tentes, ces supplices ou ces vues de rases campagnes saccagées par le feu. Grasset y montre, plus particulièrement,



Composition d'une des huit projections destinées à l'Opéra-Comique pour une scène d'*Esclarmonde*.

dans les sièges de places fortes, une inconcevable science de balistique ancienne ; ses machines de guerre puissamment dressées en encorbellement sur des tourelles, ou bien campées en approches, sont d'une netteté, d'une précision de détails, d'une vigueur d'exécution qui étonne ; ses balistes, moulinets, volants, béliers, catapultes manœuvrent en pleine activité, montrant tous les modèles de cette artillerie primitive qui faisaient pleuvoir les pierres et le feu sur les assiégés. Ses

prises de villes par assauts sanglants le long des hautes échelles d'escalade, ses combats féroces dans des architectures somptueusement romanes, ses gibets hideux au haut des collines, tout l'art épique de cette illustration est d'une beauté, d'un style, d'un goût qu'on ne saurait trop louer. On sent, chez l'auteur de ces monumentales aquarelles, une recherche scientifique aiguisée et affermie par l'étude, mais aussi une pénétration supérieure du pittoresque des temps de la chevalerie et des preux; plus encore un génie spécial de reconstitution analogue en quelque sorte à celui que Flaubert déploya littérairement dans *Salammbô,* ou Gautier dans *le Roman de la Momie.* — Pour interpréter sans vulgarité ni banalité cette histoire héroïque des *Quatre fils Aymon,* qui appartient en même temps à la littérature populaire et aux vieilles légendes nationales de notre pays, il fallait mieux que du talent, et Grasset a su y dépenser sans compter, avec une prodigalité superbe, une ingéniosité sans précédent d'ornemaniste, une science infinie d'architecte, d'ingénieur et de paysagiste bien digne de troubler les gens de métier et les amateurs de goût appréciant les obstacles vaincus.

C'est pourquoi son nom, quoi qu'il fasse, évoquera toujours la pensée de ce premier livre qui le révéla d'une façon si complète; c'est aussi pourquoi, au début de cette étude sommaire sur ce grand artiste, j'ai tenu à parler, pour n'y plus revenir, d'un livre qui donne si bien la synthèse de ce talent si personnel, si complexe et si profondément mûri par une étude constante de tous les maîtres de l'art et de la littérature. J'ébaucherai aussitôt la biographie, jusqu'ici inconnue, du rénovateur figuratif des *Quatre fils Aymon.*

Eugène Grasset est né peu après 1850, en pleine Suisse française, à Lausanne la Coquette, dans une vieille maison du siècle dernier, dont l'architecture extérieure et les jolies boiseries de pur style Louis XV avaient une gaieté d'autant plus séduisante, que l'immeuble élevé sur un haut promontoire dominait un immense panorama de toits multicolores avec, en perspective à l'horizon d'ouest, un coin du lac Léman et des montagnes de Savoie. — Cette vue étendue, avec des premiers plans un peu rudes et ardus, influença sans doute le jeune croquiste, car nous retrouvons, par la suite, dans son œuvre une fréquente présentation de panoramas immenses au bout desquels brille l'éclat d'une rivière ou d'un lac au pied de rocheuses collines dont les cimes bleues épousent le ciel. Tout enfant, Grasset eut deux passions absorbantes, lire et crayonner. Peu bruyant comme tous les observateurs, volontiers casanier, Cendrillon de l'âtre paternel par goût inné, ses premières sensations d'art intime, il les perçut auprès du feu, assis sur de vieux chenets de pierre, alors qu'il profilait ses premiers bonshommes à la lueur du foyer clair et joyeux, se rôtissant les côtes avec une volupté de chat, en ronronnant durant de longues soirées, de grands projets d'avenir romanesque dont ses premières lectures, telles que Berquin, Bernardin de Saint-Pierre, Ducray-Duminil et Marmontel, ne faisaient que de lui activer l'imaginative.

La première et plus vive impression d'art qui lui ait été donnée fut celle des gravures fantastiques de Gustave Doré. — Devant les grands in-quarto publiés par Hachette où le Dante, don Quichotte, Rabelais vivent sous le

crayon prestigieux du *Dumas du dessin* d'une vie si abondante et parmi ses décors si fastueux et si gigantesques, le petit Lausannais rêvait sans fin, admirant instinctivement cette puissance de production et ambitionnant peut-être vaguement de créer un jour, lui aussi, d'aussi brillantes images.

Sa vocation dès lors se forma, car si ses cahiers d'écolier étaient assez pitoyablement calligraphiés, ils foisonnaient en revanche d'illustrations naïves, mais prodiguées sur toutes les pages avec un instinct indéroutable. Son professeur de dessin ravi d'un tel élève, conseillait aux parents d'aiguiller sa position vers la peinture, les assurant d'un succès d'avenir, mais en ce temps déjà loin, cette aléatoire profession de peintre semblait à des bourgeois sérieux et positifs être comme la parallèle d'une voie de misère et d'hôpital. Aussi sans aucunement s'enthousiasmer à cette pensée, ils s'avisèrent de découvrir, pour leur fils, une carrière à la fois lucrative et artistique, en quelque sorte une étude de notariat des beaux-arts, et ils décidèrent que « Monsieur Eugène » serait architecte. C'était un moyen terme.



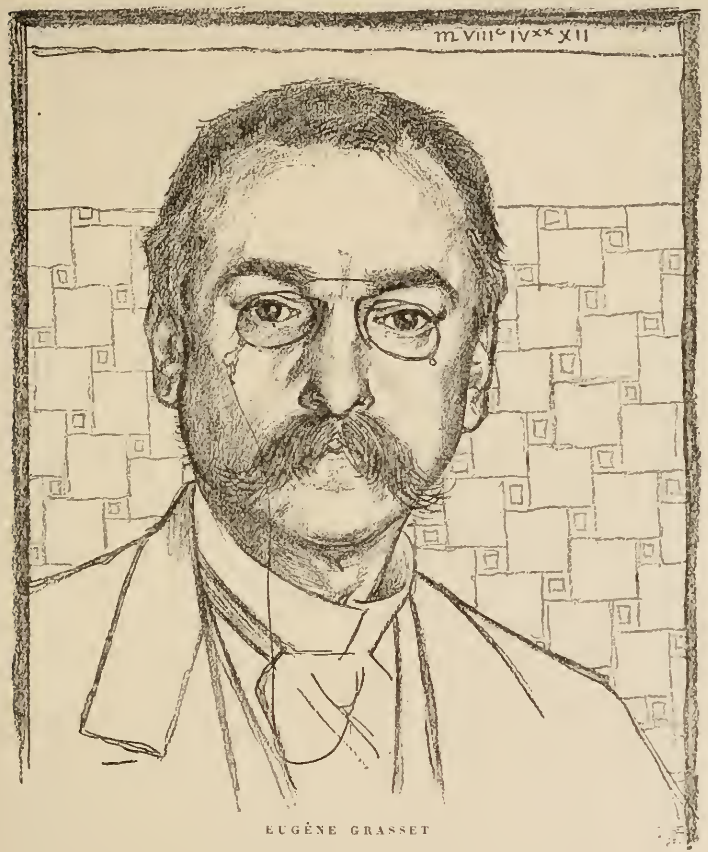
L'architecture offrait encore au jeune homme d'estimables débouchés; il ne résista donc que mollement à la volonté paternelle, convaincu des frais élevés et des luttes journalières qu'entraînerait pour lui le choix d'une autre profession qu'il ne pouvait qu'adopter en rêve, au milieu de tant d'autres chimères d'indépendance irréalisables. A seize ans, on l'envoya compléter ses études de futur Vitruve, combiner des perspectives, modeler des feuilles



LA MUSE DRUIDIQUE

Aquarelle inédite de E. Grasset

d'acanthe, épurer des arcades et aligner des balustrades selon les méthodes poncives, monotones et traditionnaires de ce métier qui ne peut être que génial ou vraiment archibête.



EUGÈNE GRASSET

Croquis inédit par lui-même.

Lorsqu'il sortit de ses écoles de nervures, de mascarons, de frontons et d'entablement, le cerveau du pauvre Grasset était considérablement embrumé par un ennui profond et un vague abrutissement. Il revint au logis des siens, sombre, le caractère changé, déformé comme un arbre contrarié dans sa

pousse naturelle. Il lui fallut quand même aborder la pratique, au lendemain même de la théorie apprise, il passa donc deux années chez un constructeur, faisant consciencieusement son devoir, mais sans l'ombre de conviction; c'était, à vrai dire, un Amphyon sans lyre qui ne pouvait s'infuser la poésie inappréciable des moellons de rapport et des briques cubées.

Il se délassait toutefois par des lectures de l'*Encyclopédie,* par des envolées avec *les Orientales* et *les Feuilles d'automne* de Hugo, par des vagabondages avec ce buveur d'infini qui eut nom Lamartine et par l'observation attentive des idées nouvelles exposées dans les principales revues de France; d'autre part, il rêvait de vie libre, ardente et impécunieuse avec la *Vie de Bohême* de Murger, tandis que Dumas père et Alfred de Musset héroïfiaient ses sentiments d'aventure, d'amour et de soif d'imprévu.

Avec de tels éducateurs d'âme et d'esprit et grâce à ses dispositions originelles, le jeune architecte-vérificateur devait prendre vivement en horreur la vie prosaïque et monotone à laquelle le respect filial l'avait attelé; aussi ne cherchait-il qu'une porte de sortie sur la vie errante, faite de liberté, de recherche et de variétés. L'occasion s'offrit à lui :

Un jour, — jour de hasard ensoleillé, — certain sculpteur de Paris, séduit par le pays helvétique, où la série fortuite de ses travaux l'avaient conduit, désira s'y établir pour quelque temps. Éventuellement, le patron de Grasset avait quelques dessus de fenêtres à décorer avec goût; le sculpteur parisien s'y employa, et le petit attrape-science, au cours de cette besogne, se lia avec lui d'une amitié si vive, que lorsque l'artiste partit, les deux camarades décidèrent de ne se plus quitter et



COMPOSITION INÉDITE DE GRASSET

Pour l'illustration de JEAN DES FIGUES, de Paul Arène.



d'explorer ensemble les incertitudes et les contingences de la fortune.

Bien que menacé des pires destinées par tous ses amis et concitoyens, Grasset ne résista pas au désir de courir le monde avec son nouveau maître, et, malgré la consternation de tous les gens sensés qui l'entouraient, il quitta Lausanne le cœur léger, préférant avec raison la loterie de l'existence à l'assurance d'un bonheur sédentaire neutre et sans but. Ce fut alors une vie d'aventures telle qu'il la rêvait. Après un séjour de quelques mois à Marseille, où une grève soudaine leur retira tout travail, les deux nouveaux camarades conçurent l'ingénieuse idée d'aller solliciter la chance en Égypte, le plus neuf et le plus ancien des pays, le plus profondément rétrospectif et aussi le plus désireux de se reconstituer. Cette contrée nouvelle les enchanta comme un rêve féerique, et tout fut émerveillement et originalité pour eux dans cet Orient encore si mal connu, bien que tant de fois décrit. Grasset y puisa dans la réserve de sa rétine ce sentiment intense de la couleur et cette somptuosité décorative qu'on retrouve aujourd'hui dans son œuvre ; il y perçut mieux que dans les livres cette antiquité orientale qui, pour une nature exubérante d'artiste visionnaire, est la plus riche, la plus luxueuse, la plus grandiose et la plus magnifique de toutes.

Cependant, la couleur astrale de leur dernier louis cessa bien vite d'éclairer leur bonheur de vivre ; nos deux touristes durent chercher une occupation monnayable ; mais en ce pays où le sable est plus abondant que la sculpture d'art, l'entreprise était quelque peu témé-

raire; un essai de réargenture du ruolz ne leur rapporta que le plaisir de rédiger un abracadabrant prospectus, bien heureux encore durent-ils s'estimer de n'être pas pris pour des plaisants en veine de satire contre les finances égyptiennes.

Le placement des liqueurs de Marseille auquel ils se livrèrent manquait peut-être aussi d'autorité, et ne réussit que médiocrement; tous deux allaient peut-être se livrer au



Croquis pour l'affiche du *Cavalier Miserey*.

consulat pour être rapatriés, lorsque, — tandis que Grasset se livrait à de vagues recherches à Alexandrie, — son compagnon plus fortuné découvrit au Caire, par le canal d'un boulanger, un travail rémunérateur chez un ébéniste. La déveine était en fuite; un architecte se rencontra qui les accueillit, puis nos deux insouciants vécurent tant bien que mal, et plus mal que bien, de pastèques et d'eau claire, grâce à des portraits à l'huile, à des aquarelles, lavées et vendues à la diable, et à une foule de procédés ingénieux, mais pénibles.

Ayant connu ce que nos pères nommaient « la vache enragée », Grasset, à peine âgé de vingt ans, se retrouva un beau matin en Europe, basané comme un mulâtre, mais glorieux, assoupli, aimable et fort content de son équipée.

Il ne fit que traverser Paris, sans pouvoir alors s'y fixer à son regret bien vif, et il revint à Lausanne auprès des siens pour y exercer l'art industriel dont on l'avait investi.

La guerre franco-allemande terminée, il put enfin liquider son atelier et venir parmi nous, dans cette ville alors ravagée



Croquis pour l'illustration de *Jean des Figues*.

par les deux sièges, qui était d'un pittoresque si puissant et si noble. Il était dit que la sculpture lui échapperait encore.

Sans ressources, le pauvre Grasset dut sans tarder se procurer un travail quelconque. Un ami le recommanda dans une maison de décoration où l'on préparait des dessins pour l'ornement des étoffes, et, bien qu'il ne connût pas les premiers principes de la besogne qui lui incombait, il se mit presque aussitôt au courant de son devoir. L'avenir était enfin assuré; il ne restait plus à l'artiste qu'à se donner l'éducation

personnelle qu'il ambitionnait pour être à même de dépouiller avec grandeur la peau de l'architecte de la veille.

Son premier soin fut aussi de rechercher une Académie du soir où il put apprendre les essentielles qualités du dessin. Alors commença une vie de surmenage qui le tint de longues années dans ses griffes de fer. Grasset était en effet venu à Paris, non pas pour « s'occuper », mais avec un but d'art parfaitement défini. Loin de renier ces premiers travaux, il les considère au contraire encore aujourd'hui comme lui ayant rendu le plus grand service en le forçant à s'as-



Réduction d'une affiche pour l'Odéon.



Verdoux Ducourtioux & Huillard sc.

AFFICHE DE EUGÈNE GRASSET

(AVEC LA TÊTE PREMIÈRE MANIÈRE, INÉDITE)

Pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

similer mille choses qu'il n'aurait sans cela jamais apprises, et en lui permettant de manifester son art dans toutes ses applications et dans toutes les matières.

Tenu tout le jour à son atelier de décoration, occupé chaque soir à son Académie de dessin, l'infatigable travailleur, obstiné à se créer une personnalité basée sur des études digérées et mûries, lisait encore avec ferveur Viollet-le-Duc, Darwin, Lubbock, Mortillet-Évans. Il se plongeait passionnément dans l'archéologie préhistorique, et très emballé d'instinct, bien avant que la mode n'en vînt, il méditait sur l'admirable science des premiers albums japonais, connaissant déjà de longue date l'*Encyclopédie* d'Hokousaï.

Dès qu'il fut en mesure de faire œuvre qui vaille, à son propre sentiment difficile à satisfaire, Grasset, conformément à sa devise : *Toujours plus haut*, rechercha des travaux exigeant de grands efforts de recherche et de rendu. C'est ainsi qu'après une courte incursion dans la peinture décorative, il accepta avec un réel plaisir des combinaisons d'ornements typographiques et autres dessins à la plume ; ceux qu'il exécuta de 1878 à 1882 sont d'un goût, d'une originalité, d'une facture que je déclare exceptionnels. A ce moment,



Composition inédite.



Croquis
pour une légende de *l'Ardenne.*

il s'occupa également d'eaux-fortes, et il fit, pour des artistes amis, de nombreux travaux de perspective et, pour des revues et catalogues, de très importantes et précieuses reproductions d'objets d'art, intimement convaincu que tout labeur honnêtement fait est utile à la complémentaire du talent et porte tôt ou tard ses fruits.

Les premiers essais originaux sérieux du jeune maître furent des contes pour les enfants, qui marquent bien, par leur façon à la fois savante et naïve, la constante préoccupation de l'*Art dans tout* et *pour tout* qui est la caractéristique d'Eugène Grasset. — Entre temps, il exécuta, avec une habileté incomparable, des cartons de tapisserie d'une rare modernité décorative, et il s'ingénia à sortir le meuble et la ferronnerie de leurs formules vieillottes et ressassées. Pour l'hôtel de Charles Gillot, Grasset a composé des meubles exquis, des cheminées phénoménales, des lustres d'une grâce



VITRAIL (XVe SIÈCLE) POUR L'ÉGLISE DE SAINT-LÔ

Reproduction d'une esquisse à l'aquarelle.

et d'une expression fantaisiste qu'on ne saurait assez admirer ; pour le cabaret du *Chat noir,* il a donné un dessin de lanterne funambulesque qui met en joie les visiteurs du seigneur Salis, gentilhomme de Chatnoirville et autres lieux ; que n'a-t-il fait encore comme bibelots intimes, lampadaires de fer forgé, candélabres, sièges étranges, coffrets, cabinets de bois de

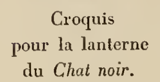


Composition pour un panneau de meuble en bois sculpté,
appartenant à M. Ch. Gillot.

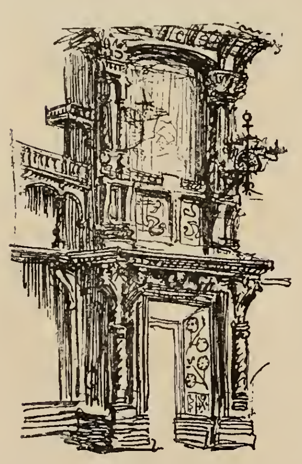
style très imprévu, étagères et bibliothèques ou médaillers? Son originalité puissante s'est répandue de toutes parts, car il est de ceux, combien rares, hélas ! qui pensent avec raison que l'art gît aussi bien et aussi grand dans la configuration d'un objet, dans la création d'un menu bibelot, que dans une lourde statue ou la mise sur toile d'une peinture quelconque. En cela, il a l'âme enfiévrée et le goût prodigue d'un Japonais des anciens temps, il sait ennoblir tout ce qu'il touche.

Ce fut vers 1881, environ, que Grasset entreprit l'illus-

tration considérable des *Quatre fils Aymon,* grâce à Charles Gillot qui avait deviné son précieux talent et qui eut la persévérance de l'encourager jour par jour dans ce travail ardu, exécuté en deux ans, trop hâtivement encore au gré de l'artiste, lequel eût voulu son œuvre plus parfait et plus affiné ; mais je crois bien que Gillot lui rendit un fameux service en violentant quelque peu son désir de temporisation, car, sans doute, si on ne lui eût arraché pièce par pièce ce livre admirable, Grasset ne l'eût jamais livré de son propre gré par esprit de minutie et désir de mieux faire. — Depuis l'apparition de ce livre qui consacra sa réputation dans un public restreint d'artistes et d'amateurs, l'illustrateur des *Quatre fils Aymon* se consacra presque entièrement à l'illustration en couleur où aujourd'hui il excelle absolument. — Le beau livre publié par Gillot et mis en vente par Launette lui révéla une voie à laquelle peut-être il ne pensait guère, celle des épopées gauloises et des légendes chevaleresques ; il sentit se déchirer des voiles en son imagination, et se trouva qu'il entrait en dévotion moyenâgeuse. Les Amadis n'eurent plus de secrets pour lui, et il entrevit, dans le rayonnement de son talent subitement développé, toute l'admirable époque de la chevalerie mystique avec les forêts enchantées, le

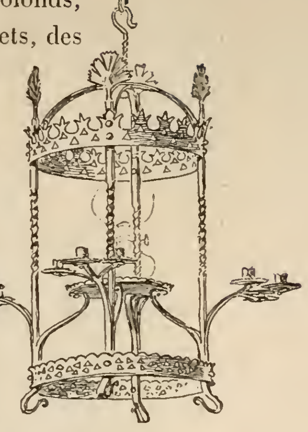


Croquis pour la lanterne du *Chat noir*.



Croquis d'étude pour une cheminée.

monde des fées gentilles et des devins profonds, l'époque des damoiseaux et des bannerets, des écuyers et des paladins à olifant, des preux, des varlets et des pourfendeurs de géants. Dès ce moment, épris de Lancelot du Lac, de Mambrin, de Roland et d'Arthus, il eut recours aux belles pages évocatrices de Victor Hugo, d'Augustin et d'Amédée Thierry. Il lut Grégoire de Tours et les historiens du Bas-Empire, les romans de la chevalerie de la *Bibliothèque bleue*, et, par amour du fantastique, il se livra à Hoffmann, à Edgar Poë, jusqu'à Villiers de L'Isle-Adam. Le *voyant* chez lui est doublé, en effet, d'un érudit désireux de tout contrôler et de tout connaître.



Projet de suspension
en fer forgé.

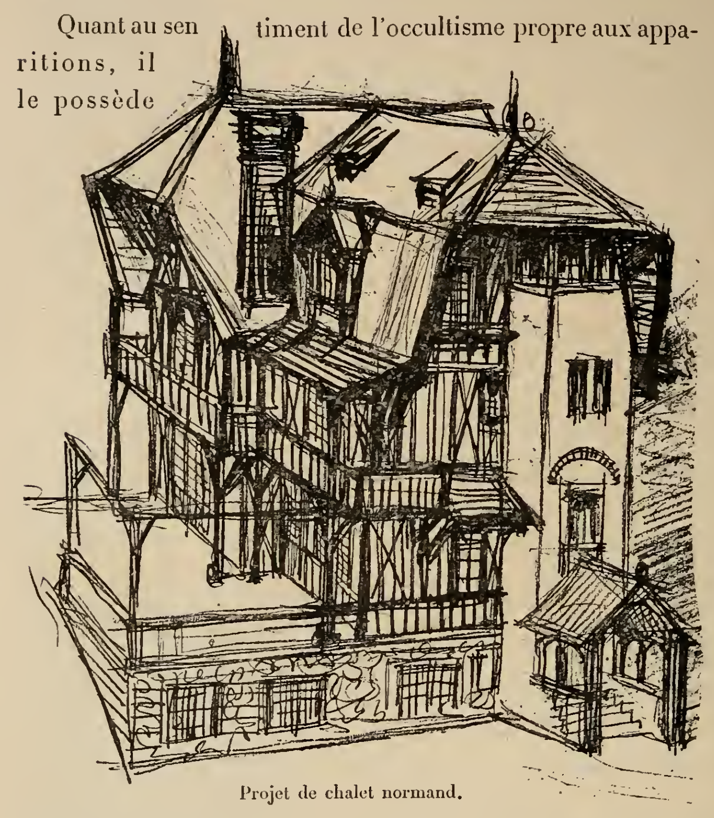
Ce sentiment du moyen âge et de la fantasmagorie des hantises occultes, je doute que personne le possède aujourd'hui en art à un aussi haut degré que Grasset ; parmi tant de compositions qu'il donna dans des revues et plus particulièrement au *Figaro illustré*, il en a fait montre avec supériorité ; je ne sais aucun autre artiste possédant comme lui le don de traduire l'esprit des vieilles chroniques carlovingiennes et d'animer les paysages majestueux par un éclat plus sincère de vérité architecturale ; ses villes, ses forteresses, ses bastions, ses



Croquis de casier
de cabinet de travail.

panoramas des Gaules sont des chefs-d'œuvre d'évocation superbe qui laissent dans le néant toutes les niaises peintures des Luminais et tous les bois quelconques des plus beaux livres d'histoire.

Quant au sentiment de l'occultisme propre aux apparitions, il le possède

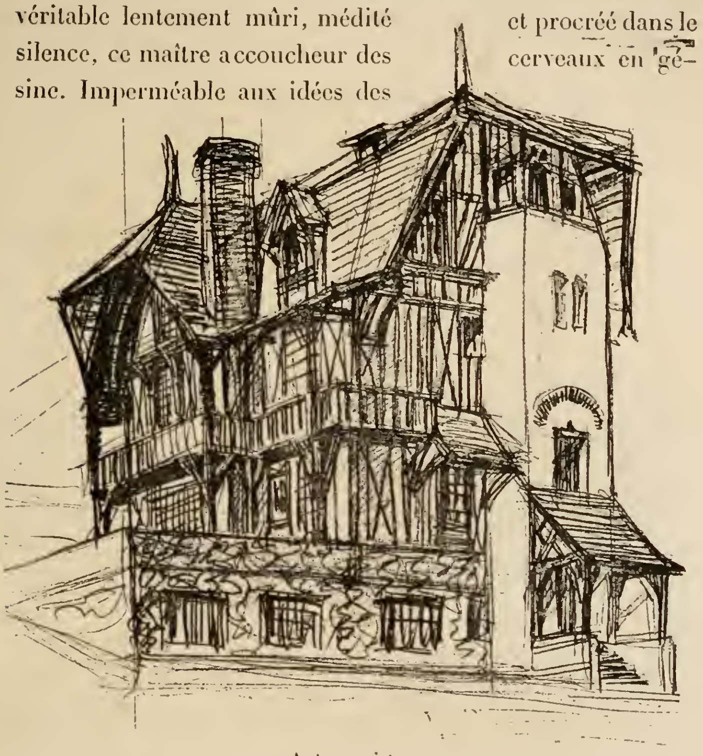


Projet de chalet normand.

de même à l'égal d'un maître japonais ; il conçoit l'épouvante et l'hallucination des visions, et il apporte un frisson nouveau dans ses compositions spéciales sur le sujet ; je pense que dans l'illustration d'un livre sur les au delà scientifiques, Grasset nous donnerait une œuvre inquiétante et rare.

Depuis plusieurs années, ce grand artiste réfléchi, observateur et philosophe, insensible à la flatterie, vit très retiré

dans son atelier du boulevard Arago ; c'est là, au milieu d'une foule de belles œuvres ébauchées, que je l'ai, il y a longtemps déjà, connu, estimé et affectionné de profonde amitié. Sa vie est solitaire, car seule la solitude permet un travail véritable lentement mûri, médité et procréé dans le silence, ce maître accoucheur des cerveaux en gésine. Imperméable aux idées des



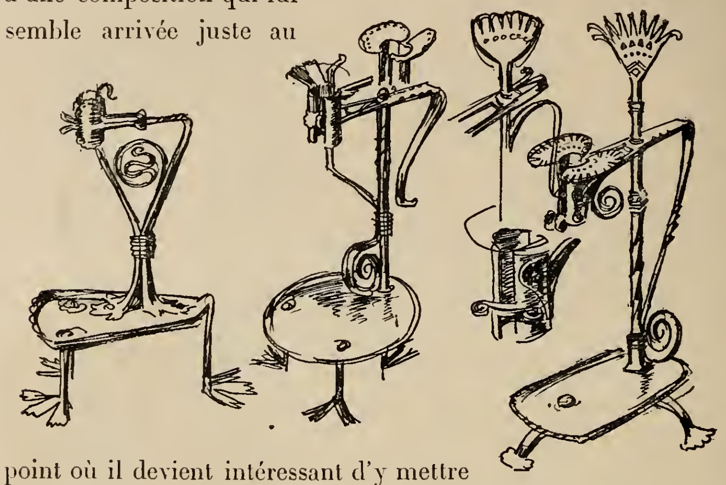
Autre projet.

peintres de coteries et des hommes du jour, incurieux de la vogue, sans vanité d'aucune sorte, il semble dissimuler sa personne avec autant de soin que ses œuvres, dont il ne parviendra jamais à se déclarer satisfait.

Sans même que la critique y morde, ce sage, lorsqu'un travail est achevé, le considère comme une chose évanouie et sans importance, quelque conscience qu'il y ait mise, car

déjà il ne pense plus qu'au nouvel ouvrage à entreprendre, et c'est sur celui-ci toujours qu'il compte se rattraper en chef-d'œuvrant avec volupté.

Son horreur, ce sont les gens pressés, exigeant des travaux à jour fixe; travailler dans ces conditions lui semble métier de menuisier, et il ne peut se résoudre à se séparer d'une composition qui lui semble arrivée juste au

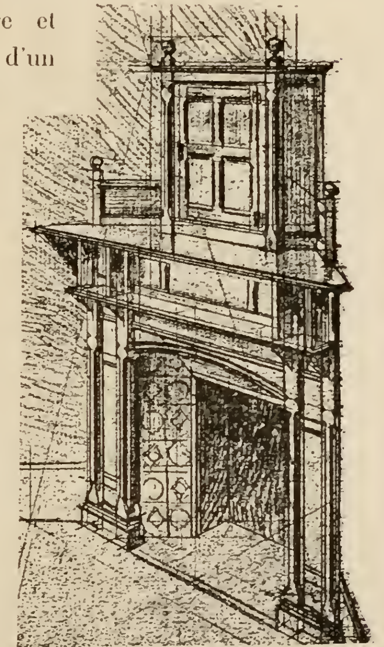


point où il devient intéressant d'y mettre ce je ne sais quoi qui est la fleur de beauté de l'exécution parfaite; c'est pourquoi il professe ce principe qu'on doit toujours pouvoir faire gagner une œuvre en y ajoutant; — tel est également Rops, l'artiste de l'éternel *Mañana*, qui non moins que Grasset est l'ennemi du vite fait et du lâché; ce n'est pas que ni l'un ni l'autre aiment plus que de raison la minutie ou la propreté froide, seulement ils estiment que le simple est fait de beaucoup de compliqué, sans lequel il n'est que le vide et l'impersonnel.

Malgré cette réputation de producteur constipé et jamais pressé de livrer un dessin avec patentes nettes, Grasset a répandu dans toutes les branches de l'art industriel une sève de personnalité considérable; ses cartons de vitraux sont en

nombre déjà fort remarquable, ses affiches en chromotypographie publiées par de Malherbe et Cie, ses couvertures de livres et de catalogues, ses panneaux de tapisseries, ses dessins de mobiliers de toute nature, ses travaux d'architecture, ses lithographies et ses innombrables œuvres décoratives fourniraient matière à une iconographie descriptive beaucoup plus importante qu'on ne le pourrait croire.

Ce qui me surprend et me donne une idée assez mesquine des hommes de ce temps, c'est qu'un artiste aussi prodigieusement doué que celui-ci, aussi divers en ses manifestations, susceptible d'occuper un rang distingué en architecture et de tenir la première place dans l'art décoratif, n'ait pas rencontré, en dehors de Gillot, un Mécène intelligent et richissime qui lui aurait confié la décoration complète extérieure et intérieure d'un palais, sinon d'un hôtel. Lorsqu'on voit l'affreuse banalité des plus luxueuses habitations modernes, lorsqu'on juge de leur opulente barbarie, on est pris, comme le remarquait Maupassant, de pitié et de dégoût pour ces millionnaires qui ne savent toucher qu'à l'argent et qui sont impuissants à concevoir, à désirer une belle chose nouvelle et à la faire naître avec leur or. On comprend alors que la vraie distinction de l'intelligence, que le sens de la beauté rare, des moindres formes, de la perfection des proportions et



Cheminée d'angle.

des lignes ont disparu de notre société démocratisée, mélange de riches financiers sans goût et de parvenus sans tradition.

Un décorateur tel que Grasset eût créé, en plein Paris, pour un homme au regard instruit et difficile, une demeure digne des plus beaux palais italiens de la Renaissance, d'une invention exclusivement moderne, sans retour vers le passé et que l'on eût pu léguer en toute confiance aux âges futurs comme un unique spécimen intéressant de l'art décoratif contemporain. Aidé par un tel Mécène, il eût créé un style incomparable, une rénovation complète de l'ornement architectural; sous sa direction exclusive, la maison la plus glorieusement belle aurait été édifiée avec une ordonnance de suprême entendement et d'exquise délicatesse; à l'intérieur, il eût frontispicé l'entrée magistralement et apporté dans chaque pièce un goût nouveau, très ingénieux, très coquet et très sobre. Jusqu'aux moindres pièces mobilières, je suis assuré que Grasset aurait suffi à tout avec un tact absolu et une imagination vraiment chef-d'œuvrière. Mais avec l'incompétence native des millionnaires de cet époque, avec la





VITRAIL RELIGIEUX MODERNE

Reproduction d'un carton aquarellé.



boulimie du laid, du vulgaire, du *ce qui se fait,* qui caractérise l'appétit des ploutocrates actuels, une pareille débauche de talent ne sera pas permise, et nos petits neveux chercheront en vain parmi nos statues, nos édifices publics et nos maisons privées, le vestige de ce fameux bon goût dont tout Français se targue par une tradition d'ores et déjà perdue.

Paris compte des collectionneurs éclairés qui exposent avec plaisir ou ostentation des objets anciens catalogués et cotés, mais il ne compte pas des chercheurs de nouveau et d'original dans les diverses parties décoratives de la demeure elle-même. Les plus splendides collections sont le



plus souvent logées dans un milieu pitoyable à voir et où tout choque depuis la tonalité des murs, la couleur des tentures et la vulgarité des plafonds, jusqu'à l'aspect des boiseries, des cheminées et des ouvertures vitrées. Sur ce sujet pitoyable, il m'est difficile de m'arrêter, car il y a trop à dire. Grasset ne trouvant pas œuvre d'ensemble a donc dû disperser son travail de décorateur, et il est difficile de le présenter dans un résumé qui le montre tout entier.

Ses vitraux, par exemple, dont plus de cinquante ont été exécutés sous sa direction avec des choix de verres irisés et frissonnants, d'importation américaine, portent tous l'empreinte de son style respectueux du passé, mais exclusivement préoccupé de modernisme ; il est difficile d'imaginer plus belles verrières que celles qu'il a fait dresser, et c'est à hurler de douleur quand on pense que nos plus merveilleuses cathédrales françaises sont déshonorées par des vitraux d'un dessin honteux et d'une coloration qui donne le mal de mer, alors qu'un si excellent artiste est là qui per-

mettrait de ne plus profaner les fenêtres ogivales par d'aussi carnavalesques chromos de pacotille.



Couverture d'une collection de romans.

Ses affiches? — vous les connaissez; ce sont les seules, avec celles du maître Jules Chéret et aussi de Toulouse Lautrec, qui apportent des vibrations esthétiques sur nos murailles. *L'Age romantique* était une supérieurement belle lithographie qu'on ne saurait oublier. De même les *Fêtes de Paris, Jeanne d'Arc,* la *Place Clichy* et tant d'autres pancartes industrielles très intenses d'expression.

Parlerai-je des meubles de Grasset? de tous ceux qu'il a dessinés pour Charles Gillot, et même des productions anonymes qu'il a perpétrées pour de fastueux ébénistes ou de louables fabricants de pianos, désireux de métamorphoser l'affreuse boîte à musique dont la mâchoire d'ivoire bâille si odieusement en relief sur le rectangle sans grâce du coffre? Ce serait œuvre longue, car le sujet serait attirant et précieux à traiter.

Dirai-je encore son talent de composition pour les tapissiers? ses essais de tout genre? le concours qu'il apporta dans l'ordonnance de certaines œuvres architecturales telles que la grande porte que le sculpteur-céramiste Carries, son voisin et ami, est en train d'élever pour une princesse d'origine américaine? Tout cela nous entraînerait au delà des bornes de cet article.

Pour me résumer sur Eugène Grasset, je puis avancer que ses véritables maîtres sont, avec la nature, les grands peintres et dessinateurs japonais et les artistes mystiques du

moyen âge. Il n'a qu'un but : « Supprimer l'imitation et le pittoresque, et remplacer ces banalités par le *style,* le style qui est l'expression de la volonté individuelle ou collective et qui peut seul modifier la nature accidentelle dans les œuvres d'art. »

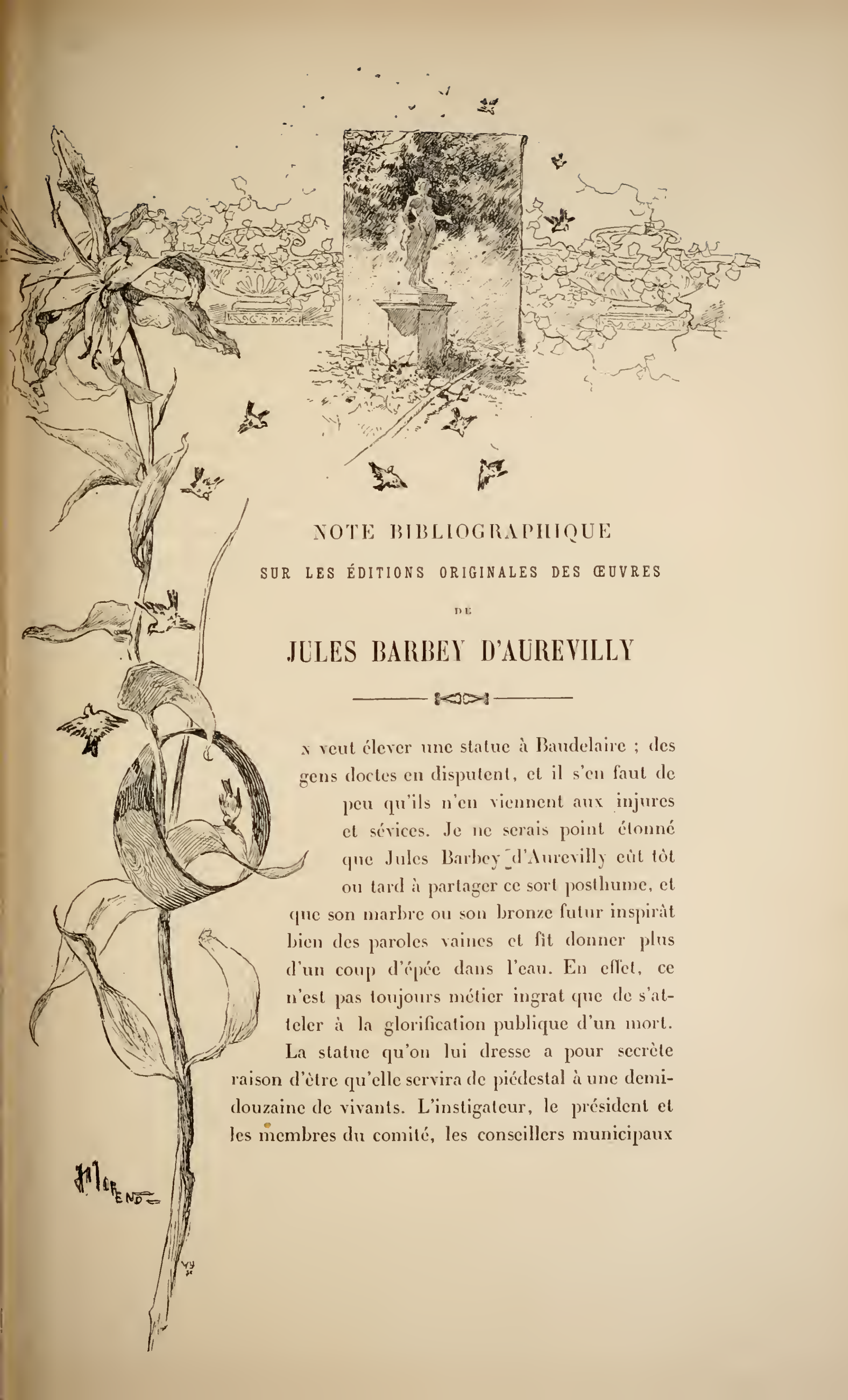
Il pense encore que pour découvrir le style il est nécessaire d'étudier à fond la nature, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la surprendre et à la dominer.

Se sachant doué pour faire une création absolument individuelle, il s'est toujours plu à ignorer la vérité photographique; la précision parfaite n'a jamais été son idéal, il laisse aux médiocres ce souci de netteté qui est à la fois leur consolation et leur stigmate.

Le travail quotidien, l'immense persévérance et l'insatiable curiosité, telles sont les vertus principales que Grasset daigne se reconnaître. Je voudrais, au cours de cet article, hélas! bien trop tôt arrivé à son terme, avoir démontré que ce grand modeste possède encore de plus hautes qualités, mais je laisse à tous ses fervents admirateurs le soin de les expliquer et dénombrer à loisir.

Octave Uzanne.





NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES DES ŒUVRES

DE

JULES BARBEY D'AUREVILLY

On veut élever une statue à Baudelaire ; des gens doctes en disputent, et il s'en faut de peu qu'ils n'en viennent aux injures et sévices. Je ne serais point étonné que Jules Barbey d'Aurevilly eût tôt ou tard à partager ce sort posthume, et que son marbre ou son bronze futur inspirât bien des paroles vaines et fît donner plus d'un coup d'épée dans l'eau. En effet, ce n'est pas toujours métier ingrat que de s'atteler à la glorification publique d'un mort. La statue qu'on lui dresse a pour secrète raison d'être qu'elle servira de piédestal à une demi-douzaine de vivants. L'instigateur, le président et les membres du comité, les conseillers municipaux

qui subventionnent, les gros souscripteurs, les sociétés artistiques ou littéraires qui chauffent le projet, préparent le programme de la fête et se réservent de figurer en bonne place au cortège, le poète clamant une ode au pied du monument qui s'inaugure, les orateurs officiels ou officieux, tout ce monde se sent *statufier* dans le même bloc que le grand homme. Ils se juchent sur lui comme des écureuils grimpent à une cime d'arbre, et l'élévation du géant qui les supporte, ils se l'attribuent naïvement.

Une statue peut être, sans doute, la consécration de la gloire par la postérité ; mais la statuomanie n'est qu'une des formes de la vanité et du cabotinage contemporains.

Dans ces entreprises, il n'y a guère d'intéressant que le pauvre grand homme mis sur la sellette et qui y restera, — comme, au coin d'une borne, un aveugle avec son chien tendant la sébille, — jusqu'à ce que la collecte soit assez grosse, et que le sculpteur à qui l'on a fourni, à un rabais patriotique, l'occasion de faire un chef-d'œuvre, l'ait saisie par le toupet, pour n'en garder, le plus souvent, qu'une lamentable touffe de cheveux.

Les petites villes, les villages ont presque tous, sur leur place, un bonhomme maigrement drapé en un costume moderne d'officier, de fonctionnaire ou d'homme du monde, dont les habitants sont très fiers, mais dont, à part le nom, ils ne savent rien, moins que rien. Si l'étranger demande un renseignement au boutiquier d'en face, ou à l'ouvrier qui passe, ou à la femme assise sur un banc, on lui répond qu'on ne sait pas au juste, que c'est écrit dessous. Et l'inscription du piédestal vous apprend, en style succinct et lapidaire, que le général, ou le ministre, ou le baron de la finance, ou l'artiste, ou l'écrivain, — historien, philosophe, romancier, poète, — un tel est né, ou est mort, ou a habité, à telle date, en cette localité.

Passe encore pour le général : son panache et son grand sabre rappellent aux jeunes gens ce dont leur giberne de soldat est grosse, et qu'ils doivent, au jour où la patrie les réclame, se montrer dignes de ce glorieux enfant du pays.

Passe aussi pour le politicien et le financier, qui ont, sans doute, payé en routes ou en fontaines les votes et les souscriptions de leurs concitoyens, et dont la célébrité décrue n'avait plus que ce dernier asile.

Passe même pour tant d'artistes et d'écrivains, de l'Institut ou des Académies de province, collets-montés ou bohèmes, ignorés ou populaires, qui, avec ou sans succès, ont recherché la renommée des salons, des coteries, de la chaire ou du journal. Un peu de métal ou de pierre, que souillent et rongent en quelque coin les intempéries, symbolise assez bien la valeur de leur œuvre, tout en en prolongeant, au milieu d'indifférents, d'ignorants et d'oublieux, leur souvenir imprécis et sans éclat.

Ceux-là qui, de leur vivant, furent en argile ou en carton-pâte, il faut bien, après leur mort qu'on les coule en bronze ou qu'on les taille en marbre, si l'on ne veut qu'ils ne tombent au premier soleil en poussière, à la première averse en bouillie.

Mais c'est un soin injurieux pour des hommes comme Baudelaire et Barbey d'Aurevilly. Ils avaient en eux la force qui soulève et entraîne les foules ; il leur suffisait de vouloir pour éveiller dans toutes les bouches l'écho de leur nom, et les Panthéons ont en réserve des sépulcres à leur taille. Il ne leur plut pas de vouloir. Leur dédain domina leur génie. S'attachant à l'art d'une étreinte éperdue, méprisants de la vie parce qu'ils en avaient pénétré le fond, délicats et hautains, jamais ils ne s'adressèrent qu'aux esprits, sinon de leur trempe, du moins du même acier. Le *vulgum pecus* leur faisait horreur. Si, malgré leur répugnance et leur recul, ils venaient à le frôler, ils ne pouvaient se tenir de le fouailler en crachant de dégoût. Qu'ont affaire ces hommes de statues par souscription publique? Le public, à force de nous les entendre répéter, a fini par apprendre leurs noms, je le crois. Mais d'eux, que sait-il? Des racontars incohérents, des légendes absurdes, quelques vers mal compris, des citations au hasard de l'événement ou de la polémique du jour, les noms de quelques-unes de leurs moindres œuvres, quelques jugements de critiques attitrés et, par cela même, impuissants à comprendre ces

chevaliers errants de la pensée, ces solitaires aristocrates de l'esprit.

Comme le poète des *Fleurs du mal,* et à des titres plus divers, J. Barbey d'Aurevilly appartient au petit nombre des lettrés dilettantes et des raffinés de l'intelligence. Ils lisent ses œuvres, les entendent et les admirent, encore qu'ils y trouvent de quoi les faire se cabrer. La statue de cet homme dans un carrefour leur semblerait une ineptie sacrilège : leur cerveau est le seul sanctuaire où son image puisse dignement se dresser.

Et de même la seule manière digne d'honorer sa mémoire, c'est de faire connaître son œuvre, de mettre les esprits curieux et cultivés mieux en mesure d'en apprécier la variété et la grandeur. C'est pourquoi nous accueillons avec empressement, dans cette revue consacrée au culte de l'art, à la religion de l'idée, le travail bibliographique qu'un fervent de d'Aurevilly, M. Henri Danay, a rédigé avec des scrupules d'exactitude qui marquent bien que ce fut pour lui un *work of love.*

Ces « notes », comme l'auteur appelle modestement son travail, gagneraient à être étendues; le côté descriptif et analytique reste à mettre en relief; certaines éditions, pour n'être pas originales, n'en sont pas moins intéressantes et mériteraient d'être mentionnées; l'iconographie n'a pas été tentée. C'est dire qu'il y a, dans ces quelques pages, le fond solide d'une excellente bibliographie d'Aurevillienne, et qu'on est en droit de demander à M. Henri Danay de parachever un ouvrage commencé si consciencieusement et si bien.

En attendant, voici la notice à laquelle on me pardonnera d'avoir mis ce long préambule :

Les œuvres de J.-B. d'Aurevilly, publiées de 1825 à 1892, forment, en édition originale, 48 volumes ou plaquettes. — Nous les cataloguons ci-après, en les classant suivant leur nature, dans l'ordre chronologique de leur publication.

I.

ŒUVRES D'IMAGINATION.

1. — *Aux héros des Thermopyles.* — Élégie, par M. Jules Barbey, précédée d'une lettre de M. Casimir Delavigne à l'auteur. Paris, librairie J. Sanson, Palais-Royal, galerie de bois; 1825.

2. — *Léa* (signé Jules Barbey). — Revue de Caen, 1re livraison, octobre 1832; in-8°, p. 15 à 39.

Cette publication n'est pas, à proprement parler, une édition originale, mais cette nouvelle, très intéressante, n'a jamais été publiée depuis en plaquette ou volume, sauf dans la *Revue de Paris et Saint-Pétersbourg*.

3. *L'Amour impossible.* — Chronique parisienne. Paris, Delanchy, 1841. 1 vol. in-8°.

4. — *La Bague d'Annibal.* — Paris, Duprey, 1843. 1 vol. in-8°.

5. — *Du dandysme et de G. Brümmel.* — Caen, Mancel, 1845. 1 vol. in-16.

6, 7, 8. — *Une vieille maîtresse.* — Paris, Cadot, 1851. 3 vol. in-8°.

9. — *Poésies* (sans titre). — Caen, Hardel, 1854. 1 vol. in-16.

10, 11. — *L'Ensorcelée.* — Paris, Cadot, 1855. 2 vol. in-8°.

Le 2e volume comprend, en outre : *Ricochets de conversation*, devenu *le Dessous de cartes d'une partie de whist*, publié à nouveau en 1874, dans les *Diaboliques*.

12. — *Mémorandum.* — Caen, Hardel, 1856. 1 vol. in-16.

13. — *Trente-six ans.* — Sonnet en prose, plaquette in-12 carré. Caen, Hardel, 1856.

14. — *Deux rythmes oubliés.* — Caen, Buhourd, 1857. 1 plaq. in-12.

15. — *Le Chevalier des Touches.* — Paris, Michel Lévy, 1864. 1 vol. in-12.

16, 17. — *Le Prêtre marié.* — Paris, Faure, 1865. 2 vol. in-12.

18. — *Le Pacha* (rythme oublié). — Caen, Le Blanc-Hardel, 1869. 1 plaq. in-16.

19. — *Les Diaboliques.* — Paris, Dentu, 1874. 1 vol, in-12.

20. — *Une histoire sans nom.* — Paris, Lemerre, 1882. 1 vol. in-18.

21. — *Ce qui ne meurt pas.* — Paris, Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

22. — *Une page de l'histoire.* — Paris, Lemerre, 1886. 1 plaq. in-12.

23. — *Pensées détachées.* — Paris, Lemerre, 1889. 1 vol. in-18.

24. — *Amaïdée.* — Poème en prose. Paris, Lemerre, 1890. 1 vol. in-18.

II.

ŒUVRES DE CRITIQUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

25. — *Les Prophètes du passé.* — Paris, Hervé, 1851. 1 vol. in-12.

26. — *Notice sur M. Audin.* — Paris, Maison, 1856. 1 broch. in-8°.

XIXe SIÈCLE. — LES ŒUVRES ET LES HOMMES.

Cette série d'études comprend aujourd'hui 12 volumes, dont la publication va de 1860 à 1892. Ces 12 volumes sont répartis en 2 séries :

Première série.

27. — *Les Philosophes et les écrivains religieux.* — Paris, Amyot, 1860. 1 vol. in-18.

28. — *Les Historiens politiques et littéraires.* — Paris, Amyot, 1861. 1 vol. in-18.

29. — *Les Poètes.* — Paris, Amyot, 1861. 1 vol. in-18.

30. — *Les Romanciers.* — Paris, Amyot, 1862. 1 vol. in-18.

31. — *Les Bas-bleus.* — Paris, Palmé, 1878. 1 vol. in-18.

32. — *Les Critiques ou les Juges jugés.* — Paris, Frinzine. 1885. 1 vol. in-8°.

33. — *Sensations d'art.* — Paris, Frinzine, 1886. 1 vol. in-8°.

34. — *Sensations d'histoire.* — Paris, Frinzine, 1887. 1 vol. in-8°.

Deuxième série.

35. — *Les Philosophes et les écrivains religieux.* — Paris, Frinzine, 1887. 1 vol. in-8°.

36. — *Les Historiens.* — Paris, Quantin, 1888. 1 vol. in-8°.

37. — *Les Poètes.* — Paris, Lemerre, 1889. 1 vol. in-8°.

38. — *Littérature étrangère.* — Paris, Lemerre, 1890. 1 vol. in-8°.

39. — *Littérature épistolaire.* — Paris, Lemerre, 1892. 1 vol. in-8°.

40. — *Les Misérables, de M. F.-V. Hugo.* — Paris, chez tous les libraires; 1862. Plaquette in-12.

41. — *Les Quarante médaillons de l'Académie française.* — Paris, Dentu, 1864. 1 vol. in-12.

42. — *Gœthe et Diderot.* — Paris, Dentu, 1886. 1 vol. in-12.

43. — *Les Ridicules du temps.* — Paris, Rouveyre et Blond, 1883. 1 vol. in-18.

44. — *Les Vieilles Actrices. — Le Musée des Antiques.* — Paris, Librairie des auteurs modernes, 1884. 1 vol. in-12.

45, 46, 47. — *Théâtre contemporain.* — *1er volume.* — Paris, Frinzine, 1887.

La couverture de ce 1er volume porte souvent comme nom d'éditeur *Quantin*. — C'est le même tirage et la même édition.

2e *volume*, — Paris, Quantin, 1888.

3e *volume*. — Paris, Quantin, 1889.

Cette série sera continuée très prochainement. Les 4e et 5e volumes sont en préparation.

48. — *Les Polémiques d'hier*. — Paris, Savine, 1889.

49. — *Dernières polémiques*. — Paris, Savine, 1891.

Les 49 volumes ou plaquettes dont nous venons de donner la nomenclature ne comprennent pas l'œuvre entier de Barbey d'Aurevilly.

Des préfaces ont été ajoutées à la deuxième édition des œuvres ci-après :

Du dandysme et de G. Brümmell. — Paris, Poulet-Malassis, 1862. 1 vol.

Une vieille maîtresse. — Paris, Cadot, 1859. 1 vol.

Les Prophètes du passé. — Paris, A. Bourdillat, 1860. 1 vol.

Les Vieilles Actrices. — Paris, Chacornac, 1889. 1 vol.

En dehors de ces préfaces, ne figurant pas dans les éditions originales, quelques opuscules, qui n'ont jamais paru isolément, ont été publiés, pour la première fois, dans certaines éditions non originales.

Citons :

Du dandysme et de Georges Brümmel. — L'édition originale et la deuxième édition ne donnent pas *Un dandy d'avant les dandys*, publié pour la première fois, en volume, dans la 3e édition. Paris, Lemerre, 1879.

Mémorandum. — L'édition originale, publiée en 1856, ne comprend pas naturellement le 2e mémorandum, écrit en 1858 ; celui-ci ne figure que dans la 2e édition du 1er mémorandum, publiée en même temps que le 2e, sous le titre *Mémoranda*, préface de P. Bourget, Paris, Rouveyre et Blond, 1883, 1 vol. in-18.

Poésies. — La 2e édition, Bruxelles, 1870, imprimée à 72 exemplaires par les soins de *Insignis Nebulo* (Poulet-Malassis), renferme deux pièces de vers, qui ne se trouvent pas dans la première édition (XIII à A*** et XIV à Charles Coligny). En outre, chaque poésie est suivie d'un commentaire extrait de la correspondance, inédite encore, de Barbey d'Aurevilly avec Trébutien.

Les Prophètes du passé. — La 3e édition. Paris, Palmé, renferme plusieurs chapitres inédits.

Enfin Barbey d'Aurevilly a écrit des préfaces pour des livres dont il n'est pas l'auteur, notamment pour les ouvrages ci-après :

For Ever. — By H.-M. Carrey. Caen, V. Pogny, 1857.

Eugénie de Guérin. — *Reliquiæ.* — Publié par J. Barbey et G. Trébutien ; Caen, 1855.

Le Bric-à-brac de l'amour, par Octave Uzanne (préface). Paris, Rouveyre, 1879.

Le Vice suprême, par Péladan. — Paris, Librairie des auteurs modernes, 1884.

Œuvres de Paul de Molènes. — Jouaust.

La Côte d'Adam, par Ange Bénigne — Paris, Ollendorff, 1884.

Le Révélateur du globe, par Léon Bloy. Paris, 1884.

Pour compléter cette étude biographique, il nous reste à dresser la liste des ouvrages de Barbey d'Aurevilly annoncés à diverses dates et qui n'ont pas encore été publiés, ou dont le titre a été modifié. Cette liste, probablement incomplète, comprend :

1° Ouvrages dont les titres ont été relevés sur des couvertures de volumes :

1845. — *Germaine.*
1845. — *Traité de la princesse.*
1851. — *Études sur les grands mystiques chrétiens.*
1857. — *Jacques II.*
1857. — *Les Rythmes oubliés.*
1861. — *Les Voyageurs.*

1862. — *Poussière* (recueil de poésies).
1878. — *Un gentilhomme de grand chemin.*
1878. — *Une tragédie à Vaubadon.*
1889. — *Portraits politiques.*

2° Ouvrages dont les titres sont mentionnés dans diverses études publiées sur Barbey d'Aurevilly ou dans sa correspondance :

1885. — *L'An mil.* — *Première messe de l'abbé de la Croix-Jugan.*

Voici quelques renseignements sur la destinée de ces ouvrages :

Germaine est devenu *Ce qui ne meurt pas,* publié en 1884, c'est-à-dire quarante ans après avoir été écrit.

Le Traité de la princesse est toujours resté à l'état de notes, dont quelques-unes ont été publiées sous le titre de *Pensées détachées* (1884).

Jacques II, d'abord publié par le journal *la Mode,* forme le premier article du volume *Sensations d'histoire* (1887).

Les Rythmes oubliés n'ont jamais été publiés en entier, malgré la promesse faite à Trébutien, en 1856. Seuls, *Trente-six ans, Laocoon, les Yeux caméléon* et *le Pacha* ont été édités en plaquettes, rarissimes d'ailleurs.

Enfin un 5e rythme oublié, *les Arabesques d'un tapis,* a été écrit, mais ne paraît pas avoir été encore publié.

La Première messe de l'abbé Jugan est devenu *l'Ensorcelée.* M. Charles Buet, dans son étude sur le Maître (page 131), dit que ce roman, — un chef-d'œuvre, — a été publié tout d'abord sous le titre *la Première messe.* C'est une erreur.

Nous manquons de renseignements sur les autres volumes, qui n'ont pas encore été édités.

La correspondance de Barbey d'Aurevilly, correspondance très intéressante, est encore également inédite ; elle comprend plus de 700 lettres, dont 427 adressées à Trébutien de 1853 à 1856. Mlle L. Read, sa légataire, en est aujourd'hui dépositaire.

Grâce au dévouement de ses amis et en particulier de celui de deux femmes d'élite, Mme Read et sa fille, Barbey d'Aurevilly a été entouré dans ses dernières années des soins les plus attentifs et les plus désintéressés.

Mlle Read s'est vouée à la publication complète des œuvres du Maître. C'est à elle que nous devons les ouvrages parus depuis 1889. Espérons que son éditeur l'aidera dans une tâche que l'indifférence de beaucoup de lecteurs pour les œuvres vraiment fortes et vraiment originales rend souvent très difficile à accomplir.

HENRI DANAY.

Cette Bibliographie ne saurait être complète, car Mlle Louise Read, l'amie dévouée du grand écrivain, continue les publications des œuvres de J. Barbey d'Aurevilly. *La Littérature épistolaire*, 13e volume des hommes et des œuvres, vient de paraître chez Lemerre, et bientôt paraîtra le tome V du *Théâtre contemporain*.

Les *Mémoires politiques et littéraires* sont promis, et c'est là, probablement, cette correspondance de tant d'années avec Trébutien, bibliothécaire à Caen, le grand ami de cœur et d'esprit de d'Aurevilly, pendant ses premières années d'activité. On peut donc prévoir des pages de belle allure, à la verve débridée, où s'entendra, encore une fois, ce beau galop de style que courait la plume du polémiste. Après les *Mémoires*, ce sera le cahier de pensées et de vers que Barbey d'Aurevilly appelait son « crachoir » et qu'il voulait publier sous le titre de : *Poussière*, qui lui sera conservé.

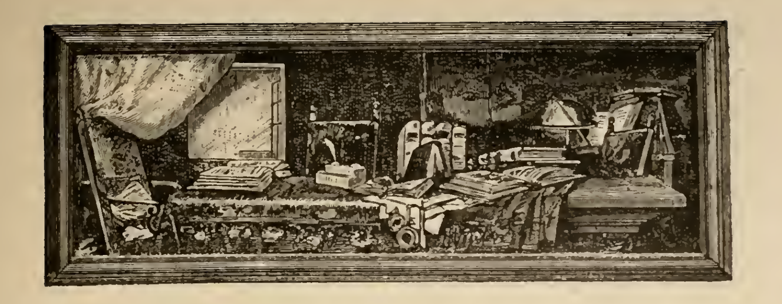
Ce que nous voudrions sincèrement que publiât Mlle Read ce seraient deux volumes de *pensées* extraites de l'ensemble de ses œuvres. D'Aurevilly était mieux que tout un ciseleur de pensées nobles, un sertisseur d'aphorismes originaux et de paradoxes qui deviendront de superbes vérités; il serait bon de tirer de ses livres de critique et de polémique les admirables observations qui y sont consignées et de lui dresser ce monument plus durable que l'airain d'un recueil de *pensées de J. Barbey d'Aurevilly*, qui ne serait pas inférieur à celui de Joubert qu'il aimait tant.

En tel état qu'elle se présente, la Bibliographie de M. Henri Danay est excellente.

Nous croyons que des travaux du genre de celui que nous venons de publier ont une utilité réelle, non seulement au point de vue de la bibliographie pure, mais encore pour la culture générale de l'esprit auquel ils présentent des instruments. Il n'est pas besoin d'offrir un champ aussi vaste que le font Molière et Voltaire pour être l'objet d'une monographie bibliographique intéressante et curieuse. Il n'est surtout pas besoin de s'attaquer à un écrivain en dehors de la période contemporaine. Sans citer d'autre exemple, notre collaborateur et ami M. Jules Brivois l'a surabondamment prouvé avec Béranger ; il le prouvera bientôt, — nous en avons la promesse, — avec Alphonse Daudet ; souhaitons seulement que sa passion du mieux ne retienne plus longtemps l'œuvre sur le chantier. D'ailleurs, les sujets ne manquent pas : Alfred de Vigny, Lamartine, Musset, Nodier, Paul Lacroix, Michelet, Th. Gautier, Champfleury, Renan, trente autres, malgré les travaux partiels auxquels quelques-uns ont déjà donné lieu, fourniraient aux bibliographes fureteurs et passionnés une ample moisson. Nous leur adressons ici un cordial appel. Leur récolte faite, qu'ils viennent à nous : nos portes leur sont ouvertes pour l'engranger.

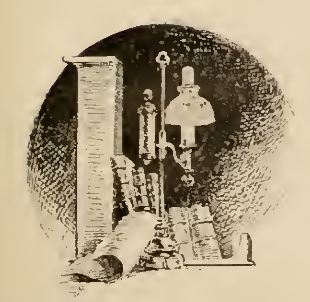
La Direction.





LITTÉRATURE D'AUTOMNE

REVUE DES QUELQUES LIVRES DU MOMENT



ES livres nouveaux! *Apparent rari nantes* sur le vaste gouffre de l'indifférence et de l'oubli. Plus rares encore sont ceux qui surnageront demain, car ce n'est pas de la littérature courante qu'on peut dire : *fluctuat nec mergitur*.

Mais pourquoi parler latin quand je n'ai à dire que des choses honnêtes ? C'est peut-être parce qu'on l'élimine des programmes des écoles que je me sens enclin à le recevoir dans ma prose, — frondeuse hospitalité? En tout cas, il n'exprime ni une plainte, ni un regret. Cet engloutissement rapide, cette noyade continue des productions de la librairie, est chose éminemment morale, salubre et réconfortante. La disso-

lution des êtres doit être en rapport avec leur multiplication. Les éphémères grouillent; les grands animaux, qui vivent longtemps, se reproduisent peu.

Que d'éphémères, parmi ces livres de toute sorte qui, chaque jour, s'envolent des officines des éditeurs!

J'avoue que je ne voudrais pas qu'il en fût autrement. La tâche de la critique en est singulièrement simplifiée. Elle ne tient point registre des mort-nés; si elle mentionne, chemin faisant, les êtres non viables qu'elle rencontre, elle ne s'arrête à en faire la description qu'autant qu'elle en a le caprice et le loisir. Ce n'est point pour elle devoir de conscience, mais simple affaire d'amusement ou de fantaisie.

C'est à ce titre, je ne le cache pas, que certains livres trouvent une place ici : on saura bien reconnaître lesquels.

Un roman de M. Paul Margueritte a toujours, dans le style, dans la conception, dans la conduite, dans les sentiments attribués aux personnages et évoqués chez le lecteur, quelque chose de personnel et de distingué. *Sur le retour* (Ernest Kolb) a beaucoup de ce quelque chose-là. L'idée est originale de présenter parallèlement deux frères, l'un, diplomate retiré de la carrière et resté mondain, marié, père de famille, et sacrifiant à un plaisir des sens et de la vanité, dont il n'ignore pas le vide, la paix de son foyer, l'amour et le bonheur de sa charmante femme; l'autre, colonel, célibataire, inexpérimenté de la femme, dont le cœur s'ouvre et fleurit à la vue d'une toute jeune fille, mais qui laisse cette première et tardive fleur se flétrir pour ne point risquer de détruire, en les liant à sa vie d'homme mûr, les illusions et les rêves gracieux d'une enfant; âme tendre et forte, simple et profonde, il accepte la douleur pour lui, dès qu'il y voit un moyen de l'épargner aux autres, et, par l'influence de son doux héroïsme, apaise et endort autour de lui les douleurs de l'amour ulcéré. La mélancolie qui se dégage du livre de M. Paul Margueritte ne va point sans quelque ironie, mais combien compatissante et voilée! C'est, en somme, subtilement analysée par les incidents mêmes d'un récit où tout est naturel et vrai, la longue et touchante agonie de l'amour, à ce tournant de la vie où les derniers

rayons de la jeunesse disparaissent comme ceux du soleil au déclin du jour. « A plus, fit la petite voix de Josée. Parti, le soleil. Où est-il allé, dis, maman? »

La maman pourrait, en connaissance de cause, répondre avec un sourire attristé : Il fait le tour de la vie; il remontera en vous, mes enfants, et vous illuminera le cœur de sa chaude clarté, jusqu'à ce qu'il vous abandonne à votre tour, vous laissant, comme nous, dans un crépuscule qui peut avoir aussi son charme et sa douceur.

C'est un pur hasard qui m'amène à parler, après un livre de M. Paul Margueritte, d'un livre de M. Georges Ohnet. On pourrait croire que c'est la recherche des contrastes. Dans ce nouveau volume des *Batailles de la vie,* le grand combat, comme le titre *Nemrod et C*[ie] l'indique, se livre contre les lapins, lièvres, faisans, perdreaux, cailles et autres gibiers (Paul Ollendorff). On les tue par cent et par mille tout le long du livre. Les carnages de *la Débâcle* ne sont rien auprès. La chasse est l'image de la guerre : on voit bien que M. Ohnet, savant en tant de choses, ne l'ignore point. Pour le reste, un gros baron juif vient s'installer dans un château que le marquis de Pont-Croix a dû vendre après le krach (*krack,* dans le texte de M. Ohnet) de l'Union générale, auquel le gros baron avait plus que personne contribué. Le marquis n'a gardé qu'une petite dépendance de la grande propriété de la Chevrolière, la Commanderie, où il vit des débris de sa fortune, heureux et fier. Or le baron a une fille du caractère le plus franc et le plus noble (elle soulève bien de temps en temps les tentures et écoute aux portes, mais c'est dans l'intérêt de la vérité); voir le marquis et l'aimer, c'est tout un pour elle. Cependant la maîtresse du baron, une Portugaise à qui les sens ne font pas perdre la tête, a machiné le mariage d'Esther avec son autre amant, le comte de Brucken, radicalement ruiné, mais non moins juif que le baron. La vengeance d'un garde-chasse brouille toutes les cartes d'une partie si bien engagée. Au moment où le baron millionnaire va surprendre sa maîtresse et le comte de Brucken à leur rendez-vous ordinaire, en plein bois, le comte sort par l'issue opposée à celle où se présente le baron, saisit le garde qui

défend le passage, l'emporte, grâce à sa force herculéenne, comme un loup fait d'un mouton, et court jusqu'au bord de la rivière, où, s'apercevant qu'il l'a serré un peu fort et étranglé, il le jette dans l'eau. On ne tarde pas à trouver le cadavre et à arrêter un innocent, le braconnier Rabassou. Mais le marquis de Pont-Croix, qui a déjà sauvé, sous les yeux d'Esther, un enfant qui se noyait, apparaît ici dans tout l'éclat de son rôle de redresseur de torts et de justicier amateur. Il reconstitue la scène du meurtre, en découvre l'auteur, obtient de lui, non sans lutte, une déclaration qui assure la mise en liberté de Rabassou, et le lendemain le tue galamment en duel. L'auteur n'explique pas pourquoi le parquet, qui relâche Barbassou, n'instruit pas contre le marquis, comme c'est l'usage après un duel où il y a eu mort d'homme. Là-dessus, Esther déclare à son père qu'il lui faut choisir entre elle et sa maîtresse, et le vieillard, très malheureux, tout en jurant qu'on ne l'y prendra plus, ne tarde pas à retomber, à Paris, aux mains de Mme del Péral. Il prenait son parti de l'isolement et du chagrin de sa fille, lorsqu'il apprend qu'elle se convertit à la religion catholique et entre au couvent. Cette fois, le sentiment paternel est plus fort que tout : orgueil de millionnaire, jouissances séniles, haine de race et de religion, rien ne tient devant le désespoir de perdre sa fille. Il finit, conseillé, d'ailleurs, par Mme del Péral, — dont la conduite dément ici le caractère, car on ne voit pas quel intérêt elle avait à être à cette occasion humaine et bonne, — par aller supplier le marquis de Pont-Croix d'unir ses prières aux siennes pour empêcher Esther de prononcer ses vœux. Le marquis, que l'amour de la Juive a touché plus qu'il ne lui plaisait de se l'avouer, se laisse convaincre, et la jeune fille, qui allait épouser Dieu irrévocablement, se ravise dès que M. de Pont-Croix demande sa main.

Tel est, en raccourci, le roman de M. Ohnet, *Nemrod et Cie*. Il n'est point flatteur pour la société financière et juive qu'il prétend peindre, puisque le seul personnage véritablement honnête et sincère qui y soit, Esther, doit, pour rester d'accord avec sa conscience, en sortir. Le récit est mouvementé, il est même émouvant dans ses péripéties mélodramatiques; il intéressera sûrement

beaucoup de lecteurs. Quant aux qualités littéraires, elles continuent à être celles qui, entre les autres romanciers à la mode, assurent à M. George Ohnet une place tout à fait à part.

Il n'y a guère de batailles sans vainqueurs et vaincus. Ce sont les *Vaincus de la vie* dont M. Jules Mary se préoccupe surtout. Du moins est-ce le titre qu'il donne à la série de ses romans où vient se ranger son dernier : *Tante berceuse* (Ernest Kolb). A vrai dire, on ne voit pas bien quels sont les vaincus dans ce livre où tout le monde, même les méchants comme le baron de Lespérat, même les coupables comme sa fille Germaine, obtient, finalement, en sécurité, en calme et en bonheur, plus qu'il ne devait espérer. Comme les autres ouvrages de M. Jules Mary, *Tante berceuse* offre une lecture facile et attrayante. N'est-ce pas beaucoup, et qu'est-on fondé à demander de plus à un roman qu'on prend quand on a besoin de se distraire, et qui vraisemblablement n'a été écrit que pour répondre à ce besoin? Cela vaut encore mieux que de se torturer à couvrir des pages de lignes incohérentes, sous prétexte de grand art. Ceux qui se livrent à cet exercice, voilà les écrivains dangereux et redoutables, mais point du tout M. Jules Mary.

Qu'on ne me fasse pas dire que tous ceux que la question d'art préoccupe sont à fuir. C'est justement le contraire que je pense, pourvu que celui qui recherche l'art soit un artiste, non pas un poseur. Assurément, ce n'est pas de cette seconde étiquette que l'on peut marquer M. Anatole France, et l'estime singulière que je fais de son talent et de ses goûts de lettré se trouve encore augmentée par la publication de *l'Étui de nacre* (Calmann Lévy). Sous ce titre d'une ingénieuse préciosité, M. Anatole France enferme seize morceaux qui sont régal de délicats. Il aimerait, — ne l'a-t-il pas dit, ou à peu près, quelque part? — à être appelé le conteur de la critique : est-ce pour cela que, lorsqu'il nous conte ses contes, le critique ne perd pas ses droits? Aussi lui demanderai-je, en signalant, avec une brièveté qui m'a rarement été plus pénible, ce volume charmant, la permission de garder les miens, et, à l'occasion, d'en user. La légende chrétienne au début, les anecdotes révolutionnaires à la fin fournissent les

thèmes les plus nombreux de ses récits. Au milieu, quatre contes : *la Messe des Ombres, Leslie Wood, Gestas* et *le Manuscrit d'un médecin de village,* montrent le mysticisme opérant dans une âme simple, dans une âme énergique et raffinée, dans une âme de poète ivrogne, et dans un cerveau de docteur. Ces quatre intermèdes, qui se relient, d'ailleurs, étroitement au reste, en ce que, partout, l'étude porte sur les facultés et la puissance de l'esprit, sont excellents de ton, de couleur, de naïveté savante, de ce je ne sais quoi grâce auquel le sceptique dilettante a toujours l'air disposé à tout croire, sans avoir jamais l'air de croire quoi que ce soit. Le style y est exquis, c'est une superfluité que de le dire. Et pourtant on me pardonnera si j'ai noté dans l'un d'eux, *Leslie Wood,* ces deux propositions qui m'ont paru quelque peu audacieuses à défier la logique et la grammaire : « Elle représentait ce grand homme (Tolstoï) *revêtant l'habit et l'âme* d'un moujik, » et : « Vous n'êtes pas, *comme l'Angleterre,* un peuple de théologiens. » Revêtir un habit, c'est s'en couvrir, et la chose est, en nos climats, commune; mais revêtir une âme ne peut signifier, à mon esprit borné, qu'envelopper cette âme d'un corps, mais nullement s'en emmitoufler le sien. Que l'Angleterre soit un peuple, voilà encore, je l'avoue, une notion nouvelle pour moi : j'avais cru jusqu'ici que c'était, en langage diplomatique ou politique, une puissance européenne, et, en langage géographique, la partie méridionale, — la plus vaste, — d'une île appelée Grande-Bretagne. Puisque j'en suis à ces chicanes, j'ai trouvé aussi, je ne sais plus où, une dame « répandue sur un canapé », que l'écrivain aurait peut-être aussi bien fait de ne pas laisser déborder de son assiette.

La première partie, les légendes chrétiennes, depuis Ponce-Pilate qui ne se souvient plus de Jésus, jusqu'au *Jongleur de Notre-Dame,* sont ingénieuses d'invention et curieuses d'exécution; mais, le dirai-je? elles me font l'effet d'amplifications très habiles sur une matière peu banale et bien arrangée. Ce sont de merveilleux exercices de rhéteur, tels, non par le sujet, mais par la facture, qu'on en exécutait pour les lectures publiques, à Rome, au temps des empereurs. Ces variations sur un thème qui

excite la cérébralité de l'écrivain sans émouvoir ses sentiments affectifs me laissent assez froid, et j'y vois, tout comme feu Nisard, un art de décadence. Cela n'a rien de blessant, je l'espère, en un monde qu'il y a un demi-siècle Musset trouvait déjà trop vieux, et ce que j'en dis n'autorise en rien les « décadents » à se targuer d'une recrue.

Il n'en est pas de même dans les histoires révolutionnaires : le calme souriant du sceptique y masque mal une émotion intime, d'autant plus forte qu'elle est plus concentrée, d'autant plus communicative qu'elle est plus intime. C'est la partie du recueil que je préfère de beaucoup. Le fragment des *Mémoires d'un volontaire* est un chef-d'œuvre, et c'est le morceau le plus long du livre. J'en citerais d'autres qui sont, dans leurs dimensions moindres, également achevés.

Arrivé à la fin du recueil, on le quitte à regret, se demandant par quelle bizarrerie du sort l'homme qui sait raconter de si délicieuses histoires peut s'astreindre à lire et à *reviewer* celles que racontent les autres. Tant mieux, après tout ; car, puisqu'il est si fin orfèvre, il doit, sous quelque forme qu'il se présente, distinguer le bon métal du mauvais.

Elles sont de bel alliage, léger, sonore, brillant : bronze, argent et or, — le métal de Corinthe, — les historiettes dialoguées que M. Henri Lavedan réunit en un volume sous ce titre un peu énigmatique : *Leur cœur* (Ernest Kolb). Leur cœur ? à qui ? Aux femmes ou aux hommes ? C'est, à vrai dire, l'autopsie morale de ceux qui n'en ont pas, quel que soit leur sexe, et quelle que soit aussi leur condition dans notre milieu social. Ces conversations rapides, aux répliques fines et serrées, d'une netteté de cristal, cyniques parce qu'on voit tout au travers, servent de véhicule à une observation aiguë, qui paraîtrait cruelle si elle n'était pas si gaie, et qui, si elle n'était pas si impitoyable, paraîtrait folâtre. Tout est pris sur le vif, mœurs et langage, — ou presque tout. Pour le langage, en effet, je me sens obligé à quelques réserves. Je ne suis pas sûr que les gens de maison n'aient rien à reprendre dans le vocabulaire et la syntaxe que leur prête l'auteur ; je me demande aussi à la carte de quel bar

américano-parisien il a emprunté l'orthographe de cette boisson chère aux Yankees, qu'il épelle *coxtail*. Ce sont là bagatelles, et qui n'enlèvent rien à l'esprit et à la saveur de ce brillant volume.

C'est un peu sous les auspices de M. Anatole France, à qui il dédie de longs fragments « d'une hymne à Hermès », que M. Maurice Du Plessys, la troisième colonne, avec MM. Moréas et Tailhède, de l'école romane, — laquelle n'a, je crois, pour se soutenir, que ce trépied, — publie *le Premier livre pastoral* (Léon Vanier). Je ne conteste pas l'habileté, la science métrique et rythmique, le sens poétique de ce jeune ronsardisant. Je ne lui reproche que de « ronsardiser ». Ce n'est vraiment pas la peine de conspuer les vieilleries d'hier, pour aboutir à une tentative de restauration des vieilleries d'il y a trois cents ans. Mais voilà, ces jeunes gens qui devraient préparer l'avenir, et qui ont l'orgueil d'être le présent, ne savent que regarder en arrière. Le sentiment du passé, c'est-à-dire du non-être qui les enveloppe et les tient, est si fort que celui-ci croit déjà entrer au « monument » et que, dans ce « premier livre pastoral », il a mis son « tombeau » :

> Ci repose Plessys qui, d'un souffle d'athlète,
> Entonna des buccins qui faisaient peur aux cieux,
> Et qui, de l'éternel trophée ambitieux,
> A fléchi d'un poing fort l'inflexible arbalète.

Qu'il y repose en paix et que les cieux se rassurent!

Rien de plus commun, pour qui croit frapper du front la nue, que de choir à plat sur le nez. M. Émile du Tiers, un poète provincial que j'ai déjà, plus d'une fois, présenté à mes lecteurs, n'a pas ce sort ridicule à craindre. Ne forçant point le talent qu'il a, — et il en a, — il a de la grâce à ce qu'il fait. Ses poésies intitulées *Derniers sillons,* que l'éditeur L. Clouzot vient de publier à Niort (in-16 ; 2 fr.), sont charmantes par le naturel, l'esprit discret, la mélancolie souriante d'un homme qui connaît les amertumes de la vie et l'aime quand même, ce qui est ce que je sais de plus humain. La facture en est facile, exempte de prétentions, mais non point d'art.

D'un autre poète, qui ne se réclame d'aucune école, que je sache, mais qui me paraît avoir tout bonnement pris l'instrument de ses devanciers, sans vouloir, sous prétexte de rénover l'art, remplacer le piano par l'épinette, je citerai ce sonnet, que je trouve joli dans sa rudesse rustique :

L'AMOUR A LA FONTAINE

Sous le ciel jaunissant d'un très doux soir d'automne,
Loin des cailloux rugueux du grand chemin durci,
Sur l'herbe, au pied de l'orme au feuillage roussi,
Tandis que l'eau de source en long ruisseau chantonne,

Le gars, balourd, les deux mains sur sa houe, ânonne
Ses demandes, tremblant et pâle de souci,
Dans l'attente du mot qui doit présager si
Sa promise ôtera son fichu de cretonne.

La fille se détourne et rougit de plaisir ;
Elle sent en son sein se gonfler le désir
De tendre ses bras forts à l'œuvre de nature.

Mais bien que son amour fasse un nouveau progrès,
Sachant comment finit la galante aventure,
Elle reprend le col de la cruche de grès.

Le gros volume de M. Henry de Braisne, récemment mis en vente chez Dentu, sous le titre *Éveil d'amour,* est plein de morceaux de cette valeur, énergiques et tendres.

La figure que fait le vieux Molière à côté de nos poètes contemporains n'est pas des plus mauvaises. Voici une pièce inachevée et qui ne passe pas pour un de ses chefs-d'œuvre, *Mélicerte,* qui vient dix-septième dans la collection Jouaust, reprise par Flammarion ; et j'y lis des vers qu'on serait à la fois surpris et charmé de rencontrer chez la plupart de nos jeunes auteurs :

Ah ! Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites !
N'allez point présenter un espoir à mon cœur
Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendrait plus cruel le coup de ma disgrâce.

Expression simple, d'un sentiment subtil, image d'une vivacité brillante et sans apprêt, est-il rien de plus charmant que ces

lignes dans leur grâce négligée? Une courte, mais intéressante notice de M. Georges Monval, une eau-forte de Champollion d'après Leloir, un peu mièvre et « dix-huitième » pour une pièce de Molière, mettent cette plaquette, qui contient aussi la *Pastorale comique,* au niveau de celles qui l'ont précédée. On peut regretter pourtant que la correction typographique n'y soit pas absolument parfaite, dans la notice particulièrement (voyez les deux premières lignes de la page v).

L'éditeur Isidore Liseux nous invite à remonter du xviie siècle au xvie et à passer, — facile effort, — de la comédie française à la comédie italienne, sous la conduite de l'érudit critique et traducteur M. Alcide Bonneau. Cette fois encore, il s'agit d'une œuvre du « divin » Arétin. — Il est amusant de noter que le marquis de Sade, le « divin marquis », a été revêtu d'une épithète déjà portée, comme d'un manteau pris à la friperie. — *Le Maréchal,* — c'est le titre de la comédie du divin Pietro Aretino, traduite pour la première fois par Alcide Bonneau, et tirée à cent dix exemplaires (in-16, 20 fr.), — est surtout intéressant, à mon sens, par l'avertissement du traducteur et par le « prologue récité par l'histrion ». L'ouvrage contient, sans conteste, maint détail curieux; mais cette farce du duc de Mantoue, qui oblige son maréchal, — lequel a horreur des femmes, — à épouser un page déguisé en jeune fille, me paraît assez médiocre en soi. Outre le personnage principal, la nourrice et le pédant sont d'un dessin très ferme et très amusant. Je me hâte d'ajouter que la pièce, sous ses dehors bouffons, cache un os médullaire, et que la question du mariage, en tout temps si controversée même par ceux qui l'ont résolue en se mariant, en fait le fond à la fois très plaisant et très sérieux. En rapprochant le portrait de la femme mariée tracé par la nourrice de celui qu'un peu plus loin en fait Ambrogio, on a un résumé désopilant de tout ce qu'on a dit ou dira sur le sujet, pour et contre. La traduction est faite avec un art exact et précis, digne du lettré plein de savoir et de goût qui l'a signée.

Les mémoires sur la période révolutionnaire et sur l'Empire vont toujours leur train. Voici les *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire* (1803-1814), le commandant Parquin

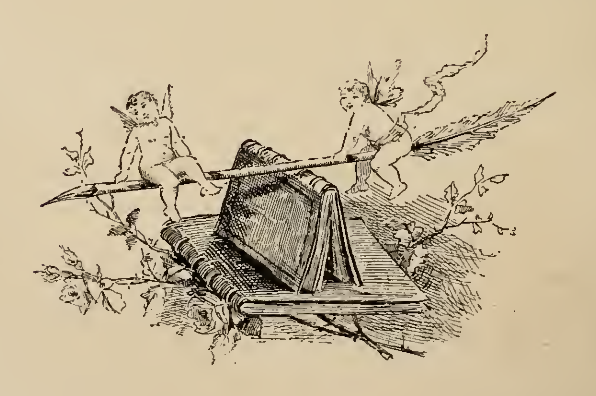
(Berger-Levrault et Cie ; in-8°, 6 fr.). M. le capitaine A. Aubier a écrit pour ce volume une intéressante introduction. Il y donne la biographie de Parquin, qui, fidèle aux Napoléons jusqu'au bout, mourut dans la citadelle de Doullens, où sa participation à la tentative de Boulogne l'avait fait enfermer. Il y apprécie en même temps la valeur historique et littéraire de ces *Souvenirs* avec une justesse un peu verbeuse. Je regrette de n'en pouvoir reproduire que le passage le plus saillant : « Par l'absence même du procédé, dit-il, par la seule force des choses vécues, le style (du commandant Parquin) donne l'impression exacte et la vision juste; il communique l'émotion du moment. Iéna résonne comme une fanfare ; Eylau jette une note lugubre. On dirait que ces descriptions ont été composées par un artiste, tant elles sont impressionnantes. En restant naturel et vrai, Parquin touche à l'habileté. Mais la note générale est familière. Il excelle à raconter les menus faits... Il se complaît dans les coulisses et s'attarde volontiers au récit de ses aventures personnelles. Nul mieux que lui n'a dépeint les petits côtés des mœurs militaires de l'époque ; nul n'a su rendre plus attrayant le roman guerrier. » J'aurais dit la même chose que le capitaine Aubier, en d'autres termes, peut-être ; mais le lecteur ne m'en voudra pas de les lui épargner, puisque ceux du capitaine sont fort bons.

Sous le titre *les Coulisses de l'anarchie,* M. Flor O'Squarr a écrit un livre documenté et curieux (Albert Savine), avec fac-similés de journaux et d'autographes. Malheureusement le sujet, tout d'actualité, touche à la politique courante non moins qu'à la sociologie, et ici nous nous interdisons la politique. Je signalerai toutefois le chapitre sur la presse anarchiste, plein de renseignements de nature à intéresser tout le monde, y compris les bibliophiles et les collectionneurs.

Quelques mots, pour finir, d'un fort beau livre que la Librairie illustrée, — coutumière du fait. — vient de publier, et par lequel M. Henri Bouchot entend commencer une série d'études sur le luxe français. Comme entrée de jeu, il s'en prend à *l'Empire* (in-4°, 40 fr.), nous avertissant, en un style un peu apprêté, mais avec grande raison, qu'en « cherchant la philosophie d'un

temps à travers les documents écrits ou graphiques, abstraction faite des épopées guerrières ou de la politique », on exprime « la société dirigeante, ses besoins ou ses goûts », et qu'on trouve ainsi souvent « une explication plausible aux événements extérieurs ». Après un chapitre de considérations générales intitulé « les Idées de l'Empereur », l'auteur prend successivement pour sujets le ton de la société, le chez soi, la mode, les réceptions, les sorties, les villégiatures et sports, les grands voyages, les arts et les artistes. Le cadre est tracé de manière à tout comprendre, et, en somme, il est bien rempli. L'auteur a une érudition spéciale, fertile en détails piquants et imprévus, qui gagneraient, je crois, à être exposés en plus simple langage, mais qui n'en ont pas moins leur valeur en soi. De très nombreuses reproductions, par les divers procédés modernes, en noir et en couleur, des originaux de l'époque forment une illustration documentaire abondante et précieuse par son groupement. Outre qu'il est fait pour le plaisir des yeux, ce beau livre, d'où ont été soigneusement éliminés tous les spécimens d'art trop libre, a de quoi satisfaire l'historien, le moraliste, l'artiste et le simple curieux. On peut donc lui prédire de brillantes destinées.

B.-H. Gausseron.

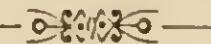




SUR

QUELQUES LIVRES DE LUXE

NOUVELLES ET NOTULES DIVERSES





N libraire très voisin du boulevard, et qui pâtit douloureusement de l'indifférence des nouveaux bibliophiles à son égard, prétend, m'assure-t-on, que je sonne la cloche afin que les livres ne se vendent plus ; ce bibliophole, en mal d'éditions inécoulées, se trompe et je ne conçois pas des machinations aussi suicidatoires. Il me semble, toutefois, et les amateurs artistes seront de mon avis, que la librairie de luxe doit être relevée de son abaissante routine, de son écœurante monotonie, et qu'il est utile de sortir des eaux-fortes genre *paroissien* perpétrées par des prix de Rome, d'après de banaux illustrateurs, dont cer-

tains boutiquiers, éditeurs, tels que celui qui nous incrimine, ont vraiment trop saturé le public naïf, et de produire enfin des œuvres originales en communion avec le goût moderne.

Or, comme l'édition de luxe à base d'eaux-fortes courantes ne réclame d'un publicateur ni science, ni recherche, ni art, tels de ces messieurs dépourvus de ces essentielles qualités sont navrés d'avoir à y renoncer et affirment que les bibliophiles sont ennemis des nouveautés.

Réclamons-leur donc, de bon gré ou de force, des livres qui demandent de l'ingéniosité et des vertus de mise en page et d'essais de couleur, des estampes de peintres-graveurs; réclamons-leur des combinaisons nouvelles inédites et montrant un goût d'art, et croyez bien que ces éditeurs en déroute s'évanouiront bien vite, désormais incapables et sans mission. C'est pour eux que nous sonnons la cloche d'alarme; les temps sont révolus, ils se sont enrichis dans une médiocre industrie; qu'ils se retirent donc bedonnants et satisfaits sans charger davantage le marché de leur prétentieuse pacotille. Ils ont fait du négoce; ils ont récolté de l'argent : qu'ils quittent la place. Désormais, espérons-le, on exigera davantage des publicateurs de livres de luxe, et que ce soit sur la rive droite ou la rive gauche de la Seine, un temps est proche où les non-valeurs n'auront plus cours.

Je sais bien que les imbéciles, les ignorants et les gens de mauvais goût seront toujours en majorité, mais je ne veux pas croire que la bibliophilie ne soit qu'une réduction de la société; j'aimerais à y voir une élite, c'est pourquoi je lutterai sans cesse contre tous les camelots du temple.

La rentrée littéraire est proche. Beaucoup de livres à l'horizon, jugez-en plutôt. Parmi les conteurs, historiens et romanciers, on peut annoncer les suivants par noms d'auteur :

Émile Bergerat, *la Vierge*. — Robert de Bonnières, *Un fils à la mode*. — Mlle de Bovet, *Terre d'émeraude*. — Jean Carol, *le Portrait*. — Paul Delair, *la Vie chimérique*. — Mme Jane de

La Vaudère, *Mensonge aimé.* — Albert Delpit, *Voici l'amour.* — Paul Foucher, « *Fin papa...* » — Paul Gaulot, *Un ami de la Reine.* — Baron de Heimann, *A cheval, de Varsovie à Constantinople.* — Émile Hinzelin, *Stenka Razin.* — Edmond Hippeau, *Berlioz intime.* — *La Vérité sur Rachel* (Lettres inédites). — Édouard Lockroy, *Journal de ma mission.* — Jeanne Mairet, *Inséparables.* — René Maizeroy, *Villes roses.* — Catulle Mendès, *Nouveaux contes de jadis.* — Georges Ohnet, *Vieilles rancunes.* — Paul Perret, *Histoire d'un homme.* — Georges Pradel, *Cœur de mère.* — Jean Rameau, *la Mascarade.* — Jules Renard, *Fables sans morale.* — Comte Rzewuski, *le Justicier.* — Victorien Sardou, *la Terreur.* — Marcel Schwob, *le Roi au masque d'or.* — Mlle Marguerite van de Wiele, *Misères.* — Georges Lorin, *l'Ame errante.* Poésies.

Tous ces livres à paraître chez Ollendorff. D'autre part, dans la bibliothèque Charpentier, il convient d'annoncer :

Maurice Tabarant, *l'Aube.* — Catulle Mendès, *la Messe rose.* — G. Flaubert, *Correspondance.* Tome IV et dernier. — Paul Brulat, *l'Ame errante.* — Jean Reibrach, *Aller et retour.* — Sir Edw. Lytton, *Œuvres en prose* (traduction G. Duval).

On voit que, sans même parler des autres maisons d'édition, novembre et décembre seront encore assez littérairement occupés. Après viendront les livres d'étrennes, la grande kermesse des livres dorés et à images. Mon Dieu ! que tout cela est donc proche ! et que les heures sont brèves, et combien inexorablement monotones sont les répétitions des mois de l'année et des événements prévus qu'ils contiennent !

Quelques beaux livres viennent de paraître ; au premier rang je citerai *la Normandie monumentale et pittoresque,* livraisons 1 à 8, parues chez Lemale et Cie.

Les huit premières livraisons que nous recevons de ce très remarquable ouvrage sont pour donner aux connaisseurs la

meilleure idée de l'entreprise à laquelle se sont attachés MM. Lemale et Cie ; la province ne nous avait pas habitués à de pareilles audaces, inspirées par un patriotisme local aussi digne d'encouragement. L'ouvrage complet doit comprendre cinq volumes grand in-folio et plus de 400 héliogravures. Son prix élevé, la richesse de l'impression et des planches, le tirage restreint des exemplaires, dont beaucoup passeront directement des presses des éditeurs dans les bibliothèques publiques, ce sont là autant de conditions excellentes pour soustraire ce bel ouvrage à la crise qui sévit actuellement sur le livre, et lui conserver même une valeur susceptible de s'accroître avec les années. Du reste, si j'en juge par les planches que j'ai sous les yeux, jamais jusqu'à présent les admirables monuments de l'architecture normande n'avaient été rendus, restitués, pour ainsi dire, avec une intensité aussi grande dans l'exactitude et le fini des moindres détails. Ce n'est point ici, sans doute, le lieu d'établir entre l'eau-forte et l'héliogravure une comparaison qui n'aurait sa raison d'être que s'il y avait quelque rapport entre ces deux modes de reproduction. L'effet d'art est autrement puissant dans l'eau-forte, parce qu'il est le produit d'une activité personnelle où ne coopère aucun autre élément ; mais l'héliogravure a aussi noblement ses mérites, dont le plus grand, dans un genre de publication comme celle-ci, est de restituer dans sa teneur absolue, sans retrancher ni ajouter, l'objet, quel qu'il soit, auquel elle s'applique. Allons plus loin : des héliogravures comme celles qui sont publiées ici n'ont pas seulement un haut mérite documentaire ; il suffit de voir ces dégradations de tons d'une infinie douceur, ces enveloppements lumineux, cette fuite savante des lointains, pour se convaincre qu'on a affaire dans l'espèce à un artiste véritable. En somme, tant par les planches que par le texte qu'elles contiennent, — et qui est signé de M. Jules Adeline, — ces premières livraisons font augurer très favorablement du succès de *la Normandie monumentale et pittoresque.*

Le prix de chacune de ces grandes et belles livraisons de *la Normandie monumentale* est de 4 fr. 50. La livraison sur japon

est de 5 francs. Il faudra bien quatre années environ pour terminer la publication de ce remarquable ouvrage; aussi j'espère bien avoir bientôt, et plus tard encore, l'occasion d'en entretenir mes lecteurs.

A la Librairie illustrée, autre livre de bibliophile qui vient de paraître :

Le Luxe français. — L'Empire, par Henri Bouchot.

M. Henri Bouchot, bibliothécaire du Cabinet des Estampes, publie enfin ce livre annoncé sur les femmes du premier Empire et le luxe de la société française d'alors. Écrit en dehors des préoccupations vulgarisatrices, traité pour les seuls amoureux de chroniques vécues et déduites, cet ouvrage ne parle ni de batailles ni de conquêtes, mais de cette chose alors bien secondaire en apparence, au fond si prépondérante, la haute vie, le *high life,* l'influence de la grande dame, sa coquetterie, ses goûts et ses distractions. Entre mille nouveautés révélées sur ce monde, l'auteur a dit, dans cette forme philosophique et sceptique qui lui est propre, la déterminante du caprice contemporain; il a, sur le livre-journal d'un couturier à la mode retrouvé par lui, et d'après nombre de documents inexplorés encore, précisé la coquetterie, le « bon genre » le *snobisme* de la société impériale. Il a successivement montré la femme dans son intérieur, esclave du ton nouveau, esclave hors de chez elle, à la campagne, à la chasse, en déplacement; il a étudié la marche de l'aristocratie, autre, bien autre que ne l'ont dit les pamphlets où les glorifications maladroites. Et chaque page porte, en regard du texte, sa preuve convaincante et irréfutable, dans une estampe contemporaine reproduite, soit en noir, soit en couleur, d'après un nouveau mode de polychromie. Voilà donc un livre bien à point venu pour nous garder longtemps quelque ressouvenir des arts de la femme; il vaut pour ceux qui recherchent le détail précis et nouveau de l'écriture; il vaut de même pour les amateurs de belles images claires et vraies, les artistes de tous

les genres, désireux de rencontrer le document sincère en vue de leurs inspirations, meubles, toilettes ou bijoux.

Toutefois, malgré les hautes qualités de cette publication, je ne saurais me priver d'en critiquer l'ensemble visuel qui rappelle vraiment trop les ouvrages de Paul Lacroix, édités naguère, chez Didot. L'aspect en est un peu lourd, et l'illustration documentaire manque un peu de grâce et de légèreté.

Je sais qu'il est malaisé de faire un livre moderne très aimable d'aspect et très harmonieux avec d'anciens documents, mais l'erreur consiste à reproduire hors texte les pièces typiques au lieu de les réduire et habiller dans le texte même, puis, beaucoup de ces illustrations eussent demandé une interprétation plus artiste, plus libre, plus vibrante de dessin; ce sont des détails, mais qui ont leur importance et que je tiens à signaler par amour de la vérité et par sympathie pour l'éditeur.

L'éditeur Émile Testard vient de nous donner *Georges Dandin,* dans sa grande publication des *Œuvres complètes de Molière,* illustrées par Jacques Leman et Maurice Leloir.

George Dandin est la pièce XXII. Cette édition se poursuit donc, un peu lentement peut-être au gré des amateurs, mais sûrement.

L'illustration de Maurice Leloir possède beaucoup d'esprit, de grâce, d'ingéniosité de composition et de sûreté d'exécution. Ce jeune maître restera comme un savant illustrateur de ce temps.

Quoi de plus habilement composé et d'une exécution plus spirituelle que, par exemple, le grand titre de la pièce. Il nous montre, dans une décoration, tous les personnages de la pièce. Un encadrement, formé par deux colonnes corinthiennes, porte un entablement au centre duquel se trouve le groupe d'Angélique et de Clitandre, qui lui conte fleurette en lui tenant la main. Le bas est fermé par un ornement à jour, en fer forgé, dont les rinceaux finissent en supportant un plateau sur lequel, de chaque côté, est une figure debout qui regarde l'autre, la tête très haute. A droite, M. de Sottenville, appuyé de la main droite sur une

haute canne et soutenant de la gauche un écusson sur lequel ses armes surmontées de la devise et du cri de sa maison : *Toujours Sotenville !* En face, Mme de Sottenville. De la main gauche, elle relève la queue traînante de sa longue jupe. Sa main droite s'appuie sur l'écusson de ses armes timbrées d'un dindon faisant la roue et accompagnées de la devise : *Nobilis fructus ventris mei,* qui constate l'illustre privilège de la famille ; « dont le ventre anoblit ».

On pourrait détailler de même les vingt-quatre autres dessins de la pièce : en-têtes, culs-de-lampe, cadre des acteurs, etc. Contentons-nous de signaler une grande planche hors texte, supérieurement gravée par Géry-Bichard, qui représente la scène nocturne de *l'Amende honorable* du pauvre Georges Dandin. C'est très curieux d'esprit et de couleur.

Cependant, nous pensons encore avec regret au pauvre Jacques Leman, dont le talent était vraiment incomparable.

J'ai plaisir à annoncer que l'éditeur Émile Testard va très prochainement publier une admirable édition de *la Famille Cardinal,* de Ludovic Halévy, avec illustrations par Léandre, comprenant 18 eaux-fortes, culs-de-lampe et frontispices gravés à l'eau-forte par Louis Muller, et 30 compositions intercalées dans le texte et gravées sur bois par L'Éveillé et Ruffe.

Le volume sera du format in-8° raisin, imprimé par Hérissey sur papier du Marais ; l'exemplaire sera vendu 40 francs comme tirage de grand luxe ; 110 exemplaires seront tirés, dont 75 sur papier du Japon et 35 sur chine extra-fort, à 125 francs chaque.

D'après les bonnes feuilles et les gravures hors texte qu'il m'a été donné de voir, cette édition sera somptueuse, artistique et très intéressante. M. Léandre est bien connu de tous les peintres, qui apprécient son talent. Il fait ses débuts dans l'illustration. Encore innomé auprès des bibliophiles, il sera d'emblée accueilli par eux ; son talent est à la fois très serré, très habile et très humoristique. Ses diverses compositions gravées jusqu'ici sont

originales et d'une facture très amusante ; M. Muller, qui est un graveur chaud et coloré a fait d'après ces petits tableaux des eaux-fortes remarquables, traitées avec un grand brio et une science parfaite des lumières. Les gravures sur bois ne sont pas moins appréciables, bien qu'un peu grandes d'échelle pour le texte qui les doit encadrer. Je reviendrai du reste bientôt sur ce beau livre, dès qu'il aura fait son apparition en librairie.

La Statue de Baudelaire. — Il est bien curieux de penser, à propos de la lutte qui vient d'avoir lieu au sujet du monument de Baudelaire, à l'indifférence profonde que ce poète hautain et dédaigneux eût naguère témoignée s'il avait été pressenti sur cet hommage posthume. Il est hors de doute pour tous ses derniers amis et ses vrais admirateurs que Baudelaire repoussait l'idée de tout monument public, tombeau, statue ou buste, et c'est aller à l'encontre des pensers de ce grand contempteur que de s'aviser de vouloir orner cette tombe où il souhaitait :

> De dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

L'hommage public de la statue a quelque chose d'humiliant pour la mémoire d'hommes aussi exceptionnels et aussi hostiles à la curiosité des masses ; la statue racole au coin des carrefours ou sur le terre-plein des places la badauderie blagueuse, ignorante, sotte et banale des passants ; le bronze ou le marbre, prodigués en plein vent à tant de médiocrités et à tant de cuistres, ne pouvaient être le rêve posthume de celui qui écrivait :

> Je hais les testaments et je hais les tombeaux.
> Plutôt que d'implorer une larme du monde,
> Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux
> A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

Mais puisque la mode est à ces apothéoses et que ce siècle mesure son admiration aux témoignages extérieurs, il fallait que l'auteur des *Fleurs du mal* ressuscitât dans la pierre ou dans l'airain. Toutefois, si profondément artiste que soit Rodin, par-

viendra-t-il à faire revivre le masque ironique et fin, l'étrange et suggestive figure fixée sur la toile des mots, par Théophile Gautier, dans une figure définitive?

Je ne le crois pas, — la tête de Baudelaire est toute littéraire, toute dans des nuances que l'eau-forte peut-être est parvenue à rendre, mais que le modelé du sculpteur ne pourra point accuser ni limiter.

Je ne voyais pas et ne puis voir encore Baudelaire statufié. Ce Baudelaire des intimités closes, avec sa face amère de criminel génial, ne méritait pas d'être exposé ainsi en public. Si je proteste ici contre buste ou statue, c'est avec le sentiment de la profanation que l'on va faire subir aux idées générales du poète, qui fut le génie le plus réfractaire à l'âme et à l'esprit de la foule.

Pendant cinquante-neuf ans, M. Langlois, employé à la librairie Hachette, a recueilli chaque jour des extraits de journaux : une centaine de mille au total, qu'il a méthodiquement classés et collés sur des registres énormes, reliés en parchemin.

Il vient d'offrir sa collection au musée Carnavalet, où elle sera souvent consultée.

La *Vie de Jésus,* de Renan, est un des livres qui se sont le plus vendus au cours de ce siècle. L'édition originale a été tirée d'abord en grand format à 7 fr. 50, puis en publication populaire à 1 franc. De la première édition il a été vendu 60,000 exemplaires, un million de la seconde. Ni les livres de M. Zola, ni ceux de Georges Ohnet, ni même les livres de médecine secrète n'ont approché de ce succès.

Je me trompe : le livre de M. Lasserre, sur Notre-Dame de Lourdes, a eu exceptionnellement un succès presque égal, preuve évidente de la préoccupation religieuse, enthousiaste ou adverse, qui agite les esprits à notre époque.



NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Les éditeurs Cassel et Cie de Londres, publieront prochainement une nouvelle œuvre sur Paris, *Old and New Paris,* par Sutherland Edwards.

La *Deutsche Verlags-Anstalt,* de Stuttgart, est en train de publier une édition complète des lettres de Schiller, de 1772 à 1805. L'œuvre, qui comprendra huit volumes, est édité par le Dr J. Jonas, qui y a ajouté de nombreuses annotations.

Edmond Gosse, le poète et critique anglais, vient de surprendre ses amis par la publication d'un *roman* qui a pour titre *le Secret de Narcisse,* et pour éditeur W. Heinemann, à Londres.

Parmi les belles publications annoncées pour paraître à l'étranger, il me faut signaler un *Don Pablo de Ségovie,* traduit en anglais d'après Francesco de Quevedo, et qui sera illustré de cent dessins de l'admirable dessinateur Daniel Vierge. Fisher Unwin est l'éditeur de cette heureuse publication qui contiendra vingt et quelques dessins inédits de Daniel Vierge qui, on s'en souvient, a déjà illustré un *Don Pablo* naguère publié par Bouhours, éditeur disparu. M. Fisher Unwin ajoute de plus à son édition de format in-4° une introduction sur Vierge et son art, par l'excellent artiste Joseph Pennel, et un essai critique sur Quevedo et ses écrits, par H.-E. Watts.

Bonne chance à l'éditeur anglais.

Les lettres de Henri Heine à sa mère et à sa sœur Charlotte von Embden, qui vit encore, paraîtront prochainement chez Hoffmann et Campe, à Hambourg. Cette publication sera d'un assez grand intérêt pour les nombreux amis de la muse de Heine.

Une traduction allemande du roman *Dette de haine*, de Georges Ohnet, vient de paraître chez L. Engelhorn à Stuttgart; une autre traduction de *Bel-Ami*, de Maupassant, a été publiée par Frend et Jeckel, à Berlin; celle du *Disciple*, de Paul Bourget, paraît dans la *Deutsche Verlags-Anstalt*, de Stuttgart.

Une traduction anglaise de *l'Attaque du moulin*, de Zola, sera publiée prochainement par l'éditeur Heinemann, à Londres.

Une traduction allemande de la série complète des *Rougon-Macquart* paraît actuellement en livraisons chez l'éditeur Grimm, à Buda-Pesth.



Les projets de Zola. — Émile Zola a été fréquemment interviewé à son retour d'Italie. Retenons, d'après ses propres paroles à un rédacteur de l'*Écho de Paris*, ses futurs projets littéraires non encore exposés :

« En creusant mon roman sur Lourdes, j'ai senti des choses que je n'avais pas aperçues tout d'abord. Toutes ces idées catholiques, néo-chrétiennes, qui hantent tant notre fin de siècle, résonnent dans l'esprit public comme un gong quand on y met le doigt. Voilà ce qui fait vibrer l'opinion aujourd'hui, voilà ce qu'il faut traiter. Alors la pensée m'est venue d'étendre mon sujet. Dans mon volume sur Lourdes, je mettrai ce que j'ai vu là-bas, mais rien de plus, avec une intrigue très simple, presque nulle; la vérité seule donne la matière d'une œuvre grandiose. Plus tard, j'écrirai un autre volume sur Rome, dont j'ai beaucoup entendu parler et que j'irai étudier sur place, comme je fais toujours. Je peindrai cette antique sépulture du monde chrétien, que l'on est en train d'haussmanniser, et c'est dans cet ouvrage que je compte exposer les idées de rénovation religieuse qui se font jour à notre époque.

« Qui sait où j'irai? ajoute Zola en rêvant. Ce serait bien curieux de tracer le portrait d'un pape socialiste, renonçant au

pouvoir temporel! Savez-vous que celui-là serait capable de ressaisir sa puissance et de fonder une nouvelle religion?

« Enfin, dans un troisième volume appelé *Paris,* j'entrevois un couronnement définitif, où seraient exposées les théories socialistes. *Lourdes, Rome, Paris,* constitueraient alors, sous forme de romans, une sorte de trilogie contenant le bilan de notre siècle, trilogie moins pessimiste que le reste de mon œuvre et animée d'un souffle d'idéal et d'espoir.

— Du réaliste que vous étiez, allons-nous donc voir sortir un idéaliste?

— Non. Ce que j'entends par idéal, c'est l'inconnu. A mesure que la science progresse, la part du réel augmente et celle de l'idéal diminue. Aujourd'hui on parle d'une force nouvelle, d'une force psychique, qui permet à certains individus de déplacer des objets en les regardant. C'est encore l'idéal. Que demain on l'étudie, qu'on l'analyse comme l'électricité, ce sera le réel. Or le romancier se tient à la limite du réel et de l'idéal, comme j'ai fait pour l'hérédité dans mes Rougon-Macquart. J'agirai de même dans ma trilogie, où je traiterai sans doute la force psychique. Mais nous n'y sommes pas. Tout cela est pour dans trois ou quatre ans. En attendant, je vais me donner le plaisir d'écrire mon *Docteur Pascal,* que l'on oublie trop et qui sera mon prochain roman, pour l'été prochain. »





Notes sur le goût intime
et la décoration personnelle

DE

L'HABITATION MODERNE

Tous les traités qui ont été faits sur l'Art dans la Maison, les ouvrages sur le goût du mobilier, les livres spéciaux sur la décoration intérieure de nos logements ne donnent, on peut l'affirmer, que des notions générales sur les époques et les styles des meubles, sans inculquer l'amour du *Home* et les moyens de capitonner amoureusement son nid.

Je ne sais rien de plus vague, de plus froid, de plus inutile même que ces œuvres graves qui font l'historique de l'ébénisterie française des derniers siècles et qui prônent avec emphase le lourd genre pompier et banal, qui déshonore et attriste notre industrie d'art tout au moins depuis plus de soixante ans.

Lisez-les, ces livres, la plupart mornes et poncifs; ils vous diront, avec une rhétorique d'architecte et une notable satisfaction bourgeoise, les splendeurs de l'acajou adorné de cuivres, les chefs-d'œuvre du palissandre verni. Ils vous montreront tout ce que les successives dynasties de fabricants du faubourg Saint-Antoine ont créé comme sièges, lits, dressoirs, tables, bibliothèques, armoires et commodes; mais, bien loin de s'indigner contre tant d'horreurs accumulées pendant des années, et sans protester au nom du bon goût, sans cesse injurié par ces productions sans style, ni grâce, ni originalité, ces majestueux pontifs monographes et historiens du mobilier catalogueront avec complaisance les plus basses tentatives, les plus lourdes conceptions, les plus ineptes profils. De leurs livres vous sortirez instruits sur des formes, mais sans idées décoratives et sans indications pour vous guider vers de nouvelles perspectives.



Une visite dans un rayon spécial du *Bon Marché* vous en eût appris davantage, car ces faux écrivains d'art n'ont fait que mettre sous vos yeux les combinaisons ordinaires de MM. les tapissiers en vogue, c'est-à-dire ces vilains retroussés de rideaux noués de cordelières, ces massifs fauteuils passementés d'un style de bazar oriental, ces portières éternellement froncées « à tête flamande » et mille autres fantaisies sans caractère et bien dignes du constant *liquidez-moi ça* de l'Hôtel des ventes.

Il est permis de s'étonner qu'il ne

se soit pas encore présenté, dans ce pays ouvert aux idées ingénieuses, un écrivain pour prendre la spécialité des questions de décoration intérieure, une sorte de directeur du goût pour l'aristocratie des gens fortunés et dilettantes.

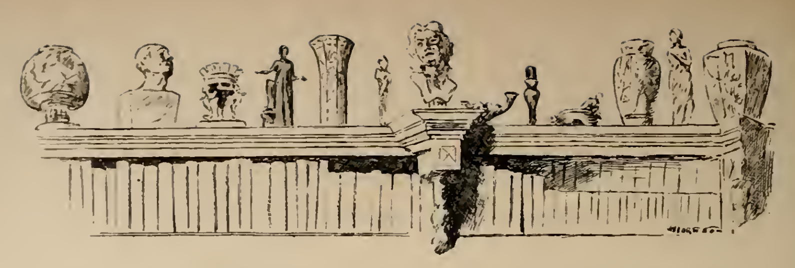


Il est navrant de constater combien les plus riches demeures sont aujourd'hui mal ordonnées, la froideur qui règne dans certains milieux cossus et l'absence absolue de caractère dans la majorité des installations, même parmi le monde des lettres et des arts.

On trouve, dans tels ou tels somptueux hôtels, beaucoup de bibelots, des collections de beaux meubles anciens ou modernes, des tapisseries de valeur, des tentures superbes; mais on s'étonne de n'y pas rencontrer ce *je ne sais quoi* d'intime, de personnel, de plaisant au regard ou à l'esprit, qui serait comme la marque, la représentation individuelle, le génie même du propriétaire.

Tout cela, on le sent, a été placé là un peu à la hâte par esprit d'ostentation et de vanité, comme chez le médecin, l'avocat, l'architecte ou le dentiste arrivés et qui font faire longue séance dans un hall fastueux aux clients attirés par leur réputation. Partout plus de parade que de décor.

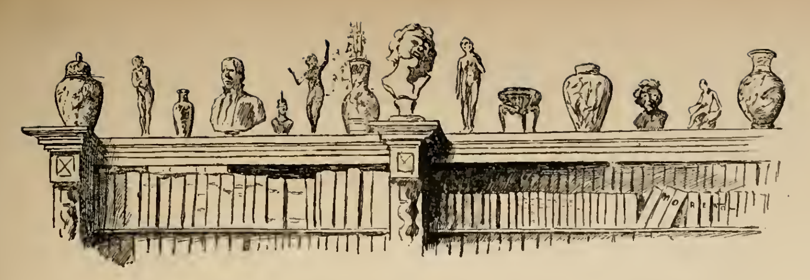
On confond trop, dans tous les mondes, le luxe avec le goût. Le luxe s'achète souvent fort cher; il n'est supportable, pour un sensitif, que tempéré par les délicatesses et les discrétions du goût. Or le goût seul est inné et ne s'improvise pas; celui qui le possède le revèlera à peu de frais,



fût-ce dans la décoration d'une mansarde; il le fera sentir par l'harmonie des tons et la mesure des proportions en tout et partout, tandis que le ploutocrate, dépensant des millions pour l'ornementation de ses palais, ne parviendra jamais à donner cette sensation spéciale d'un ensemble harmonieux, coquet, équilibré comme un chef-d'œuvre.

J'ai souvent pensé au précieux et joli livre qu'il y aurait à écrire pour une élite de lecteurs lentement initiés au sybaritisme de l'œil et du toucher, sur cette question si intéressante de l'art décoratif du chez soi. — J'y ai songé comme on songe à un poème, en imaginant tous les chants successifs, toutes les cadences des rythmes et la gnomique des discours. Les principaux chants de ce dithyrambe du goût individuel seraient consacrés aux principales théories architecturales : *les fenêtres, les murs, les cheminées, les portes, les plafonds, les planchers, les glaces,* etc. Ce serait là matière à des développements radieux d'idées générales sur les conditions d'établissement, de facture et de décoration de ces diverses parties du logement, quelque chose comme des prolégomènes nécessaires, des arguments urgents pour la compréhension des textes suivants.

Le corps même de ce poème serait entièrement consacré à la Bibliothèque, au Boudoir, au Lit et à la Chambre à coucher, à la Salle à manger, au Cabinet de toilette, sans oublier Vestibules, Halls et le reste. — Chaque pièce mérite, en effet, un idéal à part. Celle où l'on rêve ne demande pas l'austérité ni la lumière de la salle où l'on travaille, celle où l'on aime exige des grâces plus olympiennes que la chambre où l'on dîne ; mais chacune en son genre vaut de la méditation et ne peut être installée hâtivement avec des meubles quelconques affreusement fabriqués pour la consommation générale.

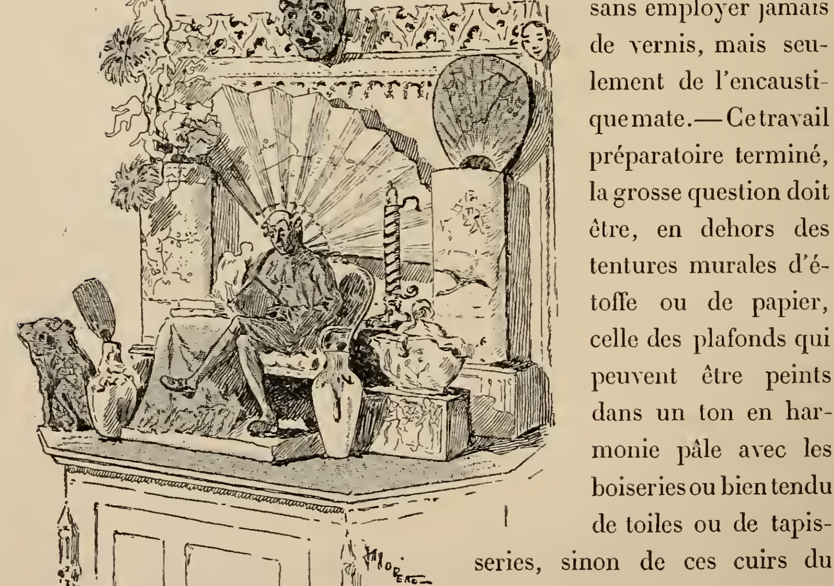


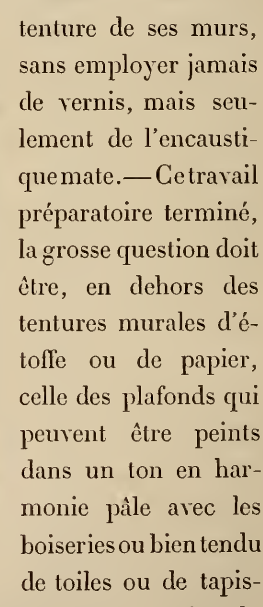
Ce livre enthousiaste de décoration nouvelle, il demeure fort probable qu'il ne nous sera jamais donné le loisir de l'entreprendre et sans doute ira-t-il rejoindre dans la fosse commune des projets avortés, toutes ces aimables conceptions rêvées, nourries, caressées, entretenues, comme de folles maîtresses durant des heures de lucidité ou d'insomnie, et que l'inexorable férocité du temps et les cruautés de la vie pratique forcent à abandonner, les pauvresses, encore chaudes des luxures enlacantes de l'imagination qui les avait créées.

Toutefois, au lieu d'un ouvrage bien légitimement enfanté, gros, dodu et digne de l'estime de quelques rares amoureux des formes, des lignes, des couleurs et des tons, pourrai-je jeter ici, en manière de chronique légère, de maigres aperçus d'ensemble sur l'esprit de recherche qui doit guider tout décorateur de son logis. Il m'aurait plu, comme document démonstratif, d'y joindre une série de planches hors texte, corroborant par des exemples *de visu* certaines de mes assertions ; mais le brouillard de novembre n'a pas permis aux photographes de prendre les vues d'intérieurs dont il m'eût été agréable de donner la reproduction. C'est pourquoi nos lecteurs devront se contenter de deux prototypies hors texte et d'une série de petits croquis amusants pris sur nature dans mon modeste *retiro* et que je n'ai pu envelopper de légendes.

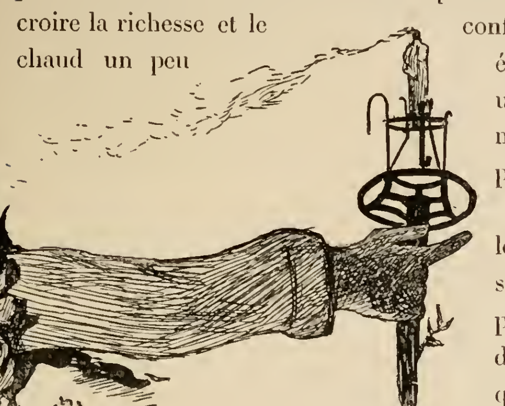
La première occupation d'un propriétaire ou locataire en prenant possession d'une inaugurable demeure doit être exclusivement attachée à la tonalité des peintures de chaque pièce. Si le logis est moderne et s'il n'affecte pas des prétentions au style Louis XV ou Louis XVI, avec des boiseries contournées que la tradition ne veut voir que or et blanc, le nouvel occupant, loin de céder à la triomphante sottise des peintres qui

veulent uniformiser les habitations françaises, en accordant une totalité à chaque pièce *parce que ça se fait*, cherchera au contraire, en dehors des grises et plates couleurs qui refroidissent les cadres intérieurs, des tons chauds et discrets, jamais francs, toujours fondus ou salis par l'adjonction de couleurs mélangées. Il emploiera, par exemple, des vert bleu sombres, des tons d'érable naturel, des bruns transparents de jeunes marrons d'Inde, des rouges de laques japonais, des turquoises mortes, des rouilles grenatés semblables aux tons de certains chrysanthèmes et même, dans de rares cas, des jaune soufre, relevés dans les encadrements de bordures de violet pâle avec des ors en baguette, mariant les deux tons. Il aura soin, ce néophyte, de graduer ses tonalités et même de chercher des contrastes violents dans les peintures plus fortes ou plus légères des chambranles, des corniches ou des plafonds et de connaître à l'avance la tenture de ses murs, sans employer jamais de vernis, mais seulement de l'encaustique mate. — Ce travail préparatoire terminé, la grosse question doit être, en dehors des tentures murales d'étoffe ou de papier, celle des plafonds qui peuvent être peints dans un ton en harmonie pâle avec les boiseries ou bien tendu de toiles ou de tapisseries, sinon de ces cuirs du





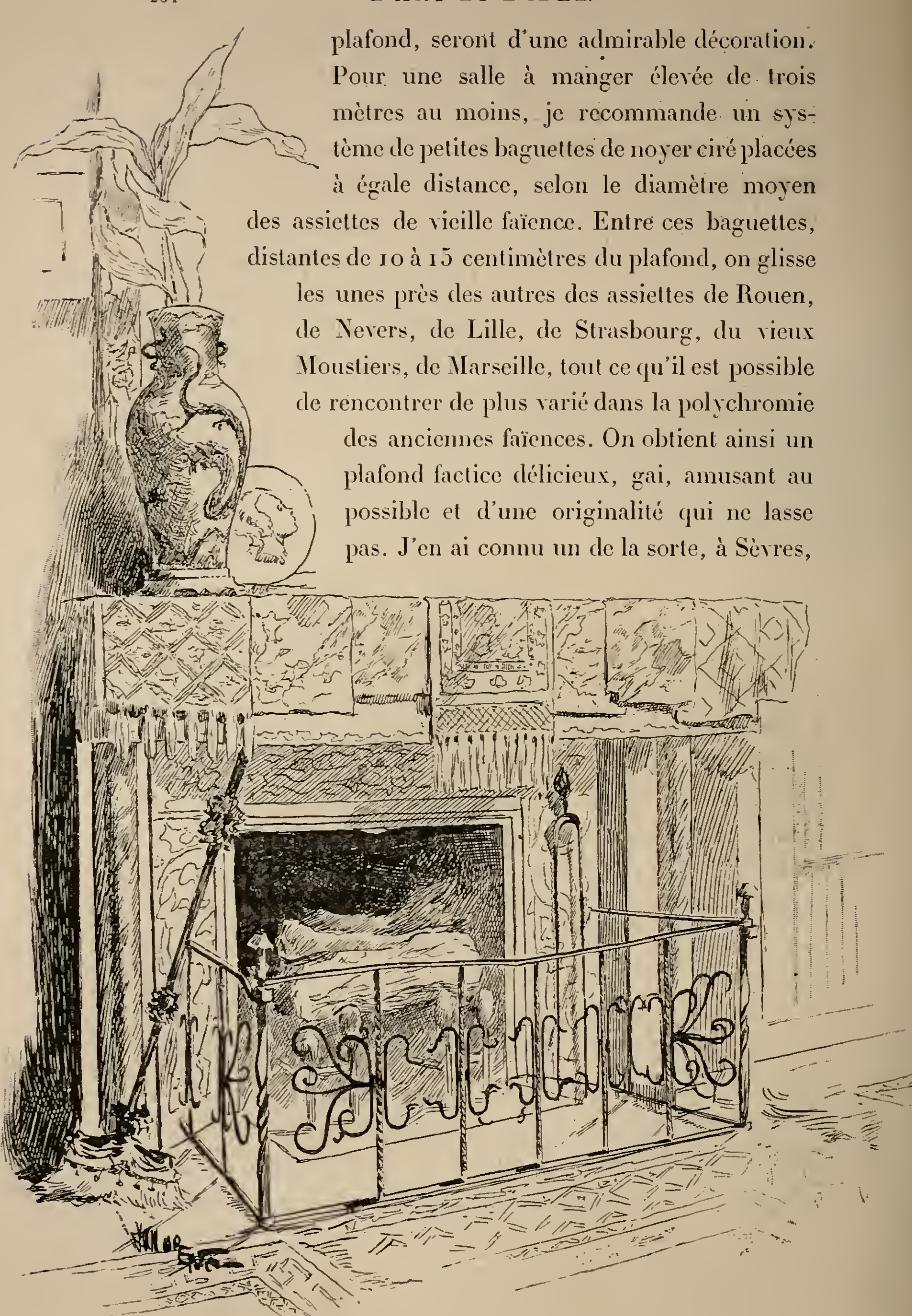
Japon qui ont tous les éclats et tous les reflets des plus beaux cuirs de Venise ou de Cordoue. Un plafond blanc peut donner de la lumière, mais il est rare qu'il ne nuise pas à l'ensemble décoratif d'une pièce. On ne saurait croire la richesse et le confortable, le côté chaud un peu étouffé qu'apporte un plafond même médiocrement tapissé.



Comme toiles, les plus ordinaires sont souvent les plus surprenantes d'effet ; c'est ainsi que la toile de tablier bleu de domestique, lavée ou lessivée pour ôter son apprêt, donne des résultats incroyables une fois mise en place, bien tendue et relevée de galons blancs et bleu foncé, de cordelières jaunes ou de passementeries vieux rouge et argent. Les étoffes de Tiflis, d'Andrinople, les larges tissus imitant les sacs de café, les tapis d'Orient ingénieusement disposés sont aussi d'une vision bienfaisante et somptueuse. On peut également dans certaines pièces tendre le plafond de papier-faïence jouant les caissons, ou de papiers vernissés qui sont d'une grande gaieté de coloris et qui accrochent et reflètent une lumière intense, tout en épousant assez bien les fantaisies bizarres du mobilier.

Je n'entends parler ici que d'essais modestes et faciles à tenter sans l'appui des architectes, et non de ces plafonds à caisson de bois qui nécessitent une grande mise en œuvre et beaucoup de dépenses. Dans un salon haut et vaste, des tapisseries des Flandres, de Beauvais ou quelque noble Aubusson de fine verdure, placés avec discernement et bien dans le jour sur le

plafond, seront d'une admirable décoration. Pour une salle à manger élevée de trois mètres au moins, je recommande un système de petites baguettes de noyer ciré placées à égale distance, selon le diamètre moyen des assiettes de vieille faïence. Entre ces baguettes, distantes de 10 à 15 centimètres du plafond, on glisse les unes près des autres des assiettes de Rouen, de Nevers, de Lille, de Strasbourg, du vieux Moustiers, de Marseille, tout ce qu'il est possible de rencontrer de plus varié dans la polychromie des anciennes faïences. On obtient ainsi un plafond factice délicieux, gai, amusant au possible et d'une originalité qui ne lasse pas. J'en ai connu un de la sorte, à Sèvres,



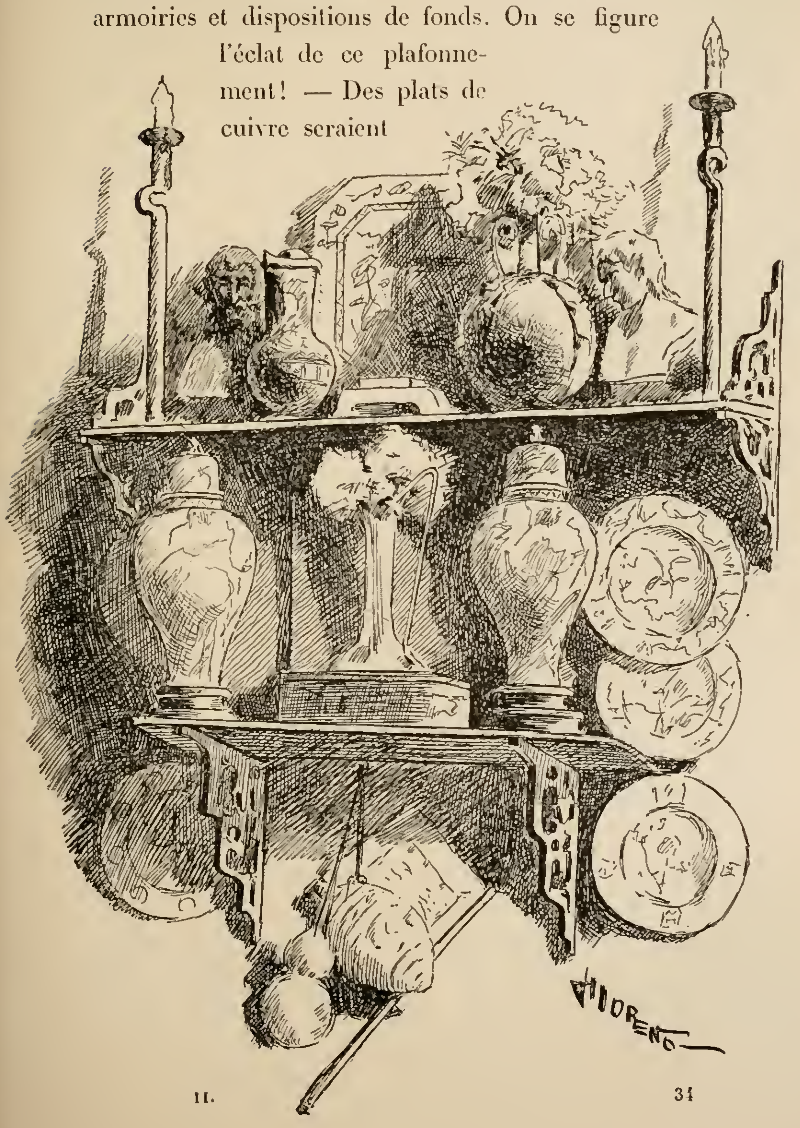


IMP.-PHOT. ARON F^res, PARIS

PORTE DE VESTIBULE

Décorée de gravures, ferronneries et cuir du Japon

chez le regretté et excellent Champfleury, et c'était plaisir de se tordre le cou à regarder en l'air. Je concevrais toutefois, avec le même procédé, une décoration plafonnière plus sérieuse et plus éclatante; ce serait de glisser dans les rainures des baguettes — la partie convexe en haut — des assiettes de vieil étain bien frotté, avec diverses ciselures, armoiries et dispositions de fonds. On se figure l'éclat de ce plafonnement! — Des plats de cuivre seraient





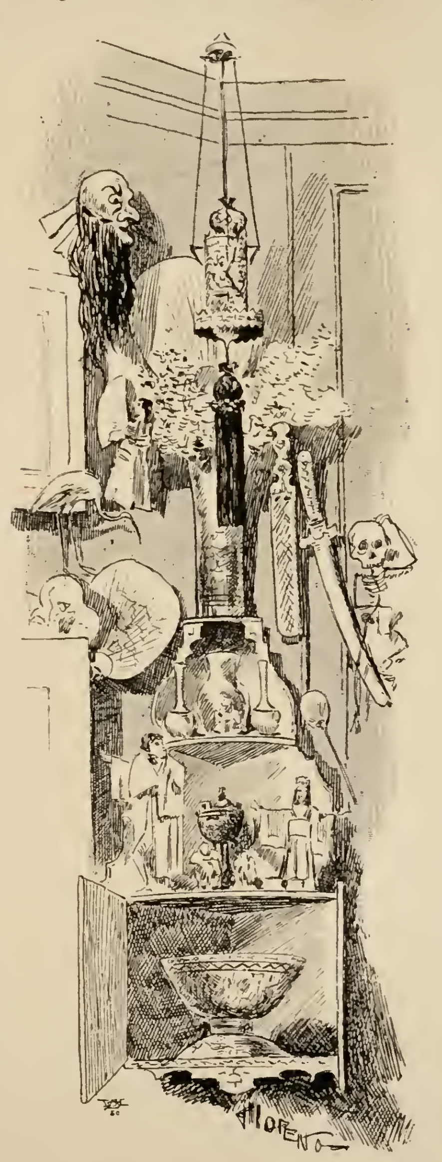
trop brillants ; mais avec l'étain, cette superbe matière, plus belle, plus grasse, plus discrète que l'argent, quel plafond lunaire et exquis !

Cette étude des plafonds ferait à elle seule un chapitre. Passons donc prudemment et venons aux fenêtres, qui sont d'une importance primordiale dans un logis. L'homme de goût qui préside à son installation doit s'appliquer à ce que le jour ait ses grandes entrées dans son *home*. On atténue le jour à volonté par des stores, on ne l'obtient jamais à son gré par les grises journées moroses. Le jour, c'est la vie, c'est la santé morale et physique ; il faut lui accorder toutes les transparences, diminuer autant que possible le bois des cadres fenestrés, et surtout se garder des grands et petits rideaux comme de la peste et de la laideur.

Au lieu de ces horribles mousselines qui captent une lumière précieuse, au lieu de ces guipures, de ces soieries, de toutes les tentures posées sur tringles et qui ôtent toute perspective et toute joie à une pièce quelconque, ayez, comme nos aïeux, des grands vitraux clairs enchâssés dans d'élégants rectangles de plomb et qui, placés à l'intérieur, s'ouvriront à volonté avec leur joli cadre de chêne bruni. Si la peur des voisins ou la crainte des indiscrétions du dehors vous tracassent, au lieu de verres unis et simples, employez, je vous prie, des verres anglais, craquelés, gercés, irisés, qui donnent tout autant de lumière, tout en s'opposant à la vision extérieure. Mais que ces vitraux soient simples avant tout ; à peine un filet de couleur autour du verre blanc.

Ne dissimulez pas le cadre de vos fenêtres pour de lourdes tentures ou d'épais lambrequins, qui apportent par leur opacité

des lueurs de tombeau dans les chambres; ces rideaux, relevés par des embrasses et qui tombent sur les fenêtres, comme des bandeaux à la Vierge sur un visage de femme, sont contraires à toute esthétique, à toute hygiène et à toute pratique. Ils ne peuvent jamais se clore entièrement et laissent, quoi qu'on fasse, filtrer le jour par la fente médiane; ce sont des draperies barbares indignes de ce temps.



Peignez, décorez, tapissez les chambranles de vos fenêtres aussi luxueusement que possible; revêtez-les d'étoffes riches, de velours, de soies brochées, de vieux cuirs mordorés; ornez-les de baguettes de métal, vêtez-les à votre guise, mais ne les enfouissez plus sous des tentures qui ne sont utiles qu'au tapissier, ce grand apôtre des rideaux festonnés, retroussés, plissés et baldaquinés avec un luxe ridicule de cordelières, de glands, d'effilés et de pompons.

Un seul rideau suffit, se repliant sur une tringle élégante, à gauche ou à droite. Ce rideau, souple et épais, plus large que la

fenêtre, s'étendra dans toute sa largeur le soir, masquant entièrement la fenêtre, et si bien compris, à la façon antique ou primitive, que si vous employez pour sa confection un beau panneau de vieille tapisserie, vous vous sentirez, à la veillée, bien clos dans une pièce toute tendue et sans fenêtres apparentes, car celles-ci disparaîtront sous une *verdure* développée, montrant de riantes perspectives, sinon des chasses à courre avec des galopades éperdues de beaux seigneurs Henri II, sous des ramures géantes.

A défaut de tapisseries anciennes, des étoffes d'Orient, des points de Hongrie, des grands panneaux brodés d'or comme en font nos maîtres du Japon, des draperies simples ingénieusement encadrées, tout ce qui le jour pourra se masser paisiblement sans faire épaisseur sur un des côtés de la fenêtre, et le soir se bien développer comme un rideau théâtral, avec confortable et pittoresque.

Les portes du logis, portes simples ou à doubles vantaux, méritent également quelque attention. A mon humble avis, les masquer sous de massives portières, écrasantes, *emmicrobées* et généralement nuisibles à l'esprit décoratif d'une pièce, n'est pas vraiment nécessaire. Les tapissiers — les monstres ! — les perpétueront pour ne pas se suicider ; sans portières ni rideaux doubles, que deviendraient-ils? Mais pour qui veut faire de la décoration pratique, amusante, personnelle, hygiénique, notre *Delenda* sera : « Plus de portières ! »

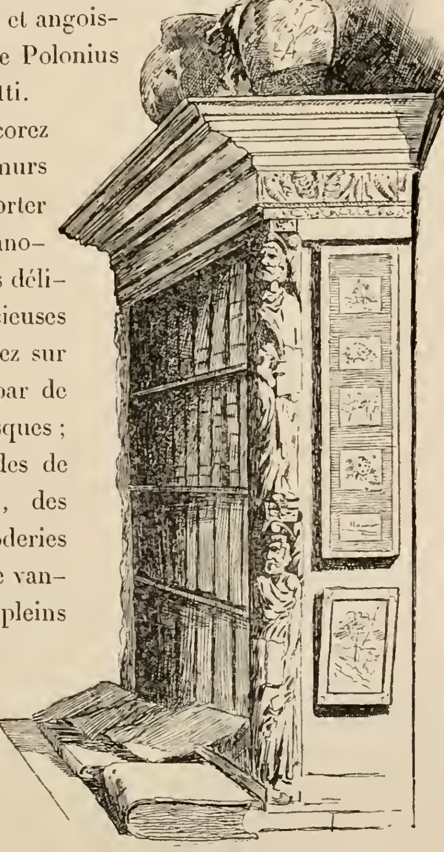


IMP.-PHOT. ARON Frères, PARIS

ANGLE D'UNE CHAMBRE A COUCHER

Lit décoré de cuir japonais et écrans

Ah! *les Portes*, quel aimable chapitre, ou plutôt quel merveilleux chant du poème tant rêvé! — Les portes d'une chambre se prêtent à toutes les fantaisies, et si j'avais à décorer la Thèbes aux cent portes, il me semble que de ces cent portes je ferais cent chefs-d'œuvre différents et de styles absolument incomparables! — La porte est une chose si jolie avec son cadre, ses proportions harmonieuses, ses développements ouvrant des perspectives graduées, que c'est réellement un crime que de la voiler par de sombres tentures d'un dramatique shakespearien, qui oppressent et angoissent la vue comme si quelque Polonius s'y trouvait traîtreusement blotti.



Au lieu de ces tentures, décorez habilement vos portes, ces murs mouvants qui peuvent supporter gravures, tableaux, légères panoplies, tentures de soie, bibelots délicats. Tendez-les d'étoffes précieuses comme des paravents; disposez sur elles des cuirs gaufrés, fixés par de larges clous hispano-mauresques; ajustez-y des devants splendides de vieilles armoires normandes, des panneaux gothiques, des broderies orientales; déroulez sur chaque vantail des kakémonos exquis, pleins d'animaux fantastiques qui se profilent sur des soléils rouges ou sur des ciels d'argent frais et délicats; encadrez dans les panneaux principaux de jolies toiles faites sur com-

mande, avec un sentiment de pure décoration, ou bien achetées, sans glorieuse signature, chez des petits marchands de tableaux. — Une médiocre marine prendra de la valeur dans la partie oblongue d'un milieu de porte; un paysage que tuait un cadre d'or retrouvera de la vie et de la distinction dans un panneau de bas, fixé par une mince baguette sans éclat, et quelque scène de genre s'adaptera à merveille dans la partie supérieure dominante, plus habituellement dans la ligne horizontale de l'œil.

Je me suis essayé *at home* à arranger plus de vingt portes sans frais réels et par vingt méthodes diverses; le résultat, à mon sens, est assez heureux. L'une d'elles — je la nomme la *puerta del sol* — est tendue de cuir d'or et d'argent dans toute la partie fixe de son encadrement. Sur le linteau supérieur, au milieu même, un masque japonais énorme et bâillant tient entre ses dents un de ces longs serpents de papier, si admirablement interprétés par nos amis les Japonais et qui se trouvent en tous bazars d'extrême Orient. Sur les principaux panneaux,

des aquarelles de Constantin Guys et de Félicien Rops; au bas, un panneau de bois japonais à fleurs de lotus faites de nacre et de jade et parmi ces fleurs, un poisson rouge de laque éclatant et bizarre, tandis qu'autour des plates-bandes, sur les parties non décorées, ont été patiemment alignées plus de cent cinquante gardes de sabres venus de Yédo et dont les ingénieuses dispositions font autant d'œuvres admirables, bien que de prix doux. D'autres portes ont des appliques de fer forgé, des décorations d'éventails et d'écran, des combinaisons de vieilles assiettes, des revêtements d'anciens atémonos montrant des divinités enfouies dans des ors mystérieux en de nobles poses hiératiques.

Ah! les portes! quels cadres suggestifs elles nous offrent! — Fermons vite sur nous ce chapitre, sous peine de n'en plus sortir. J'ai promis quelques mots sur les cheminées, ces maigres et tristes cheminées si pauvrement comprises dans nos demeures, avec leur glacial revêtement de faïences blanches, leurs marbres à la douzaine, leur foyer de briques peintes, munies d'un cadre de cuivre banal. Il est urgent de réchauffer tout cela, car on ne grelotte pas toujours que du corps seulement; l'esprit aussi se calorise par le rayon visuel et lorsque, les pieds sur les chenets, l'hiver, on part pour le pays des rêves, il est bon de voir les flammes se refléter sur des émaux polychromes ou se mirer dans l'éclat de faïences riantes et colorées des fonds.

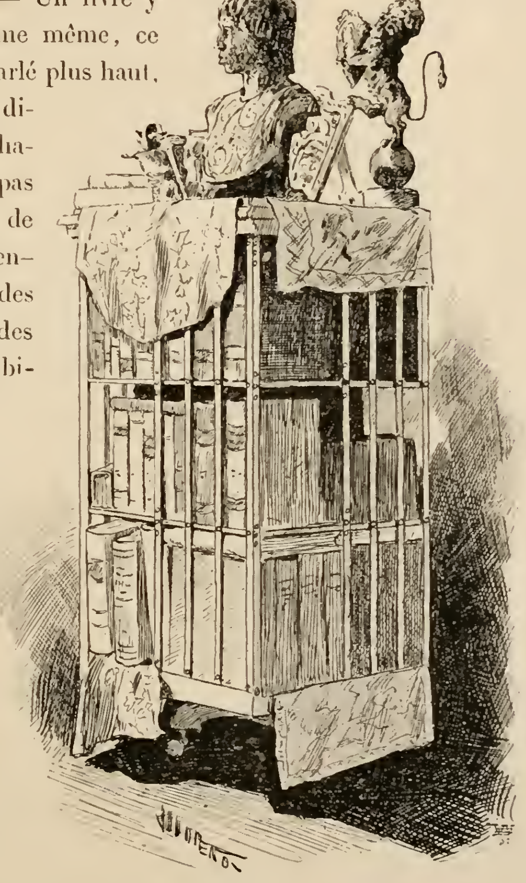
Jeter à bas la décoration des fumistes et remplacer la faïence blanche de vulgaire fourneau... toujours *ce qui se fait*... par une série de brillants carreaux d'art fabriqués à

Sarreguemines, à Limoges ou à Bourg-la-Reine; changer le cadre de cuivre repoussé contre un cadre de fer forgé ou de nickel; reconstruire le foyer en briques rouges émaillées de bleu, de blanc ou de grenat, qui par la fusion possible donneront des coulées dignes des vases et poteries de Delaherche; masquer l'entablement de marbre par un vêtement de bois simplement ouvré avec cabochons de faïence encastrés, n'est pas, qu'on veuille bien le croire, une fantaisie princière ni un luxe de nabab. — Pour un dilettante ami des intimités du foyer, c'est presque une nécessité, et moyennant quelques louis, moins qu'il n'en faut pour tailler une banque, il est loisible de s'offrir ce luxe, si tant est qu'on soit chercheur, fureteur, céramiste dans l'âme et qu'on puisse également imposer sa volonté à des ouvriers difficiles à sortir de la routine, mais heureux après tout, le travail une fois fait, d'avoir exécuté *quelque chose de bien,* ce dont ils s'attribuent tout le mérite.

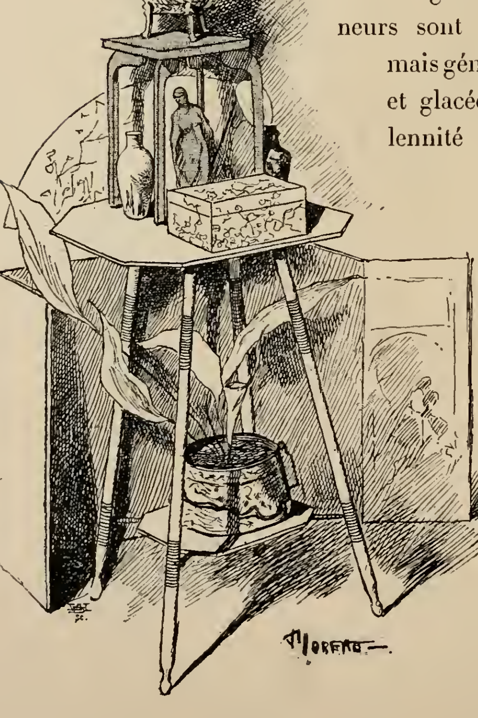
Les glaces sont encore, avant même que l'on prenne possession d'une habitation, d'une importance absolue. Pour ne point les disposer ordinairement, il est utile de calculer les jeux de lumière, l'éclairage solaire, selon l'exposition de la pièce, de s'ingénier à ce que la réflexion donne des prolonges de perspectives dignes de complaire à l'imagination. Les glaces courantes doivent être évitées si possible sur la cheminée, où il est bien vieux jeu de réunir devant un miroir une pendule, des vases et des flambeaux; — puis, ce n'est pas tout, l'encadrement des Saint-Gobain nécessite quelque recherche. Les gros rinceaux ou les cintres de bois dorés au mercure sont d'une vulgarité crevante qui assassinerait tout dans la décoration sobre de la pièce une fois meublée. Il faut donc éteindre l'éclat des ors et, pour cela, ne compter que sur son tact et son bon goût, employer des bandes de vieilles étoles, des rubans anémiés par le temps, des bordures russes ou bulgares, des bandes de papier cuir à petits dessins, des

patines de métal oxydé, que sais-je encore? tout est bon à employer, et c'est surtout dans l'art décoratif que l'on peut dire, si l'on est ingénieux : Rien ne réussit comme le succès.

Je n'ai jusqu'ici parlé que du gros œuvre de l'installation primordiale; mais que serait-ce si je croyais pouvoir aborder ici la réglementation de chaque pièce, parler des bibliothèques, des crédences, des sièges, fauteuils, chaises et divans, de la pose du tapis et des difficultés de découvrir quelque ancien Daguestan ou Schoumach dont les tonalités soient comparables à celles de quelque beau vitrail pâli par les siècles? — Un livre y suffirait-il? Mon poème même, ce poème rêvé dont j'ai parlé plus haut, ne prendrait-il pas les dimensions de celui de Chapelain? — Il ne faut pas songer à traiter tant de questions qui se présentent en nombre, celles des tables, des canapés, des statues, des vases, des bibelots divers, des bibliothèques tournantes, des armoires, des commodes, sans compter l'importante étude du lit qui n'a pas été reprise depuis que Balzac, dans sa *Physiologie du mariage*, y consacra des pages évidemment estima-



bles, mais aujourd'hui vraiment bien loin de notre idéal. — Cela vaudrait de la place et du loisir; mais puisque je dois me cantonner dans les généralités, je puis dire qu'il n'est pas de logis susceptible de refléter une individualité, de marquer comme une œuvre par une signature personnelle, si le propriétaire ne s'y est donné entièrement et s'il n'a pas le plus souvent exécuté presque aussitôt une chose, après l'avoir conçue, étudiée et mûrie.



Ce ne sont pas les palais, les hôtels petits et grands qui sont aujourd'hui les plus intéressants à regarder et même à envier, ce sont au contraire les petits milieux des intimités, ceux qui sentent la couvaison d'un rêve d'art, les endroits habités, peuplés par les idées du mieux, et sans cesse arrangés avec le goût et la passion du nid où l'on s'attiédit.

Les grandes maisons des collectionneurs sont bondées de belles œuvres, mais généralement elles sont solitaires et glacées; on y sent comme la solennité d'un musée, et, lorsque le propriétaire nous fait les honneurs de ses vitrines ou de sa galerie, il nous vient cette image comique à la pensée que si ce brave homme se payait à soi-même une rente de 3 à 4,000 francs pour être le gardien-cicerone gagé de sa propre collection, il n'agirait pas avec autant de zèle et de sollicitude

pour les visiteurs. — Ah ! combien tristes les maisons où les pièces rares s'entassent, où l'on n'ose rien toucher, où les meubles du temps, étiquetés, n'invitent ni à la sieste ni à la causerie ! Comme elles sont préférables, ces jolies demeures d'artistes personnels qui, avec l'aide de bibelots secondaires, se créent un Éden gai, vivant, imprévu, au milieu duquel l'âme chante des cantates à l'art dans le prisme des beautés de l'ensemble et l'harmonie des murs chaudement tapissés d'œuvres amies ! Ce sont là les vrais coins où le légendaire savetier distille encore ses chansons joyeuses, tandis qu'en ses lambris Louis XIV s'effondre d'ennui le



financier collectionneur gardien de musée qui ne vit que pour la vanité de son exposition permanente dont il est esclave.

L'homme qui a l'amour décoratif de son logis y pense comme l'amoureux à sa maîtresse, et rarement il sort sans rapporter quelque nouvelle emplette pour ajouter à la gentillesse de son *home*. Il sait, celui-là, non pas acheter la pièce rare, mais la chose d'art qui vaut par sa forme, son étrangeté, son imprévu, sa curiosité, sans autre valeur que sa coloration, son profil ou sa grâce, mais œuvre décorative, c'est-à-dire délices du regard, note complémentaire dans la fusion harmonieuse de l'ensemble qu'il a créé.

Je n'ai, dans cette ébauche d'article, à peine indiqué que quelques côtés généraux de la question, et le curieux est que cette esquisse littéraire est illustrée de dessins qui devaient servir d'exemple à des théories de détail. Qu'importe, si le préambule a été trop long et si l'équilibre ne s'y retrouve pas. Les initiés me comprendront à demi-mot, et j'ai devant moi le temps nécessaire pour endoctriner les autres.

Octave Uzanne.





RIEN N'EST VRAI QUE LE FAUX

NOTES

SUR

LA CONVENTION DANS LA LITTÉRATURE ET LES ARTS

Je n'ai nulle envie, qu'on veuille bien le croire, de me faire une affaire avec Boileau, en contestant son fameux hémistiche :

Rien n'est beau que le vrai...

D'autant que je mettrais, du même coup, toute la meute réaliste après mes chausses. Mais son ombre emperruquée me permettra d'y ajouter, en guise de glose, la définition du vrai, qu'il oublia de nous donner. Or, en littérature comme en art, *rien n'est vrai que le faux ;* ce principe est de constatation facile. Est-ce un homme vrai que le peintre étend par couches sur

sa toile, que le sculpteur pétrit dans la glaise, que le romancier montre à travers des mots évocateurs d'images ?

Qu'au lieu d'un homme, ce soit un objet quelconque, la question n'en paraîtra pas moins naïve. Tout le monde sait bien qu'il n'y a là qu'imitation, description, représentation.

Imiter : faire, avec des éléments étrangers, la copie d'un modèle ; — décrire : énumérer, en les étiquetant de leurs noms propres et de leurs épithètes distinctives, les traits et les caractères des êtres et des choses vus ou imaginés ; — représenter : donner l'image au lieu de l'objet.

Telle est la fonction de l'art, qui a pour dérivé l'artifice.

A l'aide de signes conventionnels, plastiques ou graphiques, il éveille dans l'esprit l'idée des formes, des actions et des sentiments que nous connaissons par expérience ou que nous sommes capables de comprendre ou de concevoir.

J'entends bien qu'on me dit que je joue sur les mots, et que le *vrai* dont il est question ici ne saurait être que la *ressemblance*.

L'art, affirme-t-on, doit être l'exacte copie de la vie, de quelque manière, d'ailleurs, qu'elle se manifeste dans le monde, puisqu'il a pour but d'en donner l'illusion.

On ne voit donc pas qu'il y a, dans cette prétention de copie exacte, une impossibilité matérielle qui en fait une absurdité ?

Comment faire une forêt avec du bleu, du jaune et du brun, et de la chair, même morte, avec du marbre ou du plâtre ? Et quels heurts de mots précipités et grouillants reproduiront jamais le choc des bataillons dans une bataille, le tumulte des vagues dans un ouragan ?

A quoi bon peser davantage ? Il est trop clair qu'il n'y a pas d'art sans convention. Mais cette convention est toute — du moins on l'affirme — dans la matière mise en œuvre et dans les procédés matériels d'exécution. Le but poursuivi et, dans les belles œuvres, presque, sinon tout à fait, atteint, est de faire la représentation adéquate à la vérité.

L'écume que le peintre antique obtint en jetant, de dépit, à la tête du cheval qu'il venait de peindre, son pinceau chargé de couleurs au hasard ; la grappe de raisin que les oiseaux venaient becqueter sur la toile ; les panoramas où les objets réels du premier plan se fondent et se continuent dans la peinture des plans plus lointains ; les figures de cire à la mise élégante et à la tenue gracieuse, dont les tapissiers meublent leurs salons — spécimens devant lesquels on ôterait son chapeau si l'on n'était prévenu ; — les images photographiées et les conversations mécaniquement enregistrées et reproduites, voilà donc ce qui touche au terme le plus élevé de l'art.

A ce compte, il n'y a point d'artiste qui vaille le verre pur et bien étamé d'un miroir ; point de poète ni de romancier qui puisse le disputer au phonographe.

On cherche la vérité au théâtre : si la vérité dramatique est la représentation exacte de la vie humaine, je défie bien de l'y trouver. Il n'y a point d'art plus factice, d'autant qu'il est obligé d'avoir recours à des interprètes, dont toute l'étude est de produire de l'effet sur les spectateurs en disant ce qu'ils ne sentent pas.

Au théâtre, tout est convention : le temps, le lieu, les combinaisons de l'action, le nombre des personnages, la musique, la langue — vers ou prose, — la rapidité et la condensation du dialogue, le visage, la voix et les gestes de l'acteur, les décors, tout est calculé, arrangé, grimé, maquillé, contraint, convenu et faux.

Je ne parle pas des genres bâtards comme l'opéra-comique et le vaudeville, où ce qui est trop bête pour être dit se chante.

Ici encore le langage usuel est d'une admirable justesse : le théâtre est un lieu où l'on *joue* les actions, les sentiments et les passions de l'humanité, quand l'auteur et les acteurs ne s'y jouent pas du public.

La musique ne se contente pas de donner à la parole des modulations, ni d'en marquer le rythme dans ses nuances les plus légères. Elle a la prétention — justifiée, sans doute —

d'aller au delà de la pensée formulée, de noter les aspirations les plus vagues et les plus élevées, d'exprimer l'inexpressible. Il n'y a pas à s'étonner, si, allant si loin, elle se plaît, en chemin, à donner la sensation des choses matérielles, des phénomènes naturels et des passions de l'homme.

Aucun art n'a à sa disposition des moyens plus artificiels. La voix humaine elle-même a besoin d'être longuement exercée, développée, disciplinée, pour acquérir sa valeur musicale.

Comment se fait-il que les lois qui président à cet art ne soient pas les mêmes partout? Des sons que nos oreilles trouvent discordants et insupportables charment des peuples auxquels il serait assurément abusif de donner le nom de sauvages. Pourquoi?

Si les proportions mathématiques que la musique européenne observe sont imposées par un rapport réel entre certains sons et nos pouvoirs d'aperception ou de sensation, s'il y a, en effet, une norme musicale pour l'être humain, ce rapport ne saurait varier, ni cette loi s'altérer, avec la latitude géographique ou la couleur de la peau.

Mais là encore la part de la convention est énorme, et d'autant plus forte qu'elle nous est transmise par l'atavisme et par l'éducation.

Un musicien ou un théoricien de l'acoustique n'aurait aucune peine à exposer en quoi consiste une note fausse. Mais pourquoi un bruit produit par tel nombre de vibrations, et non par tel autre nombre, a-t-il droit à cette épithète malsonnante? Voilà ce que personne n'explique nettement.

Le fait est qu'on est convenu qu'il en sera ainsi, et la preuve que cette convention ne dérive pas de la nature même des choses, c'est qu'ailleurs elle diffère et qu'alors il en est autrement.

Mettez un paysan, ou un enfant, un primitif quelconque, en face d'un croquis, d'une eau-forte, d'un tableau où les lumières et les ombres se pénètrent et se fondent en clair-obscur, il n'y verra que confusion. Ce n'est qu'à grand'peine que vous parviendrez à lui faire démêler les lignes, suivre les contours, dégager les couleurs et arriver enfin à une vision à peu près distincte. La

sensation du vrai ne l'atteint nullement du premier coup. Il a besoin d'un entraînement spécial, d'une éducation toute particulière de l'œil.

Il faut qu'il apprenne la valeur du signe conventionnel, c'est-à-dire qu'il s'initie à l'art, — quelque infime que soit, d'ailleurs, l'initiation.

De même en littérature : ce qui émeut le lettré jusqu'en ses fibres les plus profondes et les plus délicates peut parfaitement laisser le commun des lecteurs insensible et froid. Au contraire, telle œuvre qui passionne ceux-ci paraîtra à celui-là tantôt insipide et tantôt ridicule. L'absence ou l'infériorité de l'art lui seront trop visibles et pénibles pour qu'il puisse être touché des traits de vérité qui s'y trouvent certainement,

Le vrai dans l'art est donc bien loin d'être identique au vrai dans la nature.

Les chimères chinoises, les arabesques orientales, les rinceaux des frises classiques, les paysages sans perspective des peintres japonais, les diables, les guivres et autres bêtes fantastiques de la décoration gothique, les figures hiératiques de l'Égypte et de Byzance, les gauches et adorables merveilles des imagiers et enlumineurs du moyen âge, tout cela est artistement vrai et, en même temps, comparé aux choses de la nature, parfaitement faux.

Depuis les géants de Michel-Ange jusqu'aux ciselures de Cellini, depuis les intérieurs de Rembrandt jusqu'aux lumineuses scènes de Watteau, depuis les petits bronzes de l'art romain jusqu'aux figulines de Palissy, depuis les pierres gravées antiques jusqu'aux bois de Dürer et aux tailles-douces du xviiie siècle, le même principe dirige la conception et les doigts de l'artiste : il prend son modèle dans la nature, mais il fait différemment.

L'artiste — musicien, sculpteur, peintre, écrivain — regarde la nature, la scrute, la comprend; puis avec les éléments dont

il a l'usage, il l'interprète, la modifie, la change, — tranchons le mot, — la fausse, dans une œuvre, qui est sa création.

Tout est là, à dire juste : l'artiste crée.

Quand il a donné à la conception de son cerveau une forme qui l'exprime dans sa plénitude et sa force, il a fait œuvre d'art. Là seulement est, pour lui, la vérité.

Et, comme il est aussi impossible à un cerveau de ne pas donner un aspect personnel aux éléments qui s'y combinent, qu'il l'est au prisme de ne pas décomposer la lumière dont il est traversé, il faut bien en arriver à cette conclusion : qu'en art c'est surtout le faux, c'est-à-dire l'écart entre l'œuvre et la nature, qui est vrai.

La grande erreur des écoles réalistes est d'avoir pris le cerveau humain pour une plaque photographique, et d'avoir donné à la main de l'artiste la tâche unique d'en développer mécaniquement les clichés.

La pratique a dépassé la théorie, tantôt en bien, tantôt en mal. Les uns ont fait des œuvres très personnelles, quelquefois des chefs-d'œuvre, en se vantant de nous donner, tout sec et tout cru, un simple morceau de nature. Les autres, se vantant de même, ont abouti à la caricature inconsciente, au plat et au répugnant.

Pourquoi ne pas avouer franchement, à soi-même et au public, ce qui est et ce qui ne peut pas ne pas être, à savoir que le cerveau de l'homme servi par ses organes est, dans l'ordre artistique, une force créatrice au même titre que les forces physiques dans l'ordre biologique ou cosmique?

Il s'en faut qu'un tel aveu ait rien d'humiliant.

Mais il est nécessaire que l'artiste en soit prévenu et convaincu. C'est dans la conscience de sa fonction de créateur qu'il puisera l'audace et la vigueur de ses créations. Quand il saura, sans l'ombre d'un doute, que le modèle pris dans la nature n'est qu'un thème, quelque chose de comparable à la glaise du baquet où le sculpteur puise la matière dont il modèle sa statue, une

sorte de substratum qui doit supporter les constructions de sa fantaisie, — comme il se sentira à la fois libre, puissant et responsable!

Disons-le donc hautement : le vrai artistique n'est point la copie plus ou moins exacte de la nature vivante ou morte ; c'est, à l'aide des formes, des couleurs et des sons que la nature fournit, la réalisation sincère, sans timidité ni réticence, de l'idée que l'artiste a conçue.

Non moins que les êtres que nous voyons et touchons, Oberon et Titania vivent. Alexandre, César, Timour-Lang, Napoléon sont morts; Achille, Ulysse, Sigurd, Roland, Macbeth ne mourront pas. Marie de Médicis et sa cour sont mieux disparues et plus loin que les neiges d'antan; mais les femmes de Rubens nous éblouissent toujours des splendeurs de leurs atours et de leur carnation. Nous connaissons Hélène et Cléopâtre; la passion de Phèdre nous trouble; la beauté des Vénus marmoréennes est présente à nos yeux extasiés.

Tous ces êtres et tant d'autres ne sont pourtant que des lignes et des couleurs, de la pierre ou du métal, et même moins : le retentissement de paroles sonores. Rien de tout cela n'existe dans le sens vulgaire du mot ; c'est uniquement l'expression, la forme extérieure de la conception d'un cerveau d'artiste. Au point de vue de la vie physique, la réalité en est nulle; au point de vue de l'histoire, les figures en sont profondément altérées ou tout à fait fausses : dans l'art, rien n'est plus vivant, ni plus vrai.

Le calque des choses, tant fidèle soit-il, est impuissant à donner la vérité à une œuvre d'art, si l'âme de l'artiste n'y transparaît pas avec une rare vigueur.

C'est à cette lumière intérieure qu'il faut voir le monde pour l'évoquer dans un livre, dans un tableau, dans une statue, dans une suite de phrases musicales.

Or cette lumière ne s'allume que pour les chercheurs d'au delà, les inquiets du mieux, les audacieux qui, par les voies ardues et infrayées, se fient, d'un cœur simple, à elle.

Voilà pourqnoi je ne doute pas de la vitalité artistique de mon temps, car ces chercheurs, ces inquiets, ces audacieux, ces énamourés de l'idée, sont de plus en plus nombreux, désintéressés, ardents.

Le fléau de l'art, c'est l'engourdissement dans une formule ou une manière : répéter à satiété, en échos de plus en plus faibles, ce qui a été bien dit une fois; tourner d'un pas toujours plus lent et chancelant dans une carrière jadis glorieusement parcourue; s'anémier à respirer un air désoxygéné jusqu'à devenir étique et exsangue, voilà ce qu'il faut redouter par-dessus tout et à tout prix éviter.

L'excès contraire n'est pas pour m'effrayer. Qu'importe que mille coureurs restent en arrière, si le but est touché par quelques-uns? Le point est de courir de toutes ses forces et de son mieux.

Le domaine de la fantaisie est grand ouvert aux artistes. Il n'est rien qui ne leur soit permis, rien qu'il ne puisse tenter, à la seule condition qu'ils s'objectivent dans leur œuvre et ne se limitent pas, sous couleur de respect du document et de fidélité aux modèles, à copier servilement ce qu'ils ont appris ou vu.

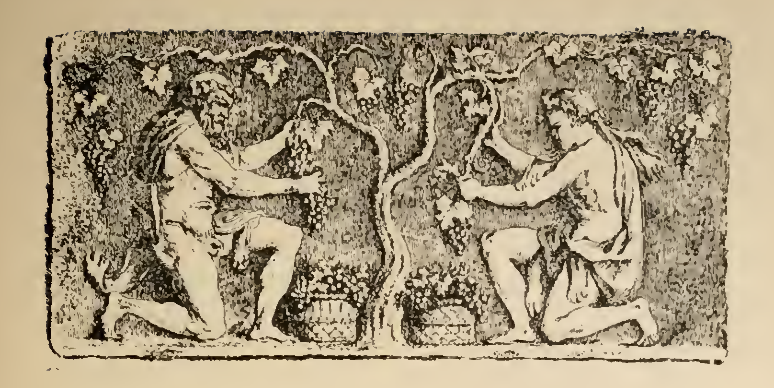
Le faux à honnir et à proscrire, c'est cette vérité-là.

En résumé, je le répète après bien d'autres : L'artiste est un créateur. Mais j'ajoute : créer, c'est se mettre soi-même dans ce qu'on fait.

Il faut faire comme le Dieu biblique qui « créa l'homme *à son image* ».

G. DE SAINT-HERAYE.





ÉMILE ZOLA AUTOBIBLIOGRAPHE

Germinal

HISTOIRE D'UN LIVRE

RACONTÉE PAR SON AUTEUR SOUS FORME DE LETTRES ET DOCUMENTS DIVERS

C'EST à un travail à peu près pareil à celui-ci que feu le regretté Victor Wilder pensait, lorsqu'il écrivait quelque part : « Il ne peut intéresser que les rares esprits, pour qui rien n'est indifférent de ce qui touche de loin ou de près à l'éclosion d'un chef-d'œuvre. »

Déjà — il y a déjà vingt ans — dans le troisième volume de la série, qui date de 1872-1873, le problème social du capital et du travail se trouve indiqué, esquissé par Zola en traits rapides. Qu'on se rappelle, au troisième chapitre, les réunions politiques dans le petit cabinet

du père Lebigre, le premier noyau de la Commune : les anarchistes, les pétroleurs de mars 1871 en herbe. Florent, l'échappé de Cayenne, — l'embryon de Souvarine, l'adepte de Michel Bakounine, — dit entre autres choses : « Il faut conserver l'arbre pour greffer sur lui la vie nouvelle. Il faut aujourd'hui songer au travailleur, à l'ouvrier ; notre mouvement devra être tout social, Et je vous défie bien d'arrêter cette revendication du peuple ! Le peuple est las, il veut sa part. »

C'est pendant le premier trimestre de 1880 que la nouvelle officieuse, authentique de l'idée primitive de Zola réalisée cinq ans plus tard dans *Germinal,* parvint jusqu'à nous, dans le récit d'une interview accordée par le maître de Médan au fameux chroniqueur Fernand Xau. — L'artiste raconta à son visiteur : « Je reprendrai le peuple. Dans *l'Assommoir,* j'ai peint la vie de l'ouvrier parisien. J'étudierai l'idée politique chez le peuple. J'assisterai aux réunions ouvrières et j'en ferai un tableau ; en un mot, je montrerai l'ouvrier dans son rôle social. Ce sera une étude de ce qu'on entend par la question sociale, les aspirations et les utopies du prolétariat. »

Voici des détails fort curieux sur la conception de *Germinal,* racontés par Edmond de Goncourt dans son *Journal,* en date du 16 janvier 1884 : « Zola vient me voir. Il est embarrassé à propos du roman qu'il doit faire maintenant : *les Paysans* (*la Terre*)... Il serait plus porté à faire quelque chose se rapportant à une grève dans un pays de mine, et qui débuterait par un bourgeois égorgé à la première page... puis le jugement... des hommes condamnés à mort, d'autres à la prison[1]... et, parmi les débats du procès, l'introduction d'une sérieuse et approfondie étude de la question sociale. »

Dans la dernière ligne de la première annonce du roman, dans *Gil Blas,* qui publia *Germinal* en feuilleton, du 25 novembre 1884 au 24 février 1885, il est dit, à propos de Zola : « Il croit que notre société finira par craquer un jour sous la poussée ouvrière, si la bourgeoisie s'aveugle comme la noblesse

1. Cela ressemble presque à... *la Bête humaine* (le président Grandmorin).

en 1789. Il voit dans la question sociale du capital et du travail la menace terrible de notre fin de siècle. » Et l'écrivain lui-même écrivit plus tard à propos de *Germinal* : « L'on a bien voulu convenir que le roman posait la question sociale dans toute sa redoutable actualité. » Tout cela fait penser aux propos de table (le déjeuner fin chez le directeur du Voreux, Hennebeau), dans *Germinal* : « Rappelez-vous 1789 ! C'est la noblesse qui a rendu la Révolution possible par sa complicité, par son goût des nouveautés philosophiques. Eh bien, la bourgeoisie joue aujourd'hui le même jeu imbécile, avec sa fureur de libéralisme, sa rage de destruction, ses flatteries au peuple. Oui, oui, vous aiguisez les dents du monstre pour qu'il nous dévore. Et il nous dévorera, soyez tranquilles[1] ! »

Voici quelques lettres inédites du maître Zola sur le roman qu'il avait sur le chantier en 1884, et adressées tantôt au docteur Jean ten Brink, actuellement professeur à l'Université de Leyde, tantôt au correspondant berlinois du grand romancier, M. J. van Santen Kolff, homme de lettres hollandais :

Médan, 9 septembre 1884.

« Cher monsieur,

« Il est parfaitement vrai que mon prochain roman, *Germinal*, est l'étude d'une grève dans le cadre d'une mine de houille. Je suis, en effet, allé à Anzin, et les quelques lignes que vous avez lues dans *les Victimes du devoir* étaient prises à mes notes. Le roman commencera à paraître dans le *Gil Blas* vers le 25 novembre et durera jusqu'en février, car il sera, je crois, un de mes plus longs. Ce sera une étude populaire, un pendant à l'*Assommoir*, mais sans les crudités de ce dernier. J'en suis assez content, mais cette question sociale est fort dure à étudier. »

29 septembre.

« Vous dites vrai, je suis en plein travail, pour mon roman *Germinal*. Mais c'est une besogne terrible : le sujet me déborde.

1. Cf. dans *Pot-Bouille* : « La haine des idées nouvelles, la peur du peuple voulant sa part, calmaient le libéralisme de ces bourgeois satisfaits. »

Aurai-je la force de remuer un si gros morceau? En tout cas, je vais le tenter. Enfin, je ne puis que me donner tout entier, et c'est ce que je fais : le reste est hors de ma puissance,

« Je crois pouvoir promettre que mon prochain roman n'effarouchera pas les dames. Ce sera un pendant à *l'Assommoir,* mais sans les crudités de ce dernier. Le livre ne roule pas sur des questions physiologiques, et je crois qu'il n'alarmera pas trop la pudeur des lectrices. Mais je n'ai jamais écrit pour les pensionnats, et je ne vous promets point un roman de petites filles ! Les passages un peu vifs sont peu nombreux et ne tiennent pas essentiellement à l'action. »

15 octobre.

« Je ne suis pas mécontent des quelques chapitres faits, je suis même content, si vous voulez, autant que je puis l'être, c'est-à-dire avec ma continuelle fièvre et mes éternels doutes [1]. *Germinal* est une œuvre bien longue, bien hardie, et qui me donne un mal infini. Le titre, *Germinal,* veut dire, dans ma pensée : ce qui germe en terre, la poussée de la société future, la révolution fatale qui doit encore transformer notre société. A plusieurs reprises, ce titre est expliqué dans le livre, mais d'une façon bien indirecte, claire seulement, je le crains, pour des intelligences françaises. Je ne l'ai adopté qu'après bien des hésitations. Je cherchais un titre exprimant la poussée d'hommes nouveaux, l'effort que les travailleurs font même inconsciemment, pour se dégager des ténèbres si durement laborieuses où ils s'agitent encore. Et c'est un jour, par hasard, que le mot Germinal m'est venu aux lèvres. Je n'en voulais pas d'abord, le trouvant trop mystique, trop symbolique; mais il représentait ce que je cherchais un avril révolutionnaire, une envolée de la société caduque dans le printemps. Et, peu à peu, je m'y suis habitué, si bien que je n'ai jamais pu en trouver un autre. S'il

1. Le 23 décembre 1887, Zola écrivit à Albert Wolff : « ... Il n'y a pas un garçon plus ravagé que moi par le doute de lui-même. Je ne travaille que dans la fièvre, avec la continuelle terreur de ne pas me satisfaire. »

reste obscur pour certains lecteurs, il est devenu pour moi comme un coup de soleil qui éclaire toute l'œuvre[1]...

« C'est Anzin qui m'a servi pour Montson. En général, une quinzaine me suffit pour prendre les notes nécessaires : je préfère une impression courte et vive. »

7 novembre.

« ... Je me suis donné bien du mal, dans ce sujet des mines et du socialisme, plus ingrat qu'on ne pense. Enfin, espérons que tout ira bien. »

8 décembre.

« *Germinal* m'a, en effet, donné beaucoup de mal, et je crains qu'il ne soit guère compris. Le succès s'en annonce pourtant très vif. »

25 janvier 1885.

« *Germinal* sera le plus long de mes romans. J'ignore encore l'accueil qu'on lui fera. Il m'a donné une peine infinie, et j'en suis assez satisfait. »

28 février.

« Merci de votre grande admiration. Cela me réconforte, au sortir de ce grand et lourd travail de *Germinal*. Cela me comble de joie de voir qu'il y a du bon dans cette œuvre, qui m'a tant donné de peines. Vous ne sauriez croire les difficultés techniques, sans cesse renaissantes, que j'ai eu à vaincre. Je me repose un peu en ce moment, très las de cervelle et de corps. Enfin, je serai heureux, si je trouve seulement quelques lecteurs comme vous. Le roman paraît le 2 mars. »

Le 6 octobre 1889.

« L'idée première de *Germinal* est déjà très lointaine.

1. Dans le temps, Charles Chincholle raconta, au *Figaro*, après une conversation avec le maître : « Dans l'esprit de Zola, *Germinal* est cette première végétation que produisent les graines. Ici, les graines ce sont les idées de liberté, d'égalité qu'on a semées dans le peuple. »

Rappelons, en passant, que *Germinal* est le septième mois du calendrier républicain, du 15 mars au 15 avril. C'est donc sans doute, pour cette raison, que l'écrivain a fait commencer son roman dans une nuit noire de tempête de mars, et qu'il l'a clos par une matinée radieuse, ensoleillée, pleine de promesses d'avenir, d'avril.

Lorsque j'ai écrit *l'Assommoir,* j'avais réservé cette autre face du peuple, l'ouvrier souffrant des grands centres industriels. *Germinal* est donc le complément de *l'Assommoir*, les deux faces de l'ouvrier. J'ai toujours, dans la série des *Rougon-Macquart,* gardé une large place à l'étude du peuple, de l'ouvrier, et cela dès l'idée première de l'œuvre[1]. Mais ce n'est qu'au moment de *l'Assommoir* que, ne pouvant mettre dans ce livre l'étude du rôle politique et surtout social de l'ouvrier, je pris la résolution de réserver cette matière, pour en faire un autre roman. Et, plus tard, ce projet s'est précisé, lorsque je me suis rendu compte du vaste mouvement socialiste qui travaille la vieille Europe d'une façon si redoutable. Toutes les fois, maintenant, que j'entreprends une nouvelle étude, je me heurte au socialisme. Le cadre d'une grève s'est imposé naturellement à moi comme le seul dramatique, le seul qui devait donner aux faits le relief nécessaire. »

Médan, 6 juillet 1885.

« Cher monsieur,

« J'ai bien reçu vos deux lettres, et j'ai à vous remercier de tout mon cœur de la peine que vous avez prise, à traduire les articles de MM. M. Zabel et Bleibtreu[2], pour m'être agréable. Comme vous l'avez pensé, ces articles, si élogieux, m'ont causé une grande joie, en me prouvant qu'on commence à me comprendre hors de France. Ils sont, certes, exagérés dans l'admiration ; mais cela est si bon de se sentir aimé et compris ! Il est si doux de se savoir des amis, lorsqu'on sent autour de soi tant d'adversaires ! Ma reconnaissance va surtout à vous, car si vous ne veilliez pas là-bas, à Berlin, je n'aurais rien su de ces deux belles études. Merci donc, et merci encore ! »

1. C'est là une erreur, un *lapsus*, le premier projet de la série (en dix volumes), pour Albert Lacroix (hiver 1868-1869) ne montrant aucune trace de l'idée réalisée dans *Germinal*.

2. Des critiques de *Germinal*, l'une dans la *National Zeitung* de Berlin, l'autre dans la revue du docteur M. G. Conrad, *Die Gesellschaft* de Munich.

« Ajoutons à ces lettres inédites, en guise de complément, quelques déclarations du maître en défense de son livre, des *Orationes pro domo*, tantôt écrites par lui autrefois dans différents journaux, tantôt faites de vive voix devant des *interviewers* oubliés aujourd'hui.

A M. Henry Duhamel (Figaro *du 5 avril 1885*).

« Je n'ai eu qu'un désir, soulever une telle pitié, un tel cri de justice, que la France cesse enfin de se laisser dévorer par l'ambition d'une poignée de politiciens, pour s'occuper de la santé et de la richesse de ses enfants. Hélas! j'ai atténué la vérité. La misère sera bien près d'être soulagée, le jour où l'on se décidera à la connaître dans ses souffrances et dans ses hontes. On m'accuse de fantaisie ordurière et de mensonge prémédité sur de pauvres gens, qui m'ont empli les yeux de larmes. A chaque accusation, je pourrais répondre par un document. Pourquoi veut-on que je calomnie les misérables? Je n'ai eu qu'un désir, les montrer tels que notre société les fait. Ce que j'ai voulu, c'est crier aux heureux de ce monde, à ceux qui sont les maîtres : « Prenez garde, regardez sous terre, voyez ces misérables qui travaillent, qui souffrent! Il est peut-être temps encore d'éviter les catastrophes finales. Mais hâtez-vous d'être justes, autrement voilà le péril : la terre s'ouvrira, et les nations s'engloutiront dans un des plus effroyables bouleversements de l'histoire! C'est dans l'enfer du travail que je suis descendu ; et si je n'ai rien caché, pas même les déchéances du milieu, les hontes qui résultent de la misère et de l'entassement du bétail humain, c'est que j'ai désiré que le tableau fût complet avec ses abominations. *Germinal* est une œuvre de pitié, et non une œuvre de révolution. J'ai désiré mettre des larmes dans tous les yeux, devant une si douloureuse existence de parias. Sans doute, ceci n'est peut-être pas pour les demoiselles, mais les familles doivent me lire. Vous tous qui travaillez, lisez, et lorsque vous aurez crié pitié et justice, ma tâche sera remplie. Oui, un cri de pitié, un cri de justice, je ne veux pas davantage. Si le sol continue à craquer, si

demain les désastres annoncés épouvantent le monde, c'est qu'on ne m'aura pas entendu. »

A la direction de la République sociale.

Vierzon, le 30 septembre 1886.

« Puisque vous défendez la cause des pauvres et des souffrants, *Germinal* est à vous ; je vous le donne ; publiez-le, et tant mieux s'il fait quelque bien ! » Le mot final du drame est une tirade prononcée par Étienne Lantier : « Place, vous autres ! Pitié pour les déshérités de ce monde ! » Et c'est dans ce sens-là qu'un critique (dans *le Livre*) avait bien raison de qualifier le roman, peu de temps après son apparition, en ces termes : « cette merveilleuse clameur de miséricorde, cette magistrale épopée de pitié ».

Voici une bien précieuse relique du maître, d'un intérêt assez curieux. C'est une feuille, détachée de lui, de son carnet de notes, rempli pendant la grève d'Anzin en février 1884, et gracieusement offert au numéro unique des *Victimes du devoir :*

« J'ai vu à Anzin, pendant la dernière grève, un mineur de cinquante ans qui était descendu dans la mine à dix ans, et qui avait ainsi quarante années de fond. Ils sont rares, aux pays de la houille, les vieux de cet âge, mangés d'anémie, les jambes raidies et enflées par les eaux, la poitrine embourbée par la bronchite noire.

« Celui-là s'emportait, parmi les plus furieux des grévistes. La colère, dans ces calmes tempéraments du Nord, passe comme une démence. Il fut arrêté pour avoir menacé un gendarme de lui vider le ventre à coups de trique.

« Et cet homme, à trois reprises, avait sauvé de la mort des camarades. La première fois, il s'était acharné pendant trente-sept heures, au milieu des éboulements, sans air, les mains pelées. Une autre fois, le grisou ayant brisé les échelles, il s'était fait descendre, lié sous les bras, par une corde. Une autre fois, il avait failli rester dans une inondation, pour aller reprendre un

cheval oublié. Cela rentrait dans sa tâche de bon travailleur : comme il le disait simplement : tant qu'il y avait du monde en danger, on n'allait pas manger sa soupe. Voilà donc le prototype du père Bonnemort. »

A Mons, New-York, en février 1886.

« Cher monsieur Mons,

« Vous me demandez l'autorisation de faire jouer en Amérique le drame, tiré de mon roman *Germinal,* dont la censure de la République française a interdit les représentations à Paris.

« Je vous donne cette autorisation bien volontiers, et je traiterai quand il vous plaira. La création de votre agence à New-York est une chose excellente; tous nos auteurs dramatiques devraient vous apporter leur appui, car il est grand temps que la propriété littéraire soit respectée de nation à nation.

« Mais mon cas est particulier, et, en acceptant votre offre, j'ai un autre but que de résoudre une question de droits d'auteur,

« Puisqu'il existe un pays où, en pleine liberté, sans autre censure que celle du public dans la salle, un écrivain peut expliquer hautement sa pensée, j'en appelle à ce pays de l'injure et du dommage qu'on m'a faits dans le mien.

« Vous me dites qu'en Amérique tout le monde travaille, que l'évolution sociale s'y poursuit à l'aise et tranquillement, sans que les riches s'effrayent des doctrines et des vœux des pauvres. Eh bien, c'est ce grand pays-là qu'il me faut, c'est lui qui va prononcer, c'est lui qui sera l'arbitre dans la querelle.

« Oui, que l'Amérique, par-dessus les mers, réponde aux bourgeois autoritaires et tremblants qui nous gouvernent, qu'elle leur enseigne la vraie liberté, qu'elle leur prouve qu'une œuvre de vérité et de justice est toujours bonne à entendre, qu'elle les rende à jamais ridicules d'avoir condamné comme dangereuse une pièce que les travailleurs des peuples voisins peuvent écouter sans danger !

« Et je n'ai aucune crainte, car je n'ai aucun remords. Notre drame est une bonne action. Je sais qu'un peuple nourri d'indé-

pendance le jugera tel. Cette peinture sombre de la vie des mineurs, ces misères et ces révoltes, toutes ces souffrances aboutissent uniquement à ce cri final du dernier acte, mis dans la bouche d'Étienne Lantier : « Pitié pour les déshérités de ce monde ! » C'est l'esprit même qu'on a frappé, en l'interdisant à Paris, le cri de pitié pour les misérables.

« Lorsque l'Amérique hospitalière aura écouté *Germinal,* la France jugera.

« Cordialement à vous,

« Émile Zola. »

A. J. van Santen Kolff.

Médan, 9 novembre 1886.

« Mon cher confrère,

« Merci d'abord pour les bonnes nouvelles que vous continuez à me donner. Je suis très touché de votre fidélité et de votre empressement à m'être agréable.

« J'ai, en effet, écrit une lettre à M. Mons, au moment où nous avons traité avec lui pour la représentation en Amérique de *Germinal* interdit. Cette représentation est d'ailleurs reculée là-bas comme en France, tant la peur est grande de la vérité sur les misères sociales.... »

Au Directeur du « Théâtre Molière », à Bruxelles.

Octobre 1889.

« Cher monsieur Alholza,

« Non, malgré mon vif désir, je ne pourrai aller à Bruxelles pour assister à la première de *Germinal,* ainsi que je l'espérais. J'ai trop de travail, je suis cloué à Paris. Mais nous faisons, Busnach et moi, des vœux bien ardents pour votre succès. Ce drame de tendresse et de pitié doit être compris de la laborieuse Belgique. Et nous le savons entre bonnes mains, nous savons que, vous et vos vaillants artistes, vous le soutiendrez dignement. Donc bon courage et bonne réussite ! Nos cœurs sont avec vous.

« Cordialement,

« Émile Zola. »

A. L.-P. Laforest, mai 1888.

Mai 1888.

« Mon cher confrère,

« Vous me demandez ce que je pense de l'attitude de la critique à l'égard de *Germinal*. J'en pense que la critique est sans justice pour moi.

« La presse n'a pas tué la pièce, mais elle lui a donné le coup de pouce. Si *Germinal* ne fait pas d'argent, c'est que la bourgeoisie n'y vient pas; c'est que Paris, harassé de politique, inquiet de l'avenir, n'a que l'idée de s'étourdir avec la facile gaieté des vaudevilles... En tout cas, que la pièce soit bonne ou mauvaise, une leçon ressort, évidente : *la censure ne sert à rien.* Non seulement il n'y a pas eu de bruit à la première, mais l'ordre a été parfait pendant et après la représentation gratuite du 27 avril, qui avait amené aux abords de théâtre une foule estimée à plus de vingt mille personnes. Donc, j'espère bien que jamais plus la censure ne retiendra une œuvre pour cause politique, et c'est déjà le résultat dont je suis heureux.

« Bien à vous,

« ÉMILE ZOLA. »

A Albert Wolff.

(A propos de la représentation du drame de *Germinal* sur le théâtre du Châtelet, à Paris.)

Mai 1888.

« ... Notre socialisme aussi, paraît-il, est vieux jeu. Il est aussi vieux jeu que la misère, c'est vrai. En tout cas, il n'est pas plus vieux jeu que le socialisme contenu dans le roman; et l'on a bien voulu convenir que le roman posait la question sociale dans toute sa redoutable actualité. Vous trouvez Souvarine vieux jeu; vous êtes bien dégoûté! Que vous faut-il donc, si Bakounine ne vous suffit plus? car je vous dirais que la plupart des phrases de Souvarine sont des phrases de Bakounine. Et vous m'égayez beaucoup, lorsque vous nous demandez si nous apportons une solution. Où avez-vous vu que des écrivains aient à

apporter une solution? Ils exposent le mal, c'est à la nation de se guérir. Maintenant, si vous me demandez de rechercher les remèdes propres à guérir le mal social, je vous répondrai que je ne suis pas un économiste, encore moins un guérisseur. Je n'ai malheureusement pas de système infaillible, ni de solutions efficaces à proposer. Une sage réglementation du travail et du capital s'impose à bref délai. Comment doit-on la faire? C'est ce que j'ignore. »

Voici, pour conclure, quelques phrases empruntées à différentes interviews. Zola et son interlocuteur du succès de vente de ses livres. « *Germinal* est un livre dans lequel la question sociale se trouve discutée : est-ce cela qui a effrayé le bourgeois? Je ne sais. Mais cette disproportion entre le tirage de *Germinal* et celui de *Nana* m'a frappé et m'a bien surpris; car, pour *Germinal*, j'avais eu d'énormes réclames. On avait parlé de ce livre au moment de l'affaire de Decazeville, et, lorsqu'on avait voulu en tirer une pièce pour le Châtelet, les polémiques avaient repris de plus belle ; outre les notes diplomatiques, les articles de journaux, il y avait eu deux discours prononcés à la Chambre, et M. Berthelot, à la tribune, avait déclaré mon livre admirable, tout simplement. Eh bien, vous le voyez, *Germinal* n'a atteint que quatre-vingt-trois éditions. Cela se passait au commencement de mars 1890. Depuis, *Germinal* a atteint son quatre-vingt-huitième mille; *Nana* son cent soixante-sixième, *l'Assommoir* a en ce moment cent vingt-quatre, *la Terre* cent, *le Rêve* quatre-vingt-trois éditions, *la Joie de vivre*... quarante-quatre, tandis que *la Débâcle*, parue le 21 juin dernier, a dépassé sa cent cinquantième édition. »

Ensuite : « Je ne crois pas que l'influence du livre dans les milieux ouvriers, si elle existe, soit bien grande, les agitateurs socialistes affichant généralement un vif dédain de la littérature. *La Terre* et *Germinal*, qui sont des œuvres socialistes, ont été un peu plus lues que les précédentes, dans les centres industriels et miniers. Mais, véritablement, je persiste à croire que l'influence que ces deux ouvrages peuvent avoir eue sur l'esprit des ouvriers est bien minime. La curiosité seule a poussé ces derniers à lire

ces livres, et l'enseignement qu'ils peuvent en avoir retiré est nul. »

Dans une autre causerie Zola dit encore : « J'ai toujours consacré, dans mes ouvrages, une part au socialisme. Je n'ai pas fait un livre sans parler de cette question, sans la faire intervenir dans le drame, dans l'étude, dans l'observation. J'ai considéré et je considère aujourd'hui plus que jamais que tout l'avenir est contenu dans ce mot de *socialisme*. C'est la pierre d'achoppement où viendra se heurter brusquement la société actuelle. J'ai fait pressentir les grandes grèves qui ont éclaté en Europe, notamment en Allemagne, et j'ai dit que le mouvement révolutionnaire partirait de ce pays et s'étendrait un peu partout, suivant la culture spéciale des terrains et la prédisposition des peuples. Il est impossible aujourd'hui de méconnaître, de nier le mouvement social. C'est une chose fatale, indéniable, qui doit éclater soudainement au moment où l'on s'y attendra le moins. Il ne faut pas se dissimuler qu'il y a aujourd'hui, comme autrefois, toute une classe de la société la plus nombreuse qui n'a pas sa part de bonheur social. Les charges et les bénéfices ne sont pas répartis d'une façon équitable. Eh bien, il est nécessaire que cette situation sociale soit modifiée en faveur des pauvres, des malheureux, de tous ceux, enfin, qui souffrent et attendent vainement la lueur d'espoir qui doit surgir à l'horizon. Notez que je trouve ce mouvement populaire généreux et humain. C'est la marche d'un peuple vers l'idéal. C'est le rêve prenant le pas sur la réalité (il s'agit du fameux 1er Mai, en 1890). » Zola a ici grossi un peu la part du socialisme dans son œuvre.

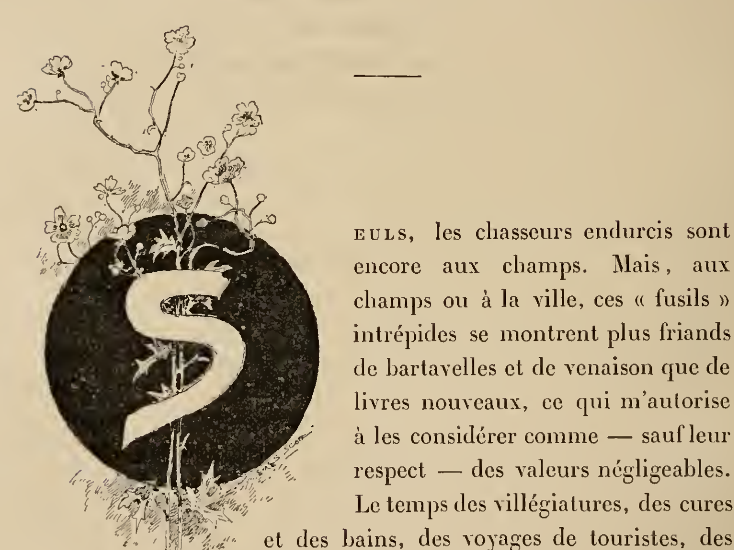
Sa déclaration doit donc être prise *cum grano salis*. En effet, il n'y est traité que dans cinq volumes de la série des *Rougon-Macquart*, à savoir : *le Ventre de Paris, Germinal, la Terre, le Maître d'école Lequeu et le Vagabond Canon, l'Argent* (Sigismond Busch), *la Débâcle* (Chanteau et la Commune). Voyez aussi l'esquisse de la Commune dans la nouvelle : *Jacques Damour*.

O. U.



LA LITTÉRATURE DU JOUR

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DES LIVRES DE RENTRÉE



Seuls, les chasseurs endurcis sont encore aux champs. Mais, aux champs ou à la ville, ces « fusils » intrépides se montrent plus friands de bartavelles et de venaison que de livres nouveaux, ce qui m'autorise à les considérer comme — sauf leur respect — des valeurs négligeables. Le temps des villégiatures, des cures et des bains, des voyages de touristes, des ascensions et du *yachting* est passé. Quelques frileux prennent déjà leurs quartiers dans les stations d'hiver ; mais toutes ces villes, Pau, Nice et les autres, petites et grandes, ont pour faubourg Paris.

La rentrée est faite ; la saison mondaine s'apprête et s'an-

nonce; la saison de la librairie bat son plein. Ce n'est pas que les eaux montent bien haut à l'étiage; mais enfin, sans tenir compte de l'animation forcée que la réouverture des classes et des cours donne à la librairie classique, il y a un effort pour sortir du marasme où le monde éditorial semblait agoniser. Les manifestations de cette renaissance, bien timide et incertaine encore, seront décrites et appréciées ailleurs, avec l'autorité d'expérience et de goût, la sûreté et la finesse de jugement, l'audace d'aspiration vers le mieux inconnu, qu'on est accoutumé à rencontrer dans les publications que mon directeur et ami consacre aux choses de la littérature et de l'art. Ici même, cependant, je m'aperçois de cette tendance au relèvement, non seulement par le nombre de volumes qui s'empilent sur ma table, mais aussi et surtout par l'annonce ou l'apparition de quelques ouvrages dont l'importance, la beauté typographique et l'ingéniosité de la décoration marquent une poussée en avant, en même temps que la part y est faite de plus en plus large à l'illustration, suivant des formules et des procédés nouveaux, même dans les livres à bas prix.

C'est ainsi que la librairie plus spécialement pieuse et catholique, dont les productions avaient, naguère encore, je ne sais quoi qui sentait son eau bénite et sa sacristie, fabrique de jolis volumes à trois francs, dont le texte encadre de nombreuses vignettes d'illustrateurs en renom, et dont l'aspect est tout mondain. Je citerai comme exemples *Amour de mère,* par M. du Campfranc, et *Noëlle,* par M. Champol, le premier orné par E. Vuillemin et le second par Poirson (librairie Blériot, Henri Gautier, successeur). Ces deux historiettes, destinées à la jeunesse, mais que tout le monde peut lire sans ennui, surtout *Noëlle,* semblent cependant un peu fades à côté du livre amusant de M. Jean Drault : *Chapuzot est de la classe !* drôlement illustré de cent cinquante croquis, un peu outrés dans la charge, à mon avis, par J. Blass (même éditeur). C'est le digne pendant des premières « scènes de la vie de caserne », intitulées *le Soldat Chapuzot.* La gaieté, le mouvement, les détails bien observés et bien rendus, le mélange de la caricature et de la satire mettent ces deux petits

volumes en bonne place dans la bibliothèque des livres et albums désopilants inspirés par le troupier français. La question juive et la question des séminaristes à la caserne y sont traitées à un point de vue qui ne plaira sûrement pas à tout le monde, mais qu'on ne saurait reprocher à l'auteur, puisque c'est le sien. Qui dit ce qu'il pense dit ce qu'il doit. Ne sommes-nous pas en possession des Droits de l'homme et du citoyen ?

En dehors de toute préoccupation religieuse ou confessionnelle, les romans que MM. G. Charpentier et E. Fasquelle publient dans leur « Nouvelle Collection » s'adressent également aux lecteurs de deux sexes et de tous les âges. Je ne ferai point, à propos des deux volumes récemment parus, *Ivan Bobroff*, par M. Henri Conti, et *Hélène et Jacques*, par M. Edmond Deschaumes, les réserves que *le Bracelet de turquoise* et *Giselle* m'ont naguère inspirées, quant à la stricte convenance qu'il y aurait à mettre ces ouvrages entre les mains de toutes les jeunes filles. Ici rien ne peut effaroucher l'innocence la plus candide, et pourtant l'intérêt que suscite la peinture des sentiments affectifs, mêlé, dans le livre de M. Conti, à celui des conspirations et des persécutions politiques, en rend la lecture très attachante. Dans *Hélène et Jacques*, M. E. Deschaumes a créé un délicieux type de vieux garçon, collectionneur enragé et égoïste féroce, qui, pour se rendre parfaitement heureux, fait le bonheur de tous ceux qui l'entourent. Un égoïsme de ce calibre est pour faire rougir bien des gens qui se croient généreux.

Au nombre des lectures morales, — je ne dis point pour tous les âges, mais pour les personnes des deux sexes en âge de connaître la vie, — je n'hésite pas à mettre le nouveau roman de M. Paul Bourget, *la Terre promise* (A. Lemerre). L'adultère y est poursuivi des pires châtiments, jusqu'à la mort, et même jusque par delà la mort des coupables. On dirait que l'Euménide antique s'acharne à les frapper de son fouet aux plus sensibles endroits du cœur. Et afin de les atteindre là plus sûrement, elle se sert de leur faute pour torturer autour d'eux ce qu'ils ont de plus cher. C'est à peine si, à la dernière page du livre, luit aux yeux du survivant la possibilité lointaine du rachat pour lui et d'un

peu de bonheur pour les innocentes et tristes victimes de son péché, — Terre promise, si peu visible du haut du Sinaï de douleur qu'il a gravi. L'horrible supplice qui naît d'une liaison où la femme mariée ne peut céder à la passion de l'amant qu'en éveillant en lui les lancinants soupçons d'une jalousie avilissante ; l'adorable éclosion d'un cœur de jeune fille absolument pure et confiante, et, sous le coup soudain qui lui ouvre les laides perspectives de la vie en souillant son idéal d'amour, l'immensité de sa désolation qui n'a d'égale que l'immensité de son sacrifice ; les indécisions cruelles d'un homme intelligent et bon, mais que son impuissance à régler ses sentiments rend jaloux, injuste et menteur ; la naissance de l'amour paternel dans ce cœur tendre et faible après de longues années d'oubli, et la puissance envahissante de cet amour qui, après avoir mis le sceau à l'expiation, peut seul apporter le salut, — tels sont les principaux états psychologiques que M. Paul Bourget, délicat anatomiste de l'âme, découvre et étale avec sa plume pour scalpel.

Au début de ce roman d'analyse, l'auteur a cru devoir mettre une préface pour défendre le genre où il excelle, en s'appuyant d'arguments tantôt solides, tantôt subtils, et en se couvrant d'illustres exemples. Cette préface est, à coup sûr, intéressante pour les gens du métier et pour les amateurs curieux qui cherchent à pénétrer la technique d'un art et le faire individuel de chaque artiste. Mais à quoi bon rompre une lance en faveur du roman psychologique, et contre qui ? Pour fermer la bouche aux détracteurs systématiques — s'il y en a — de cette forme littéraire, M. Paul Bourget ne pense-t-il pas qu'il lui eût suffi de faire un chef-d'œuvre ? Et si, d'aventure, il n'en a pas fait un, croit-il qu'une douzaine de pages didactiques prônant le genre où il se cantonne donneront plus de lustre à son travail ?

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Or il faut bien avouer que la préface de *la Terre promise* n'est pas amusante. Elle est, de plus, peu adroite. Nous y apprenons, dès les premières lignes, que le véritable sujet de *la Terre promise* est « le droit de l'enfant », et que « le problème particulier

qui s'y trouve posé se rattache en effet à cet autre plus général : Jusqu'à quel point le fait d'avoir donné volontairement la vie à un autre être nous engage-t-il envers cet être ? » Cependant, après lecture, nous trouvons que ce sujet n'est exposé et ce problème discuté que dans la seconde partie du livre, et que, s'ils forment un des éléments essentiels de l'action, il y en a d'autres non moins importants. Il semble alors que l'auteur ait voulu faire une chose et en ait fait une autre, ce qui, pour un analyste, ne laisse pas que d'être fâcheux. Réduit en thèse, le livre de M. Bourget pourrait avoir pour titre : *De la sainteté du mariage et des dangers de l'adultère*. On se demande par suite de quelles préoccupations inavouées, inconscientes peut-être, il se méprend à ce point sur la signification de son œuvre.

Quoi qu'il en soit, ni le talent ni les procédés de M. Paul Bourget n'ont sensiblement varié. Mais le poste d'observation n'est plus le même, et l'œil voit les choses différemment. Je l'aime autant ainsi, pour mon compte, et j'espère que ses fidèles et enthousiastes lectrices comprendront qu'il y va de leur honneur de l'en aimer mieux.

Elles ont d'ailleurs de quoi se satisfaire. Comme dans les autres livres de M. Bourget, les pages ingénieuses et fines, les mouvements d'une éloquence qui s'échauffe et s'émeut au spectacle de la passion, les situations fortes, dramatiques et rares abondent ici. La belle langue que M. Bourget s'est faite, à la fois si classique et si moderne, d'une élégance et d'une distinction qui ne se démentent jamais, et d'une correction irréprochable presque toujours, y conserve sa plasticité, sa couleur discrète, sa musique et son attirance. Aussi n'a-t-on guère le courage de reprocher à l'auteur de *la Terre promise* les longueurs et les redites, l'invraisemblance des discours et du style épistolaire qu'il prête parfois à ses personnages, les descriptions laborieuses et fatigantes où les émotions et le paysage se mêlent en doses calculées savamment. Ce sont là choses dont il est coutumier, mais qui, pour le public, disparaissent dans la lumière un peu diffuse de son grand et beau talent.

Mme Jeanne Mairet a mis en action, dans *Inséparables*

(P. Ollendorff), ce dicton assez répandu qu'en amour, l'un des deux aime et l'autre se laisse aimer. Seulement elle a transposé le thème, en remplaçant l'amour par l'amitié. Pierre et Étienne, qu'on a surnommés les frères siamois, sont inséparables depuis leur enfance; et, depuis leur enfance, Étienne exploite Pierre avec un égoïsme instinctif tellement adroit qu'il faut, pour dessiller les yeux de celui-ci, qu'une femme se tue, que son honneur soit compromis et qu'il ait reçu lui-même un bon coup d'épée pour le compte de son cher Étienne. Des épanouissements de jeunes cœurs, des tendresses plus mûres et des échappées sur la vie et les mœurs littéraires agrémentent et adoucissent ce que la donnée première de cet aimable livre aurait eu de trop sceptique ou de trop desséchant.

Où M. Paul Bonnetain a-t-il connu le type de cette *Passagère* (A. Lemerre), si mystérieusement surgie pour verser l'amour et le regret des délices trop tôt épuisées au blasé *yachtsman* Henri Fresneaux? C'est l'idéal de la femme aimante et bonne à aimer. Il se hâte bien de la faire mourir dans son livre. Serait-ce que, l'ayant réellement rencontrée, il veut décourager les autres de sa recherche et la garder pour lui seul? Ou bien, est-ce que, fille de son imagination, elle était condamnée à périr dès que cette imagination ne lui fournirait plus la substance et les aliments de la vie? Toujours est-il que M. Bonnetain a écrit un livre plein de fantaisie, de coloris, de pittoresque, d'événements invraisemblables et de passion vraie.

Les jeunes gens ne doutent de rien. Un poème palingénésique en vingt-quatre chants, toute la vie de l'humanité, jetée et moulée en un drame auprès duquel le *Cromwell* de Hugo et le *Faust* de Gœthe sont comme des canots aux flancs d'un navire de haut bord, une histoire des mondes habités et inhabités à travers les révolutions de la matière cosmique sont des entreprises à peine à la hauteur des forces qu'ils croient avoir et de l'ambition qu'ils ont. M. Léon-A. Daudet, qui voit autour de lui ce que le talent et le travail peuvent accomplir et qui en est déjà à son deuxième livre, est plus modeste, malgré ses jeunes ans. Dans le roman qu'il vient de publier : *Hærès* (bibliothèque

Charpentier), il se propose simplement d'inaugurer « l'idéalisme scientifique », pas davantage. Pour cela, il imagine un jeune homme très savant et assez fin de siècle, que l'atavisme « par alternances » fait irrésistiblement agir dans des directions brusquement contraires. Il subit d'abord l'influence de sa mère, et devient, sous l'œil tolérant d'une sainte femme et d'un vénérable prêtre, l'amant passionné d'une jeune fille adorable, profondément éprise de lui ; c'est la phase sentimentale. La phase intellectuelle lui succède : le père domine alors, et cette influence se traduit par l'abandon obstiné de sa maîtresse, qu'il avait juré d'épouser. L'oncle vient après le père, et à ce troisième cran atavique, Hærès se manifeste « débauché satirique » et se livre aux plus vils excès. Cependant, une fois ces trois influences épuisées, il est enfin « lui-même » ; il retourne, plus amoureux que jamais, auprès de Claire, qui meurt de joie suprême après tant de douleurs, et il se tue sur le corps de la bien-aimée. Tout ceci, assure M. Léon-A. Daudet, est « la simple constatation de faits auxquels nul ici-bas ne peut rien de plus qu'à la gravitation des astres ». Je le veux croire ; mais, en me résignant à n'y pouvoir rien, je souhaite pour lui et pour son avenir littéraire l'influence atavique, fût-elle alternante, des *Lettres de mon moulin*.

On se tue beaucoup dans les romans du jour. Ainsi se scellent les *Promesses* de M. Jules Case (P. Ollendorff), par deux ou trois suicides. Ranson ne veut pas donner sa fille au fils de son ami Wern, parce que lui, Ranson, représente la puissance de l'argent, l'implacable sérénité de la possession stable, tandis que Gilbert, le fils de Wern, représente l'esprit d'aventure, l'audace inventrice, pour qui l'idée est à la fois guide et but, et l'argent un simple outil, souvent malpropre, dont on se sert en le méprisant. Le résultat est qu'après qu'il a consenti au mariage de son fils Maurice avec une fille pauvre, celle-ci se tue pour échapper à l'abominable vente, et, qu'ayant obstinément refusé Lucienne à Gabriel, les deux amants deviennent époux en s'asphyxiant au charbon.

C'est encore par un suicide que se dénoue « l'étude d'artiste » que M. Thomas Maisonneuve intitule *Décadence* (L. Sau-

vaître). Un jeune Breton pieux et mystique, Yves de Kerbraz, rencontre une figurante de l'Éden qui l'initie aux joies sensuelles, auprès desquelles tout lui paraîtra fade désormais. Il s'aveulit, se dégrade, viole la parole donnée à sa mère mourante, souille son talent à des besognes pornographiques, rebute son meilleur ami, et lorsqu'il apprend à n'en pouvoir douter que sa maîtresse le trompe impudemment, sentant bien qu'il est pris, quoi qu'elle fasse, et que, de compromission en infamie, il reviendra toujours se rouler à ses pieds, il a encore la force de comprendre l'inéluctable horreur de sa situation, et, pour y échapper, se fait sauter la cervelle. Le volume se termine par une courte étude passionnelle, *Hantise d'amour,* où l'on retrouve la même recherche de style que dans *Décadence,* et la même intensité à décrire les jouissances sensuelles ; mais ici elles donnent aux amants le bonheur. Ce contraste, dans son ironique philosophie, ne me déplaît pas.

Un nouveau volume du maître conteur Armand Silvestre, *Histoires réjouissantes* (Librairie illustrée), nous conduira gaiement à toute une série de romans sur les gens de théâtre, leurs mœurs et leurs amours. C'est *Bobin,* de M. Fernand Baudoux (A. Savine), où une fille de cirque ambulant, plus terrible que la Rosette de *Décadence,* vide jusqu'aux moelles un pauvre saltimbanque, si bien qu'un soir de grande représentation ses bras amollis lâchent le trapèze, et qu'il vient s'aplatir sur l'arène. C'est *Mademoiselle d'Orchair,* texte et illustrations par M. Richard Ranft (A. Savine): histoire d'une orpheline riche, que les duretés de sa tante et de sa sœur chassent dans la vie libre. Elle se donne, avec la naïve confiance d'une âme passionnée, à un coquin qui l'exploite, la met au cirque comme écuyère, l'outrage ignoblement, et se fait enfin jeter à la porte ; l'amour pur et chevaleresque d'un gentilhomme la sauve : ils se marieront et seront heureux. Un type très réussi d'institutrice honnête et sentimentale court autour de la figure principale comme une amusante arabesque. C'est un roman touffu de M. Paul Adam, dans la série où il a pris à tâche de peindre « l'époque ». *Les Cœurs utiles*, qu'il nous présente aujourd'hui (Ernest Kolb), sont

des cœurs de femmes qui, bachelières et licenciées, s'engagent dans un cirque, — encore un cirque, — y trouvent des amants brasseurs d'affaires, auxquelles elles font gagner de grosses sommes par leur adresse et leurs intrigues, et finissent par devenir des personnes riches et honorées, sans cesser d'être des corruptrices de consciences et des manieuses d'argent. Rastaquouères, politiciens, banquiers, banquistes s'agitent autour d'elles et grouillent sous leurs doigts dans le corps social comme des asticots dans un chien crevé. M. Paul Adam raconte tout cela avec un grand talent d'écrivain et une belle puissance d'ironie grave. C'est enfin une suite de dialogues lestes et pimpants, d'observation juste et aiguë, dans lesquels M. J. du Tillet met à nu un *Cœur d'actrice* (Calmann Lévy). Froideur des sens, vanité érotique, appétit du mensonge et volupté des trahisons, voilà ce que le tableau nous présente, mais dans un cadre bien curieux et bien amusant.

Il me reste un roman d'aventures, fertile en empoisonnements, enlèvements, vols, etc., qui se passe tantôt au Paraguay, tantôt en France, *l'Imposture,* par M. André Valdès (E. Flammarion), et un roman de reconstitution historique, *l'Aube* (bibliothèque Charpentier), où M. Adolphe Tabarant, avec une précision et un pittoresque extrêmes, fait passer les premiers événements de 1789, à Versailles et à Paris, sous les yeux et dans les cerveaux d'un groupe d'artisans et de petits bourgeois. La vie des boutiques et la vie des rues y apparaît comme en une évocation. Le livre est long : l'action n'est autre que le déroulement même des faits politiques ; elle s'arrête au moment où le peuple se rue contre la Bastille. Mais l'importance des questions soulevées et la grandeur des intérêts en jeu suffisent amplement à maintenir l'attention du lecteur, reposée et égayée, chemin faisant, par mille scènes familières, mille traits de mœurs oubliés et piquants.

C'est aussi une reconstitution du passé qu'a tentée M. Eugène Trolard, dans son « pèlerinage aux champs de bataille français d'Italie », *De Montenotte au pont d'Arcole* (A. Savine). On aime à suivre la marche victorieuse de nos soldats dans ces récits alertes et vivants, bourrés d'anecdotes et de faits individuels négligés

par les historiens de profession. Le livre est illustré par M. Ariste Boulineau, de quarante dessins assez mal venus, parmi lesquels plusieurs portraits.

Quand on vient d'évoquer, fût-ce de loin et sommairement, l'épopée révolutionnaire et impériale, on risque, en passant aux poètes et aux poésies contemporaines, d'éprouver une sensation de chute. Et de fait, *le Nouvel Isaïe*, « poème social, philosophique, religieux et prophétique », par M. Alexandre Weill, rayonne moins que le soleil d'Austerlitz. Poncif, prosaïque, rocailleux, énergique et concis parfois, le vers de M. Weill est toujours terne. Ses conceptions y trouvent, du reste, l'expression qui leur convient. Il est plaisant d'entendre l'adorateur du Dieu de Moïse s'indigner de la cruauté du Dieu des chrétiens. Il ne l'est pas moins de lire des vers comme ceux de la pièce intitulée *Résurrection,* qui clôt le volume. Quand je serai mort, dit M. Weill, j'irai dans le refuge qu'on me bâtit là-haut, et

De là, transfiguré,
Suivi d'anges robustes,
Vengeur, je frapperai
Tous les hommes injustes !

Et les justes, munis
De mon verbe qui vibre,
Reconstruiront, unis,
La France grande et libre !

Le « verbe qui vibre » de M. Alexandre Weill ! Est-ce sur cela seulement qu'il nous faut compter ?

La *Lyrette,* de M. Paul Bouju (Comptoir d'édition), me plaît autrement que la harpe ci-dessus, tout en n'étant qu'un gentil petit instrument sans prétention. C'est que l'instrumentiste sait son métier et connaît son instrument : il n'en force point les cordes et ne lui fait dire que ce qu'il sent, — condition essentielle pour que ce soit bien dit.

M. Antoine Chansroux, qui a déjà publié *la Passion de Jésus,* drame en cinq actes et en vers, publie maintenant *le Serment d'Annibal,* drame en vers aussi, mais en un acte seulement

(A Savine ; 2 fr.). Puis-je dire que c'est assez ? Il ne faut pas abuser, en effet, de beautés telles que celle-ci :

> . . . . Ma sœur !
> Venez que je vous presse un instant sur mon cœur ;
> Et ses tressaillements, que ma langue elle-même,
> Vous diront mieux combien ma fureur est extrême !

Je signale, en passant, une édition d'*Arlequin poli par l'Amour* comédie-féerie, en un acte, en prose, « publiée conforme à la représentation française », par M. Jules Truffier, avec notice de M. Adolphe Brisson (Tresse et Stock ; 1 fr. 50). Je ne dirai rien de Marivaux dans une maison où on le connaît et l'apprécie mieux que ne sut le faire, à la suite, M. Gustave Larroumet; mais je tiens à proclamer le plaisir que j'ai eu à voir M. Adolphe Brisson discuter gravement, en se prononçant, d'ailleurs, pour la solution la plus libérale, la question de savoir si jouer au bilboquet choque ou non les convenances sur les planches du Théâtre-Français.

J'allais oublier l'hymne III du *Livre du Jugement, la Rédemption,* par M. Alber Jhouney (Comptoir d'édition, in-8°; 7 fr.). Ce n'est pourtant pas que le volume soit mince. Mais c'est que j'ai de la peine à me persuader qu'il me faut parler d'une « Épopée initiatique », ou même d'un de ses fragments. Le *Livre du Jugement,* en effet, n'est — M. Alber Jhouney l'affirme (et lui seul peut le savoir) — ni plus ni moins que cela. C'est un terrible homme que M. Jhouney : il fait de beaux vers, mais il en fait tant, et surtout il y met tant de choses ésotériques, symboliques, mystiques, métaphysiques, initiatiques et kabbalistiques que je ne saurais parler dignement de lui et de son œuvre en ces lignes hâtives. En tout cas, ce n'est point un gâcheur de vers, mais bien un vrai poète, qui écrit des strophes comme celle-ci :

> Puis je te guiderai dans les paradis nobles
> Et je t'enlacerai comme le vent du soir
> Berce, en apaisement, la gloire des vignobles
> Et les grappes lourdes d'espoir.

M. Francis Poictevin est, lui, un artiste de la prose, je l'ai dit depuis longtemps, tout en condamnant l'outrance de son maniérisme et, en déplorant son impuissance à concevoir et à traiter un sujet, son irrémédiable défaut de souffle et de jarrets. Le recueil d'impressions notées un peu partout, au hasard des promenades et des voyages, qu'il publie sous le titre d'*Heures* (A. Lemerre), n'est pas pour modifier beaucoup mon ancien jugement. Le style s'est dégagé de bien des scories, mais l'esprit de l'auteur s'est, me semble-t-il, de plus enténébré de mysticisme sensuel et de sensualisme mystique. Son haleine est, d'ailleurs, aussi courte que jamais. S'il va parfois du bout d'une page à l'autre tout d'une traite, c'est qu'il a triplé l'étape, et, au point final, il n'en peut plus. Quant aux idées, elles me paraissent sécrétées par un cerveau malade ; mais, dès qu'il s'agit de sagesse et de folie, il faut se rappeler le mot de Pascal.

Les ouvrages historiques sont peu nombreux. M. E. Lamairesse, dont j'ai signalé les savantes études sur le bouddhisme et ses origines, achève sa tâche en un troisième volume, intitulé : *l'Inde après le Bouddha* (Georges Carré ; 4 fr.). Je ne reviendrai pas sur les mérites d'un tel travail, qui met à la portée de tous des notions que l'on ne trouvait jusqu'ici qu'éparses dans des livres spéciaux, souvent écrits en une langue étrangère, et toujours, par leur prix ou par leur rareté, de difficile accès.

La Librairie illustrée ajoute à la littérature documentaire, déjà si riche, de la période révolutionnaire, les *Mémoires militaires du général baron Boulart* sur les guerres de la République et de l'Empire (in-8° ; 7 fr. 50). Ces mémoires, qui vont de 1776 à 1816, ont été écrits par le général pour son fils. Sans jamais se mettre en relief, il raconte avec aisance et naturel la vie qu'il a menée dans les camps, dans les garnisons et sur les champs de bataille. Sa sincérité est entière, et la valeur de ses informations est grande, car il a été partout, et partout il a fait son devoir. La simplicité de son récit n'en exclut ni la grâce, ni l'énergie, et je puis dire, pour prendre un exemple limité, qu'après tant de descriptions fameuses, j'ai trouvé du charme à lire la relation qu'il donne de l'incendie de Moscou.

M. Boyer d'Agen publie dans sa « Bibliothèque des petits polémistes » une brochure de M. Heinrich Geffcken, intitulée *Léon XIII devant l'Allemagne* (E. Dentu; 1 fr.). Il y a là des révélations importantes, et les questions qui y sont agitées touchent au vif des intérêts de la politique internationale actuelle. Je mentionne simplement ici cette publication, sans insister.

On annonce, en province, — chez Hyacinthe Caillière, à Rennes, — un volumineux travail sur Lamennais, d'après des documents inédits, par M. Alfred Roussel, de l'Oratoire de Rennes. Les deux volumes dont il doit se composer paraîtront, je crois, avant la fin de l'année, et nous y reviendrons. En attendant, voici une étude sur *Villiers de l'Isle-Adam*, par M. Stéphane Mallarmé, qui a entrepris une série de monographies sur ceux qu'il appelle « les miens » (Bruxelles, Paul Lacomblez; petit in-16; 3 fr.). Cette monographie affecte la forme d'une conférence. A-t-elle été réellement prononcée à Bruxelles? c'est possible et je l'ignore; mais c'est ce jour-là que les Belges ont dû être persuadés qu'ils ne parlent pas le vrai français. M. Stéphane Mallarmé écrit beaucoup pour l'étranger en ce moment; tout dernièrement, le *National Observer* d'Édimbourg publiait une page de lui, non traduite, sur Tennyson. C'est qu'aussi bien la langue de M. Stéphane Mallarmé n'est guère traduisible par ceux qui ne savent que les idiomes en usage chez les nations civilisées. Il a eu le talent de se faire avec des mots français une cryptographie toute personnelle et dont il a seul la clef. Il est, du reste, en situation pour nous parler de Villiers de l'Isle-Adam, dont il fut un des plus chers amis. Mais qu'il rendrait donc service au lecteur s'il daignait suivre l'exemple de Mistral et autres félibres, lesquels ne publient rien d'original sans le *translater* en regard! Une eau-forte de Marcellin Desboutin nous montre, du moins, en traits frappants et intelligibles, la physionomie de Villiers de l'Isle-Adam.

Sous le titre *la Lutte idéale : les Soirs de la Plume* (Paul Sevin, et aux bureaux de *la Plume*), M. Léon Maillard passe en revue les rédacteurs ordinaires de cette vaillante feuille à qui la littérature et les littérateurs de demain devront tant. Des cro-

quis fougueusement enlevés par les dessinateurs de la maison y forment une galerie originale de 94 portraits d'hommes de lettres et d'artistes contemporains. Une lettre-préface d'Aurélien Scholl prouve que tendre une main cordiale aux nouveaux est, de la part des anciens, une marque d'esprit et de goût.

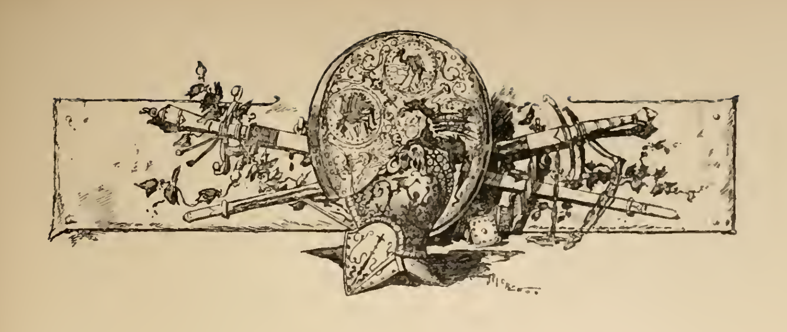
J'aurais beaucoup à dire sur la grande publication entreprise par la Société de l'Art français : *la France artistique et monumentale,* dont le premier volume est sous mes yeux (Librairie illustrée ; in-fol. ; 25 fr.). Mais j'ai déjà dépassé les limites ordinaires de cette Revue des livres nouveaux, et je ne doute pas que M. Octave Uzanne n'ait plaisir à donner son verdict sur ce volume dans une de ses causeries, aujourd'hui même peut-être. Je me serais pourtant reproché de ne pas avoir appelé l'attention de mes lecteurs de ce côté ; car si les éditeurs ne cherchent pas à être des novateurs et s'abstiennent de tenter des voies nouvelles, M. Henry Havard a pu écrire dans son avertissement, sans fausse modestie comme sans vanité déplacée, que tout a été combiné pour faire de ce livre — sans sortir des formes et formules consacrées — « une œuvre aussi parfaite que possible ; papier, caractères, format, justification », — ajoutons : grandes planches et gravures dans le texte, — « rien n'ayant été abandonné au hasard ». Ce tome premier contient les études suivantes : Hôtel Carnavalet, par M. Jules Cousin ; Château de Pau, par M. de Fourcaud ; Versailles : les Jardins, par M. Ph. Gille ; Reims : les Édifices religieux, par M. L. Gonse ; Versailles : le Château, par M. J. Guiffrey ; Brou : l'Église, par M. Henry Havard ; Avignon : le Palais des Papes, par M. E. Müntz ; Bagatelle, par M. Ch. Yriarte. On voit que ni l'ordre chronologique, ni l'ordre topographique, n'ont été observés. Les éditeurs ont voulu par là mettre dans chaque volume une variété de sujets et une diversité d'intérêt que la succession régulière, chronologique ou topographique, ne comportait pas. Que cette publication se poursuive sans défaillance jusqu'au bout, et il sera facile au lecteur de s'en servir en suivant l'ordre qui lui conviendra.

M. Louis Figuier n'est pas seulement un savant et infatigable vulgarisateur ; c'est aussi un philosophe dont le système

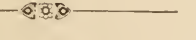
fut exposé naguère dans un ouvrage intitulé : *le Lendemain de la mort, ou la Vie future selon la science*. D'après lui, tous les habitants de l'éther, les Terriens compris, parcourent une série de « métamorphoses et de perfectionnements successifs qui se terminent par leur entrée définitive dans le soleil ». Je n'y ai point d'objection et me contente d'annoncer un second volume, complément et commentaire du premier : *les Bonheurs d'outre-tombe*, qui vient de paraître chez E. Flammarion. Le temps est propice pour des hypothèses de cette nature.

« Un vieux bibliophile », qui est, je crois bien, un Italien, a dressé un *Manuel de bibliographie biographique et d'iconographie des femmes célèbres* aujourd'hui en vente à Turin, chez L. Roux et Cie, et à Paris, à la librairie Nilsson (gr. in-8°, 30 fr.). Ce manuel comprend un dictionnaire des femmes qui se sont fait remarquer à un titre quelconque dans tous les siècles et dans tous les pays; les dates de leur naissance et de leur mort; la liste de toutes les monographies biographiques relatives à chaque femme, avec la mention des traductions; l'indication des portraits joints aux ouvrages cités et de ceux gravés séparément, avec les noms des graveurs; les prix auxquels les livres, les portraits et les autographes ont été portés dans les ventes ou dans les catalogues. Il est suivi d'un répertoire de biographies générales, nationales et locales, et d'ouvrages concernant les portraits et les autographes. Le plan est vaste, compréhensif et, en somme, bien ordonné. Autant qu'un examen un peu hâtif me permet de le dire, il est, de plus, bien exécuté. Un tel ouvrage est de sa nature toujours incomplet et toujours perfectible, tous ceux qui s'occupent de bibliographie le savent parfaitement. C'est donc un grand éloge quand on peut constater que, dès sa première édition, un dictionnaire bibliographique ne présente pas de lacunes apparentes et que les renseignements qu'il donne sont dignes de foi. Cet éloge me paraît mérité pour l'œuvre du « vieux bibliophile », dont les recherches systématiquement enregistrées épargneront bien des peines à tous ses frères en bibliophilie.

B.-H. Gausseron.



LE LATIN MYSTIQUE



Un livre comme celui-ci est assez exceptionnel pour que nous puissions lui consacrer quelques pages spéciales.

De Gourmont a le noble culte des ignorés et des méconnus. D'une plume pieuse, il a entrepris la résurrection de ces poètes mystiques qui infusèrent le sang jeune du christianisme à la vieille langue latine. Ses recherches portent sur le moyen âge, mais commencent dès le IIIe siècle, de Commodien de Gaza à Claudien Mamert, d'Ennodius à Ulrich de Rottach. Aucun aède de monastère ou d'église n'a échappé à ses investigations bienveillantes : il donne sur les œuvres des aperçus sagaces, des renseignements précieux, et aussi sur les hommes, auréolant de gloire les uns, redorant le nimbe des autres. Grâce aux fouilles de ce bénédictin de lettres, que de merveilles ravies aux hypogées des bibliothèques! Hymnes et proses disparues des missels, textes primordiaux du bréviaire!

les dévots d'art et les fidèles lettrés trouveront de fréquents motifs à enthousiasme.

Le livre débute par une plaidoirie en faveur de ces primitifs de l'Antiphonaire injustement supprimés des *histoires*. L'auteur n'est pas de ceux qu'effare l'irrespect des traditions ; au contraire, il se déclare séduit, beaucoup plus par le latin de « nos rapsodes sacrés » que par celui d'Horace ; l'originalité a plus de prix à ses yeux que la correction. « Pas plus que le respect du vocabulaire, déclare-t-il avec raison, ne nous séduit le culte de la prosodie. Le poète, s'il n'est lui-même, ce qui importe peu, créateur de règles, admet celles que lui dicte son temps, ou bien les récuse et n'en reçoit aucune ; des querelles sont, à ce sujet, bien vaines ; il faut le prendre tel que sa fantaisie l'a façonné. »

Les fragments exhumés par M. de Gourmont ne sont pas, on pense bien, d'égale beauté, mais tous présentent un intérêt, et la plupart plus qu'un intérêt archéologique. C'est d'abord les allégories du mâle et fougueux Prudence (*Hamartigenia,* la *Psychomachie),* ses apostrophes à la *lutulenta Libido;* les métaphores polychromes de Sidoine Apollinaire, un coloriste verbal. En Claudius-Marius-Victor, heureuse diversion, nous découvrons un psychologue lucide. « Les femmes, lit-on en sa *Perversité des mœurs,* ressemblent à d'excellents miroirs qui renvoient sûrement les images des objets qu'on leur présente : tels hommes, telles femmes », et ailleurs : « ... selon l'ordre divin, les femmes sont sous la tutelle de l'homme et quand elles faillent, c'est notre faute. Car si nous n'avions pas un goût si décidé pour leurs péchés, à elles, nous ne les laisserions pas partager si étroitement nos vices, à nous... » Voilà enfin qui repose de la misogynie dont abusèrent tant d'ascètes, à l'exemple de cet Odon de Cluny qui faisait résider dans la peau (ô saintes normes !) la beauté corporelle. Quelles luxures eurent-ils donc à étouffer en eux, ces austères qui n'ont vu qu'une complice d'abjections en la créature née pour l'enfantement ? On ne saurait trop l'affirmer, mépris de la chair n'implique pas mépris de la femme, l'Église ne l'enseigne pas et l'ascète de la chasteté ne l'exige point ; il suffit pour s'en convaincre de parcourir la vie des purs mystiques.

La misogynie ne complémente pas l'austérité, ce n'est qu'une affection particulière à ceux qui ne possèdent point l'art de charmer la femme. Ou ils ne perçoivent celle-ci qu'à travers la mérétrice, ou ils lui gardent rancune de passions insatisfaites; dans les deux cas, c'est la salacité qu'ils réprouvent et alors ils sont injustes en la symbolisant en un sexe. Tout être a en soi quelque sensualité; celui qui succombe à ses tentations ne doit mépriser que son moi, son moi seul,

Fortunat nous ramène à un art plus riant, tout d'enluminures naïves et fraîches, d'un *salve, festia dies* qu'autrefois on chantait à Pâques :

Tempora florigero rutilant distincto sereno,
Et majore poli lumine porta patet...
Mollia purpureum pingunt violaria campum,
Prata virent herbis et micat herba comis.
Paulatim subeunt stellantia lumina florum,
Floribus arrident gramina cuncta suis [1]...

Autre imagier, d'un genre plus luxueux, un peu surchargé d'ornements, lourd d'oreries, Adhelme entasse les formules glorificatrices de la Virginité. Enfin surgit, révélé vraiment, un poète de grande envergure, l'évêque Raban Maur, dont le *Veni creator* serait à citer tout entier.

Veni, creator spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia
Quæ tu creasti pectora...

M. de Gourmont expose ensuite les origines des séquences et des litanies, nous initie à leurs rythmes, à la transformation de l'hymne en séquence régulière. L'une d'elles, *Sanctorum meritis* (xe siècle), lui paraît offrir, « riche de tous ses éléments », notre définitif alexandrin. En ces chapitres, alternent avec les docu-

1. *Floraisons de sourires à chaque brin de gazon*, traduit par M. de Gourmont; au vers précédent, *Stellantia lumina* sont les *yeux étoilés* des fleurs, ailleurs *ut saliuncula inchoata* devient sous sa plume *pareille à un brin de lavande en fleur*. Interprétation d'artiste. C'est faire aimer un texte que le divulguer ainsi.

ments de nombreux extraits des séquentiaires (les Notker, les deux Ekkehard, Berno le superstitieux, Godeschalk le presque ignoré, l'incertain Wipo, Contractus, Albert le Grand, sainte Hildegarde la voyante). Parmi les litanies deux charment particulièrement, celles découvertes en un vieux bréviaire sans titre, suave aussi le luxuriant *Hortulus,* de Conrad de Haimbourg.

Je me borne à signaler les vers de Pierre Damien, un communiant avec le Mystère, le *Livre des gemmes* de Marbode, le chercheur d'analogies, et autres curieuses *Symboliques des pierres précieuses,* ayant hâte d'arriver à ces exquises, ces séraphiques figures, ces âmes radieuses d'amour divin, saint Bernard et saint Thomas d'Aquin. M. de Gourmont leur consacre de très belles pages. J'y prélève sur l'abbé de Clairvaux : « A le considérer seulement comme poète, il se dresse dans sa robe de moine, parmi les plus grands. Ne le voit-on pas, de même qu'en la transparence d'un vitrail, la tête un peu penchée sur le Souffle, la main sur la Règle, sans laquelle toute vie choit au bon plaisir des sens, une main d'acier trempée ainsi qu'un braquemart, mais gantée d'amour ; et de l'autre main les doigts s'allongent sur la mince plume de corbeau qui grave de si fins alphabets. » Saint Bernard fut des élus qu'inspire le Saint-Esprit. Combien auguste et délicieux ce *Lætabundus* qui se chantait à Noël et que l'Église devrait bien nous restituer !

Lætabundus exultet fidelis chorus. Alleluia.
Regem Regum intactæ profudit thorus, res miranda.
Angelus consilii natus est de Virgine, Sol de stella.

Sol occasum nesciens, stella semper rutilans, semper clara.
Sicut sidus radium, profert Virgo filium, pari formâ.
Neque sidus radio, neque Virgo filio fit corrupta...

Et cette tendre adoration de la Vierge :

Tua fama
Thymiama
Balsamumque superat ;
Dum fragrescit
Mentes pascit
Et a morte liberat.

Et ce gémissement à propos de Jésus :

Tumbam perfundam fletibus
Locum replens gemitibus.

Quant à saint Thomas d'Aquin, « celui-ci » — je cite toujours M. de Gourmont — « est un homme de génie et, comme son maître (Adam, qui composa maintes séquences régulières), un versificateur d'une indéniable science. En ses hymnes comme en ses séquences, le théologien a recours à quelques-uns des procédés du chanoine de Saint-Victor; mais il les transforme en méthode originale, enveloppe sous de larges antithèses une pensée d'une magnifique densité. Continuellement, l'Église redit les chants sacrés du grand poète scolastique : le *Sacris solemniis,* où se trouve le *Panis angelicus ;* le *Verbum supernum,* dont les deux dernières strophes forment l'*O Salutaris ;* l'*Adoro te, supplex ;* le *Tantum ergo*, fragment du *Pange, lingua, gloriosi*[1] ; le *Lauda, Sion,* enfin, ce résumé merveilleux de toute la poésie, de tout le dogme, de tout le symbolisme eucharistique. »

Sont ensuite étudiés Innocent III et saint Bonaventure, hyperduliens suprêmes. Je m'incline, ravi, devant la prose *Ave, mundi spes,* que le premier sertit, « ainsi qu'une précieuse gemme en de fines orfèvreries », pour la fête de l'Assomption. Je me prosterne, ému, devant les dolences et les extases du second, *Philomena, Laudismus de S. Cruce,* et son glorieux *Psalterium beatæ Mariæ Virginis.*

Dans le cycle anonyme de la Vierge, je cueille au passage de candides efflorescences, un *Ave, Virgo gratiosa,* un *Salve, Mater Salvatoris,* une *Inviolata* aux assonances monophones. Mais le

1. En voici le début :

Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinisque pretiosi
Quem in mundi pretium,
Fructus ventris generosi,
Rex effudit gentium.

Que d'autres strophes adorables ! mais nous devons borner nos citations.

choix de certains détails entraîna maintes fois les hymnaires de ces temps à de singulières locutions. M. de Gourmont fait remarquer à ce propos que ces simplistes cherchaient le mot juste, non pas l'image, et il ajoute : « D'ailleurs, le moyen âge, énorme et délicat, ignora ce qui est pour notre hypocrisie la suprême délicatesse, la pudeur. Il ne comprit jamais en quoi il pouvait bien être indécent de parler librement de l'œuvre de chair ; il concevait que la chasteté était l'abstention réelle et non la pudibonderie des périphrases. »

L'ouvrage se termine par l'histoire du *Dies iræ,* du *Stabat Mater,* du *Bréviaire romain,* et des notes à consulter sur Thomas A'Kempis.

De ce latin ingénument barbare, de cette parleure à grâce de fleur sauvage, M. de Gourmont s'est attaché à traduire l'esprit. Je ne suis pas de ceux qui l'en blâmeront. Il a rendu plus attrayante ainsi pour les profanes la lecture de ses poètes aimés.

Ce qui ne contribuera pas peu à la réalisation de ce désir exprimé en tête du volume : « Il s'agit moins de détruire les vieilles admirations que d'en créer d'autres... » Il ne m'appartenait pas de critiquer ce livre, tout au plus pouvais-je en tenter quelque croquis fidèle. D'une telle œuvre qui classe son auteur parmi les très rares érudits doués de sens esthétique, d'une telle œuvre, qui est mieux qu'une anthologie, d'autres que les épris d'art goûteront la lecture et diront la valeur.

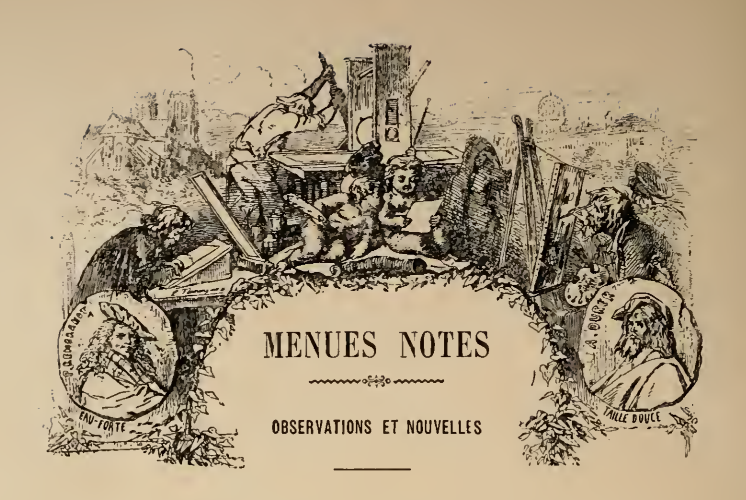
En une nerveuse et amère préface, M. Huysmans s'indigne avec raison contre quelques-uns qui se servent du mysticisme comme d'un moyen commercial ; mais il conclut de ces tentatives illusoires que la littérature mystique n'a aucune chance d'éclore. C'est vaticiner bien complaisamment. Plus loin, M. Huysmans, examinant le latin médiéviste, assemble de judicieuses remarques, desquelles je détache le passage suivant : « Eh bien, de même qu'elle laissa se jouer de fantasques sculptures sur le porche de ses cathédrales, l'Église admit aussi quelques-uns des mots de la langue parlée, dans ses proses. Avec un tact imperturbable, avec un art indéfectible, elle fouille dans le pêle-mêle de ces rogatons et en sort d'indispensables termes. Avec eux, avec les néolo-

gismes qu'elle invente, avec les emprunts qu'elle fait aux dialectes des pays voisins et qu'elle sème dans le latin reprisé de la vieille Rome, elle se forge le verbe magnifique et qui dit tout. Elle seule a atteint le style grandiose et simple, définitif, dans la Vulgate et, lorsque, lasse de planer, elle vient se mettre à la portée des humbles, elle invente des tendresses, des pitiés d'expressions, joue, maternelle, avec la série des diminutifs, trouve ces caresses de mots : « angelulus », « angelotus », le petit ange, « animola », l'âme des nouveau-nés, crée même dans les Actes des Saints un « Jesulus » pour manifester les grâces enfantines du petit Jésus. . . . .

« On peut le dire, nous sommes, dès la première heure, très loin avec le latin ecclésiastique du verbe rampant du Paganisme, du langage subalterne balbutié pendant tant d'années à Rome ! »

Alphonse Germain.





MENUES NOTES

OBSERVATIONS ET NOUVELLES

L'ABONDANCE des matières (vieux cliché rarement usité ici) nous force à remettre à décembre, hélas! les notes nombreuses que nous avions à fournir sous cette rubrique sur nombre de questions à l'ordre du jour et plus particulièrement sur d'excellents ouvrages de luxe dont il nous eût été agréable de parler avant la date des étrennes. C'est ainsi que nous devons négliger de verser sur A. Robida le flot d'éloges assemblés en nous par la vue de son beau livre fraîchement paru, *la Vie électrique,* série nouvelle du *Vingtième siècle* dont l'esprit, l'humour, l'imagination, sont incomparables. De même pour le second *Album Mariani,* si coquet, si abondamment illustré d'icones eau-fortisés d'hommes et de femmes du jour et qu'il nous eût été agréable de passer en revue.

Puis, quelques livres de bibliophiles sont là qui seraient faits pour être discutés. Enfin, au *Cercle de la librairie,* vient de s'ouvrir une *Exposition de la Reliure* qui offre un intérêt de premier ordre en ce sens que les spécimens d'un goût et d'un art nouveau y sont en nombre curieux. Parmi les relieurs encore trop peu connus du public, je ne puis que signaler, en passant, Charles Meunier, dont l'exposition est hors ligne et qui, je crois, gagnera la tête de la colonne avant qu'il soit longtemps.

Mais il faut s'arrêter et n'inscrire sur cette page que des souvenirs et regrets pour toutes les questions que nous ne pouvons développer aujourd'hui à notre convenance et habitude.

O. U.



MIMES

Dessin inédit de Jules Chéret



EN APPENDICE

POUR LES LECTEURS DE CETTE REVUE

au sujet de son intermission en 1893

Le *sort en est jeté!* — L'Art et l'Idée, *à dater de ce jour, entre en vacance et cesse de paraître pendant le cours de l'année 1893. — Son directeur, en dépit de la cordiale sympathie des nombreux lecteurs restés jusqu'ici fidèles à ses successifs avatars, — désire, — pour au moins douze mois, — goûter les joies souveraines de l'affranchissement et ne plus se soumettre aux obligations d'une dépendance périodique.*

Après environ quatorze années consécutives consacrées à la conduite de Revues mensuelles telles que le Livre, le Livre moderne *et* l'Art et l'Idée, *il aspire, non pas au repos, ce qui, pour un homme jeune, serait un suicide déguisé, mais à une variété dans la production littéraire,*

et surtout à l'émancipation de ses fantaisies vagabondes, de ses désirs primesautiers et de ses ambitions intimes.

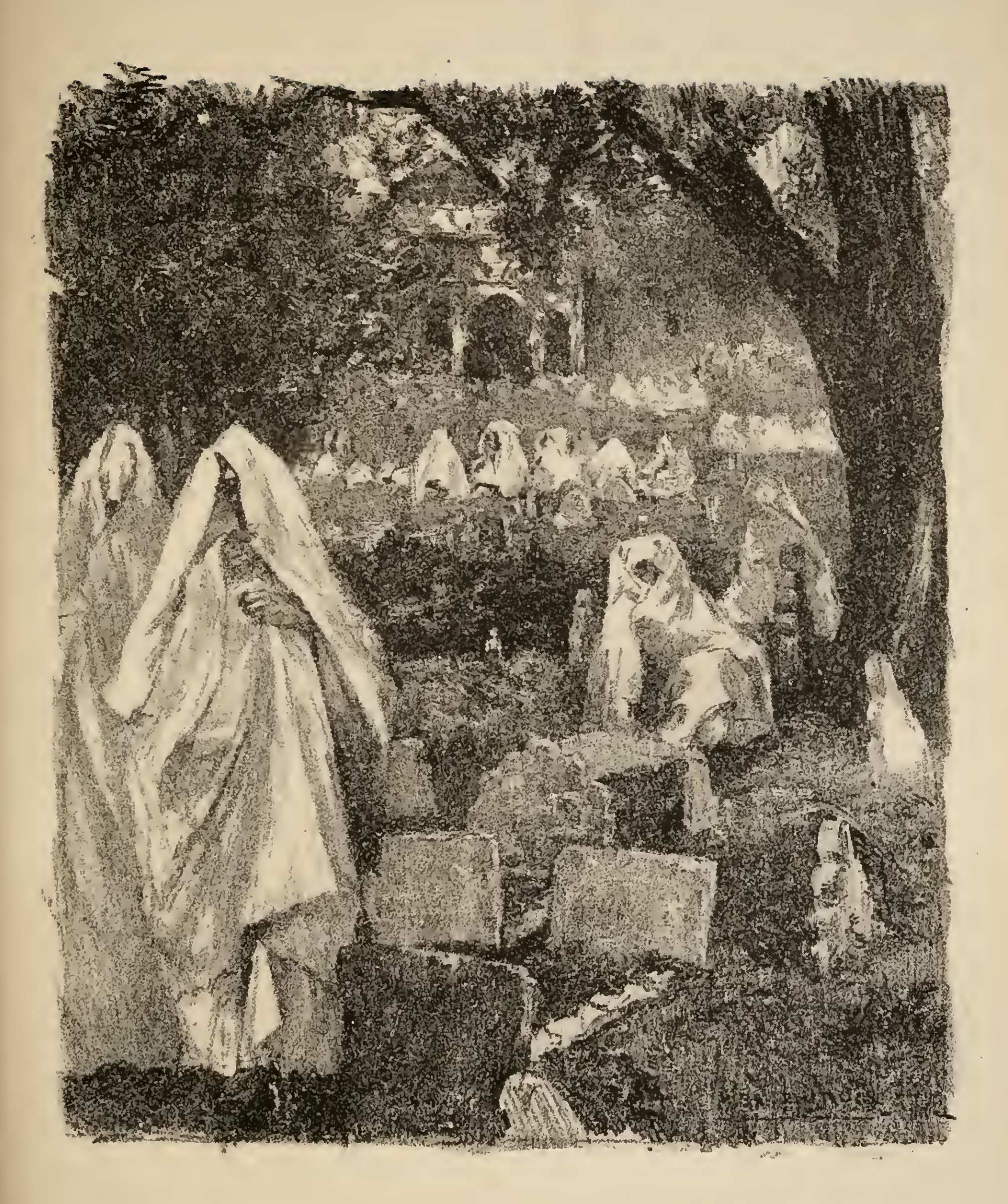
Pendant une année, le fondateur de l'Art et l'Idée *prétend vivre sans le constant souci des livraisons à établir; il veut prendre le vent d'où il viendra et momentanément s'affranchir de devoirs étroits qui entravent plus qu'il ne convient sa libre allure de novateur dans le domaine du livre d'art et ses idées de polémique dans la littérature au jour le jour sur les sujets qui passent et qui séduisent.*

Comme jusqu'ici il n'a subi d'autres obligations que celle de servir ses abonnés, sans les rompre, il relâche, ces légers fils à la patte, pour se créer pendant une année des loisirs qu'il espère employer à des travaux longtemps négligés et à des observations sur l'art et le goût des lettres à l'étranger, principalement en Amérique où va s'ouvrir la Worlds Colombian Exhibition *qu'il prend ainsi le pouvoir de visiter.*

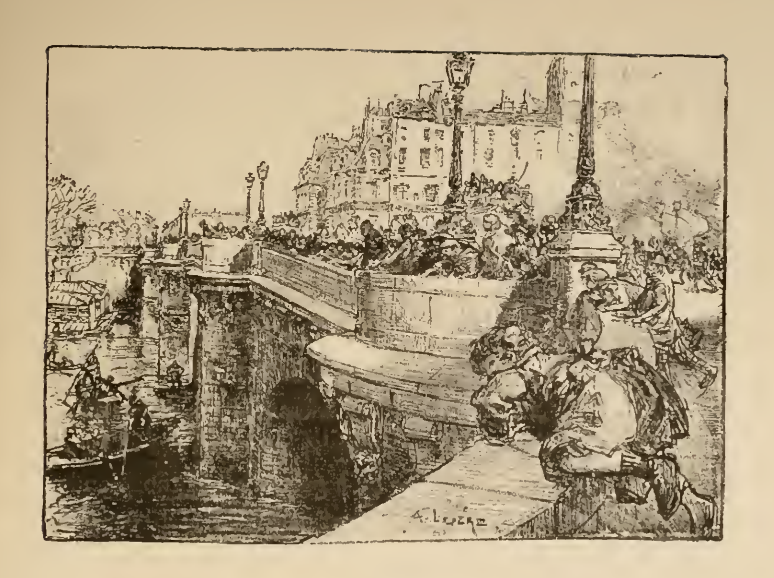
L'Art et l'Idée — *la plus parfaite, pense-t-il, des revues qu'il ait successivement produites — laissera des regrets en raison de son indépendance absolue et de son originalité d'expressions variées. D'autres essayeront peut-être de suppléer à cette vacance, mais il est douteux qu'ils y parviennent, car cette revue reparaîtra* le 20 janvier 1894, *plus vive, plus ardente, plus combattive que jamais. D'ici là, à droite, à gauche, un peu partout dans la presse quotidienne et périodique, son directeur soutiendra les procès littéraires et artistiques qu'il n'a fait qu'entamer jusqu'ici, mais à la date susdite, il donne rendez-vous à ses familiers, leur criant à tous, à l'heure du départ de cette dernière livraison, les mots d'espoir du voyageur qui pense déjà aux joies du retour après quelques mois d'absence :* Au revoir, très chers amis, à bientôt. Puissiez-vous me bien accueillir quand je reviendrai parmi vous.

O. U.

Paris, 18 décembre 1892.

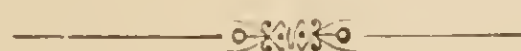


CIMETIÈRE ALGERIEN
par A Lunois



QUELQUES PEINTRES LITHOGRAPHES
CONTEMPORAINS

Remarques sur la renaissance Lithographique actuelle.



Il y a dix ans environ les quelques critiques d'art qui se plaisent à l'étude des procédés d'interprétation et d'impression et qui sont à même de parler en connaissance de cause des différents styles graphiques, chantaient tous en basse mineure le *Requiem* de la Lithographie. — C'était à qui déplorerait avec le plus d'emphase et d'expression de tristesse l'agonie de cet art charmant, souple, gras, moelleux et vigou-

reux à la fois, qu'illustrèrent si diversement les Gavarni, les Daumier, les Raffet, les Devéria, les Lemud, les Charlet, les Delacroix, les Bonnington, et tant d'autres maîtres originaux qui surent tirer de la pierre des effets imprévus et absolument dissemblables, selon leur tempérament et leur facture plus ou moins primesautière.

A entendre les plaintes lamentables de ces jérémies, la pauvre lithographie était irrémédiablement condamnée par l'abandon des peintres; le public même la tenait en défaveur; le discrédit était donc complet autour d'elle et point ne fallait songer à réhabiliter ou à galvaniser la moribonde.

On le pensait du moins et on avait grand tort, car l'art lithographique découvert à Munich en 1798 par Aloÿs Senefelder, malgré les résultats surprenants qu'il a donnés avec tant de prodigalité durant les cinquante années qui suivirent son invention, ne pouvait disparaître aussi subitement avant d'avoir subi tous les développements successifs, toutes les évolutions que le destin paraît imposer aux grandes découvertes humaines qui ne périssent point dans l'oubli, mais se transforment selon l'ensemble des progrès accomplis et aussi selon les sensations artistiques des hommes nouveaux venant à des époques successives.

La photographie et tous ses dérivés de gravure mécanique a porté pendant longtemps un trouble profond dans tous les arts d'interprétation et, durant un moment, la *litho*, avec ses presses primitives, a semblé *vieux jeu* aux superficiels. Dans les questions d'art comme ailleurs les dépressions sont souvent suivies de réactions violentes, et je crois pouvoir, sans me compromettre, avancer cette opinion que la lithographie est à la veille d'entrer dans une superbe floraison de renaissance qui donne d'ores et déjà — et qui donnera bientôt davantage des témoignages inespérés — aux amateurs.

Je ne prétends point dire que l'on reviendra aux larges



PARISIENNE
par E. Bertrand

manières de Charlet, aux enveloppements vaporeux de Prud'hon, aux blondeurs exquises de Bonnington, aux vigueurs intenses et aux souplesses distinguées de Gavarni ou de Devéria; mais j'augure que, sans chercher à se rattacher au passé, nos peintres contemporains feront naître sur les grains complaisants de la pierre des manières nouvelles et que par leur habileté, leur recherche, leurs truquages, ils produiront, dans le rendu de leurs compositions au crayon, des estampes excessivement originales et incomparables, qui ne céderont en rien aux fameuses œuvres tant vantées d'autrefois.

L'an dernier, en avril et mai, s'est ouverte à l'École des beaux-arts une exposition générale de la lithographie sous la présidence de Jean Gigoux et de M. Français, et sous la direction effective de notre ami Henri Beraldi. Cette exposition n'eut qu'un succès relatif, car le grand public s'intéresse peu aux œuvres d'art, sauf lorsque le genre ou le bon ton s'en mêle. Ainsi lorsque les halles à peintures inaugurées chaque année avec apparat aux Champs-Élysées et au champ de Mars s'ouvrent, les femmes du monde qui se piquent d'art comme d'autres se piquent de morphine, pour passer le temps, défilent en nombre devant les tableaux en murmurant sans conviction un vague argot d'atelier insupportable à entendre et toujours odieusement placé à faux.

Pour les arts d'interprétation, le public comprend peu ou prou ; que ce soit eau-forte, lithographie ou gravure sur bois, il n'y apporte qu'une différence distraite et bien des hommes très éclairés commettent des *gaffes* surprenantes en cette matière. — L'exposition générale de la lithographie était cependant aussi complète que possible, bien que légèrement monotone; les pièces capitales s'y trouvaient réunies et le catalogue est encore précieux à consulter pour les collectionneurs. — Tous ceux qui s'intéressent à la gravure sur pierre ont défilé dans

ces salles tapissées de chefs-d'œuvre; mais on peut avouer, sans y apporter d'opinion préconçue, que les graveurs contemporains faisaient généralement fort bonne figure à côté des vétérans dont ils n'avaient cependant chippé aucun genre ni imité aucun truc ni procédé.

Entre les uns et les autres, on sentait le fossé profond d'une ou de plusieurs générations; mais Jules Chéret, par exemple, fanfarait bien gaiement sur la muraille en déployant des scènes du Paris moderne si éclatantes de lumière et de grâce féminine. Les pièces qu'il intitulait *les Danses et les Ris, la Joie, le Bal, la Folie, le Plaisir, Courte et Bonne, Graine d'Horizontale,* apparaissaient avec un brio, une diablerie de verve et un maestria d'exécution qui eût bien surpris les vieux maîtres.

A ses côtés, Willette, qui venait de frontispicer le *Catalogue* d'une lithographie prestigieuse, montrait dans sa belle affiche de l'Enfant prodigue et dans ses illustrations du journal *le Pierrot* des qualités de lithographe incomparable, sachant faire vibrer la pierre jusqu'à l'attendrir par des notes émues, vaporeuses, veloutées, d'une harmonie délicieuse, d'un fondu charmant. Lunois, dont les œuvres figuraient au rez-de-chaussée, attirait vivement l'attention des connaisseurs qui se pâmaient d'admiration à juste titre devant sa *Hollandaise de Volendam, la Fileuse arabe* ou *la belle Tulipe*. Jamais peut-être, avant ce jeune artiste, on n'avait porté sur pierre avec autant d'art les lavis délicats et transparents, jamais on n'avait plus heureusement noyé les porosités de la *litho,* ni condensé des lumières plus sereines, des atmosphères plus humides, des ciels mieux dégradés. Dessinateur précis, consciencieux, serré, amoureux de la nature et épris de style nouveau, Lunois a, dans ses vues de Paris ou du Zuyderzée, montré les ressources infinies et les surprises dont l'art lithographique est encore détenteur ; il a prouvé que, — aussi bien



A MARÉE BASSE

par Dubois Menant

que le cuivre et le bois, — la pierre pouvait rendre avec puissance ou légèreté les valeurs les plus intenses ou les aquatintes les plus subtiles.

Bracquemond, Fantin-Latour, Whistler, Dillon, Robida, Degas, Gilbert, Jacott et quelques autres représentaient encore noblement la lithographie contemporaine, qui est restée un art éminemment français, bien qu'il se soit définitivement établi chez nous très tard, plus de vingt ans après la découverte de Senefelder.

Henri Beraldi, en tête du catalogue de l'exposition de l'an dernier, a placé une notice claire et succincte où il résume, selon son habitude, avec un esprit net et judicieux et une science très précise, l'histoire des principales étapes de la lithographie en France depuis que Vernet, Girodet et Gros l'adoptèrent, vers 1815, jusqu'aux œuvres maîtresses de Raffet, Mouilleron, Nanteuil et Français.

« Porter le chiffre des œuvres exposées à *mille* pièces, écrivait-il, insister sur les œuvres des maîtres et les montrer par des épreuves exceptionnelles, afin qu'on puisse juger de la diversité des manières, de la souplesse et de la richesse du procédé, telle est la donnée de l'exposition de la lithographie. Les amoureux de « la belle épreuve » auront ici une occasion unique de réjouir leur œil, par la contemplation d'épreuves fleur de pierre, quelquefois même tirées avec remarques marginales; ils ne reverront pas souvent des Delacroix ou des Decamps comme ceux qui appartiennent à M. Beurdeley, des Raffet, des Géricault comme ceux de M. Alexis Rouart. »

Le plan suivi pour cette exposition était celui d'une chronologie approximative, sinon absolument exacte dans le détail, du moins donnant dans l'ensemble la physionomie et le mouvement vrais de l'art lithographique. On plaçait, en effet, distinctement sous les yeux du public les quatre grandes

périodes ou, pour mieux dire, les quatre âges de la lithographie française :

1° Les débuts du procédé : la lithographie de la Restauration, celle des Vernet, de Bonnington, de Géricault.

2° La lithographie de 1830, des romantiques et des coloristes : Delacroix, Gigoux, Eugène Isabey.

3° La lithographie de 1840 à 1855, avec l'épanouissement des œuvres de Daumier ; Gavarni, Raffet, avec les noms de Mouilleron, de Leroux, de Diaz, d'Hervier, de Rops, etc.

4° Enfin la lithographie des trente-cinq dernières années, qui, de 1860 à 1880, paraît très compromise et qui ne se relève guère qu'à partir de 1884 environ, — tout au moins comme œuvre originale, car le mode de reproduction lithographique et commerciale n'a guère cessé de prospérer depuis une cinquantaine d'années. Mais cela ne nous intéresse point.

Cette exposition de la lithographie aura donc servi à montrer la vitalité de cet art curieux, mais on ne saurait dire qu'elle ait contribué à sa renaissance. Le mouvement est antérieur ; il commence peu après 1880 et se précise en 1884. lors de la fondation de la *Société des artistes lithographes français*, sur l'initiative de M. Paul Maurou, — laquelle société, du reste, fut l'instigatrice de l'exposition rétrospective dont je viens de parler et qu'elle dut abandonner en d'autres mains — il y a là une question encore saignante, paraît-il, et sur laquelle je veux passer.

Parmi les premiers adhérents de cette société, dont Alfred Lemercier fut le président initial, je remarque MM. Bellenger, Bachelier, Benoît, Lewis-Brown, Chartran, Chauvel, Chéret, Ciceri, Jules David, Deroy, Fraipont, Français, Gigoux, Guillon, Gilbert, Jacott, Laurent, Maurou, Odillon-Redon, Lunois, Sirouy, Tessier, Thornley, etc. Le programme pratique et ingénieux de ces artistes peut se résumer de la façon



QUAIS PARISIENS

par A. Lepère

suivante, exposée naguère par un rédacteur de *l'Artiste* : « Nous sommes lithographes, disent-ils au public. Depuis quelques années vous avez pu voir quels résultats ont produits nos efforts séparés, quels progrès a réalisés l'initiation individuelle de chacune d'entre nous. Aujourd'hui nous nous réunissons pour vous faire la proposition suivante : Si vous voulez nous encourager sincèrement, si vous êtes désireux de voir la lithographie prendre un essor plus large, réunissez-vous de votre côté. Trouvez parmi vous un groupe de 150 à 200 amateurs que nous adjoindrons à notre société en qualité de membres honoraires et qui verseront chacun une cotisation annuelle de cent francs. Avec le produit de ces cotisations nous exécuterons des lithographies d'après les grandes œuvres des maîtres anciens et modernes, et ces lithographies seront pour vous. Nul n'en aura que vous, car le chiffre de leur tirage sera absolument basé sur le nombre de ces membres honoraires. Le tirage fait, les pierres seront effacées officiellement, en votre présence si vous voulez, et procès-verbal sera dressé de l'effaçage. De la sorte, en retour de l'encouragement que vous nous aurez accordé, vous recevrez chacun tous les ans cinq ou six épreuves tout à fait uniques, introuvables dans le commerce et dont une seule égalera en valeur marchande le montant de votre cotisation. »

Cet appel n'a été jusqu'ici qu'assez vaguement entendu et je ne répondrai point que les 200 amateurs désirés se soient précipités vers cette porte ouverte à leur passion iconophilesque, mais il faut du temps ici-bas pour être écouté dans le désert que créent les égoïsmes individuels et collectifs ; en attendant, la *Société des Lithographes français* vit et prospère. Son dernier Annuaire révèle l'existence de plus de cent sociétaires ; après huit années d'exercice ou plutôt de mise en train, il n'y a pas à se plaindre, car il n'est pas si aisé qu'on le croit de grouper des artistes dont beaucoup sont indépendants.

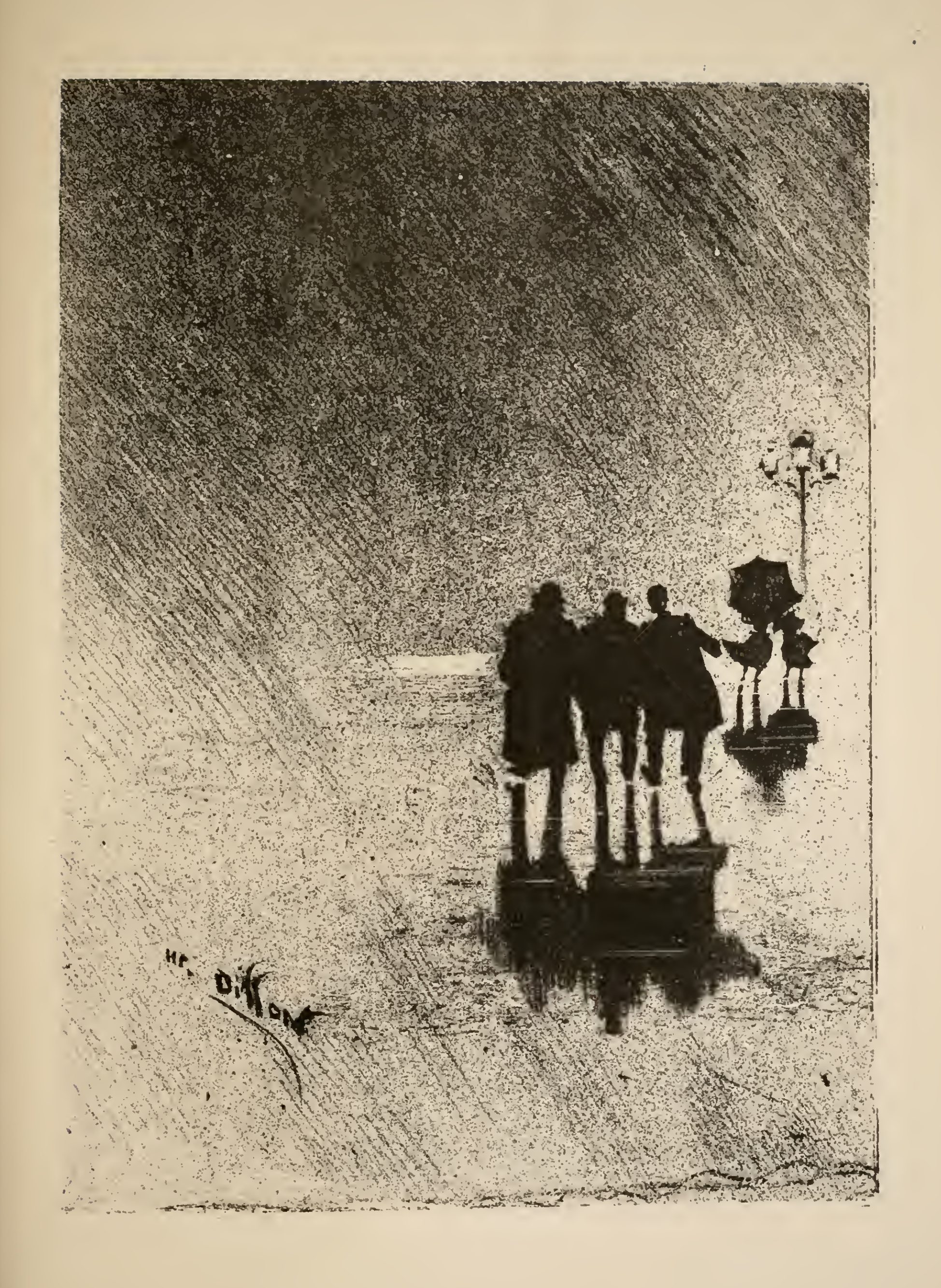
Au moment de terminer cette première année de *l'Art et l'Idée* qui doit entrer en hibernation durant le cours de 1893, il m'a semblé intéressant de publier ici ces quelques notes illustrées sur la lithographie contemporaine, qui, je l'espère, va très vivement prendre de nouveau une grande place dans le monde des arts et même dans l'originalité des livres.

Grâce au complaisant appui de Henri-Patrice Dillon, artiste peintre et lithographe, qui a bien voulu se charger de visiter, au nom de cette revue, quelques-uns de ses plus distingués confrères, je puis présenter ici, hors texte, neuf curieuses planches inédites, spécialement dessinées sur pierre, pour cette livraison, par MM. Jules Chéret, Lunois, A. Lepère, E. Bertrand, Dubois-Menant, H.-P. Dillon, Luce, Henri Boutet et Mesplès.

Je me permettrai donc, afin de ne pas pousser cette causerie au delà des quelques pages disponibles, de ne présenter aujourd'hui à mes lecteurs que les auteurs de ces intéressantes estampes. D'autres, tels que Geoffroy, Jacques, Henri Martin, Maurin, Maurou, Willette, Yon, Eugène Carrière, Desboutins et Leroy, mériteraient assurément un bout d'étude ; mais cette livraison n'y suffirait pas. — Parlons donc de ceux qui se trouvent ici parmi nous : de Jules Chéret tout d'abord qui, avec une bonne grâce amicale toute spontanée, a porté sur pierre cette délicieuse fantaisie intitulée *Mimes*, qui frontispice cet article.

Cette exquise litho tirée en sanguine fera la joie des amateurs qui suivent notre publication. Cette jolie pochade décorative exprime comme une quintessence de comédie italienne modernisée ; c'est du Watteau XIXe siècle, avec une envolée, un mouvement, une friponnerie de parisianisme émoustillant, que ne connut pas à ce degré le divin peintre de *l'Embarquement pour Cythère*.

Voyez cette Pierrette, allumeuse d'hommes, avec son



REMORQUAGE
par H.P. Dillon

regard d'une canaillerie concupiscente, ses narines qui vibrent de désirs et ses lèvres au sourire de gamine perverse; déjà elle ébauche des pointes, et, les bras tendus, avec un geste de menuet, des fleurs éparses sur la gaze de sa jupe, elle va partir dans un tourbillon affolant, avec des attitudes que nous devinons, des coquetteries de nymphe qui s'offre et qui se sauve! C'est la sirène contemporaine, la Pierrette aux attirances diaboliques, et le pauvre Pierrot qui s'esquisse derrière elle, combien nous sentons son martyr amoureux et y compatissons! — Il s'approche, il supplie, il implore, il va tomber à genoux et l'adorable gueuse, dans une pirouette accompagnée du rire argentin de Zerline, fuira de nouveau sur les pointes, légère comme une bergeronnette, emportant dans son caprice féminin le cœur tout pantelant de son amoureux.

Tout cela se rencontre dans cette vaporeuse lithographie traitée à la façon d'un panneau décoratif.

Où Chéret puiserait-il cet art de charmer nos yeux et de parler à nos yeux, sinon dans son merveilleux tempérament de féministe et dans son intuition d'une comédie humaine toujours idéale et mythologique!

Il m'a souvent été donné de parler de cet artiste toujours charmant et surprenant, je ne lui accorde donc ici qu'un salut et un remerciement au passage, renvoyant tous les curieux de son œuvre aux *Graveurs* de Henri Beraldi, qui jusqu'ici est resté le meilleur catalographe de ses affiches et pièces diverses.

A. Lunois nous a fourni une lithographie pleine de charme dans son *Cimetière algérien,* où, parmi les tombes musulmanes, passent des processions d'ombres blanches comme devant le péristyle du paradis de Mahomet. — J'ai dit plus haut le rare talent et l'originalité de ce lithographe incomparable, qui a déjà acquis, bien que tout jeune, une véritable maîtrise. Lunois n'a guère commencé à se manifester qu'en 1882, avec une pierre d'après Butin et *le Pot de*

vin d'après Lhermitte. En 1883, il eut une mention ; en 1886, une seconde médaille ; en 1893, il décrochera sa première médaille s'il existe encore des jurés aux yeux clairs. Parmi ses œuvres les plus capitales, il faut citer la *Salle Graffard* d'après Béraud, les *Disciples d'Emmaüs*, la *Hollandaise de Volendam*, la *Belle Tulipe*, les *Femmes arabes tissant un burnous*, une superbe *Vue de Paris* des *hauteurs de l'église Saint-Gervais*, les *Galeries supérieures du théâtre Beaumarchais*, quelques lithographies en couleur d'une personnalité intense (tant dans la composition que par les recherches du tirage), et enfin des cartes et adresses pour le libraire Sagot, qui, un des premiers, comprit la rare valeur de cet artiste.

L'année prochaine, Lunois exposera des planches extraordinaires, entre autres un *Enterrement à la fosse commune*, une *Course de chars à l'Hippodrome*, des compositions sur *le Spiritisme* et une dizaine de lithos en couleurs ; — il aura environ vingt numéros aux peintres graveurs. — Je n'aurais point parlé encore suffisamment de Lunois, si je ne signalais pas une illustration des plus inattendues qu'il a faite pour un livre publié par Germain Bapst et intitulé, je crois, *Souvenirs d'un canonnier en Espagne* (?). C'est tout bonnement superbe, et les bibliophiles s'arracheraient ce livre s'ils le connaissaient. — Mais dans quelle *cave* a-t-il été publié ?

La *Parisienne* que M. E. Bertrand nous a envoyée est une aimable étude de tête sans prétentions, mais dont les valeurs sont heureuses et l'ensemble plaisant ; je regrette de n'avoir point vu d'autres planches de ce lithographe et de ne pouvoir rien dire de son œuvre qui m'est inconnue. A-t-il souvent exposé ? Est-il médaillé ? L'écho ne me répond point. Je n'ai reçu aucune note à son sujet.

A marée basse, par Dubois-Menant, a le mérite d'un tableau fort bien composé. Cet apprenti marin — qui met sa minuscule barque au mouillage et qui regarde le flot qui fuit,



DÉSHABILLAGE
par Henri Boutet

tandis qu'un lourd ciel d'orage semble annoncer un grain — est crânement campé sur les roches, dans un décor sobre et sauvage. — Aucune recherche d'effet, mais une grande science de composition et de rendu. J'avoue priser beaucoup l'esprit et la beauté simple de cette lithographie consciencieuse. M. Jules-Gabriel Dubois-Menant est élève de Vuillefroy ; son œuvre peinte est jusqu'ici plus considérable que ses pierres gravées. Il a donné le *Pater Noster* en 1890, *Avant l'orage,* en 1891, *la Vieille chevrière*, *le Troupeau mouillé*, *le Retour des chèvres,* en 1892. Il a été, en outre, le portraitiste de Vuillefroy, de l'étincelante Gyp, du général Robert, etc. Si M. Dubois-Menant consent à se donner davantage à la lithographie, je crois qu'il est de ceux qui contribueront à son relèvement ; il en sera le Ciceri moderne.

Auguste Lepère, le peintre graveur parisien qui a su peindre et interpréter avec tant de bonheur les paysages inquiétants et d'un pittoresque si à part de la capitale, nous a gravé un *Coin des Quais de Paris* vus de la berge, près d'un bateau-lavoir. Dans la grande lumière de la Seine, des blanchisseuses, chargées de lourds paquets de linge humide, grimpent péniblement le petit escalier qui conduit au quai supérieur, tandis que, dans le lointain, la vie de Paris passe scintillante sur les ponts. — Ce n'est qu'un léger croquis, mais c'est délicieux et essentiellement artiste, comme tout ce qui sort du crayon, du pinceau ou du burin de M. Lepère, qui mieux que personne sait s'interpréter sur bois, sur cuivre ou sur pierre, à la pointe sèche, à l'eau-forte, au vernis mou, en lithographie et surtout sur bois.

L'œuvre de Lepère est trop considérable pour être mentionnée ici ; mais comme c'est un des plus ardents chercheurs que je connaisse, un ennemi du banal, un rêveur d'estampes à la façon japonaise, un tourmenté des procédés à découvrir et des trucs à combiner pour trouver des tirages en cou-

leurs fines et peu canailles, je suis convaincu que, comme lithographe, il jouera un rôle très prépondérant s'il couvre de nombreuses pierres avant de se laisser recouvrir par elles. — On trouvera en tête de ce chapitre une vue du Pont-Neuf qui est la reproduction d'une de ses bonnes lithos; — il en a fait et en fera beaucoup d'autres, d'excellentes ou de mauvaises peut-être, mais jamais de médiocres. — Lepère est un artiste de grande valeur, un de ceux que j'aimerais à camper un jour sous toutes ses faces multiples lors de la re-publication prochaine de cette revue.

Notre ami Henri-Patrice Dillon, dont les bibliophiles connaissent les radieuses décorations aquarellées dans les marges de nombreux livres d'amateurs, est natif de Californie, et est resté attaché au consulat de New-York jusqu'en 1874. Il expose depuis dix ans (élève de Pill, de Lehman et de Carolus Duran). Je n'ai pas le loisir d'analyser ses tableaux, mais je dois rappeler un almanach publié par lui chez Conquet, puis *le Cirque Fernando*, et un *Intérieur d'atelier* qui sont des lithographies d'un intérêt indiscutable et d'une facture vraiment personnelle.

Voyez la planche qu'il a gravée pour nous et que j'ai intitulée *Remorquage;* n'est-elle pas d'un amusant effet de nuit, avec ce ciel strié de pluie et le groupe des trois noctambules qui se détachent en ombres chinoises à la remorque de deux petites femmes retroussées par le vent? H.-P. Dillon commence à peine à lithographier, on doit énormément compter sur lui et sur son procédé de gravure. Il a « la pierre dans le sang ».

M. Henri Boutet nous a fait tirer une lithographie en manière de croquis, *Déshabillage*. Ce graveur à l'eau-forte des *Parisiennes* et des gentils trottins est connu de tous nos lecteurs qui ont apprécié ses galantes pointes sèches et ses coquets almanachs nourris de gravures plaisantes, d'un goût



LA VEILLÉE
par Luce

très original et d'un esprit absolument parisien. Henri Boutet a commencé récemment à cultiver les douceurs de la lithographie ; il en tirera sûrement des productions dont les amateurs profiteront avec joie.

La *Veillée,* lithographie de M. Maximilien Luce, est un peu brutale, mais intentionnellement ; c'est un large dessin *fusiné* et qui donne l'impression d'un Ribot. Dans notre petite galerie il donne la note de la manière noire. M. Luce, élève de Carolus Duran est un jeune, et il figure parmi les néo-impressionnistes indépendants ; aussi, en cette qualité, n'expose-t-il jamais à aucun des deux Salons, — ce dont je le félicite sincèrement. Il va avec les jeunes de son école, soit au pavillon de la ville de Paris, où sont aujourd'hui *les Forts*, soit chez un marchand de la rue Laffitte qui tient un musée de peintures *Dernier cri* toujours bien achalandé. M. Luce, dont on connaît de très curieuses affiches, dans le style de Toulouse-Lautrec, a décoré une maison impressionniste dans le quartier des Invalides, et la presse s'est beaucoup occupée un moment de ces fresques indépendantes sur les murailles d'un propriétaire évidemment intelligent. L'œuvre lithographique de M. Luce est encore peu importante.

M. Eugène Mesplès nous a gravé un escadron de petites *Danseuses* qui, elles, ne sont pas impressionnistes, mais impressionnantes, bien encore que peu modernes et d'allure un peu romance. — Mesplès est le vice-président des *Artistes lithographes;* il a fondé naguère un journal *le Costume au théâtre,* et a collaboré à de nombreuses revues, de même qu'il illustra pour Rouveyre, Belin et Flammarion, des livres de luxe avec planches à l'eau-forte et sur bois. En lithographie il a composé un *Carnaval des folles,* qui, récompensé au Salon de 1891, fut acheté par l'État.

Je dois clore ici ces notes toujours trop courtes à mon gré, trop bornées pour ma passion des développements.

Il m'aurait plu surtout, en conclusion de ces pages, de prêcher la dévotion des livres futurs à la lithographie, non point par un retour vers des planches hors texte, que leur isolement, en face de l'éclat typographique, rend souvent grises et ternes, mais au contraire par le mariage légitime avec les caractères d'impression, — ainsi que je l'ai essayé ici, il y a quelques mois, à propos d'un article sur le polygraphe Robida. — Le livre typo-lithographique bien conçu et intelligemment exécuté sera une des formes de la renaissance de la gravure sur pierre; j'ai la conviction qu'on en tirera de merveilleux résultats et peut-être serai-je l'un des premiers à m'y essayer quelque prochain jour. — La chromolithographie, elle aussi, a grand besoin d'une rénovation; les imprimeurs lithographiques — sauf Jules Chéret — l'ont tuée en tant que production d'art, en employant pour les tirages des encres vernissées outrageusement, au point de donner à l'épreuve définitive une apparence de toile cirée des plus désagréables. Il y aurait tout à créer dans cet ordre de choses, mais la chromolitho, ramenée à la simplicité et étudiée comme moyen de reproduction artistique, produirait — tel est du moins mon avis — des décorations livresques bien supérieures aux illustrations courantés chromotypographiées. Il faudrait chercher des encrages délicats et transparents, trouver des couleurs naturelles et éviter ces vernis qui engluent le papier ainsi que des marmelades. — On y peut arriver aisément avec l'aide d'un artiste ingénieux. — Bientôt l'heure viendra du livre décoré en polychromie par la gravure sur pierre, et je crois que ce livre causera de l'étonnement et qu'il révolutionnera bien des idées.

OCTAVE UZANNE.



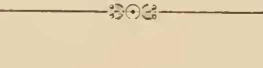
LES DANSEUSES
par Mesplès



UN CENTRE LITTÉRAIRE

AUX ÉTATS-UNIS

(NEW-YORK)



Nous avons eu souvent l'occasion, à l'*Art et l'Idée* et dans les autres périodiques qui l'ont précédé, de montrer que, pour nous, le mouvement intellectuel ne tient pas entre la Madeleine et le faubourg Montmartre avec une pointe sur la rive gauche, mais que nous nous intéressons à ses manifestations, si multiples et diverses, dans le monde entier. Aussi avons-nous pensé qu'il nous appartenait de faire profiter nos lecteurs du tableau qu'un écrivain anglais, M. Douglas Sladen, vient de tracer de la littérature contemporaine et de ses représentants à New-York dans l'*English illustrated Magazine* (Londres, Macmillan et Cie; novembre 1892).

Le temps est passé où il était convenu que la littérature américaine n'était qu'un pâle reflet de la littérature anglaise. A force de lumière franche et spontanée, les écrivains des États-Unis ont forcé tous les yeux à ne plus les prendre pour un clair de lune. Un pays qui produit des Edgar Poë, des Longfellow, des Walt Whitman, des Emerson, des Thoreau, des Nathaniel Hawthorne, pour ne parler que des morts, peut avoir planté ses vignes avec des ceps venus d'ailleurs; mais son vin n'en a pas moins de chaleur et de bouquet.

La vie littéraire, non plus que la vie scientifique, n'est pas centralisée aux États-Unis comme elle l'a été jusqu'à présent en France et dans les vieux pays d'Europe. San-Francisco, Pittsburg, Milwaukee, Philadelphie, Chicago, telle bourgade ignorée du Wisconsin ou de l'Ohio, ont des revues, de grands journaux, publient des livres qui vont partout, comptent parmi leurs habitants des auteurs et des artistes que la gloire vient chercher chez eux.

C'est un organisme plus ganglionnaire que cérébral; mais il ne s'ensuit pas que certains ganglions ou centres nerveux ne soient considérablement plus gros et plus importants que les autres. Il y a tendance à l'hypertrophie de deux ou trois de ces centres au détriment des autres. Il arrive même que l'un d'eux prédomine décidément. Hier c'était Boston; aujourd'hui c'est New-York.

Boston n'en conserve pas moins de quoi s'enorgueillir et, partant, se consoler : la belle revue qui s'appelle l'*Atlantic Monthly*, les deux grands journaux littéraires, uniques dans leur genre, l'*Arena* et le *Youth Companion,* le *Boston Herald,* l'*Independent,* une des maisons d'édition les plus importantes et les mieux conduites du monde entier : Houghton, Mifflin et Cie, qui, du reste, a jugé nécessaire d'avoir une succursale à New-York, et une autre, celle des Roberts frères, que la variété de ses productions a justement rendue célèbre. Boston a aussi des clubs littéraires et artistiques, comme St. Botolph, Papyrus, Saturday Afternoon et Tavern.

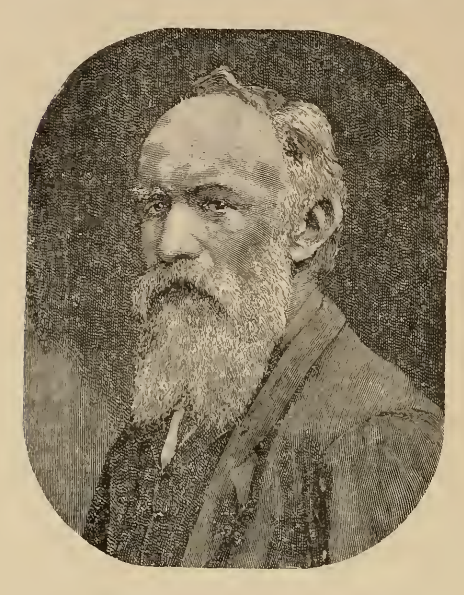
Tout cela ne saurait suffire pour rivaliser avec New-York, qui est le grand marché des livres et qui devient de plus en plus la

grande officine de production littéraire. C'est à New-York que se publient le *Century*, le *Harper's Magazine*, le *Scribner's*, le *Cosmopolitan*, sans parler des hebdomadaires et des quotidiens dont la réputation est universelle, et la puissance d'information et de publicité incomparable. Les grands éditeurs se comptent à la douzaine : Scribner, Harper, Appleton, Putnam, Dodd, Mead et Cie, Henry Holt, Bonnor, Street et Smith, P. F. Collier, la *Lovell Publishing Company*, la *Century Company*. Que de maisons considérables on pourrait citer, en y ajoutant, comme il convient, celles que des éditeurs anglais, comme Macmillan, Longmans, Cassell, y ont fondées sous leurs noms! Les clubs littéraires y sont plus nombreux que partout ailleurs : on trouvera naturel que nous mettions en tête d'une liste nécessairement très écourtée le *Grolier Club*, si cher aux bibliophiles, et que nos lecteurs connaissent bien. Nommons ensuite et d'une haleine le *Century Club*, l'*Authors Club*, l'*Aldine*, le *Fellowcraft*, spécialement composé de journalistes, le *Nineteenth Century*, où les opinions les plus opposées sont publiquement et contradictoirement soutenues par leurs partisans les plus en vue et les plus éloquents, l'*University*, le *Thursday Evening*, où se donnent rendez-vous chaque jeudi soir les mondains et les lettrés, le *Sorosis* et le *Woman's Press Club*, qui sont les deux provinces de l'empire du Bas-Bleu. La plupart de ces clubs ont des bibliothèques, quelques-unes très riches et plus ou moins accessibles au public. Les *libraries* sont, du reste, multipliées à l'infini et répondent, par leur dispersion, la variété de leurs caractères spéciaux et la diversité de leur organisation, aux besoins de toutes les classes de lecteurs. Il suffit de rappeler les noms des deux plus importantes : *Astor Library*, et la *Mercantile Library*, dont le catalogue est admirablement dressé.

Rien d'étonnant que les auteurs, qui ont besoin de la concurrence des éditeurs, des revues et des journaux pour placer avantageusement leurs œuvres, et qui trouvent dans l'accès des bibliothèques et dans les relations des clubs littéraires des aliments à la pensée et de puissants stimulants de production, accourent à New-York, comme, en Angleterre, ils accourent à Londres, et, en France, à Paris.

Passons donc en revue, à la suite de M. Douglas Sladen, le personnel écrivant qui vit présentement dans la grande ville américaine ou qui gravite autour.

Cet homme de taille moyenne, au teint brûlé du soleil, à la grande barbe bien soignée, au front découvert, à l'œil vif et pénétrant, c'est John Burroughs, le charmant poète des idylles rustiques, qui met aujourd'hui sa poésie en action. Il s'est fait arboriculteur sur les bords du Hudson, à quatre heures de New-York, en un site favorisé où le raisin mûrit plus tôt que dans tout le pays environnant. Souffrant d'une dyspepsie, contractée lorsqu'il était employé dans les bureaux du gouvernement, à Washington, et qu'il utilisait ses loisirs de fonctionnaire à composer ses gracieuses peintures de la vie à la campagne, son médecin lui ordonna l'exercice au grand air et le travail manuel. Il a recouvré la santé, et il fait des récoltes merveilleuses qui lui assurent, en dehors de ce que peut lui rapporter sa poésie, un fort joli revenu.



JOHN BURROUGHS.

Du même âge que John Burroughs est William Dean Howells, né en 1837, et qui fut d'abord imprimeur dans l'Ohio. D'imprimeur à journaliste, le pas se franchit aisément, et en Amérique, plus encore que chez nous, le journalisme est le grand chemin aux emplois publics. Howells fut consul des États-Unis à Venise, puis il revint pour remplir les fonctions de directeur adjoint de

l'*Atlantic Monthly*, le grand magazine de Boston. Il se révéla alors comme poète de talent et prit rang parmi les écrivains en prose les plus aimés du public. Pendant plusieurs années, tous ses romans ont paru dans le *Harper's Magazine*, avec lequel il s'était lié par un contrat qui a pris fin. Depuis 1881, il a complètement abandonné Boston pour New-York. Ce petit homme grisonnant et quelque peu bedonnant, est encore plus rond au moral qu'au physique; la simplicité de sa vie, sa bienveillance pour les jeunes, qu'il se plaît à produire et à pousser, sont des traits de caractère non moins estimables que son talent.

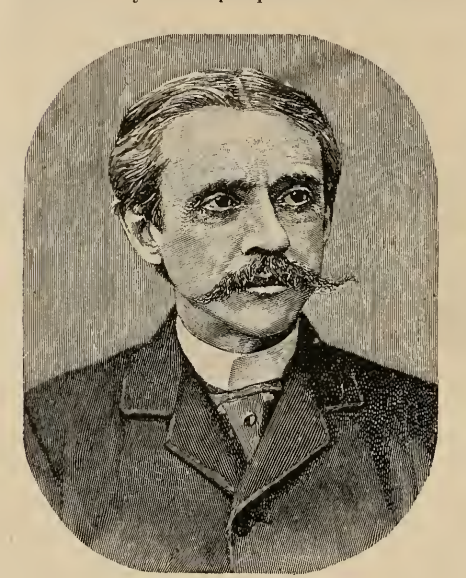


W. D. HOWELLS.

Un humoriste, qui n'a cessé, depuis son premier véritable succès avec *Rudder Grange*, d'écrire des récits pleins d'esprit et de sel, Frank R. Stockton, habite ordinairement une jolie maison à véranda et à tourelle, sur une colline boisée, près de Morristown, dans l'État de New-Jersey. Mais il n'y travaille pas à son aise, parce que le jardin y fait une concurrence trop forte à son cabinet de travail. Aussi, passe-t-il l'hiver à New-York, dans un appartement meublé, divisant son temps entre son travail et ses amis. Les derniers sont nombreux et il est très recherché. Lorsqu'il veut bien improviser quelque *speech*, comme il sait les faire, où la drôlerie se mêle d'une façon imprévue au bon sens, soit à la Société des auteurs ou à l'Aldine Club, c'est un régal dont les New-Yorkais sont friands. F. R. Stockton fut

graveur avant d'être écrivain. Il a, pendant un temps, dirigé le *Sant-Nicholas,* périodique destiné à la jeunesse. Il est aujourd'hui âgé de cinquante-huit ans.

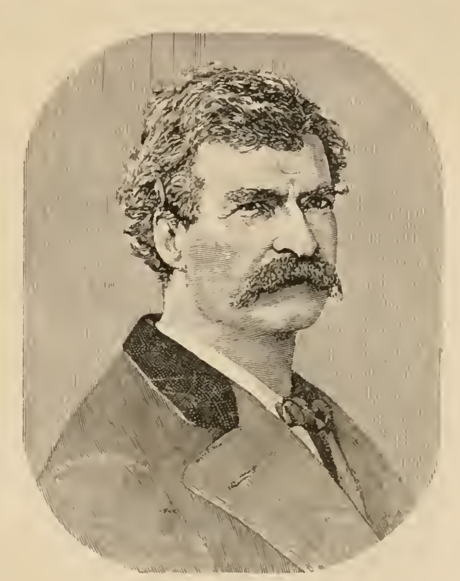
Le nom d'un humoriste en amène un autre. Mark Twain, plus connu en France que Stockton, ne fait point mentir le proverbe : il ne faut pas se fier aux apparences. Il a la figure d'un homme honnête et bon, mais peu porté au badinage ; et, lorsqu'on cause avec lui, si on lui découvre de l'*humour,* c'est l'*humour* d'un pince-sans-rire. Il est grand, maigre, a les traits accentués, les yeux enfoncés dans l'orbite, les cheveux emmêlés ; il porte une épaisse moustache poivre et sel. Mark Twain ne fait pas, à proprement parler, partie du monde littéraire de New-York ; il n'y vient que pour ses affaires, car il n'est pas seulement auteur, il est à la tête d'une maison d'édition, sous la raison sociale Charles L. Webster et Cie, dont la publication principale, *Library of American Literature,* due aux soins d'E. C. Stedman, est un monument de recherche et de choix judicieux.



FRANCK R. STOCKTON.

Edgar Wilson Nye, le Bill Nye si populaire aux États-Unis, n'a pas la réputation européenne de Mark Twain ; mais il a beaucoup plus que celui-ci, comme humoriste, le physique de l'emploi. Sa physionomie mobile, son grand front, sa tête ronde et chauve, ses yeux vifs revêtus de lunettes, tout, jusqu'à sa parole traînante, de pur accent yankee, contribue à l'effet des facéties

qu'il raconte. Elles ne perdent pas trop, d'ailleurs, à être imprimées. Ses plaisanteries sont autre chose que des jeux de mots soulignés de grimaces ; il y met toujours un art et un sentiment à la fois littéraires et humains, qui les sauvent. Il a remporté de grands succès de conférencier, en compagnie du poète James Whitcombe Riley.



MARK TWAIN, né en 1835.

Plus jeune que les écrivains dont nous venons de parler, puisqu'il n'a que quarante-cinq ans, Edgar Fawcet est né à New-York et y passe tout le temps qu'il n'est pas en Angleterre. Son père était anglais, et son extérieur de clubman correct ne dément point son origine. Il a beaucoup écrit sur la haute société de New-York dont il fait partie; mais, par une opposition assez fréquente, que la Sagesse des nations a mise en formule quand elle a dit : les extrêmes se touchent, il a aussi peint de main de maître les bouges et les enfers de la grande cité. Deux de ses œuvres récentes : *A New-York Family* et *The Evil that men do,* montrent ce qu'il sait faire dans cette direction. Une fois par semaine il reçoit, dans son appartement de garçon, les gens de lettres, ses confrères, sans s'occuper de leur position sociale et de leur savoir-vivre mondain; ses invitations se portent même, de préférence, si l'occasion s'en offre, sur ceux dont le caractère est excentrique et l'extérieur négligé. Quoi qu'il en soit, ses soirées sont les plus *littéraires* de New-York. On y rencontre souvent Edgar Saltus, jeune écrivain fortement influencé

par les écoles modernes françaises, dont les récents récits ont pour sujet presque unique la femme, sans aucune des réserves que le *cant* impose, et qui, à la richesse des images et des épithètes, joint le don de concision et d'intensité d'effet qui fut chez nous l'apanage de Maupassant.

Ancien prêcheur méthodiste, Edward Eggleston a rédigé en chef le *New York Independent* et *Hearth and Home*. Deux de ses romans : *The Hoosier Schoolmaster* et *The Graysons*, sont devenus populaires, et tout dernièrement, le *Century Magazine* en publiait un autre, intitulé : *Faith Doctor*, qui ne peut qu'ajouter à sa réputation. Cet écrivain, né en 1837, est une des colonnes du *Century Club* où la superbe crinière grisonnante qui se dresse sur sa tête énorme a un effet étrangement décoratif.



EDGAR W. NYE.

Le fils de Nathaniel Hawthorne, Julian, écrivain prolifique en plus d'un genre et qui a le talent nécessaire pour porter dignement le nom de son père sans le faire oublier, demeure à quelque distance de New-York, à Sag-Harbour, Long-Island. Son beau-frère, George Parsons Lathrop, d'un an plus jeune que lui, — il est né en 1847, — habite New London, tout près de New-York, et s'est fait une grande réputation de poète, qui se répand lentement en Europe.

Une femme qui signe Julien Gordon, Mrs Van Rensselaer Cruger, d'extraction hollandaise, comme son nom l'indique, a

eu, dès ses premiers romans, un succès qui ne fait que grandir, grâce à la vérité et à la vie des personnages qu'elle met en scène. Une autre *authoress*, Mrs. Harrison, s'est aussi fait une place distinguée parmi les romanciers du temps par ses scènes de la vie populaire dans la Virginie il y a quelque trente ans.

H.-C. Bunner, le rédacteur en chef du *Puck*, le *Punch* américain, de même que le *Punch* est le *Charivari* français, auteur de nouvelles remarquables et d'une pièce de vers que tout le monde, là-bas, sait par cœur : *The way to Arcady*, s'est retiré à la campagne et ne vient plus guère à New-York que pour affaires. Au contraire, le jeune Richard Harding Davis, rédacteur en chef du *Harper's Weekly* et auteur du roman intitulé : *Gallegher*, aime New-York pour les succès mondains qu'il y trouve. C'est le lion littéraire de la ville; et quand on considère sa robustesse élégante, sa grande taille, ses traits énergiques et réguliers qu'illumine parfois un sourire charmant, on reconnaît que l'engouement ne s'est pas, cette fois, égaré.



EDGAR FAWCET.

L'auteur amusant de *Miss Nobody of nowhere* a résolu le problème d'exploiter lui-même ses ouvrages. Sa femme est en permanence à un bureau où elle vend ses livres, et s'occupe de tous les détails de la comptabilité avec un zèle fructueux. Aussi est-il cité parmi ceux qui tirent le plus gros revenu de leurs ouvrages. Un roman, *Mr. Barnes*, qui n'avait été accepté par

aucun éditeur, s'est vendu à un nombre considérable d'exemplaires, et, découpé en pièce de théâtre, a rapporté à l'auteur près de vingt mille livres sterling (500,000 fr.). Est-ce là ce qui rend Archibald Clavering-Gunter exubérant et jovial? En tout cas, la mélancolie n'est pas son fait.

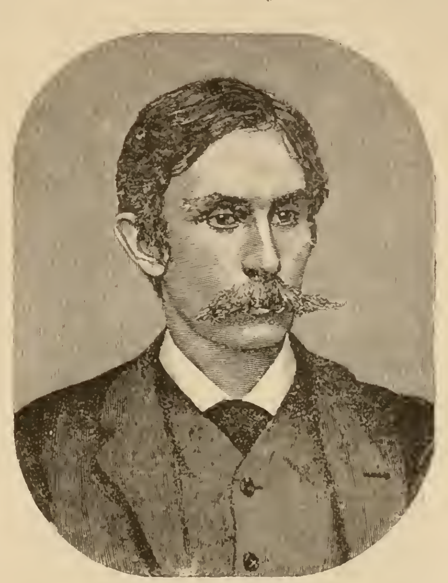
Le doyen des poètes américains — après Oliver Wendell Holmes, maintenant que Whittier est mort — est né en 1825, et s'appelle Richard-Henry Stoddard. Il fut d'abord fondeur en fer, puis rédacteur en chef de plusieurs journaux; il dirige maintenant le *Mail and Express*. Ses vers l'ont fait connaître depuis quarante ans; la puissance lyrique s'y déploie librement. Bien que plus jeune que Longfellow et son groupe, — il est né en 1825, — c'est à eux qu'il se rattache pour l'inspiration non moins que pour les procédés d'exécution.



EDMUND-CLARENCE STEDMAN, né en 1832.

L'homme qui a peut-être le plus d'autorité dans les cercles littéraires de New-York est Edmund-Clarence Stedman, poète et critique. Il n'est guère de fête nationale ni de circonstances importantes dans la vie sociale de sa cité où sa voix ne se fasse entendre. Tour à tour correspondant de journaux, banquier et auteur, il avait amassé une vaste fortune, qui a disparu dans un des *krachs* financiers de ces dernières années. Depuis ce désastre, il s'est retiré dans un faubourg, à l'ouest de la ville, et ses soirées littéraires du samedi, si brillantes et si courues, sont, comme

on dit là-bas, une chose du passé, *a thing of the past*. Sa ruine n'a d'ailleurs rien que de relatif. Je ne sais si les deux grandes publications où il a pu mettre en lumière son rare talent de critique documenté et consciencieux : *The Poets of America* et *The Library of American Literature*, continuent à être une source de revenu pour lui, comme elles le sont très certainement pour ses éditeurs; mais il a récemment donné, à John's Hopkins University, une série de conférences sur la nature et les éléments de la poésie qui, publiées d'abord dans une revue, puis en volume, ne lui rapporteront, selon les prévisions les plus modérées, pas moins de deux mille livres sterling, soit plus de cinquante mille francs.

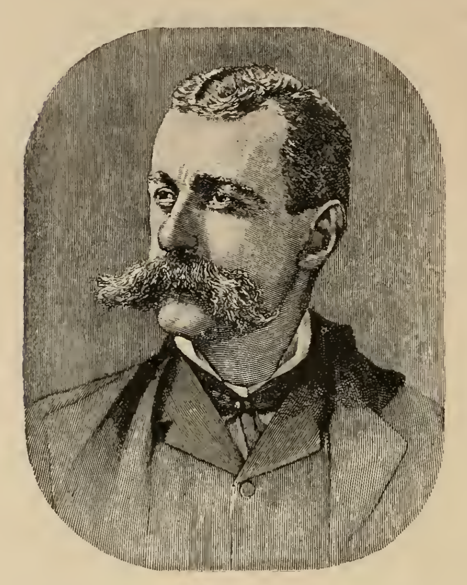


R. W. GILDER.

Le rédacteur en chef du *Century Magazine*, Richard Watson Gilder, a été imprimeur, puis soldat; il est resté un homme intelligent, cultivé, actif, serviable, plein d'enthousiasme et fait pour exciter la sympathie. Les loisirs que lui laisse l'importante revue qu'il dirige, il les partage entre les soins que demandent l'aménagement et la décoration intérieure de sa maison de ville et de sa maison des champs, auxquels il préside lui-même avec un goût original et hardi, et la politique. Démocrate ardent, il n'en marche pas moins d'accord avec les républicains de New-York pour tout ce qui touche les intérêts de la ville. Ses réceptions du vendredi soir sont très suivies. Sa femme, Mrs. Gilder, artiste dont les dessins prouvent un talent à la fois gracieux et

ferme, et sœur du poète De Kay, en fait les honneurs avec une affabilité bienveillante qui gagne les cœurs. M. Gilder a pour collègue au *Century*, un autre poète, Robert Undervoord Johnson, qui s'est mis naguère à la tête du mouvement en faveur de la propriété littéraire et a su le faire heureusement aboutir.

N'oublions pas Mrs. Sangster, qui dirige le *Harper's Bazaar*, et dont le talent de poétesse est reconnu et admiré de tous.



LAWRENCE HUTTON.

Le critique dramatique le plus influent, celui dont les jugements dans le journal la *Tribune* font et défont les réputations, William Winter, est un Francisque Sarcey qui serait poète. C'est dire combien il diffère — quels que soient d'ailleurs les autres points de rapprochement possibles — du cher et illustre critique du *Temps*. Celui qui connaît le mieux avec lui le monde dramatique aux États-Unis, et même en Angleterre où il vient souvent et a beaucoup d'amis, est Laurence Hutton, *gentleman* d'origine écossaise, de goûts et de manières cosmopolites, mais ardemment Américain au fond du cœur. Il fréquente assidûment le « Players'club » ou club des acteurs, est un bibliophile et collectionneur de bibelots passionné, et reçoit le dimanche soir tout ce que New-York contient de notabilités dans tous les ordres de l'activité humaine. Lawrence Hutton a écrit, sur le vieux Londres et le vieil Édimbourg, des livres qui l'ont rendu aussi célèbre de ce côté-ci de l'Atlantique que de l'autre.

A côté de ces deux autorités en matière de théâtre, il faut placer Brander Matthews, un des jeunes (né en 1852) qui recherchent le « style artiste ». Il ne se contente pas de la théorie et ne se confine pas dans la critique : plusieurs de ses romans et de ses pièces de théâtre ont eu du succès.

Quelques écrivains de New-York se consacrent entièrement à l'art dramatique : tel, entre autres, Bronson Howard, l'auteur de *Brighton* et de *Shenandoah*. Cette dernière pièce lui a rapporté, dit-on seize mille livres sterling.

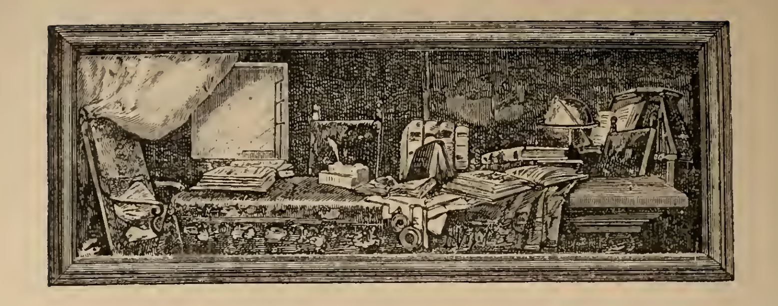
Moncure D. Conway, qui fut vingt et un ans pasteur de la chapelle de South Place, à Londres, s'est fait une réputation de causeur brillant et a rassemblé une très remarquable collection de peintures par Rossetti ; Frank Hopkinson Smith, ingénieur, artiste, auteur de romans à succès, comme le *Colonel Carter of Cartersville,* lui fait concurrence comme *raconteur*.

Nommons encore Andrew Carnegie, qui étudie le millionnaire américain devant les progrès de la démocratie, et qui est d'autant mieux placé pour cette étude qu'il a lui-même des millions ; Theodore Roosevelt, politicien actif, qui a beaucoup vécu dans l'Ouest, d'où il est revenu avec deux livres remarquables : *Hunting Trips of a ranchman* et *The Winnings of the West;* Chauncey Depew, brillant causeur d'après dîner, orateur plein de noblesse et de fougue, et enfin Robert Ingersoll qui, tout en menant une vie digne des premiers temps du christianisme, est le plus hardi et le plus redoutable adversaire de la Bible et du dogme chrétien. Il adore, en revanche, Shakespeare et Walt Whitman.

Telles sont les principales personnalités du monde littéraire que M. Douglas Sladen nous fait connaître, et qu'il nous a paru intéressant de présenter, d'après lui, à nos lecteurs,

B.-H. G.





DERNIÈRES CRITIQUES

REVUE DES ŒUVRES DE FIN D'ANNÉE



Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de garder pour plus tard un travail auquel vous vous intéressiez plus particulièrement qu'à votre besogne courante, une lettre à un vieil ami longtemps négligé et à qui vous destiniez des dédommagements! Pour donner tous vos soins à l'œuvre chère, pour faire la lettre longue et tendre en y versant tout votre cœur, vous attendiez que vous fussiez de loisir. Et quand vous aviez attendu jusqu'à la limite extrême où le travail ne peut plus se remettre d'une heure, où différer d'écrire équivaudrait à ne pas répondre, vous avez dû tout bâcler à la hâte, improviser

ce que vous comptiez méditer mûrement, griffonner quatre lignes banales à celui que vous vous faisiez une joie de mettre au courant des intimités de votre vie, des secrets de votre pensée et de vos sentiments.

C'est un peu ce que j'éprouve en ce dernier mois de l'année, où l'*Art et l'Idée* va accomplir la première période de son évolution, et, avant d'entamer la seconde, se donner, ni plus ni moins qu'un astre, le luxe d'une éclipse. Tout ce qu'on ne peut ni laisser en arrière, ni garder pour un avenir encore indéfini, doit trouver sa place dans ce numéro qui marque à la fin un arrêt et une attente. L'espace m'y est donc plus limité qu'à l'ordinaire, et j'ai toute une liquidation à opérer, non pas seulement des livres du mois, mais des volumes qui depuis plus d'un trimestre me sont venus d'outre-Manche, d'outre-Rhin, voire d'outre-Atlantique, et qu'il m'eût été si agréable de présenter dans les formes à notre public français. Ma revue va forcément tourner, aujourd'hui plus que jamais, à l'énumération et au catalogue. J'espère qu'auteurs et lecteurs me seront indulgents : la besogne est ingrate, et l'on voit bien que je ne peux faire ni plus ni mieux.

La quatrième série de la *Correspondance* de Flaubert a paru à la Bibliothèque-Charpentier. Elle va de 1869 à 1880. La période est intéressante politiquement et littérairement. On aime à retrouver dans les lettres de Flaubert l'écho des préoccupations du temps, ses appréciations sur la guerre, la Commune, les débats du gouvernement républicain, et surtout ses jugements sur la jeune littérature. Sa correspondance avec George Sand, Gautier, Zola, de Goncourt, G. Charpentier, Mme Adam, Guy de Maupassant dont il guide les premiers pas, contient des documents curieux et importants. Pour le reste, c'est toujours le même homme que les autres volumes avaient impitoyablement mis à nu. Dans celui-ci comme dans les autres, les redites sont nombreuses, bien des lettres sont des billets insignifiants, et, tout en ne laissant rien perdre, on aurait pu choisir.

Il semble que les *Souvenirs d'égotisme* de Stendhal, suivis de lettres inédites, que vient de publier M. Casimir Stryienski chez

le même éditeur, doivent offrir un intérêt du même ordre. Et en effet les lettres valaient assurément la peine d'être recueillies, d'autant plus que Beyle y paraît avoir un cœur dont il prend plaisir à nier l'existence dans la première partie du livre. Il est vrai qu'il ne faut pas être grand clerc pour s'apercevoir que sa simplicité, qu'il affirme et vante à toute occasion, ne va pas sans un gros grain de pose. M. Stryienski, qui a, je crois, vidé ici le fond de son sac stendhalien, a mis en tête de ce volume une étude spirituelle et documentée sur Stendhal et les salons de la Restauration ; elle met en appétit de lire promptement un travail plus considérable sur Henri Beyle, qu'il nous promet.

Parmi les récentes œuvres de fiction, voici le onzième volume de la fameuse *éthopée* de Joséphin Peladan : la *Décadence latine*. Celui-ci est appelé *Typhonia* (E. Dentu). La *Stérilisation de l'unité lyrique par le collectif provincial* y est démontrée sous les espèces de Sin et de Nannah. On y apprend aussi, en appendice, *la Règle esthétique du second salon de la Rose ✠ Croix*.

Poursuivant la tâche qu'il s'est donnée de « décrire la sensibilité des personnes de ce temps qui ont la vie intérieure la plus intense et la plus ornée », M. Maurice Barrès nous présente *l'Ennemi des lois*, jeune réformateur fort ami de lui-même et qui dresse des plans de bonheur universel entre deux femmes, dont l'une satisfait ses sens et l'autre son cerveau. Il n'est pas aisé de démêler au juste en quoi le sourire de M. Barrès raille le sérieux de ses paroles. La tâche est engageante, mais il y faudrait plus de pages que je n'en ai pour parler ici de cinquante volumes.

Moins problématique est le rire de Gyp. Son ironie n'a point un masque de diplomate, et quand elle trousse un vice pour le fustiger, tout le monde peut voir ses verges frapper au bon endroit. Dans *Monsieur le Duc* (Calmann Lévy), Fred a grandi, il s'est marié, et il est resté, mari, ce qu'il était, jeune homme. Un baron Sinaï joue là un rôle charmant, et si nature!... Esprit clair, vaillant et gai, que la vue très nette des misères morales met en verve de satire, sans boursouflure d'indignation comme sans prostration de découragement, Gyp est peut-être le premier

moraliste de ce temps-ci. Elle a du moins sur tous les autres la supériorité de n'ennuyer jamais.

Sous une couverture *irisée*, bien qu'en deux tons seulement, blanc et gris, M. Gabriel Mourey publie *l'Embarquement pour ailleurs* (H. Simonis Empis, in-16). Deux êtres voudraient s'aimer, se donnent parfois l'illusion de l'amour et retombent dans le vide d'eux-mêmes; pour en sortir et se donner une sensation nouvelle, ils vont se marier. Un plan lyrique, je veux dire fort décousu, et un style hyperbolique enveloppent de fracas, de lueurs subites et d'obscurité persistante, cette très simple donnée; et, à vrai dire, on est tenté vingt fois, avant d'atteindre la fin du livre, de le planter là et de *s'embarquer pour ailleurs*.

C'est ce qu'a fait l'*Ame errante*, de M. Paul Brulat (Bibliothèque-Charpentier). Elle s'est échouée sur un lit d'hôtel, où son amant lui tire des coups de revolver qui la tuent, et s'en tire à lui-même, qui ne le tuent pas. J'avoue que j'aimerais mieux voir l'auteur employer son talent de metteur en scène et ses qualités d'écrivain à autre chose qu'à la poétisation d'un drame dont le nom de Chambige évoquera le souvenir dans toutes les mémoires. Ces emprunts aux greffes des cours d'assises ne me semblent pas vraiment devoir être recommandés.

Un fils d'éditeur bruxellois, M. Henry Kistemaeckers, publie chez E. Flammarion un « roman psychologique », intitulé ...*Mon amant!* Un jeune homme se fait aimer d'une fille à Paris, et d'une jeune fille à la campagne. La fille de Paris meurt d'être abandonnée, et la jeune fille noble n'a pas un meilleur sort à attendre, car l'*amant* est, grâce au scepticisme et au besoin d'analyse de l'esprit contemporain, incapable de croire à l'amour et impuissant à aimer. Les deux amantes se trouvent d'ailleurs être sœurs, la Parisienne étant la fille naturelle du baron dont l'autre est la fille légitime. Ce n'est pas le seul enchevêtrement invraisemblable et bizarre de ce récit, dont l'auteur a un réel talent d'écrivain, qui gagnerait à être débarrassé de *belgianismes*, comme le verbe *bruisser* et le parfait de *luire*, « je luisis », et aussi de locutions excentriques et vides de sens telles que celle-ci : « Rière supporta une période d'ahurissement lourd qui *émacia la*

netteté des événements. » On voit d'ici cette netteté, qui n'a plus que les os sur la peau !

Ajoutons *Monte-Carlo*, roman du jeu, par M. Ernest Ziegler (A. Savine), et un aimable récit de Mme de Nanteuil, intitulé *Violette Deschamps*, dans « la Nouvelle Collection » (G. Charpentier et E. Fasquelle), et nous arriverons aux recueils de nouvelles, contes et chroniques. M. Guy de Charnacé met trois petits romans sous la même couverture et sous le même titre : *Expiation*, qui n'appartient qu'au premier des trois. Le second : *Elle et nous*, a été écrit comme contre-partie à *Notre Cœur*, de Guy de Maupassant. Je n'en dirai pas davantage. *Les Contes d'après-midi* de M. J. Ricard (Calmann Lévy), très variés de ton et de situations, sont d'invention le plus souvent très ingénieuse, tantôt attendrissante et tantôt gaie. Ce recueil est fait pour accroître encore, s'il est possible, la réputation d'excellent conteur que dix volumes déjà publiés ont acquise à M. J. Ricard.

Jean Richepin a choisi, dans la quantité des contes et chroniques dont il enrichit un journal du matin, de quoi remplir tout un volume sur les « choses et gens du théâtre ». Il l'intitule *la Miseloque* (Bibliothèque-Charpentier). D'où vient le mot? de misère et loque? Je ne sais, mais c'est le nom que donnent à leur vie de déveine et de débine les cabots incompris ou vidés,

Les gueux et vaincus de la rampe,

tant aimés de Richepin qu'il veut les faire aimer de tous. En outre des qualités plastiques du style et de la langue de Richepin, il y a là un comique à la fois sérieux et tendre, bien éloigné de la gaieté vulgaire et de l'esprit des faiseurs de mots, mais qui peint le cœur, en faisant monter en même temps le sourire aux lèvres et les pleurs aux yeux.

Ce n'est pas l'effet que produit *le Roi au Masque d'or*, de M. Marcel Schwob (P. Ollendorff). Ces contes sont précédés d'une préface philosophique d'où il ressort que l'homme, signe lui-même, n'opère que sur des signes et que les mots dont il se sert, notamment, sont les signes des choses, qui sont, elles, les signes

de l'incompréhensible ; tout cela, mis ensemble, constitue Dieu. J'admire fort l'opulence et la rutilance des descriptions de M. Marcel Schwob ; je suis frappé de l'énergie chaude de son inspiration, de l'orientalisme de ses images, de sa puissance à revêtir de la prose française des imaginations de source sémite. Je sens de plus que ces imaginations sont le plus souvent des apologues ou des symboles ; mais je dois confesser que je reste, devant ces contes éclatants et obscurs, comme devant une splendide étoffe de brocart où seraient brodées des figures étranges et inconnues : les yeux sont éblouis ; la curiosité est piquée ; quant au rôle de l'émotion, il est nul.

Un recueil de morceaux choisis dans les œuvres de M. Stéphane Mallarmé, *Vers et Prose* (Perrin et Cie), ne m'arrêtera que le temps de déplorer une fois de plus le parti pris d'un homme qui a en lui un penseur, un poète et un écrivain, et qui se travaille impitoyablement pour ne produire qu'un excentrique.

La Vie chimérique (P. Ollendorff) est un recueil de poésie où M. Paul Delair chante, en vers sonores et souvent, de bon métal bien ouvré, les rêves, les élans, les hypothèses, les existences et les espoirs toujours renouvelés d'une âme assoiffée des joies de la vie et des vérités de l'au delà. M. Fernand de Loubens livre des *Feuilles au vent* (A. Savine), qui en a emporté bien d'autres sans qu'on sache jamais où. Comme lest à son volume, il y a attaché une préface sur le rythme poétique. Elle est d'un homme qui a « potassé » son sujet et qui, de plus, en a le sentiment. Son analyse, appuyée d'exemples, des vers de neuf syllabes, est tout à fait remarquable. M. Loubens est, d'ailleurs, un esprit plein de bon sens. « Le premier tort de la technique littéraire, dit-il, c'est qu'elle est impuissante à susciter de belles œuvres. » Qu'il s'affirme donc, de plus en plus, ouvrier de talent, s'il se peut, de génie, et sa théorie prévaudra d'elle-même, par l'exemple souverain, et sans qu'il ait même à la formuler. Les *Rimes et Rythmes* de M. Lagodey (la Rochelle, impr. Noël Texier) sont à vrai dire un hymne de jeunesse, un hymne au baiser. C'est plein de jolies choses, que l'inexpérience rend plus

jolies encore, et auxquelles un scepticisme très naïf et tout à fleur de peau donne un piquant assez rare. Mais le véritable volume de vers de la saison vient d'être publié chez Lemerre par un poète qui, pour n'être connu que de quelques initiés, n'en est pas moins un des plus délicats, un des plus purs de ce temps-ci. *Les Heures calmes,* par M. F.-E. Adam, tiennent ce que promettait *Par les bois,* que j'ai eu, il y a déjà des années, la joie de signaler comme un recueil de choses exquises aux lecteurs de l'ancien *Livre*. *Les Heures calmes* portent à leur frontispice la recommandation d'une lettre ncèrement élogieuse et sympathique de François Coppée. Ce sentiment de sympathie et d'admiration est même ce qu'il y a de mieux dans la lettre, qu'un académicien seul peut se permettre d'écrire. Elle contribuera apparemment au succès de ces beaux vers, si frais, si gracieux, si variés dans leur inspiration toujours noble et dans leur rythme toujours harmonieux. Il faut donc être reconnaissant à l'homme de caractère et de talent aimables, qu'une destinée singulière a sacré grand poète, de l'avoir écrite ; mais c'est vraiment pitié que, pour entrer dans cette galerie de petits chefs-d'œuvre, il faille passer par un tel guichet.

La collection biographique que la maison Hachette publie sous le titre *les Grands Écrivains français* s'accroît d'un nouveau volume sur *J.-J. Rousseau,* par M. Arthur Chuquet, un des quelques esprits encyclopédiques de notre siècle à spécialités. Très bien informé, ayant une conscience d'érudit et un talent de lettré, M. Chuquet donne un Rousseau dont les grands traits sont définitifs. Mais le besoin de conclusions fermes que provoque l'habitude des recherches scientifiques, le pousse à dire en finissant : « Il combina les idées vraies avec les idées fausses, et ce qu'il y a de mauvais et de malsain domine dans cet alliage sur ce qu'il y a de sain et de réellement bon. » En est-il bien sûr? En tout cas, le départ n'en a pas été mathématiquement fait, que je sache, et jusqu'à ce que quelque expert en chimie psychologique ait apporté les résultats incontestables de son analyse, la question reste pendante.

Notons le second volume des *Études sociales et politiques* de

M. A. Bardoux : *les Dernières années de La Fayette*, 1792-1834 (Calmann Lévy, in-8°), que l'auteur éclaire à la lumière de documents inédits, et passons à la critique d'art.

J'y trouve un joli volume, petit in-18, de M. Gustave Geffroy, intitulé *la Vie artistique* (E. Dentu), avec pointe sèche d'Eugène Carrière et préface d'Edmond de Goncourt. Celui-ci déclare que l'auteur a « la plus admirable langue picturale,... une langue charriant des idées dans de la clarté, — enfin le plus beau français moderne qui soit ». Il déclare aussi que le « Sarcophage égyptien est un petit chef-d'œuvre », que le « Salon de 1890 est, tout du long, de la haute et intelligente critique », et bien d'autres choses encore. Que pourrais-je ajouter à de tels éloges, venus de si haut? Quant à en retrancher rien, j'en aurais bien du regret.

En m'acheminant vers la musique, je rencontre une brochure où M. Georges Polti expose un système infiniment ingénieux et curieux de *Notation des gestes* (A. Savine). Grâce à ce système, on pourra enregistrer depuis les gestes terrifiants ou désopilants d'un acteur favori, jusqu'au « salut si parfait de M*** ou à la charmante inclinaison de Mme X***, offrant une tasse de thé ». Quelles œuvres immortelles nous avons perdues, parce que Deburau n'a pas eu M. Polti pour secrétaire!

Je signale aux wagnériens et autres musicolâtres un opuscule très intéressant et suggestif du philosophe allemand Frédéric Nietzsche, traduit par Daniel Halévy et Robert Dreyfus : *le Cas Wagner*, problème musical (Albert Schulz, 4, rue de la Sorbonne). Il y a là des définitions de l'art décadent et des appréciations sur Bizet et Wagner d'un haut ragoût et d'une belle profondeur.

Dans un beau volume, petit in-4°, publié chez E. Kolb, M. Paul Hugonnet nous donne une série d'études anecdotiques et humoristiques sur *la Musique et la Pantomime*. La lecture en est agréable, même aux profanes comme moi : je suppose qu'elle est ravissante pour les gens du métier.

Je ne parle que, parce que toute revue bibliographique d'ensemble où elles ne figureraient pas serait ridicule, des nouvelles

éditions, remaniées, illustrées à neuf, et rendues accessibles à toutes les bourses, que M. O. Uzanne vient de donner de : « l'Éventail, l'Ombrelle, le Gant, le Manchon » *(les Ornements de la femme)*, et de « la Française du siècle » *(la Femme et la Mode)*.

L'éloge de ces livres n'est plus à faire : ils ont valu à leur auteur une réputation et une autorité plus qu'européennes, comme on peut s'en assurer en consultant les revues littéraires et artistiques publiées aux États-Unis. Mon amitié pour le directeur de *l'Art et l'Idée* est donc ici hors de cause, et je constate purement un fait en disant que ces deux volumes, mis à la portée de toutes les bibliothèques sans enlever à leurs aînés leur valeur de luxe et de rareté, sont une véritable bonne fortune offerte aux érudits, aux lettrés, et aux mondains qui se piquent de culture intellectuelle et de goût. — Une nouveauté, depuis longtemps attendue, la *Physiologie des Quais de Paris : Bouquineurs et Bouquinistes*, sort des presses de l'ancienne maison Quantin, au moment où j'écris ces lignes. Il est donc trop tôt pour en rendre compte; mais ce ne sera pas une grande indiscrétion de ma part que de dire que les promesses du titre, si affriolant pour ceux, de toute fortune et de toute classe, qui aiment les livres, y sont tenues, et au delà.

J'aurais dû mettre dans les ouvrages de fiction le magnifique volume de l'artiste-écrivain A. Robida : *la Vie électrique* (Librairie illustrée ; in-4°). Texte, lithographies en noir et en couleurs, dessins dans le texte, typographie, papier, concourent à faire de cette nouvelle série sur « le Vingtième siècle » un régal pour les yeux et pour l'esprit. Œuvre de fiction, qui sait? Peut-être œuvre de voyant !

M. Aimé Vingtrinier, le bibliothécaire bien connu de la ville de Lyon, vient de publier une courte et intéressante biographie d'un homme utile, *Claudius Chervin aîné*, fondateur de l'Institution des Bègues de Paris (Lyon, impr. A. Storck, in-8°). On sait la conscience et l'art que M. Vingtrinier apporte à tout ce qu'il écrit. C'est dire que la valeur littéraire s'ajoute ici à l'intérêt qu'inspire toujours la vie d'un bienfaiteur de l'humanité.

Me voici arrivé à la partie la plus pénible de ma tâche. J'aurais tant de plaisir à prendre un bain de littérature étrangère, en pleine eau, et longtemps ! Et c'est à peine si je puis effleurer ces eaux tumultueuses et profondes, à peine si je puis indiquer bien incomplètement leur pente et leur direction.

Tout d'abord je me hâte de réparer un oubli commis dans un article sur les magazines illustrés de l'Europe et de l'Amérique, qui a paru avec la première livraison de cette Revue, sous la signature Henri Nogressau. En outre de *Kuntskronick*, qui est surtout une publication d'art, la Hollande possède une grande revue illustrée, dont le texte et les dessins sont entièrement originaux et qui ne le cède en rien aux meilleurs périodiques des autres pays. C'est l'*Elzevier's geïllustreerd Maandschrift*, qui a pour directeur M. J.-G. Robbers, à Amsterdam (N. Z. Voorburgwal, 64). La couverture en couleurs, illustrée de tulipes et de moulins à vent, est gaie à l'œil et, comme le contenu, bien nationale,

Cette œuvre de justice accomplie, j'accuse réception, pour les bibliographes, du rapport annuel de la « St Louis Public Library », 1890-1891 (impr. Nixon-Jones et Cie, in-8°) ; des *Proceedings of the Trustees of the Newberry Library*, pour l'année finissant le 5 janvier 1892 (Chicago, impr. Knight, Leonard et Cie, in-8°), et d'une livraison spécimen de *The American Dictionary of Printing and Bookmaking*, publié par Howard Lockwood et Cie, à New-York, et qui me paraît, autant qu'on en peut juger sur simple échantillon, devoir être une œuvre utile et remarquable.

Le bibliothécaire de la Bodléienne, Mr. Edward W. B. Nicholson, a publié en brochure (Londres, Alexander et Shepheard ; in-16), les intéressantes recherches sur la filiation du nom propre Jack, insérées d'abord dans le journal l'*Academy : The Pedigree of Jack and of various allied Names.*

L'histoire nous fournit un gros livre du docteur Alfred Zimmermann, sur la politique commerciale de la Prusse et de l'Allemagne : *Geschichte der preussisch-deutschen Handelspolitik* (Oldenbourg et Leipzig, A. Schwartz, in-8°) ; une forte étude sur la

France à la veille de la Révolution, par l'historien américain Edward J. Lowell (*The Eve of the French Revolution;* Boston et New-York; Houghton, Mifflin et Cie, in-8°); une *Histoire du Pérou,* par Clements R. Markham, luxueusement éditée dans la collection que Charles H. Sergel et Cie, de Chicago, publie sous le titre *Latin-American Republics* (gr. in-8°, ill.); deux nouveaux volumes de *The Story of nations,* que poursuit avec ardeur et intelligence l'éditeur T. Fisher Unwin, de Londres : *Sicily*, par le grand historien mort récemment, E.-A. Freeman, qui avait fait de la grande île méditerranéenne le centre et le point de ses études, et *The Tuscan Republic* en y rattachant Gènes, par Bella Duffy: *The Carer of Columbus,* où Mr. Charles Elston a su faire entrer, dans un récit animé, les documents les plus nouveaux — ils ne manquent pas — sur le grand inventeur de l'Amérique (Londres et Paris, Cassel et Cie, gr. in-8°); enfin une nouvelle biographie de Charles Darwin, éditée par son fils Francis, dont la tâche a consisté surtout à surveiller l'impression d'un long fragment autobiographique laissé par son père, et à choisir, en les groupant par périodes ou par sujets, les lettres du grand naturaliste. La reproduction d'un portrait photographique, vraiment saisissant, de Darwin, vieillard, orne le volume (Londres, John Murray, in-12).

Parmi les livres de géographie, de description topographique et de voyages, je trouve à citer une publication de la maison Cassell (Paris, rue Bleue), qui paraît par livraisons petit in-4°, abondamment illustrées, sur le vieux et le nouveau Paris (*Old and New Paris*); la très amusante relation d'un voyage en « roulotte » dans le Midi de la France, avec des illustrations dans le texte et hors texte (*Across France in caravan... from Bordeaux to Genoa;* Londres, W. Blackwood et fils, in-8°), par l'auteur de *A Day of my Life at Eton.* Je crois qu'une édition française de ce livre pittoresque et plaisant serait assurée du succès. Dans la même note, mais moins facilement adaptable, il me semble, au goût du public français, M. T. Fisher Unwin a publié un fort joli volume, sous un cartonnage entoilé et illustré d'originale façon, intitulé *Play in Provence* (gr. in-12); texte et

dessins — ceux-ci nombreux et spirituellement troussés — sont dus à la collaboration fraternelle de Joseph Pennell et d'Elizabeth Robins Pennell.

Le même éditeur, dont j'aime à louer l'esprit d'entreprise et l'activité, a ajouté à sa bibliothèque enfantine *The Children's Library,* trois gentils volumes, copieusement illustrés : *la Belle Nivernaise,* traduit de Daudet, par Robert Routledge, avec illustrations de Montégut ; *The Feather* (la Plume), par Ford H. Madox Hueffer, avec un frontispice par F. Madox Brown, et *Finn and his companions*, par Standish O'Grady, illustré par J.-B. Yeats.

Un éditeur pour les enfants peut bien être un éditeur de poètes. J'ai souvent parlé des élégants petits volumes de sa *Cameo Series*. Il y a ajouté une sélection bien faite, avec introduction et notes par sir John Douglas, des chants d'amour, *Love-Songs*, du grand poète écossais Robert Burns. J'ai aussi sous les yeux un mince recueil anonyme de vers où la lassitude le dispute à la passion, sous ce titre digne de l'antique Isis : *The Veil that no one lifts* (le Voile qu'on ne lève pas). Deux poèmes réunis dans le même volume, par M. Edward Stucken : *Die Flammenbraut* (la Fiancée du Feu) et *Blutrache* (Vendetta), que publie l'éditeur A. Schwarz, successeur de Schulze, d'Oldenbourg et de Leipzig, et, chez le même éditeur, une nouvelle édition, revue, des poésies de M. Heinrich Bulthaupt, *Durch Frost und Gluthen* (A travers gel et fournaises) complètent ma liste d'ouvrages en vers.

De chez Schwarz encore me viennent la onzième partie d'une collection de pièces allemandes pour le théâtre des marionnettes, dirigée par Karl Engel : *Deutsche Puppenkomödien*, et la cinquième édition de la *Dramaturgie des Schauspiels,* de Heinrich Bulthaupt, où sont étudiés Lessing, Gœthe, Schiller et Kleist.

J'aurais dû mettre au paragraphe de l'histoire un livre important, où la science la plus sérieuse, habilement débarrassée de sa technique rebutante, est rendue agréablement accessible au pro-

fane par M. S. Laing, sur les origines de l'humanité : *Human Origins* (Londres, Chapmann et Hall; gr. in-8°; ill.)

C'est dans la littérature pure, mais rétrospective, que se rangent les « Propos de table » (*The Table talk*) de John Selden, avec une introduction et des notes savantes, par Samuel Harvey Reynolds (Oxford; Clarendon Press; Londres, Henry Frowde, gr. in-8°); *Impressions of Dante and of the New-Wold,* par J.-W. Cross, bien qu'une étude sur l'état social de l'Amérique et sur la question du bimétallisme se trouve étrangement rattachée au vieux poète florentin, et tout un gros livre de M. W.-R. Turnbull, à propos de l'*Othello* de Shakespeare (Londres, W. Blackwood et fils).

Malgré l'avalanche de romans de tous formats et de toute farine qui se répand en masses ininterrompues sur le public anglo-saxon, je n'ai à citer ici — et je ne saurais m'en plaindre — que trois ouvrages : *A Modern romance,* par Laurence Bliss (Londres, Methuen et Cie), dont la couverture étrange, illustrée d'une eau-forte de Charles-P. Sainton, est, à mon humble avis, ce qu'il y a de plus remarquable et de plus nouveau dans le volume : les détails de la vie littéraire qu'il contient ne sont pas cependant sans intérêt ; — une réimpression, sans cartonnage artistique, de Marmorne, où M. Philip Gilbert Hamerton trace une peinture du pays de France et des mœurs françaises qui dénote un observateur sagace et sympathique (Londres, W. Blackwood et fils) ; et un livre qui a eu un grand retentissement et a soulevé beaucoup de critiques et de polémiques, *The Wrecker* (le Naufrageur), par l'homme de Samoa, Robert-Louis Stevenson, un des trois ou quatre grands romanciers que l'on peut nommer aujourd'hui en Angleterre et en Amérique, et par Lloyd Osbourne (Londres et Paris; Cassel et Cie). Celui-ci a fourni, paraît-il, le sujet, et M. R.-L. Stevenson l'a mis en œuvre. J'accorde tout ce que la critique peut trouver à reprendre à la conduite générale de l'ouvrage et au développement des caractères, mais ses blâmes me toucheraient infiniment davantage si le livre — écrit comme un maître seul sait écrire,

on le contesterait vainement — ne m'avait pas, d'un bout à l'autre, intéressé au plus haut point.

Et maintenant, lecteurs, vous qui m'avez fidèlement suivi à travers tant de chroniques bibliographiques que j'aurais voulu moins arides, adieu ! Je vous quitte à regret, mais non sans l'espoir de vous retrouver bientôt, sous les mêmes auspices, et toujours animés de la sympathie qui me fut, dans ma route parfois difficile, un encouragement si précieux.

B.-H. Gausseron.





LES LIVRES DE LUXE

ET

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES



La maison Hachette s'est vraiment distinguée cette fin d'année et, parmi de nombreux et excellents volumes de nouvel an, elle a publié deux œuvres admirables à divers points de vue. Le *Rembrandt* d'Émile Michel et *les Iles oubliées* de Gaston Vuillier.

Le *Rembrandt* est un livre qui, en 600 pages petit in-4°, renferme dans une étude incomparable d'Émile Michel sur la vie, l'œuvre, l'époque et le milieu du maître, une prodigieuse et surabondante illustration, reproduction des œuvres de l'éblouissant artiste. On compte dans ce livre 343 reproductions directes par tous les procédés (texte et hors texte), tirées selon les sujets en un ou plusieurs tons et d'une exécution qu'on ne peut se lasser d'admirer, tant pour l'incroyable fidélité que pour l'expression absolument artistique et le fini du rendu. — Non seulement les héliogravures

hors texte sont superbes et donnent à tous ceux qui ont pu voir les originaux dans les divers musées d'Europe une sensation d'art rappelant la première commotion vis-à-vis de l'œuvre même, mais encore les petits sujets dans le texte, exécutés en simili, sont d'une rare puissance d'exactitude qui surprend, car, avec des impressions en relief, on n'a jamais mieux fait. Ce livre est mieux qu'un ouvrage d'étrennes, c'est un véritable chef-d'œuvre de vulgarisation artistique; il fait grand honneur à tous les collaborateurs de la maison Hachette, et plus particulièrement à l'ingénieux et habile directeur qui a su mettre au point cette publication considérable.

Les Iles oubliées, par M. G. Vuillier, sont réunies dans un volume grand in-4°, qui se présente sous une couverture semée de fleurs de ronces, dans un sentiment japonais, comme pour symboliser la beauté sauvage et la rudesse fleurie des îles Baléares, de la Corse et de la Sardaigne, les nobles oubliées de la Méditerranée dont M. G. Vuillier s'est fait le peintre et le descripteur.

Ce sont de simples impressions de voyage, mais délicates, émues, très attrayantes, et ces notes d'artiste qui sait voir et observer, sans se défendre des enthousiasmes de l'admiration, ces jolies descriptions de sensitif, l'auteur a pu les interpréter non seulement par la plume, mais aussi par le crayon. C'est ce qui fait l'attrait et l'harmonie sympathique de ce livre, dont les illustrations sont puissamment séductrices. Qui a vu cet ouvrage subit l'obsession de visiter ces îles oubliées, et plus spécialement les *Baléares*, dont plusieurs points recèlent des sites et des monuments qui dépassent en grandeur et en beauté bien des décors d'opéra et bien des rêves fantastiques. Le livre de Gaston Vuillier nous a causé des joies infinies et tellement envoûté l'imagination qu'il est fort probable que d'ici quelques jours nous naviguerons vers Palma de Mallorca, et nous ne serons pas, croyons-nous, le seul à subir le charme de cet ouvrage tentateur.

Ces illustrations abondantes, légères ou vigoureuses de M. Vuillier ont été gravées dans la perfection, sur bois, par Barbant; ce sont des merveilles d'interprétation et de tirage sur ce beau

papier vélin glacé qui semble s'être encré amoureusement sur la taille si intelligente de ces radieuses vignettes.

Si les bibliophiles étaient plus connaisseurs qu'amateurs, ce sont là des livres qu'ils ne sauraient trop favoriser de leurs faveurs; heureusement que, parmi eux et même en dehors d'eux, le nombre est assez grand des passionnés de belles publications, et celle-ci, espérons-le, recevra de tous un accueil plus que sympathique.

La maison Boussod et Valadon a inauguré l'an dernier, sous ce titre : *Récits de guerre*, une série de publications dont la première : *l'Invasion*, de L. Halévy, a obtenu un succès considérable et mérité, au moment des étrennes.

Ces publications, de format grand in-4°, formidablement illustrées, dans le texte et hors texte, de compositions tirées soit en noir, soit en chromotypographie, sont mises en vente à un prix excessif de bon marché, à 20 francs, alors que, par son apparence, son luxe inusité, ses nombreuses gravures en couleur, chaque volume présente l'apparence d'un livre de trois louis au moins.

De plus, si l'on ajoute à ces conditions déjà exceptionnelles l'attrait des scènes militaires qui font vibrer le sentiment patriotique de tout lecteur français, on conviendra que le gros succès de ces volumes de la maison Boussod, Valadon et Cie est pleinement justifié.

Cette année-ci, ce sont les *Souvenirs du capitaine Parquin* (1803-1814) qui nous ont été offerts avec des dessins, par de Myrbach, Dupray, Walker, Sergent, Marius Roy, et une introduction, par Frédéric Masson.

Très amusants, ces *Souvenirs* d'un vieux de la vieille; ils n'ont peut-être point la note brutale et naïve des fameux *Cahiers* du capitaine Coignet, mais ils sont, avec un récit plus affiné, aussi pittoresques et séduisants, et leur lecture passionne comme un superbe roman de cape et d'épée. C'est, du reste, le cas de tous les mémoires qui touchent à la grande épopée impériale.

Ceux-ci ont paru vers 1842, en édition originale; mais leur nouvel éditeur littéraire, M. Frédéric Masson, a pris soin de les

revoir avec soin, en remplaçant par les noms véritables tous ceux qui avaient été intentionnellement défigurés dans la première édition.

L'illustration des *Souvenirs du capitaine Parquin* est d'une variété et d'une abondance dont rien ne peut donner une idée. En dehors des cent soixante-trois illustrations qui, page à page, égayent le texte au milieu, en angle ou aux trois quarts de la justification, les gravures en couleur hors texte en double page ou sur onglet sont fréquentes et superbement comprises, comme de grands tableaux.

L'héliogravure de toutes ces planches en noir ou en couleur possède toutes les qualités extraordinaires des travaux faits par la maison Boussod, Valadon, pour les estampes qu'ils mettent en vente ou les figures qu'ils impriment pour le *Figaro illustré;* une grande précision dans les détails et un tirage de premier ordre. De tels livres sont faits non seulement pour éviter les effets du marasme de la librairie, mais aussi pour l'enrayer; il est impossible de détailler les merveilleux tableaux renfermés dans ce livre édité à 20 francs. On croirait d'une gageure, mais on profite de l'aubaine, car on sent que, pour l'avenir, aucun rabais n'est possible et que c'est un louis bien placé.

Nous avons déjà parlé de *la Famille Cardinal,* de Ludovic Halévy, publiée par Émile Testard, avec des illustrations de Charles Léandre. Nous avons annoncé cette édition avec tous les éloges que nous suggérait sa confection. L'ouvrage vient de paraître et nous ne pouvons mieux faire que de confirmer notre premier sentiment. Ce livre, ultra-moderne d'esprit et de facture, est illustré à souhait par un artiste original qui a su saisir avec un crayon qui frise la charge sans y atteindre les types ironiques et vaguement grotesques inventés par Halévy.

L'illustration dans le texte comprend des bois et des eaux-fortes; celles-ci sont exquises de finesse et de légèreté. Mais, décidément, les bois sont d'une dimension un peu trop large pour la justification du texte et l'harmonie du livre, fort bien imprimé par Hérissey.

La Famille Cardinal, édition Testard, fera époque dans l'histoire des livres de luxe de cette fin de siècle.

Chez Conquet, nous signalerons, avec le regret de ne pouvoir nous étendre sur ses mérites, un petit ouvrage de Robida, intitulé *le Voyage de fiançailles,* extrait de *la Vie électrique,* avec trente dessins des plus amusants. L'auteur-illustrateur imagine ce que sera, au siècle prochain, un petit voyage de fiancés, *voyage d'essai*, avant le mariage. Le jeune couple imaginé par Robida quitte l'affreux monde ultra-machiné et suffocant et cherche un moment de repos et d'oubli au « parc national de Bretagne ». Ce conte est charmant et délicatement imprimé sur chine. par Lahure. Naturellement, il est tiré à un nombre fort restreint d'exemplaires et tous les Robidaphiles aimeront à le posséder.

Le second *Album Mariani* vient de paraître; il est non moins bien réussi que son prédécesseur. Il contient, en tant que portraits, biographies et autographes, ceux d'Abbema, de Bergerat, de Bouchut, de Claretie, de Coquelin aîné, du docteur Cornil, de Delaunay, du cardinal Lavigerie, de Félicia Mallet, de Rosita Mauri, d'Alfred Mézières, de Mounet-Sully, de Gustave Nadaud, de Mme Adelina Patti, de Robida, de Salvayre, de Sardou, de Jules Simon, de Santelli, d'André Theuriet et de Vigeant.

M. Mariani prépare une troisième série, qui, typographiquement, sera encore plus brillante avec de délicieux débuts de chapitres et des lettrines ornées de M. Morice Viel, dont les lecteurs de *l'Art et l'Idée* ont pu apprécier le talent et l'ingéniosité.

Si M. Mariani arrive à mettre au jour dix séries successives (il en annonce quatorze), il aura produit un effort considérable, et son recueil sera consulté par nos arrière-neveux comme certaines collections du XVIIe siècle. On dira aux chercheurs : « Consultez le *Mariani* », comme on dit aujourd'hui : « Voyez la série de *Durocher* ou les *Petitot*. »

Tous les portraits à l'eau-forte, gravés par Lalauze pour cette série, sont traités avec une grande liberté d'exécution et d'une

pointe amusante; la ressemblance est généralement parfaite. La collection Mariani mérite donc tous les suffrages, et nous le constatons d'autant plus volontiers qu'elle ne se vend pas : elle se donne.

Les éditeurs de « the Century C° » de New-York font paraître un très beau volume, par Amelia Gere Mason, sous le titre : *The Women of the french saloons (les Femmes des salons français,* ou plus exactement *les Salons de femmes en France).* Ce curieux livre avait été publié par fragments dans le *Century Magazine;* il débute par l'hôtel de Rambouillet, Mlle de Scudéry, la grande Mademoiselle, Mme de Sévigné, etc., et se poursuit en traversant le XVIIIe siècle jusqu'aux salons de Mme Roland, de Mme de Staël, de Mme Récamier, etc., c'est-à-dire jusqu'à la Restauration.

Nous ne croyons pas qu'il existe un pareil livre chez nous, et la traduction ou l'adaptation de celui-ci serait intéressante à tenter en vue d'un livre d'étrennes. Cette édition américaine présente, en dehors même du mérite historique et littéraire de l'ouvrage, un précieux sujet d'observation pour nous, car, comme impression et illustration, le livre, tiré sur les presses de Th. De Vinne, est un bijou véritable qui montre que la France seule ne progresse pas dans l'art de Gutenberg, et que souvent nous aurions intérêt à regarder des livres comme celui-ci pour ne pas trop exaspérer notre vanité. — L'imprimeur De Vinne est, du reste, le grand metteur en œuvre du *Century Magazine,* ce chef-d'œuvre d'impression qui chaque mois met en admiration les derniers fervents de la beauté et de la correction typographique. Le *Century* tire à près de 200,000 exemplaires, qui, tous, sont aussi parfaits que le plus beau livre de luxe tiré à petit nombre. L'année prochaine, après visite faite à l'imprimerie de De Vinne, il nous sera agréable d'écrire un article sur les imprimeries de New-York, tant au point de vue de la pratique que de l'organisation de ces vastes maisons.

Autre chef-d'œuvre paru à l'étranger, grâce à un artiste français, Daniel Vierge, c'est l'*Histoire de don Pablo de Ségovie,* le

chevalier d'industrie espagnol, publiée par T. Fisher Unwin, en format grand in-4° avec 110 dessins de Vierge.

Cette édition n'a rien à voir avec la médiocre petite publication naguère faite ici par Bouhours. Ce *Don Pablo* anglais est surprenant et laisse aux dessins de Vierge toute leur grandeur et leur beauté. Nous l'avons déjà signalée le mois dernier, nous ne pouvons mieux faire que d'annoncer ici cette publication extraordinaire, sans trouver ni la place ni le loisir d'en parler abondamment avec la coulée d'enthousiasme qu'un tel livre comporterait.

NOUVELLES ET VARIÉTÉS

En octobre dernier, nous avons donné, aux pages d'annonces de cette revue, avis de la prochaine publication d'une véritable curiosité littéraire sous ce titre : VICTOR HUGO EN EXIL, *ses propos de table à Guernesey; excursion à travers un manuscrit inédit.*

Il s'agissait d'une forte brochure de 64 pages, imprimée avec luxe et reproduisant dans son texte original une étude, publiée par le *Scribner's Magazine* de New-York, sur un manuscrit inédit découvert à Londres et que nous supposions être de *François-Victor Hugo.*

Ce manuscrit, dont il a été fait plus de bruit qu'il ne convenait dans la presse parisienne et étrangère, n'est point de la main du traducteur de Shakespeare.

M. Auguste Vacquerie, sur la vue d'une page reproduite en fac-simile, nous a fait déclarer que l'écriture n'était point de François-Victor Hugo, mais bien plutôt celle de Mlle Adèle Hugo, alors toute jeune fille en 1852, et qui, pour occuper ses loisirs, se serait plu à écrire chaque jour les propos de table tenus par son illustre père et ses principaux convives de Jersey et de Guernesey.

Les interlinéations attribuées par nous à Victor Hugo, — les plus malins experts s'y sont trompés, — sont de la main de M. Auguste Vacquerie, dont la *cursive* offre de frappantes ana-

logies avec l'écriture alerte, décidée, autoritaire et ferme du cinglant auteur des *Châtiments*.

Dans ces conditions, les héritiers du poète se sont émus d'une publication qui, bien que tirée à petit nombre et destinée à des curieux, pouvait être vulgarisée par les journaux; ces craintes nous ont semblé légitimes; c'est pourquoi, d'un commun accord, la destruction des deux cents exemplaires de notre brochure illustrée et à la veille de paraître a été décidée et exécutée.

Désormais, on ne saurait trouver trace de cette édition qui n'a point vu le jour et dont la famille Hugo seule a conservé des exemplaires qui ne sortiront jamais de son héritage. Il pouvait y avoir là un mystère pour les bibliographes de l'avenir; nous en fournissons la clef. — M. Drujon pourra noter cette particularité dans une édition future de sa *Bibliolytie*, qui comprend le catalogue de tous les ouvrages volontairement détruits par leurs auteurs ou éditeurs.

Les souscripteurs à notre plaquette ne sauraient donc être surpris de ne jamais recevoir ce petit livre convoité; ils le regretteront peut-être, mais la chasse au châtre laisserait plus d'espoir au chasseur épris d'impossible que la poursuite d'un seul exemplaire de *Victor Hugo en exil*, dont le titre seul survivra.

Musée Carnavalet. — M. Cousin, directeur du musée Carnavalet, a fait récemment d'importantes acquisitions dont voici la liste : 1° un portrait de Louis Mercier, en costume d'échevin, daté de 1762 et peint par Noël Hallé; 2° un très beau portrait de Marceau en uniforme de général de hussards, peint à l'huile sur panneau, par Sergent ; 3° deux grandes aquarelles représentant le parvis Notre-Dame et la place de l'église Sainte-Geneviève en 1794, avec la vieille église démolie pour le passage de la rue Clovis et les bâtiments du couvent ; 4° deux épées de gardes du guet du XVIIIe siècle, aux armes du roi et de la ville de Paris, et portant l'inscription suivante : « A l'épée royale, Guierne, rue de la Boucherie » ; 5° deux budgets de la ville de Paris manuscrits, portant le titre suivant : « Compte-rendu au roy,

1786-1778 et 1778 à 1780 » et reliés en maroquin rouge, aux armes de le ville et du roi ; 6° enfin une centaine de dessins et aquarelles relatifs à Paris aux XVIII[e] et XIX[e] siècles.

De plus, M. Cousin a fait placer dans le musée un sarcophage du IV[e] siècle, trouvé dans les derniers travaux faits dans la rue des Gobelins et renfermant un squelette intact et parfaitement conservé. Cette particularité est due à un incident assez singulier : le couvercle s'est trouvé soulevé par des racines d'arbre, la terre s'est introduite dans le sarcophage et a scellé le squelette au fond, fixant tous les ornements à leur place.

Pour les bibliophiles :

On a vendu, il y a peu de temps, à Londres, la riche bibliothèque et les manuscrits du comte Apponyi. Quelques prix curieux :

Le manuscrit de la *Géographie latine* de Ptolémée, manuscrit d'après lequel a été publiée l'édition de 1478, a été vendu pour la jolie somme de 11.250 francs, Une édition imprimée de la même géographie (XVI[e] siècle), comprenant la première carte gravée de l'Amérique, a été adjugée à 2.250 francs; *la Biblia germanica* (cinquième Bible allemande), à 1.100 francs ; un exemplaire de 1481 de *la Divine Comédie*, 1.025 francs ; *Gratiani Decretum* (2 volumes), 1.000 francs, etc.

L'exemplaire de la *Divine Comédie* était très imparfait. Le duc Hamilton en possédait autrefois un irréprochable qui se vendit 9.500 francs.

A l'hôtel Drouot, il y a quinze jours, a eu lieu la vente de la collection de feu Thoré-Burger, qui appartenait, par héritage, à M[me] Paul Lacroix, la veuve du bibliophile Jacob. Tous les visiteurs de l'*Arsenal* ont pu admirer cette belle galerie. Il n'y avait pas, parmi ces tableaux, des œuvres de premier ordre, pouvant atteindre des enchères considérables, mais quelques petites toiles choisies avec goût, qui ont été vivement disputées. Cinq œuvres de Van der Meer de Delft ont été adjugées : *la Jeune Musi-*

cienne, 29.000 francs; *le Concert*, 29.000 francs; *la Femme au clavecin*, 25.000 francs; *Intérieur de ville*, 1.800 francs; *la Servante qui dort*, 1.150 francs, Ces deux derniers tableaux n'étaient qu'attribués au maître. Signalons, parmi les autres tableaux anciens, le *Chardonneret*, par Karel Fabritius, 5.500 francs; le portrait présumé de Van der Meer de Delft, par Nicolas Koedijk, 5.500 francs.

Le fonds secret de la Bibliothèque nationale. (L'enfer.) — Le procès Bégis qui vient de se plaider au Palais de Justice et dans lequel un bibliophile réclame un certain nombre d'ouvrages érotiques confisqués sous l'empire et versés depuis plus de trente ans, suivant son dire, au fonds secret de la Bibliothèque nationale, a rappelé l'attention sur ce rayon peu connu de notre « département des imprimés ».

Un rédacteur des *Débats* qui signe G. T. nous fournit sur ce département de l'Enfer les très curieux renseignements suivants: On sait assez généralement qu'il existe, rue Richelieu, parmi les livres réservés qui ne peuvent être communiqués que sur demande spéciale et après avis conforme du comité consultatif, une collection particulière de publications obscènes appelée l'*Enfer*. Mais que contient cette collection, et dans quelles conditions est-elle consultée? Ce sont des détails peu connus du public.

En réalité, l'Enfer se réduit à bien peu de chose. Sur les trois millions de volumes de la Bibliothèque nationale, il ne comprend qu'un lot de 650 à 700 affreux bouquins, la plupart brochés et renfermés dans une vieille armoire en acajou, dont le distingué conservateur M. Thierry-Poux a seul la clef.

On serait en droit de s'étonner que la scatologie et la pornographie de tous les âges aient un si mince bagage. Mais la Bibliothèque n'est pas bégueule, et, pour qu'elle juge un livre digne de l'Enfer, il faut qu'il ait fait deux fois ses preuves. Les innombrables volumes qu'inspirèrent aux prosateurs et aux poètes l'animal qui, au dire de Monselet, « sommeille dans le cœur de tout homme », sont généralement épars aux quatre coins des séries particulières; histoire, romans, etc. Les demande qui veut,

les lit qui désire. Mais si, par un raffinement intentionnel, l'auteur ou l'éditeur ont jugé bon d'illustrer le texte d'estampes par trop explicatives, si l'ouvrage ne peut être catalogué sous aucune rubrique vraisemblable, et que ses chapitres se succèdent comme une chipolata de lubricités, alors on le cueille délicatement et on l'enfouit dans le meuble en acajou. C'est pour le premier motif que nous trouvons là certaines éditions des dialogues et des sonnets luxurieux de l'Arétin, pour le second que nous y rencontrons des opuscules de colportage allemand et belge, sans nom d'imprimeur, qui font une concurrence déloyale aux cartes transparentes.

Le reste du fonds est constitué pour la majeure partie par les œuvres originales ou les réimpressions des spécialistes du dix-huitième siècle. Andréa de Nerciat y figure largement et l'on y voit aussi des éditions modernes de Liseux qui ne furent jamais interdites, parce que leur prix très élevé en restreignait la vente à « quelques amateurs ». Au delà d'un certain chiffre on n'est plus *pornophile*, mais bibliophile.

En remuant un peu, avec des pincettes, les trésors du fonds secret, il est aisé de se convaincre que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre l'ennui. Il faut avoir une véritable vocation pour que la curiosité ne se change pas rapidement en lassitude. Cette littérature manque de variété et même d'imagination. Pourtant il se peut que, par devoir, des médecins, des écrivains aient à y jeter un coup d'œil. En ce cas, et pourvu qu'on lui fournisse un prétexte plausible d'études, le comité consultatif ne fait aucune difficulté d'ouvrir l'armoire. L'administration de la bibliothèque estime à juste titre qu'elle n'a aucun droit de contrôle sur l'intérêt ou l'opportunité de ces études, pourvu qu'elles existent, et elle interprète son règlement dans le sens le plus libéral. On avait même été jusqu'à accorder la communication du fonds secret aux lecteurs sur le seul énoncé de leurs titres particuliers, sans les interroger sur leur programme. Il a fallu y renoncer à la suite d'abus commis.

C'est ainsi qu'un vieux professeur décoré ayant obtenu, sur l'énonciation de son grade universitaire, l'accès du fonds secret,

revint, aux séances suivantes, accompagné d'une jeune personne mineure dont il tenait sans doute à compléter l'instruction. Quand on s'en aperçut, ses bulletins de demande restèrent sans réponse. Le professeur n'insista pas et ne revint plus.

Au total, il faut croire que les conservateurs de la Bibliothèque usent avec beaucoup de tact de leurs droits prohibitifs, puisque jamais, jusqu'à présent, aucune plainte n'a été formulée à cet égard. Celle de M. Bégis est d'un tout autre ordre et le tribunal de la Seine seul a pu décider qu'il ne pouvait rentrer en possession des 160 volumes de l'Enfer.

Libraires et éditeurs. — On a tant parlé, ces temps derniers, du krach de la librairie, qu'il fallait s'attendre à une tentative des intéressés pour y porter remède.

Quelques libraires avaient cru que le seul moyen de vendre beaucoup de livres était de les vendre à bon marché. C'est ainsi que certaine maison de librairie avait pris l'initiative de mettre à 2 fr. 75 le roman de 3 fr. 50, et tous leurs concurrents avaient été contraints d'en faire autant. Dans les seules bibliothèques des gares, dont le monopole appartient, on le sait, à la maison Hachette, le prix fort de 3 fr. 50 a été maintenu.

Il convient de dire que les grandes maisons obtiennent des éditeurs une remise de 40 0/0, ce qui met le volume à 2 fr. 10, tandis que les petits détaillants n'ont que 20 0/0; même en se fournissant chez les commissionnaires, qui ont la forte remise, ils n'arrivent pas à payer le volume moins de 2 fr. 35, soit un bénéfice de 0 fr. 40 par volume. Ce dégrèvement du livre a paru fâcheux à un grand nombre de libraires détaillants qui ont craint que la diminution du taux de leurs bénéfices ne fût pas compensée par l'accroissement du chiffre de vente.

Ils se sont constitués en syndicat, au commencement de l'année 1892. Le syndicat des libraires de France compte de 900 à 1,000 adhérents (sur 3,000 libraires), et il est présidé par M. Baranger, de Paris.

En vue des négociations avec le syndicat des libraires détail-

lants, les éditeurs ont à leur tour formé un syndicat, auquel ils ont tous adhéré, et dont le président est M. Templier, de la maison Hachette.

Le syndicat des libraires a demandé au syndicat des éditeurs qu'il fût fixé un tarif pour la vente au public; qu'aucun libraire n'eût le droit d'abaisser ses prix au-dessous des chiffres fixés par ce tarif; que les contrevenants fussent mis à l'index par les éditeurs et que leur compte fût immédiatement fermé.

Le syndicat des éditeurs a accepté cette proposition. Un tarif a été élaboré par le syndicat des libraires, et il est rendu obligatoire à partir du 1er novembre 1892. Voici ce tarif nouveau :

Prix forts.	Prix de vente actuels.	Prix de vente adoptés.
0 50	0 40	0 45
0 60	0 50	0 50
0 75	»	0 65
1 »	0 80	0 90
1 25	1 »	1 10
1 50	1 20	1 30
2 »	1 60	1 75
2 25	1 75	2 »
2 50	2 »	2 25
3 »	2 50	2 50
3 50	2 75	2 75
4 »	3 25	3 50
5 »	4 »	4 25
6 »	5 »	5 25
7 »	5 75	6 »
7 50	6 »	6 50
8 »	6 50	7 »
9 »	7 »	8 »
10 »	8 »	8 50
12 »	9 50	10 50
13 »	10 »	11 »
14 »	10 50	12 »
15 »	12 »	13 »
16 »	13 50	14 »
20 »	16 »	17 50
25 »	20 »	22 »
30 »	24 »	26 »
40 »	32 »	35 »
50 »	40 »	44 »

N. B. — Pour les prix intermédiaires non mentionnés dans

ce tarif, les fractions de 0 fr. 05 à 0 fr. 45 ne subissent aucune réduction.

Exemple : un volume de 2 fr. 90 se décompose ainsi : 2 fr., net 1 fr. 75 : 0 fr. 50, net 0 fr. 45 ; 0 fr. 40, net 0 fr. 40. Soit net : 1 fr. 75 + 0 fr. 45 + 0 fr. 40 = 2 fr. 60.

Il est assez curieux qu'un volume de 2 fr. 90 soit vendu plus cher que celui de 3 francs. On remarquera, d'autre part, qu'on n'a pas osé relever le prix du roman de 3 fr. 50, qui continuera d'être vendu au public 2 fr. 75.

« Nous avons demandé à un éditeur parisien son opinion sur cette réforme, dit un rédacteur du *Temps*.

« — Je doute, nous a-t-il dit, qu'elle serve à grand'chose. S'il plaît aux 2,000 libraires non syndiqués de vendre à des prix inférieurs à ceux que fixe le tarif, nous fermerons leur compte ; mais nous ne pouvons refuser de leur vendre au comptant, et, d'ailleurs, rien ne leur serait plus facile que de faire faire leurs achats par un intermédiaire. Il y a quelques mois, un éditeur déclara qu'il ne vendrait plus aux grands magasins de nouveautés ; les livres qu'il édite n'en ont pas été moins nombreux aux rayons de ces magasins, contre lesquels est surtout dirigée cette campagne. Un seul grand magasin fait autant d'affaires que tous les libraires de Paris réunis. Mais, bien que rien ne les y forçât, leurs directeurs ont pris l'engagement de se conformer au tarif du syndicat.

« Ajoutons que deux ou trois libraires détaillants, dans la boutique desquels nous nous sommes ensuite rendus, ont paru prendre ombrage de nos questions, ont refusé de nous montrer le nouveau tarif (que l'éditeur nous avait communiqué) et ont semblé désirer que le public ignorât cette élévation des prix.

« Il faudra bien pourtant qu'il s'en aperçoive. »

Les éditeurs avaient un moyen plus simple de ramener les acheteurs à eux : c'était celui de détruire leurs stocks inécoulés et d'avoir le courage d'épuiser leurs fonds de magasins. Mais il ne faut pas espérer qu'ils accueillent jamais cette héroïque et sage proposition.

Nous avons plaisir à signaler aux iconophiles la fondation d'une *Société normande de gravure*, qui compte déjà près de 160 adhérents ou membres sociétaires payant une cotisation annuelle de 25 francs et recevant au moins par an deux superbes épreuves, d'une gravure spécialement gravée pour les amateurs rouennais adhérents et tirée au nombre des sociétaires.

Cette société est administrée par un comité qui choisit les sujets à graver, lesquels doivent appartenir à des collections ou musées normands, sinon avoir trait à la Normandie.

Déjà l'initiateur de cette société, le véritable fondateur, pour ainsi dire, l'aquafortiste Henri Manesse a gravé d'après Th. de Keyser un tableau du musée de Rouen, *la Leçon de musique*, qu'il a interprété en véritable chef-d'œuvre. C'est une planche merveilleuse, digne d'un maître.

Une seconde eau-forte faite par G. Manchon est en voie d'exécution, elle représentera le grand tableau de Géricault *(Un Normand)*, qui est au Louvre; puis viendront des œuvres originales de Brunet-Debaisne, de Félix Buhot, de Delaunay, de Lamotte, de Henri Somme, etc.

Le nombre des sociétaires est fixé à 200 et ne sera pas dépassé, les cuivres seront griffés après tirage de 200 épreuves. Tout est ainsi bien compris pour assurer le succès de cette société dont nous annonçons à la fois la naissance et les heureux débuts.

Au musée du Louvre. — Des changements très heureux ont été faits récemment par l'administration du Louvre dans le salon carré. Un certain nombre de toiles d'un intérêt secondaire ont été replacées dans les galeries, à leur place chronologique, et quelques-uns des chefs-d'œuvre du musée, qui jusqu'ici n'étaient pas exposés à leur avantage, sont venus prendre au salon carré le rang auquel ils avaient droit.

C'est ainsi que *les Pèlerins d'Emmaüs*, de Rembrandt, ont quitté la grande galerie et le voisinage des gigantesques panneaux de Rubens; ils ont été suivis du *Portrait de Rembrandt vieux* et de l'ébauche d'*Hélène Fourment et de ses deux enfants*,

de Rubens; l'école italienne a gagné l'*Homme au gant*, de Titien et *le Calvaire*, de Mantegna. Enfin, l'on s'est décidé à rendre justice à notre Jean Fouquet, en donnant une place d'honneur à son *Juvénal des Ursins; le Narcisse*, de Nicolas Poussin, a été également apporté de la salle du XVIIe siècle.

Tous ces changements méritent d'être pleinement approuvés. Nous espérons qu'ils ne seront pas les derniers et que l'administration du Louvre descendra enfin des hauteurs où elles sont invisibles tant d'œuvres de premier ordre dont s'enorgueillirait tout autre musée.

Les bas bleus en France. — Savez-vous combien la France possède de femmes de lettres en ce moment? On ne compte pas moins de 2,133 femmes au bas teinté de bleu, dont 1,211 écrivent des romans ou des livres pour la jeunesse, 217 des ouvrages de pédagogie, et 280 se livrent à la poésie. Les autres cumulent.

Sur les 2,133, seulement 1,219 font partie de la Société des gens de lettres, et 32 de la Société des auteurs dramatiques.

Quant au nombre de celles qui écrivent dans les journaux, il est de 237; mais, sur ce chiffre, il faut en retrancher au moins 230, qui n'écrivent que dans les journaux de modes ou des articles de modes dans les grands journaux; il nous reste donc, au plus, sept ou huit confrères réels.

Enfin, sur les 2,123 femmes noircisseuses de papier, combien ont du talent? Si on vous le demande, répondez sans crainte : « Toutes, toutes! »

C'est le seul moyen de ne point vous faire arracher les yeux.

Mais que dirait, s'il avait connu cette statistique, Barbey d'Aurevilly, l'ennemi des bas bleus?

Un album séculaire international. — Il y a un an environ que M. Édouard Lœwenthal, de Berlin, s'est adressé aux philosophes, poètes et publicistes de tous les pays du monde, pour les inviter à lui faire parvenir le plus tôt possible, en cent mots environ (prose ou poésie), l'essence de leurs idées ou sentiments, pour

obtenir ainsi une expression universelle de l'esprit et du sentiment de l'élite intellectuelle de l'humanité entière, et une enseigne caractéristique du *statu quo* de la civilisation humaine. — L'ouvrage créé de cette façon se présente comme un salut du XIXe siècle au siècle à venir, et il est intitulé *Album séculaire international*. La première partie de cet ouvrage, comprenant les notes des auteurs autrichiens, allemands et suisses, vient de paraître chez M. Karl Siegismund, à Berlin. Pour la deuxième partie, ce sont les auteurs français, anglais, italiens, espagnols et portugais qui fourniront leurs notes respectives à M. Édouard Lœwenthal. La troisième partie comprendra les auteurs danois, suédois, hollandais, hongrois, grecs, roumains, serbes et russes. La quatrième partie, les auteurs de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie. La cinquième partie enfin comprendra les suppléments nécessaires pour les quatre livraisons précédentes.

La première année de *l'Art et l'Idée* expire avec ce dernier feuillet. Nous donnons de nouveau rendez-vous à nos lecteurs au début de 1894, à notre retour de lointaines ballades.

O. U.





TABLE DES CHAPITRES

DU TOME SECOND DE *L'ART ET L'IDÉE*

TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

FIN DU TOME SECOND

CETTE PREMIÈRE ANNÉE

(1re série)

DE *L'ART ET L'IDÉE*

A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER

Aux frais et par les soins de son Directeur



LE VINGT DÉCEMBRE 1892

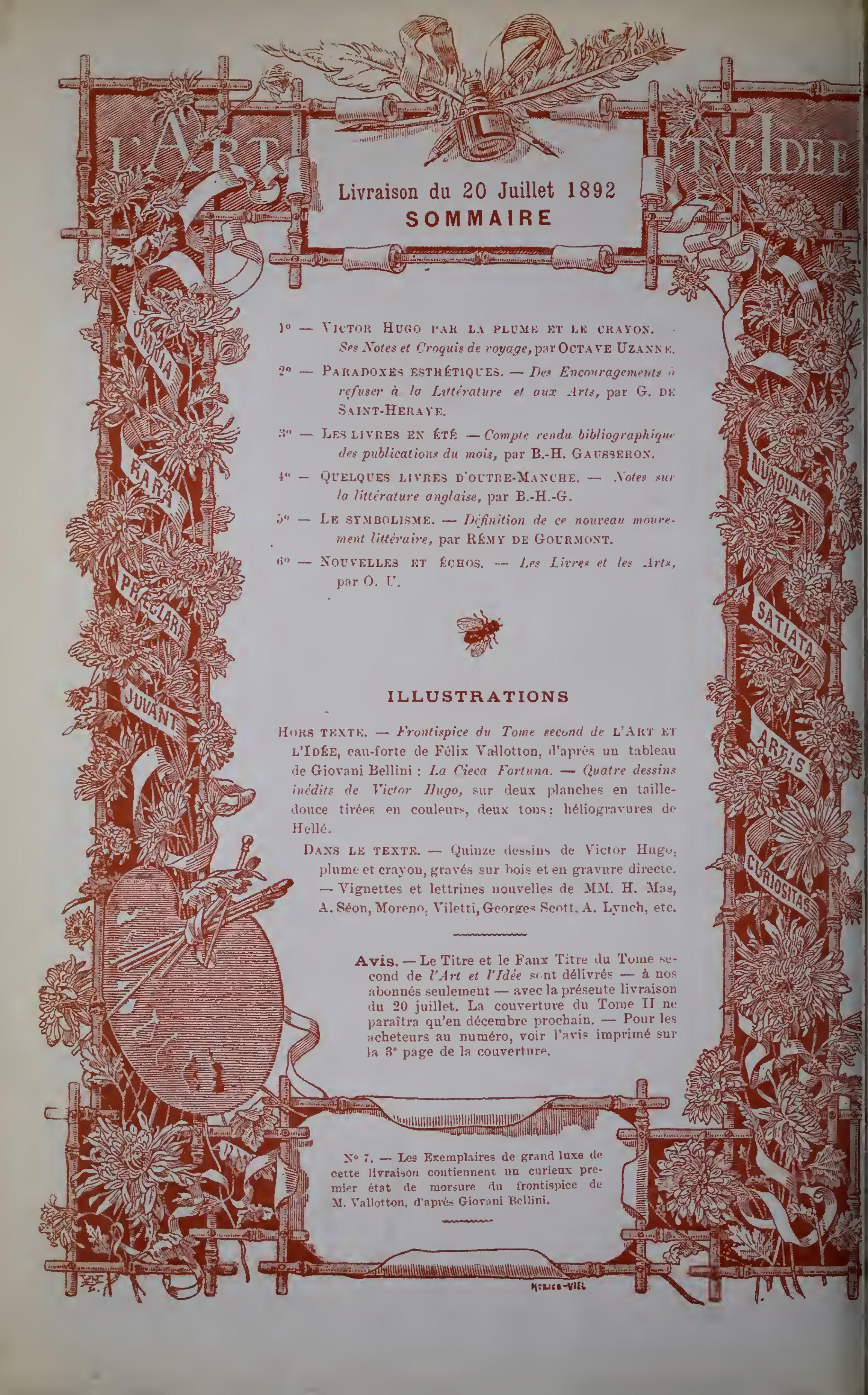
sur les presses

DE L'ANCIENNE MAISON QUANTIN

7, rue Saint-Benoît

A PARIS


Paris Vivant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PUBLICATION MENSUELLE
SEPTIÈME LIVRAISON
20 Juillet
PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
N° 7
PRIX DES ABONNEMENTS :
PARIS ET PROVINCE : Un An. 40 fr.
ÉTRANGER : Un An... 45 fr.
Vente au Numéro :
LA LIVRAISON sur papier vélin..... 3 fr. 50



Livraison du 20 Juillet 1892

SOMMAIRE

ILLUSTRATIONS

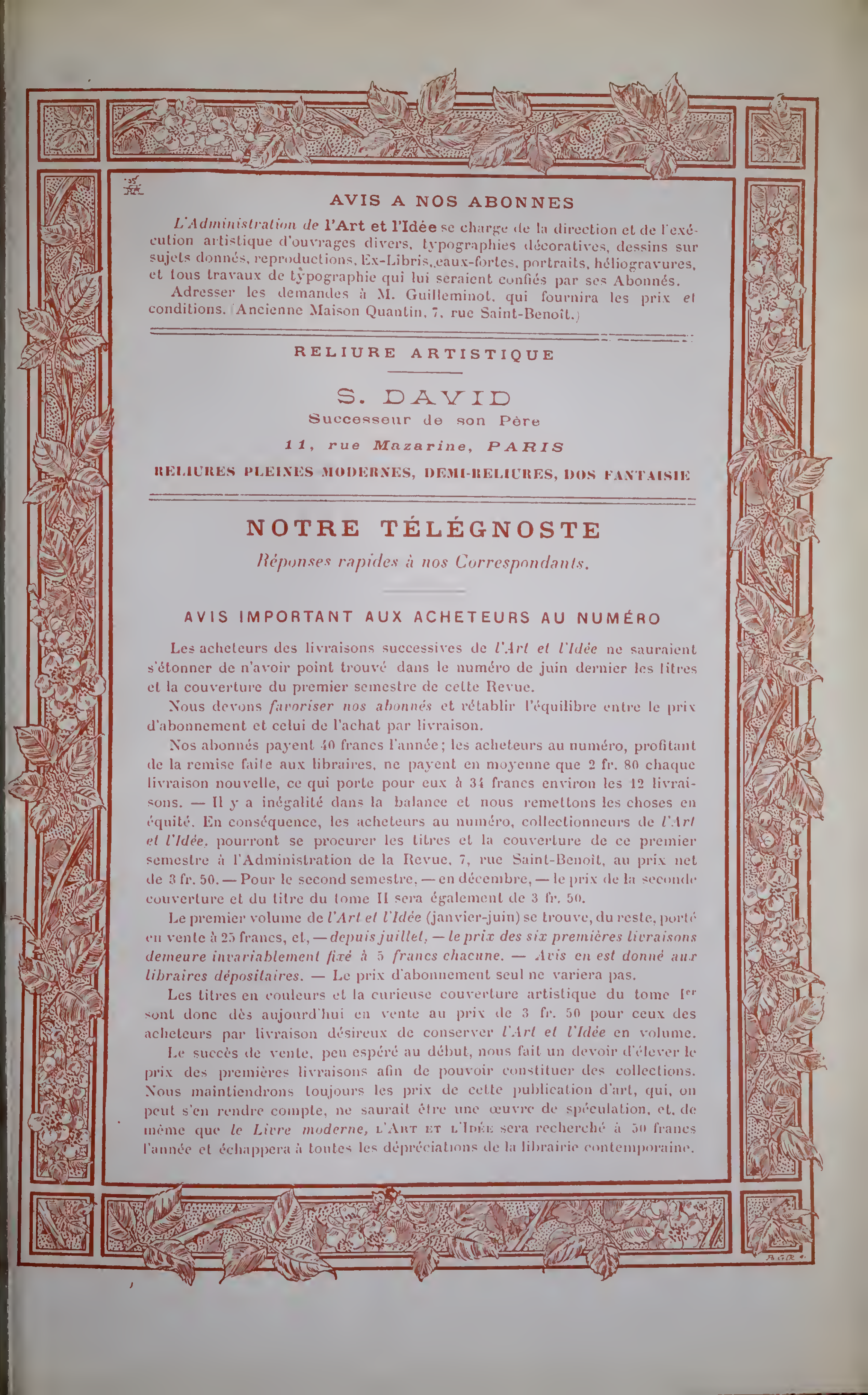
HORS TEXTE. — *Frontispice du Tome second de* L'ART ET L'IDÉE, eau-forte de Félix Vallotton, d'après un tableau de Giovani Bellini : *La Cieca Fortuna.* — *Quatre dessins inédits de Victor Hugo,* sur deux planches en taille-douce tirées en couleurs, deux tons; héliogravures de Hellé.

DANS LE TEXTE. — Quinze dessins de Victor Hugo, plume et crayon, gravés sur bois et en gravure directe. — Vignettes et lettrines nouvelles de MM. H. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome second de *l'Art et l'Idée* sont délivrés — à nos abonnés seulement — avec la présente livraison du 20 juillet. La couverture du Tome II ne paraîtra qu'en décembre prochain. — Pour les acheteurs au numéro, voir l'avis imprimé sur la 3ᵉ page de la couverture.

N° 7. — Les Exemplaires de grand luxe de cette livraison contiennent un curieux premier état de morsure du frontispice de M. Vallotton, d'après Giovani Bellini.

MERICE-VIEL



NOTRE TÉLÉGNOSTE

Réponses rapides à nos Correspondants.

AVIS IMPORTANT AUX ACHETEURS AU NUMÉRO

Les acheteurs des livraisons successives de *l'Art et l'Idée* ne sauraient s'étonner de n'avoir point trouvé dans le numéro de juin dernier les titres et la couverture du premier semestre de cette Revue.

Nous devons *favoriser nos abonnés* et rétablir l'équilibre entre le prix d'abonnement et celui de l'achat par livraison.

Nos abonnés payent 40 francs l'année; les acheteurs au numéro, profitant de la remise faite aux libraires, ne payent en moyenne que 2 fr. 80 chaque livraison nouvelle, ce qui porte pour eux à 34 francs environ les 12 livraisons. — Il y a inégalité dans la balance et nous remettons les choses en équité. En conséquence, les acheteurs au numéro, collectionneurs de *l'Art et l'Idée*, pourront se procurer les titres et la couverture de ce premier semestre à l'Administration de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, au prix net de 3 fr. 50. — Pour le second semestre, — en décembre, — le prix de la seconde couverture et du titre du tome II sera également de 3 fr. 50.

Le premier volume de *l'Art et l'Idée* (janvier-juin) se trouve, du reste, porté en vente à 25 francs, et, — *depuis juillet, — le prix des six premières livraisons demeure invariablement fixé à 5 francs chacune. — Avis en est donné aux libraires dépositaires.* — Le prix d'abonnement seul ne variera pas.

Les titres en couleurs et la curieuse couverture artistique du tome I[er] sont donc dès aujourd'hui en vente au prix de 3 fr. 50 pour ceux des acheteurs par livraison désireux de conserver *l'Art et l'Idée* en volume.

Le succès de vente, peu espéré au début, nous fait un devoir d'élever le prix des premières livraisons afin de pouvoir constituer des collections. Nous maintiendrons toujours les prix de cette publication d'art, qui, on peut s'en rendre compte, ne saurait être une œuvre de spéculation, et, de même que *le Livre moderne*, L'ART ET L'IDÉE sera recherché à 50 francs l'année et échappera à toutes les dépréciations de la librairie contemporaine.

EN VENTE

A l'Administration de L'ART ET L'IDÉE

ANCIENNE MAISON QUANTIN

7, rue Saint-Benoît, à Paris

Ou (par correspondance) à la Direction :, 17, quai Voltaire

LE LIVRE MODERNE

Revue du Monde littéraire et des Bibliophiles contemporains

Publiée par **OCTAVE UZANNE**

1890-1891

Collection complète des Deux Années de cette Publication

Quatre forts volumes in-8° raisin, sur papier vergé, de 400 pages environ chacun,
suivis d'une *Table générale des Matières,*
formant supplément d'un cinquième volume. — Prix net : **100** francs.
L'année 1890 où 1891 séparément : **50** francs. — La *Table générale* seule : **15** francs.

— La Table générale vient de paraître —

LE LIVRE MODERNE a succédé, en janvier 1890, à la revue *le Livre,* publiée pendant dix années consécutives, sous la direction d'Octave Uzanne, à la librairie A. Quantin et dont la collection complète (20 volumes in-8° colombier) est aujourd'hui entièrement épuisée.

Avec le *Livre moderne,* le fondateur du *Livre* inaugurait la véritable revue d'amateur, destinée à un prompt transformisme et faite pour être à la fois regrettée de ses abonnés, ainsi que recherchée par tous ceux qui ne l'ont point connue ni suivie par livraisons durant le cours de sa périodicité.

Au début du *Livre moderne,* M. Octave Uzanne annonçait à ses souscripteurs sa ferme résolution de ne pas poursuivre cette publication mensuelle au delà de deux ou trois années : il a tenu parole, bien que le succès eût pu lui faire différer d'une année encore son engagement.

L'ART ET L'IDÉE succède, depuis le 20 janvier 1892, à ce *Livre moderne* qui ne saurait être oublié et dont les quatre volumes, suivis d'une table très soigneusement dressée, resteront toujours estimés et souvent consultés dans la bibliothèque des lettrés, des curieux et des gens de goût.

Il faudrait plusieurs pages pour détailler les curiosités littéraires, les études singulières, les lettres inédites, les dissertations bibliographiques, les comptes rendus de livres nouveaux, d'événements bibliophiliques, d'enchères à sensation qui sont renfermés dans ces 4 volumes si foisonnants d'articles agréables et intéressants pour l'histoire des hommes, des arts et des livres contemporains.

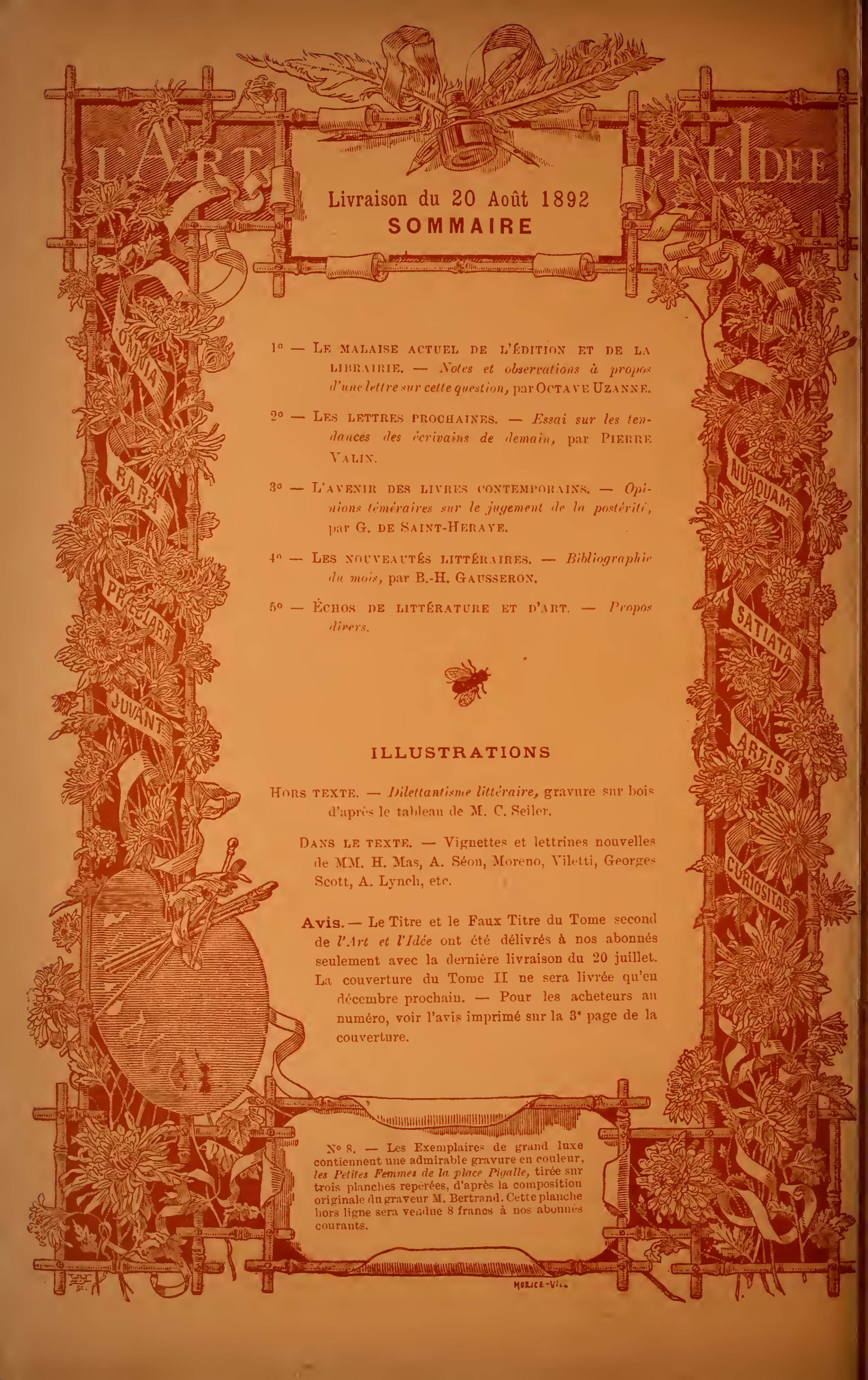
Les illustrations nombreuses comprennent plus de cinquante planches hors texte, eaux-fortes, héliogravures, phototypies et lithographies, sans comprendre les illustrations dans le texte, les vignettes sans cesse renouvelées, les innombrables portraits inconnus d'écrivains de ce siècle, les ex-libris, les caricatures, les autographes en fac-similé, les lettres ornées spéciales et les culs-de-lampe originaux qui font de ces livres des modèles d'ornementation typographique.

Le Livre moderne, tiré à *Mille exemplaires numérotés* sur papier vergé et 50 exemplaires de luxe, a été dès la première année presque entièrement souscrit. *Il ne nous reste aujourd'hui qu'un nombre très restreint d'Exemplaires sur vergé,* dont nous maintiendrons le prix à 100 fr. L'administration de *l'Art et l'Idée* s'engagerait donc — par horreur des scandaleuses liquidations qui ont ruiné la librairie de luxe — à détruire les exemplaires restants du *Livre moderne* et même à racheter ceux qui tomberaient à bas prix sur le marché, plutôt qu'à en délivrer un seul au dessous de 100 francs, chiffre qui sera encore surélevé pour les dix dernières collections qui nous resteront.

Le but de la Direction n'a jamais été de faire une spéculation. Aussi, l'œuvre achevée, veillera-t-elle encore au crédit de cette publication et à sa valeur continue à la Bourse des Livres.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* OCTAVE UZANNE.


Rara Juvant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PUBLICATION MENSUELLE
HUITIÈME LIVRAISON
20 Août
PARIS. — Direction : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
Administration et Abonnements :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
N° 8
PRIX DES ABONNEMENTS :
Paris et Province : Un An........ 40 fr.
Étranger : Un An................. 45 fr.
Vente au Numéro :
La Livraison sur papier vélin..... 3 fr. 50



Livraison du 20 Août 1892

SOMMAIRE

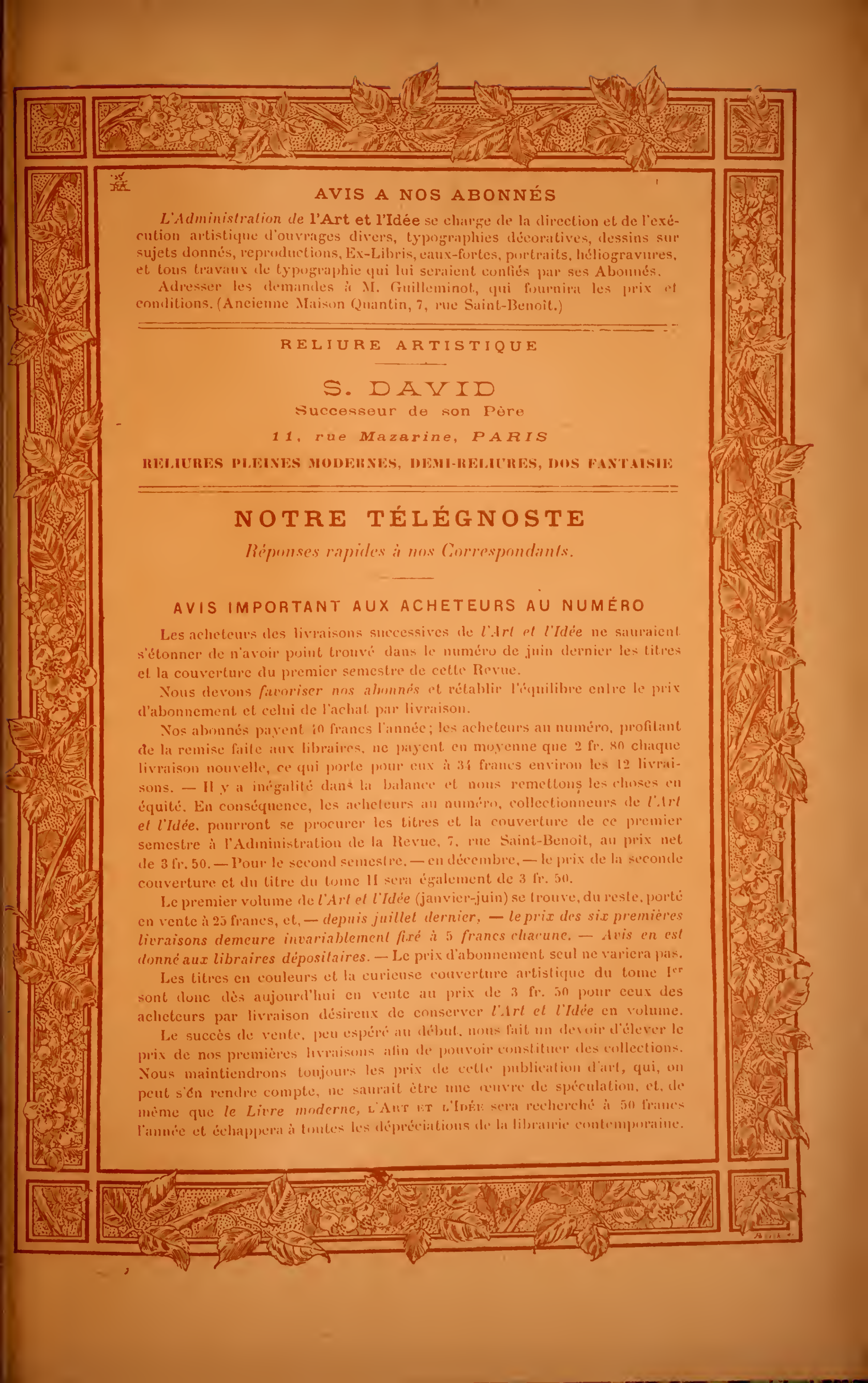
ILLUSTRATIONS

Hors texte. — *Dilettantisme littéraire,* gravure sur bois d'après le tableau de M. C. Seiler.

Dans le texte. — Vignettes et lettrines nouvelles de MM. H. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome second de *l'Art et l'Idée* ont été délivrés à nos abonnés seulement avec la dernière livraison du 20 juillet. La couverture du Tome II ne sera livrée qu'en décembre prochain. — Pour les acheteurs au numéro, voir l'avis imprimé sur la 3e page de la couverture.

N° 8. — Les Exemplaires de grand luxe contiennent une admirable gravure en couleur, *les Petites Femmes de la place Pigalle,* tirée sur trois planches repérées, d'après la composition originale du graveur M. Bertrand. Cette planche hors ligne sera vendue 8 francs à nos abonnés courants.



AVIS A NOS ABONNÉS

L'Administration de **l'Art et l'Idée** se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.

Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. (Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.)

NOTRE TÉLÉGNOSTE

Réponses rapides à nos Correspondants.

AVIS IMPORTANT AUX ACHETEURS AU NUMÉRO

Les acheteurs des livraisons successives de *l'Art et l'Idée* ne sauraient s'étonner de n'avoir point trouvé dans le numéro de juin dernier les titres et la couverture du premier semestre de cette Revue.

Nous devons *favoriser nos abonnés* et rétablir l'équilibre entre le prix d'abonnement et celui de l'achat par livraison.

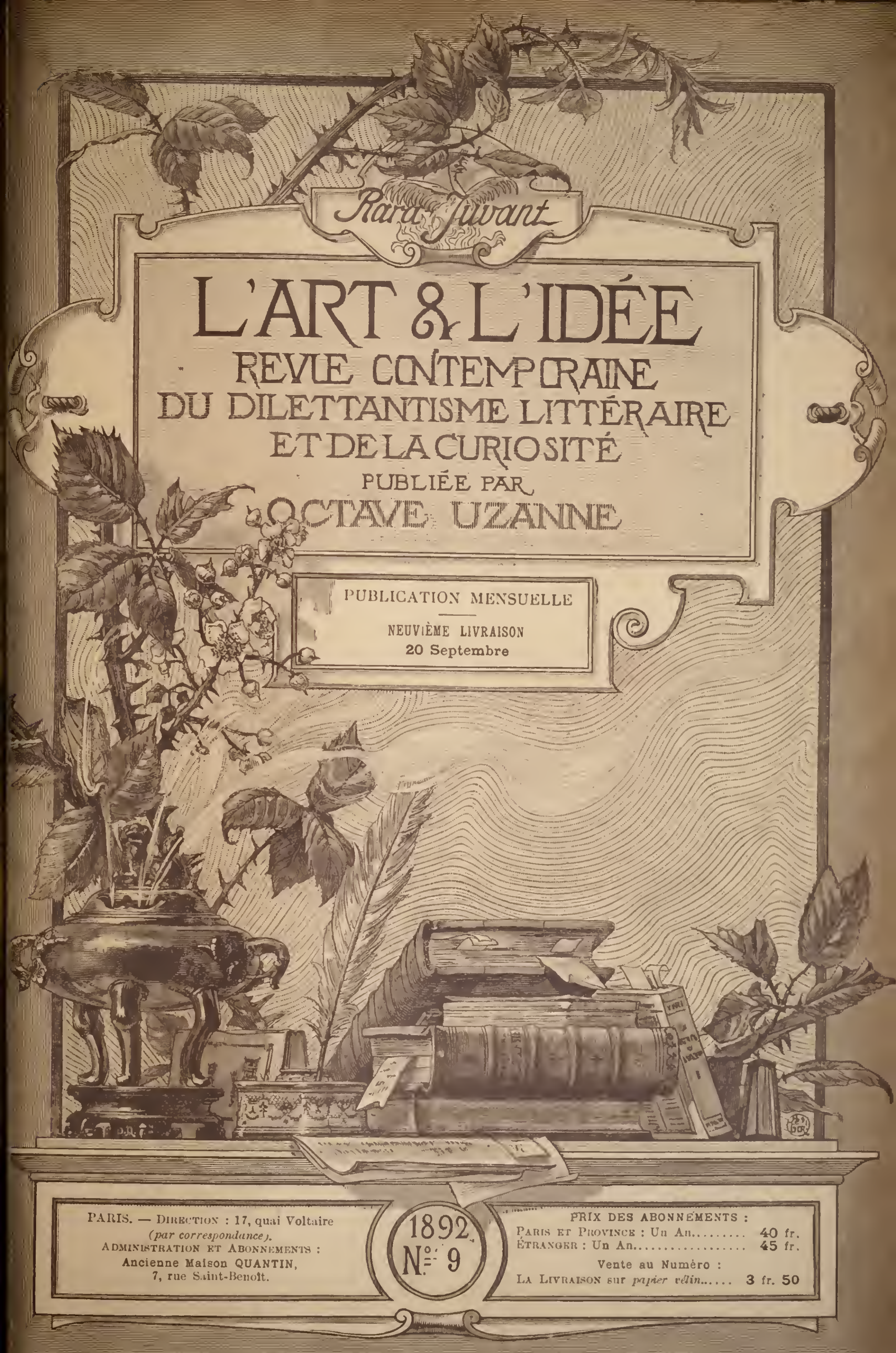
Nos abonnés payent 40 francs l'année; les acheteurs au numéro, profitant de la remise faite aux libraires, ne payent en moyenne que 2 fr. 80 chaque livraison nouvelle, ce qui porte pour eux à 34 francs environ les 12 livraisons. — Il y a inégalité dans la balance et nous remettons les choses en équité. En conséquence, les acheteurs au numéro, collectionneurs de *l'Art et l'Idée*, pourront se procurer les titres et la couverture de ce premier semestre à l'Administration de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, au prix net de 3 fr. 50. — Pour le second semestre, — en décembre, — le prix de la seconde couverture et du titre du tome II sera également de 3 fr. 50.

Le premier volume de *l'Art et l'Idée* (janvier-juin) se trouve, du reste, porté en vente à 25 francs, et, — *depuis juillet dernier, — le prix des six premières livraisons demeure invariablement fixé à 5 francs chacune. — Avis en est donné aux libraires dépositaires.* — Le prix d'abonnement seul ne variera pas.

Les titres en couleurs et la curieuse couverture artistique du tome Ier sont donc dès aujourd'hui en vente au prix de 3 fr. 50 pour ceux des acheteurs par livraison désireux de conserver *l'Art et l'Idée* en volume.

Le succès de vente, peu espéré au début, nous fait un devoir d'élever le prix de nos premières livraisons afin de pouvoir constituer des collections. Nous maintiendrons toujours les prix de cette publication d'art, qui, on peut s'en rendre compte, ne saurait être une œuvre de spéculation, et, de même que *le Livre moderne*, L'Art et l'Idée sera recherché à 50 francs l'année et échappera à toutes les dépréciations de la librairie contemporaine.

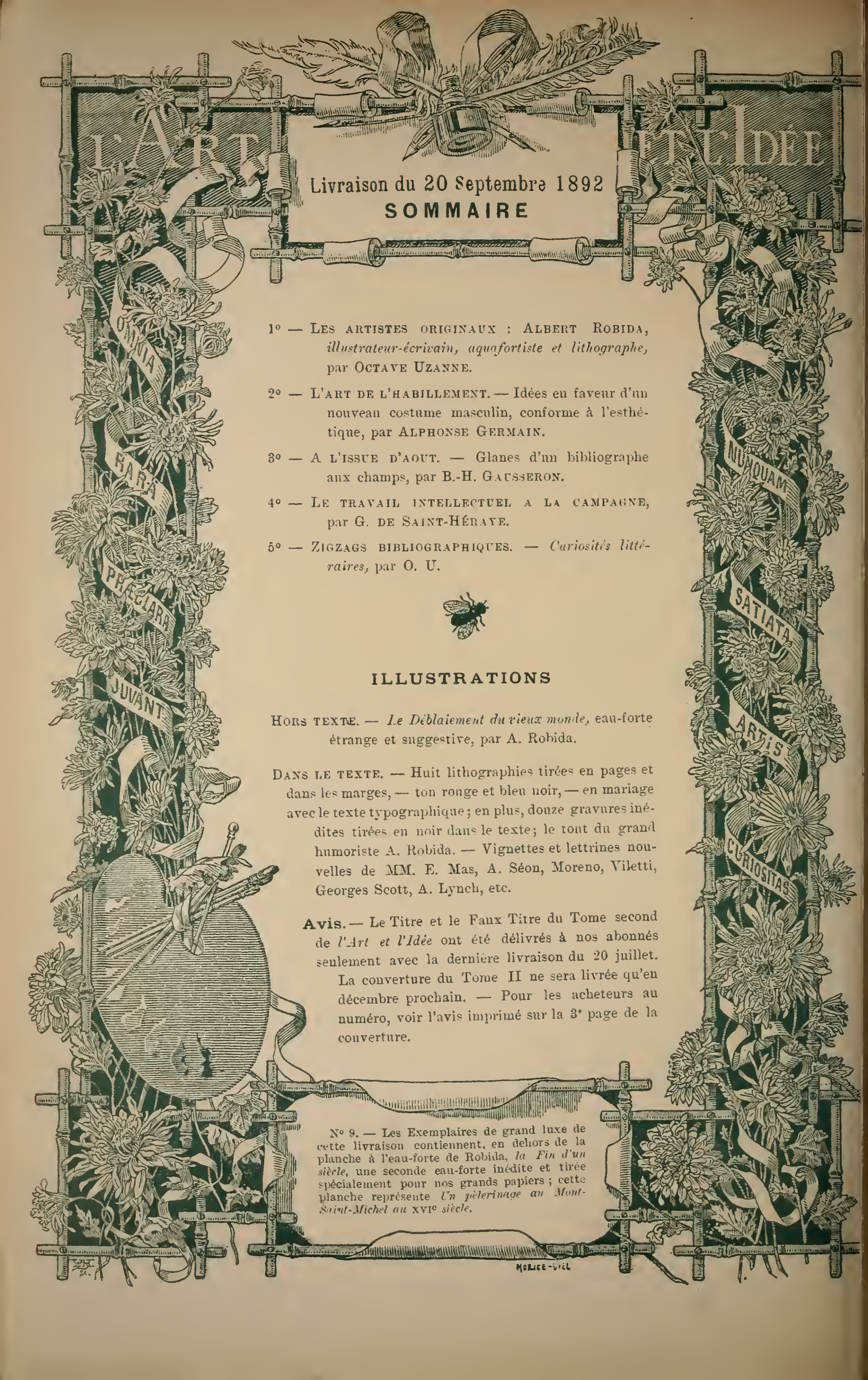
Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* OCTAVE UZANNE.



PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.

1892
N° 9

PRIX DES ABONNEMENTS :
PARIS ET PROVINCE : Un An......... 40 fr.
ÉTRANGER : Un An.................. 45 fr.
Vente au Numéro :
LA LIVRAISON sur *papier vélin*...... 3 fr. 50



Livraison du 20 Septembre 1892

SOMMAIRE

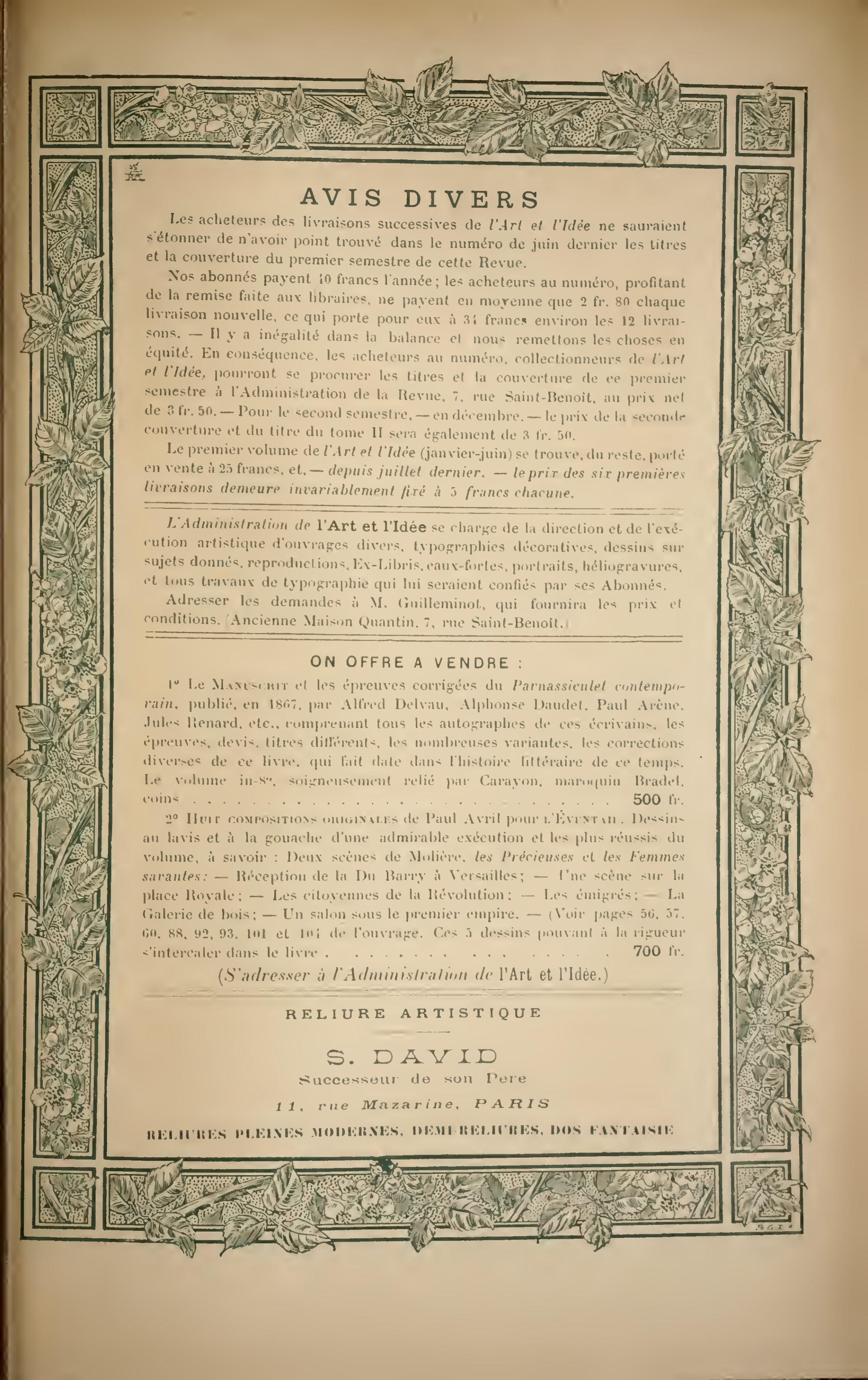
ILLUSTRATIONS

Hors texte. — *Le Déblaiement du vieux monde,* eau-forte étrange et suggestive, par A. Robida.

Dans le texte. — Huit lithographies tirées en pages et dans les marges, — ton rouge et bleu noir, — en mariage avec le texte typographique ; en plus, douze gravures inédites tirées en noir dans le texte ; le tout du grand humoriste A. Robida. — Vignettes et lettrines nouvelles de MM. E. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome second de *l'Art et l'Idée* ont été délivrés à nos abonnés seulement avec la dernière livraison du 20 juillet. La couverture du Tome II ne sera livrée qu'en décembre prochain. — Pour les acheteurs au numéro, voir l'avis imprimé sur la 3e page de la couverture.

N° 9. — Les Exemplaires de grand luxe de cette livraison contiennent, en dehors de la planche à l'eau-forte de Robida, *la Fin d'un siècle,* une seconde eau-forte inédite et tirée spécialement pour nos grands papiers ; cette planche représente *Un pèlerinage au Mont-Saint-Michel au* XVIe *siècle.*



AVIS DIVERS

Les acheteurs des livraisons successives de *l'Art et l'Idée* ne sauraient s'étonner de n'avoir point trouvé dans le numéro de juin dernier les titres et la couverture du premier semestre de cette Revue.

Nos abonnés payent 40 francs l'année; les acheteurs au numéro, profitant de la remise faite aux libraires, ne payent en moyenne que 2 fr. 80 chaque livraison nouvelle, ce qui porte pour eux à 34 francs environ les 12 livraisons. — Il y a inégalité dans la balance et nous remettons les choses en équité. En conséquence, les acheteurs au numéro, collectionneurs de *l'Art et l'Idée*, pourront se procurer les titres et la couverture de ce premier semestre à l'Administration de la Revue, 7, rue Saint-Benoit, au prix net de 3 fr. 50. — Pour le second semestre, — en décembre, — le prix de la seconde couverture et du titre du tome II sera également de 3 fr. 50.

Le premier volume de *l'Art et l'Idée* (janvier-juin) se trouve, du reste, porté en vente à 25 francs, et, — *depuis juillet dernier. — le prix des six premières livraisons demeure invariablement fixé à 5 francs chacune.*

L'Administration de **l'Art et l'Idée** se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.

Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. (Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoit.)

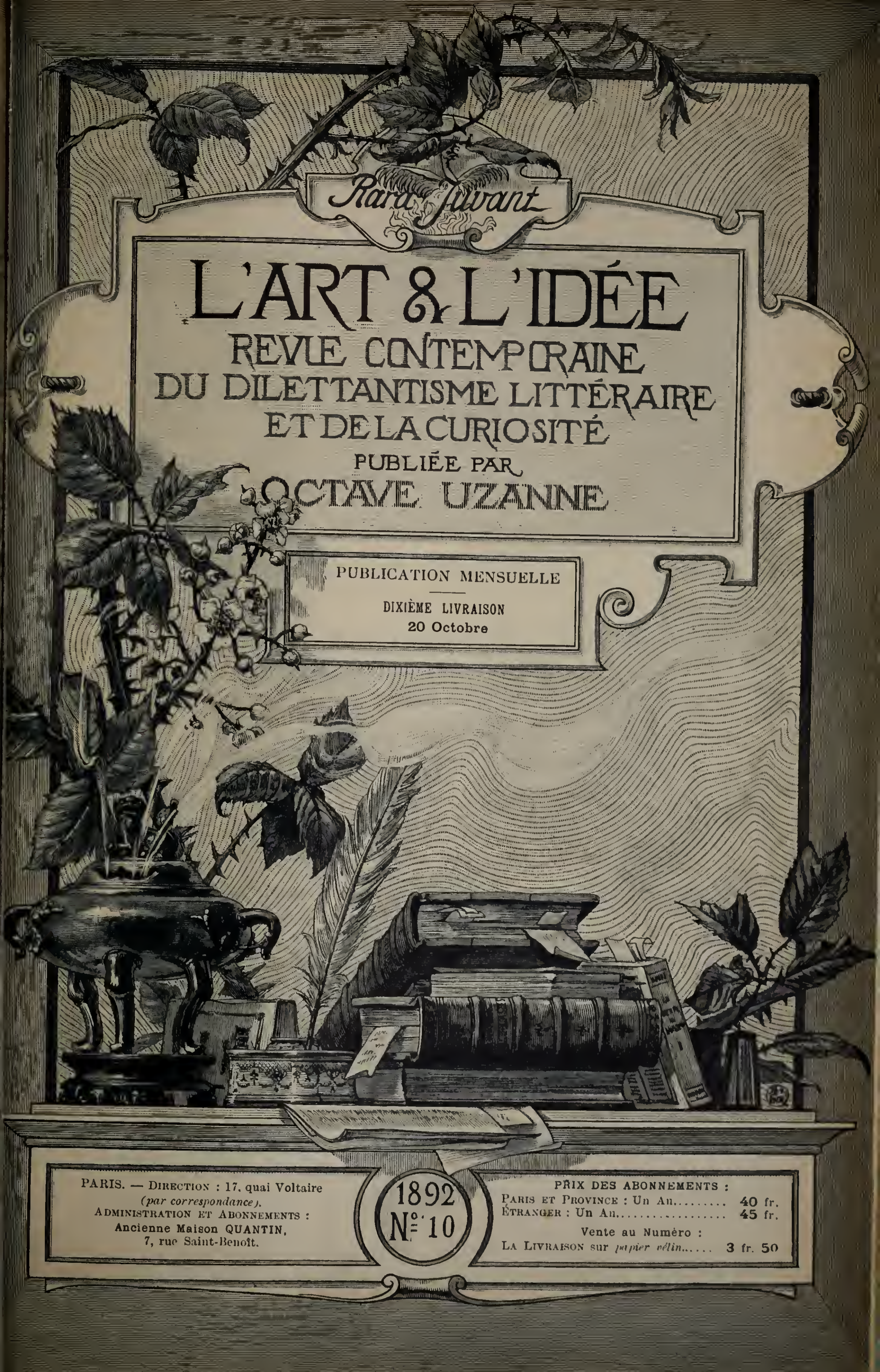
ON OFFRE A VENDRE :

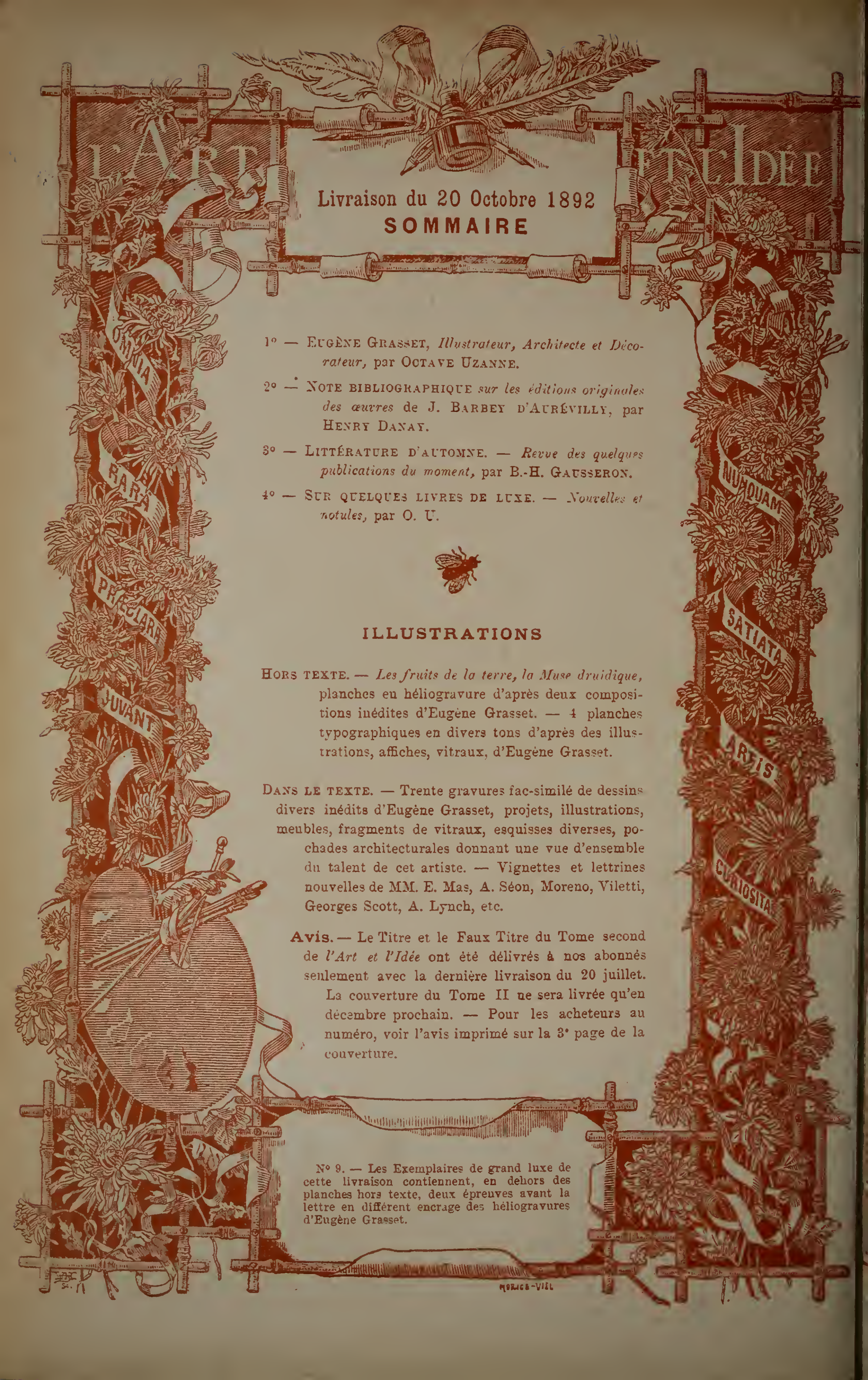
1° Le Manuscrit et les épreuves corrigées du *Parnassiculet contemporain*, publié, en 1867, par Alfred Delvau, Alphonse Daudet, Paul Arène, Jules Renard, etc., comprenant tous les autographes de ces écrivains, les épreuves, devis, titres différents, les nombreuses variantes, les corrections diverses de ce livre, qui fait date dans l'histoire littéraire de ce temps. Le volume in-8°, soigneusement relié par Carayon, maroquin Bradel, coins . . . . **500** fr.

2° Huit compositions originales de Paul Avril pour l'Éventail. Dessins au lavis et à la gouache d'une admirable exécution et les plus réussis du volume, à savoir : Deux scènes de Molière, *les Précieuses* et *les Femmes savantes*: — Réception de la Du Barry à Versailles; — Une scène sur la place Royale; — Les citoyennes de la Révolution; — Les émigrés; — La Galerie de bois; — Un salon sous le premier empire. — (Voir pages 56, 57, 60, 88, 92, 93, 101 et 104 de l'ouvrage. Ces 5 dessins pouvant à la rigueur s'intercaler dans le livre . . . . **700** fr.

(*S'adresser à l'Administration de* l'Art et l'Idée.)

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* OCTAVE UZANNE.


Rara Juvant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PUBLICATION MENSUELLE
DIXIÈME LIVRAISON
20 Octobre
PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
N° 10
PRIX DES ABONNEMENTS :
PARIS ET PROVINCE : Un An........ 40 fr.
ÉTRANGER : Un An................ 45 fr.
Vente au Numéro :
LA LIVRAISON sur papier vélin..... 3 fr. 50



Livraison du 20 Octobre 1892

SOMMAIRE

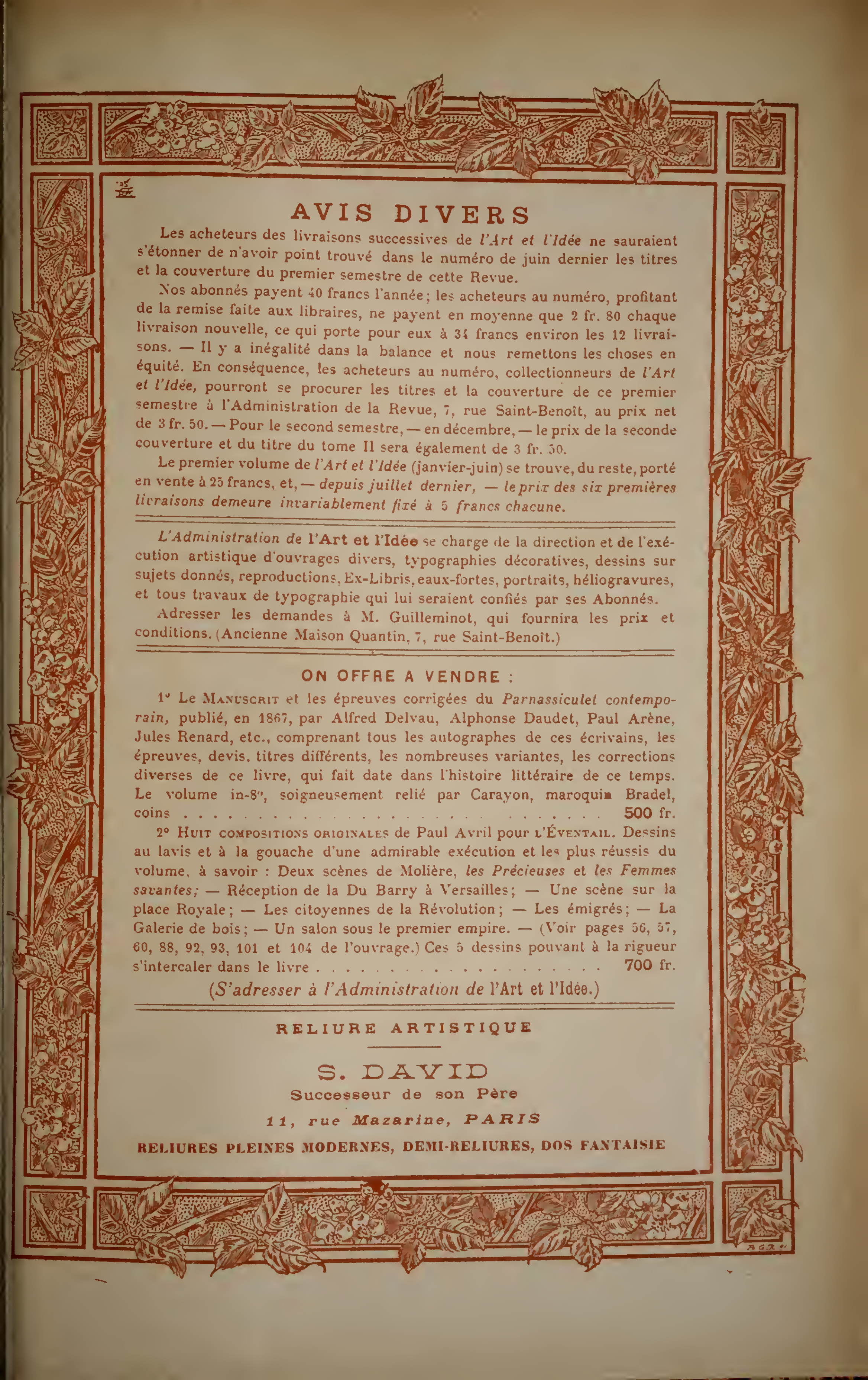
ILLUSTRATIONS

Hors texte. — *Les fruits de la terre, la Muse druidique,* planches en héliogravure d'après deux compositions inédites d'Eugène Grasset. — 4 planches typographiques en divers tons d'après des illustrations, affiches, vitraux, d'Eugène Grasset.

Dans le texte. — Trente gravures fac-similé de dessins divers inédits d'Eugène Grasset, projets, illustrations, meubles, fragments de vitraux, esquisses diverses, pochades architecturales donnant une vue d'ensemble du talent de cet artiste. — Vignettes et lettrines nouvelles de MM. E. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome second de *l'Art et l'Idée* ont été délivrés à nos abonnés seulement avec la dernière livraison du 20 juillet. La couverture du Tome II ne sera livrée qu'en décembre prochain. — Pour les acheteurs au numéro, voir l'avis imprimé sur la 3e page de la couverture.

N° 9. — Les Exemplaires de grand luxe de cette livraison contiennent, en dehors des planches hors texte, deux épreuves avant la lettre en différent encrage des héliogravures d'Eugène Grasset.



AVIS DIVERS

Les acheteurs des livraisons successives de *l'Art et l'Idée* ne sauraient s'étonner de n'avoir point trouvé dans le numéro de juin dernier les titres et la couverture du premier semestre de cette Revue.

Nos abonnés payent 40 francs l'année ; les acheteurs au numéro, profitant de la remise faite aux libraires, ne payent en moyenne que 2 fr. 80 chaque livraison nouvelle, ce qui porte pour eux à 34 francs environ les 12 livraisons. — Il y a inégalité dans la balance et nous remettons les choses en équité. En conséquence, les acheteurs au numéro, collectionneurs de *l'Art et l'Idée,* pourront se procurer les titres et la couverture de ce premier semestre à l'Administration de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, au prix net de 3 fr. 50. — Pour le second semestre, — en décembre, — le prix de la seconde couverture et du titre du tome II sera également de 3 fr. 50.

Le premier volume de *l'Art et l'Idée* (janvier-juin) se trouve, du reste, porté en vente à 25 francs, et, — *depuis juillet dernier, — le prix des six premières livraisons demeure invariablement fixé à 5 francs chacune.*

L'Administration de **l'Art et l'Idée** se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.

Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. (Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.)

ON OFFRE A VENDRE :

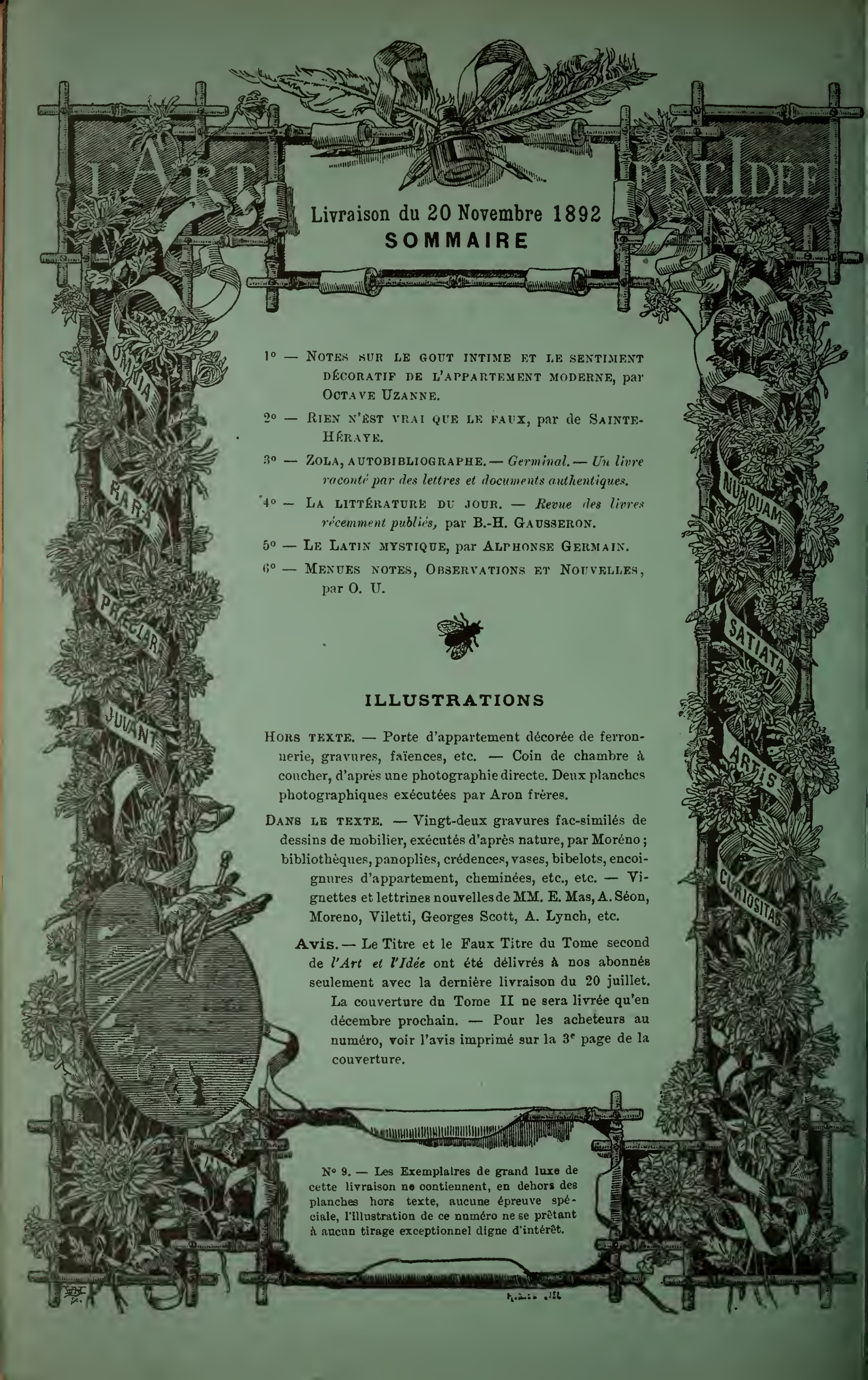
1° Le Manuscrit et les épreuves corrigées du *Parnassiculet contemporain,* publié, en 1867, par Alfred Delvau, Alphonse Daudet, Paul Arène, Jules Renard, etc., comprenant tous les autographes de ces écrivains, les épreuves, devis, titres différents, les nombreuses variantes, les corrections diverses de ce livre, qui fait date dans l'histoire littéraire de ce temps. Le volume in-8°, soigneusement relié par Carayon, maroquin Bradel, coins . . . . **500** fr.

2° Huit compositions originales de Paul Avril pour l'Éventail. Dessins au lavis et à la gouache d'une admirable exécution et les plus réussis du volume, à savoir : Deux scènes de Molière, *les Précieuses* et *les Femmes savantes;* — Réception de la Du Barry à Versailles ; — Une scène sur la place Royale ; — Les citoyennes de la Révolution ; — Les émigrés ; — La Galerie de bois ; — Un salon sous le premier empire. — (Voir pages 56, 57, 60, 88, 92, 93, 101 et 104 de l'ouvrage.) Ces 5 dessins pouvant à la rigueur s'intercaler dans le livre . . . . **700** fr.

(*S'adresser à l'Administration de* l'Art et l'Idée.)

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant* : Octave Uzanne.


Rara Juvant
L'ART & L'IDÉE
REVUE CONTEMPORAINE
DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE
ET DE LA CURIOSITÉ
PUBLIÉE PAR
OCTAVE UZANNE
PUBLICATION MENSUELLE
ONZIÈME LIVRAISON
20 Novembre
PARIS. — Direction : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
Administration et Abonnements :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.
1892
N° 11
PRIX DES ABONNEMENTS :
Paris et Province : Un An......... 40 fr.
Étranger : Un An.................. 45 fr.
Vente au Numéro :
La Livraison sur papier vélin..... 3 fr. 50



Livraison du 20 Novembre 1892

SOMMAIRE

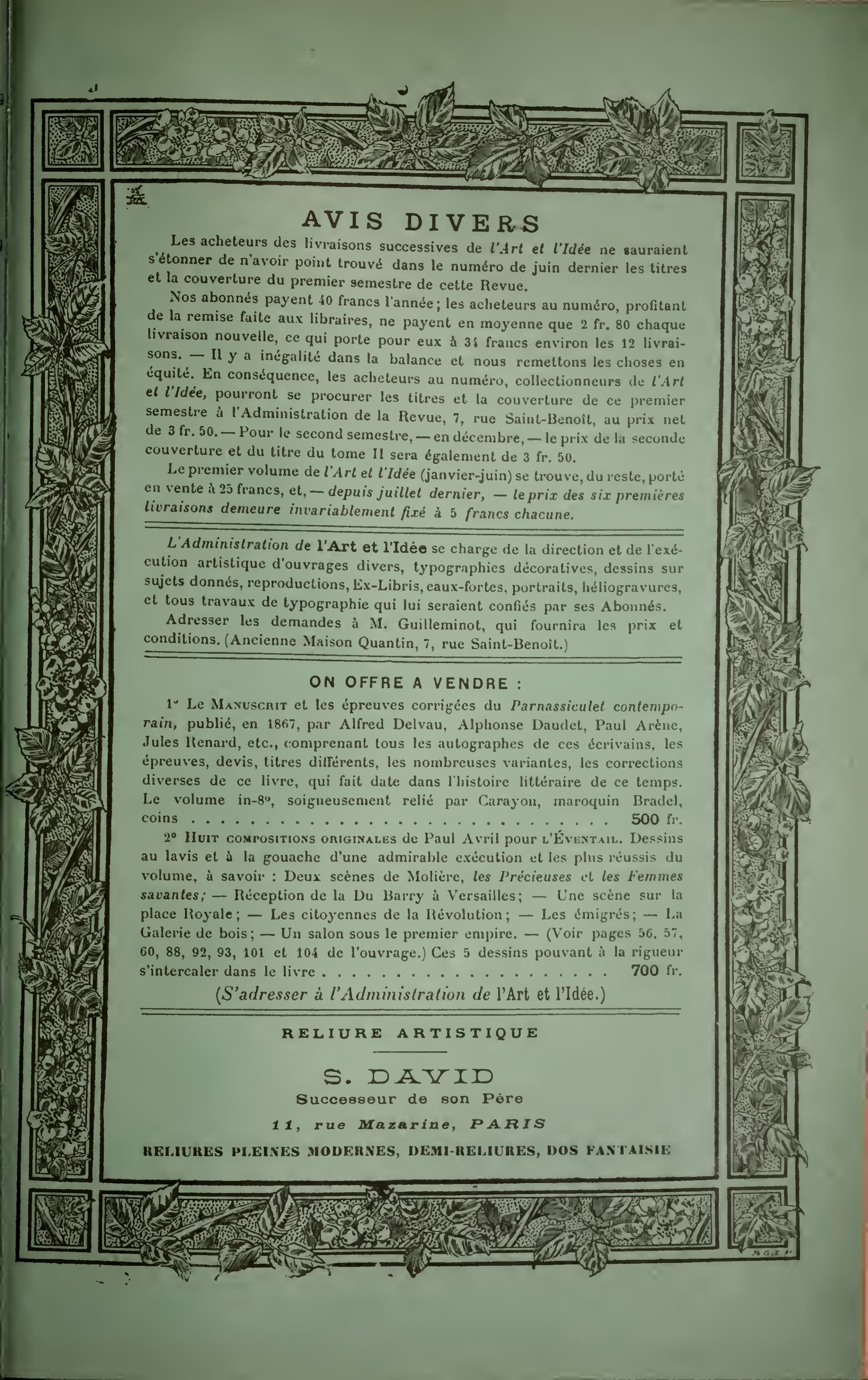
ILLUSTRATIONS

Hors texte. — Porte d'appartement décorée de ferronnerie, gravures, faïences, etc. — Coin de chambre à coucher, d'après une photographie directe. Deux planches photographiques exécutées par Aron frères.

Dans le texte. — Vingt-deux gravures fac-similés de dessins de mobilier, exécutés d'après nature, par Moréno; bibliothèques, panoplies, crédences, vases, bibelots, encoignures d'appartement, cheminées, etc., etc. — Vignettes et lettrines nouvelles de MM. E. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome second de *l'Art et l'Idée* ont été délivrés à nos abonnés seulement avec la dernière livraison du 20 juillet. La couverture du Tome II ne sera livrée qu'en décembre prochain. — Pour les acheteurs au numéro, voir l'avis imprimé sur la 3e page de la couverture.

N° 9. — Les Exemplaires de grand luxe de cette livraison ne contiennent, en dehors des planches hors texte, aucune épreuve spéciale, l'illustration de ce numéro ne se prêtant à aucun tirage exceptionnel digne d'intérêt.



AVIS DIVERS

Les acheteurs des livraisons successives de *l'Art et l'Idée* ne sauraient s'étonner de n'avoir point trouvé dans le numéro de juin dernier les titres et la couverture du premier semestre de cette Revue.

Nos abonnés payent 40 francs l'année; les acheteurs au numéro, profitant de la remise faite aux libraires, ne payent en moyenne que 2 fr. 80 chaque livraison nouvelle, ce qui porte pour eux à 34 francs environ les 12 livraisons. — Il y a inégalité dans la balance et nous remettons les choses en équité. En conséquence, les acheteurs au numéro, collectionneurs de *l'Art et l'Idée,* pourront se procurer les titres et la couverture de ce premier semestre à l'Administration de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, au prix net de 3 fr. 50. — Pour le second semestre, — en décembre, — le prix de la seconde couverture et du titre du tome II sera également de 3 fr. 50.

Le premier volume de *l'Art et l'Idée* (janvier-juin) se trouve, du reste, porté en vente à 25 francs, et, — *depuis juillet dernier, — le prix des six premières livraisons demeure invariablement fixé* à 5 *francs chacune.*

L'Administration de **l'Art et l'Idée** se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.

Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. (Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.)

ON OFFRE A VENDRE :

1° Le Manuscrit et les épreuves corrigées du *Parnassiculet contemporain,* publié, en 1867, par Alfred Delvau, Alphonse Daudet, Paul Arène, Jules Renard, etc., comprenant tous les autographes de ces écrivains, les épreuves, devis, titres différents, les nombreuses variantes, les corrections diverses de ce livre, qui fait date dans l'histoire littéraire de ce temps. Le volume in-8°, soigneusement relié par Carayon, maroquin Bradel, coins . . . . **500** fr.

2° Huit compositions originales de Paul Avril pour l'Éventail. Dessins au lavis et à la gouache d'une admirable exécution et les plus réussis du volume, à savoir : Deux scènes de Molière, *les Précieuses* et *les Femmes savantes;* — Réception de la Du Barry à Versailles; — Une scène sur la place Royale; — Les citoyennes de la Révolution; — Les émigrés; — La Galerie de bois; — Un salon sous le premier empire. — (Voir pages 56, 57, 60, 88, 92, 93, 101 et 104 de l'ouvrage.) Ces 5 dessins pouvant à la rigueur s'intercaler dans le livre . . . . **700** fr.

(*S'adresser à l'Administration de* l'Art et l'Idée.)

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — *Le Directeur-Gérant :* OCTAVE UZANNE.



L'ART & L'IDÉE

REVUE CONTEMPORAINE DU DILETTANTISME LITTÉRAIRE ET DE LA CURIOSITÉ

PUBLIÉE PAR

OCTAVE UZANNE

PUBLICATION MENSUELLE

DOUZIÈME LIVRAISON

20 Décembre

PARIS. — DIRECTION : 17, quai Voltaire
(par correspondance).
ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS :
Ancienne Maison QUANTIN,
7, rue Saint-Benoît.

1892

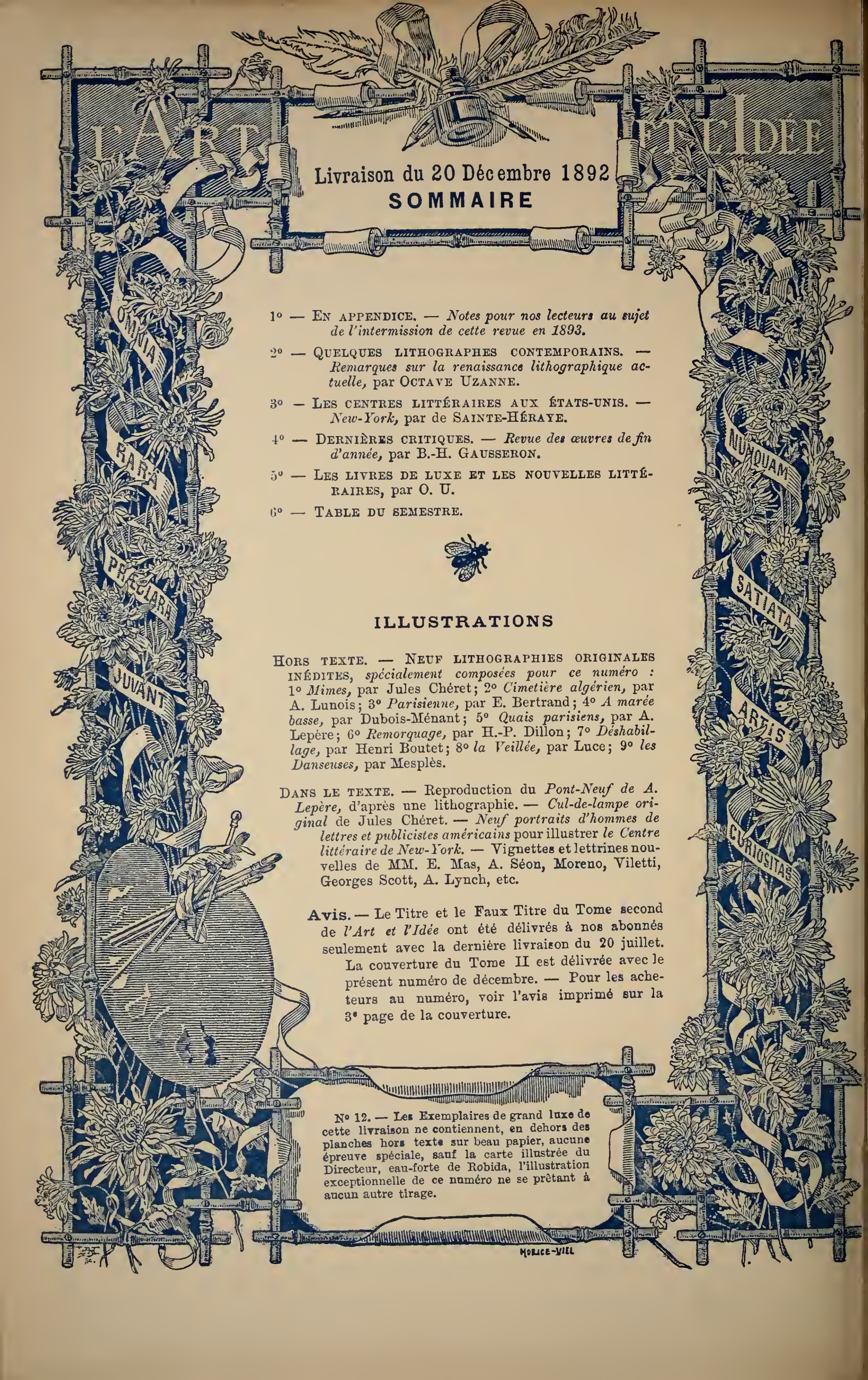
N° 12

PRIX DES ABONNEMENTS :

PARIS ET PROVINCE : Un An. . . . . . 40 fr.
ÉTRANGER : Un An.. . . . . 45 fr.

Vente au Numéro :

LA LIVRAISON sur *papier vélin*...... 3 fr. 50



Livraison du 20 Décembre 1892

SOMMAIRE

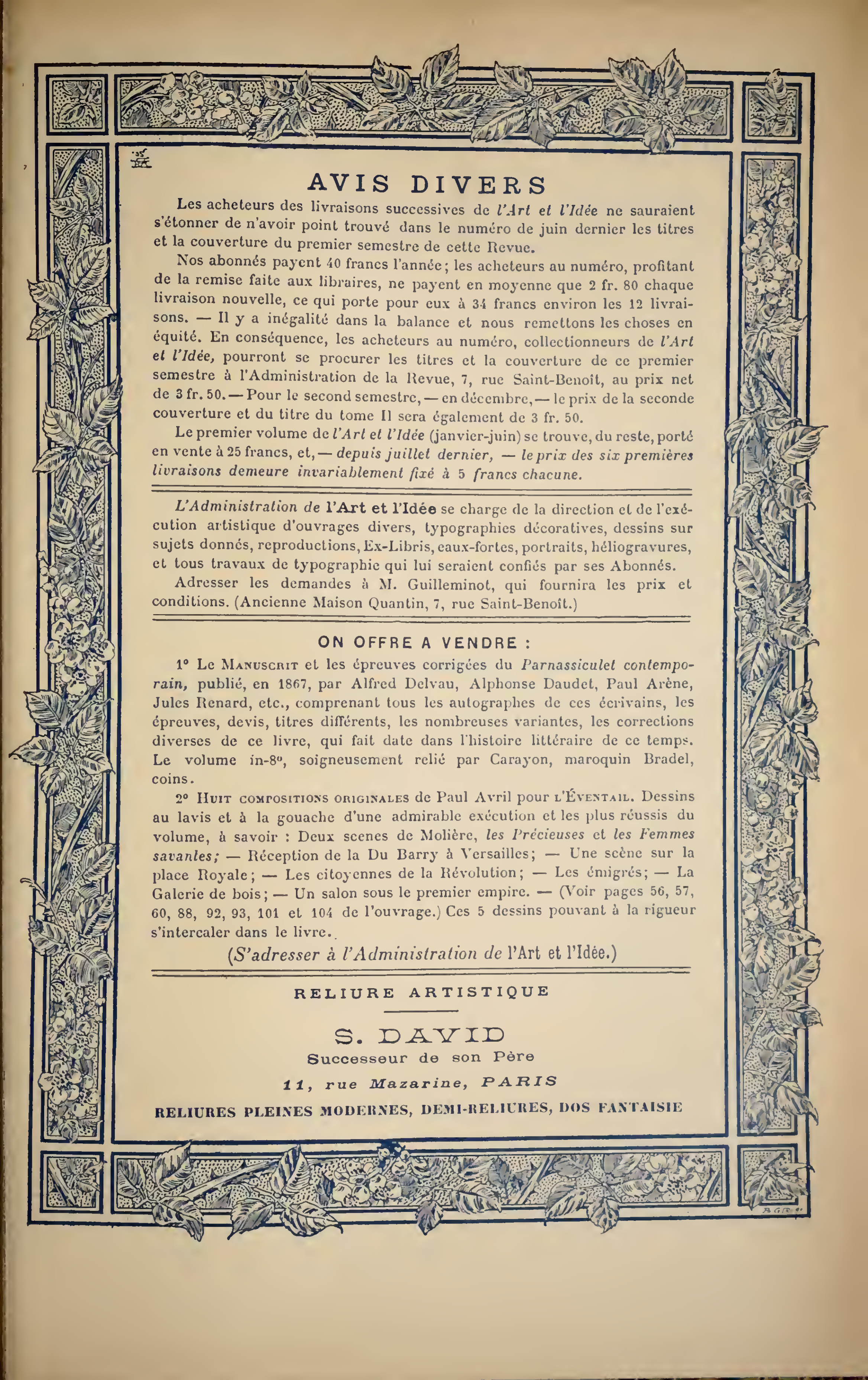
ILLUSTRATIONS

Hors texte. — Neuf lithographies originales inédites, *spécialement composées pour ce numéro :* 1° *Mimes,* par Jules Chéret; 2° *Cimetière algérien,* par A. Lunois; 3° *Parisienne,* par E. Bertrand; 4° *A marée basse,* par Dubois-Ménant; 5° *Quais parisiens,* par A. Lepère; 6° *Remorquage,* par H.-P. Dillon; 7° *Déshabillage,* par Henri Boutet; 8° *la Veillée,* par Luce; 9° *les Danseuses,* par Mesplès.

Dans le texte. — Reproduction du *Pont-Neuf de A. Lepère,* d'après une lithographie. — *Cul-de-lampe original* de Jules Chéret. — *Neuf portraits d'hommes de lettres et publicistes américains* pour illustrer *le Centre littéraire de New-York.* — Vignettes et lettrines nouvelles de MM. E. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

Avis. — Le Titre et le Faux Titre du Tome second de *l'Art et l'Idée* ont été délivrés à nos abonnés seulement avec la dernière livraison du 20 juillet. La couverture du Tome II est délivrée avec le présent numéro de décembre. — Pour les acheteurs au numéro, voir l'avis imprimé sur la 3e page de la couverture.

N° 12. — Les Exemplaires de grand luxe de cette livraison ne contiennent, en dehors des planches hors texte sur beau papier, aucune épreuve spéciale, sauf la carte illustrée du Directeur, eau-forte de Robida, l'illustration exceptionnelle de ce numéro ne se prêtant à aucun autre tirage.



AVIS DIVERS

Les acheteurs des livraisons successives de *l'Art et l'Idée* ne sauraient s'étonner de n'avoir point trouvé dans le numéro de juin dernier les titres et la couverture du premier semestre de cette Revue.

Nos abonnés payent 40 francs l'année; les acheteurs au numéro, profitant de la remise faite aux libraires, ne payent en moyenne que 2 fr. 80 chaque livraison nouvelle, ce qui porte pour eux à 34 francs environ les 12 livraisons. — Il y a inégalité dans la balance et nous remettons les choses en équité. En conséquence, les acheteurs au numéro, collectionneurs de *l'Art et l'Idée,* pourront se procurer les titres et la couverture de ce premier semestre à l'Administration de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, au prix net de 3 fr. 50. — Pour le second semestre, — en décembre, — le prix de la seconde couverture et du titre du tome II sera également de 3 fr. 50.

Le premier volume de *l'Art et l'Idée* (janvier-juin) se trouve, du reste, porté en vente à 25 francs, et, — *depuis juillet dernier, — le prix des six premières livraisons demeure invariablement fixé à 5 francs chacune.*

L'Administration de **l'Art et l'Idée** se charge de la direction et de l'exécution artistique d'ouvrages divers, typographies décoratives, dessins sur sujets donnés, reproductions, Ex-Libris, eaux-fortes, portraits, héliogravures, et tous travaux de typographie qui lui seraient confiés par ses Abonnés.

Adresser les demandes à M. Guilleminot, qui fournira les prix et conditions. (Ancienne Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.)

ON OFFRE A VENDRE :

1° Le Manuscrit et les épreuves corrigées du *Parnassiculet contemporain,* publié, en 1867, par Alfred Delvau, Alphonse Daudet, Paul Arène, Jules Renard, etc., comprenant tous les autographes de ces écrivains, les épreuves, devis, titres différents, les nombreuses variantes, les corrections diverses de ce livre, qui fait date dans l'histoire littéraire de ce temps. Le volume in-8°, soigneusement relié par Carayon, maroquin Bradel, coins.

2° Huit compositions originales de Paul Avril pour l'Éventail. Dessins au lavis et à la gouache d'une admirable exécution et les plus réussis du volume, à savoir : Deux scenes de Molière, *les Précieuses* et *les Femmes savantes;* — Réception de la Du Barry à Versailles; — Une scène sur la place Royale; — Les citoyennes de la Révolution; — Les émigrés; — La Galerie de bois; — Un salon sous le premier empire. — (Voir pages 56, 57, 60, 88, 92, 93, 101 et 104 de l'ouvrage.) Ces 5 dessins pouvant à la rigueur s'intercaler dans le livre.

(*S'adresser à l'Administration de* l'Art et l'Idée.)



AVE UZANNE

L'ART

ET

'IDÉE



Tome II

LLET-DÉCEMBRE

1892

PRIX :

5 FRANCS

LE VOLUME

PARIS

RÉDACTION

7, quai Voltaire

STRATION ET VENTE

rue Saint-Benoît

NNE MAISON QUANTIN





